Bh

Girodet.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

GIRODET-TRIOSON.

II.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARENCIÈRE, N. 5. F. S.-G.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

GIRODET-TRIOSON,

PEINTRE D'HISTOIRE;

SUIVIES DE SA CORRESPONDANCE;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE HISTORIQUE, ET MISES EN ORDRE

PAR P. A. COUPIN.

TOME SECOND.



PARIS.

JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

M DCCC XXIX.

HÉRO ET LÉANDRE,

POÈME,

TRADUIT DE MUSÉE.

HÉRO ET LÉANDRE,

POÈME,

TRADUIT DE MUSÉE.

Muse, dis ce flambeau, confident d'un amour
Que jamais n'éclaira l'œil indiscret du jour;
Ce flambeau qu'arborait une craintive amante,
Lorsque son tendre amant, dans sa course imprudente,
Bravant l'onde et les vents, des remparts d'Abydos
Volait à l'hyménée aux rives de Sestos.
Dis cet hymen secret que la nuit, sous son aile,
Sut cacher aux regards de l'aurore immortelle.

J'entends nager Léandre et pétiller les feux
De ce flambeau sacré, fanal mystérieux,
Étendard de l'amour, messager de sa mère;
Des noces de Héro confident tutélaire;
Que Jupiter devait, à la voûte du ciel,
Fixer resplendissant d'un éclat éternel,
Sous le nom d'astre ami des doux combats de Gnide,

Puisque, jusqu'au moment où, sur la plaine humide,
S'éleva des autans le souffle impétueux,
D'une amante inquiète il annonça les vœux;
Et, ministre discret d'une flamme si belle,
Fut de tous ses desirs l'interprète fidèle.
Viens donc, Muse, avec moi, déplorer la rigueur
Du destin qui, toujours aveugle en sa fureur,
Éteignit ce fanal, et dans l'onde ennemie
Termina de Léandre et l'amour et la vie.

Aux confins de l'Asie, Abydos et Sestos,
Non loin l'une de l'autre et voisines des flots,
S'élèvent sur les bords que l'Hellespont sépare.
C'est là que l'arc en main, Amour, ce dieu barbare,
Frappant d'un même trait l'une et l'autre cité,
A deux cœurs à-la-fois ravit la liberté:
Héro modeste et sage, et le charmant Léandre,
Brûlent au même instant de l'ardeur la plus tendre.
L'une enchantait Sestos de ses attraits touchans;
Son égal en beauté, comme elle en son printemps,
De l'heureuse Abydos l'autre ornait les rivages.
Voyageur, si tu viens errer dans ces parages,
Cherche des yeux la tour, d'où, le fanal en main,
A Léandre indiquant un dangereux chemin,
Héro, dès que la nuit avait tendu son voile,
De ses furtifs plaisirs faisait briller l'étoile;
Cherche près d'Abydos ces rocs retentissans,
Du trépas de Léandre encore gémissans,

Battus même aujourd'hui par une onde plaintive
Dont l'éternel murmure attriste au loin la rive.

Mais comment pour Héro, loin des murs de Sestos,
Léandre brûla-t-il? Comment loin d'Abydos,
Cette jeune beauté pour Léandre enflammée,
Des mêmes feux, soudain, fut-elle consumée?

Aimable rejeton de la race des dieux,
Héro de mille attraits éblouissait les yeux;
Aux autels de Vénus en naissant destinée,
Pour toujours à son culte elle était enchaînée;
Elle ignorait l'amour, ses peines, ses plaisirs;
Dans son cœur chaste encor sommeillaient les desirs.
Au bord de l'Hellespont une tour solitaire,
De cette autre Cypris modeste sanctuaire,
Dérobait ses appas aux regards curieux;
Des vierges de son âge elle oubliait les jeux;
Et, d'un sexe léger craignant la jalousie,
Seule et loin de sa mère elle cachait sa vie.
Du redoutable Amour fuyant les traits cruels,
Elle implorait Vénus : du pied de ses autels
Chaque jour s'élevait sa prière timide;
Mais pour le désarmer, en vain au dieu de Gnide,
Elle offrait chaque jour les parfums les plus doux;
Elle ne put, hélas! échapper à ses coups.

Cependant à Sestos déjà se renouvelle
Du charmant Adonis la fête solennelle;

Déjà les habitans des îles d'alentour,
De Cythère, où Vénus tient sa riante cour,
Et de Çypre et des bords de l'heureuse Ionie,
Ceux des sauvages monts de la froide Hœmonie,
Tous alors à Sestos ensemble réunis,
Venaient plaindre Vénus et pleurer Adonis.
Sur le Liban altier plus de danses légères;
Écho n'y redit plus les chansons des bergères :
Leurs chœurs ont déserté ces bosquets embaumés,
Où le cèdre épaissit ses rameaux parfumés.
Mais d'Abydos, surtout, la brillante jeunesse
Accourt et vient offrir ses vœux à la déesse.
Sitôt que de son deuil est marqué le retour,
Tous arrivent, conduits par l'espoir et l'amour.
Nul amant aspirant à d'aimables conquêtes,
Nul heureux séducteur n'est absent de ces fêtes,
Moins empressés d'offrir leurs hommages aux dieux
Qu'aux célestes beautés que rassemblent ces lieux.

Mais l'aimable Héro vers le temple s'avance :
La rose avec les lis dans son teint se nuance;
Le fard de la pudeur ajoute à sa beauté;
Telle Phébé rougit, quand son disque argenté
Dans sa pompe modeste et son éclat timide,
Lentement de Thétis quitte la couche humide.
Sous le tissu léger qui presse ses appas,
On voit les roses naître; on les voit sur ses pas,
Et telles qu'au printemps l'aube les fait éclore,

A ses talons vermeils s'épanouir encore.
Les poètes jadis, ô coupables erreurs!
Pour cortège à Cypris n'ont donné que trois sœurs;
Mais l'œil seul de Héro de cent Grâces pétille,
De cent Grâces encor sa bouche aimable brille.
O Vénus! ta prêtresse était digne de toi!

Telle Héro, traînant tous les cœurs après soi,
Du jeune homme timide éveillait la tendresse,
Et du vieillard austère étonnait la sagesse.
Héro de Vénus même égalait la beauté;
Héro près de Vénus, Pâris eût hésité.
A peine elle a paru dans l'enceinte du temple,
La foule avec transport l'admire, la contemple;
Et déjà mille amans, qui la suivent des yeux,
Brûlent du vain desir de fixer tous ses vœux.
Dans le ravissement où s'égare son âme,
Delphis s'écrie alors d'un accent plein de flamme:

« J'ai vu, je m'en souviens, du myrte disputé
« Dans Sparte couronner la grâce et la beauté;
« Et jamais je n'y vis une vierge si belle.
« Non, de Pygmalion le séduisant modèle,
« Animé par Vénus, orné de ses attraits,
« N'eût point blessé mon cœur d'aussi rapides traits.
« Favorable Cypris! la plus jeune des Grâces
« Sans doute dans ces lieux a volé sur tes traces.
« Las de la contempler, mais toujours enchaîné,

« Mon avide regard ne s'est point détourné.
« Oh! si flattant mes vœux d'un regard, d'un sourire,
« Dès ce jour, je pouvais, soumis à son empire,
« Pour prix de ses faveurs expirer dans ses bras,
« Combien je chérirais ce fortuné trépas?
« Cypris, daigne accorder à mon âme ravie
« De perdre sous ses lois ou de passer ma vie,
« Et je n'envierai rien aux habitans du ciel!
« Mais, si tant de bonheur est trop pour un mortel,
« Si jamais je ne dois posséder ta prêtresse,
« Fais qu'une autre Héro réponde à ma tendresse. »
Ainsi ce jeune amant exhalait son ardeur :
Un autre amant plus loin renfermait dans son cœur
Du trait qui l'a frappé la blessure cuisante.

Pour toi, vaincu déjà par la flèche brûlante,
A peine de Héro les appas séduisans
Ont sur elle fixé tes regards complaisans,
L'amour a dans ton sein excité son délire.
Tu ne languiras point dans un secret martyre,
Léandre infortuné! tu l'attestes aux dieux:
Ou l'Amour ou la Parque apaisera tes feux;
Tes feux que son regard attise, excite encore
Dans tes sens embrasés que le desir dévore.
Ainsi le doux regard que lance la beauté,
Vole des yeux au cœur, et soudain l'a dompté.
Moins vite, fendant l'air, frappant l'oiseau timide,
Le trait part; et moins prompte est la foudre rapide.

De mille sentimens agité tour-à-tour,
La crainte dans son cœur combat encor l'amour.
Tant de grâce l'émeut, tant de beauté l'étonne,
Il rougit et pâlit, soudain brûle et frissonne;
Mais bientôt, régnant seul, l'Amour victorieux
Imprime sur son front un calme audacieux.
Vers l'aimable prêtresse à l'instant il s'avance;
Il s'offre à ses regards, la contemple en silence,
Et d'un coup-d'œil, d'un geste éloquent et discret
A porté dans son âme un désordre secret.
Héro, s'applaudissant du pouvoir de ses charmes,
A son amour naissant se livre sans alarmes,
Et sur son jeune amant d'un air passionné
Lance un regard furtif, aussitôt détourné.
Il triomphe; il entend la tacite promesse,
Dont la beauté qu'il aime a flatté sa tendresse.
Mais tandis que ses vœux hâtent ce doux moment
Que semble fuir l'amante et qu'implore l'amant,
Le char du dieu du jour achève sa carrière :
Du modeste Hesperus l'incertaine lumière,
Des plaisirs clandestins signal voluptueux,
De son paisible éclat vient réjouir les cieux.
Devenu plus hardi quand de ses voiles sombres
Sur le temple la nuit a répandu les ombres,
Léandre de Héro s'est approché soudain;
Il a déjà saisi sa délicate main,
La presse avec transport, et se tait, et soupire;
La prêtresse irritée aussitôt la retire.

Mais voyant par degrés sa colère cesser,
De ses bras caressans il ose la presser.
Il ne la quitte plus : toujours plus téméraire,
Malgré ses vains efforts, au fond du sanctuaire
Il l'entraîne : Héro le suivait d'un pas lent,
Comme à regret, et là, d'un ton plus menaçant :

« Étranger, qu'oses-tu ? quelle fureur t'inspire ?
« Malheureux ! loin d'ici, loin de moi ton délire !
« De mes riches parens évite le courroux,
« Va-t'en, te dis-je, fuis, crains leurs soupçons jaloux ;
« Jamais de Cythérée une chaste prêtresse
« Sans crime ne pourrait partager ta tendresse :
« Je suis vierge; à mon lit tu ne peux aspirer. »

Elle dit, et l'Amour qui la fait soupirer,
De ses traits sur son cœur déjà fixant la place,
Sourit de voir sa bouche exhaler la menace.
De l'heure de Vénus assuré précurseur,
Le courroux d'une vierge atteste son ardeur.
Par l'Amour même instruit, dans sa joie idolâtre,
Pressant d'un long baiser sa main, son bras d'albâtre,
Léandre à son amante exprime ainsi ses vœux :

« O ma Minerve ! ô toi, noble fille des dieux !
« Heureux père celui que tu nommes ton père !
« Plus fortunée encor ta vénérable mère !
« Heureux, trois fois heureux le sein qui t'engendra !

« Plus heureux mille fois l'amant qui te plaira!
« O ma Vénus! ô toi des Grâces la plus belle!
« Car pourrais-je te croire une simple mortelle?
« Non : le seul Jupiter put te donner le jour.
« Écoute, prends pitié d'un invincible amour;
« Exauce, ô ma déesse, exauce mes prières;
« Prêtresse de Cypris, accomplis ses mytères;
« Les vierges à Cypris ne plaisent point, crois-moi:
« Viens, je saurai t'apprendre et son culte et sa loi.
« Veux-tu te rendre enfin ta déesse propice?
« Offrons-lui de nos cœurs le tendre sacrifice.
« Viens avec moi: bientôt sur le lit nuptial
« L'hymen de nos plaisirs donnera le signal.
« Si tu chéris Vénus, connais l'heureux délire
« Des cœurs qu'elle soumet à son aimable empire.
« Reçois ton suppliant, reçois le tendre époux
« Que l'amour triomphant amène à tes genoux.
« Ainsi des immortels le messager rapide
« Jadis sut enchaîner le valeureux Alcide:
« La fille d'Iardan le retint dans ses fers
« Et le vit à ses pieds oublier l'univers.
« Mais moi, qu'Amour blessa d'une flèche acérée,
« Je vole auprès de toi, conduit par Cythérée
« Et par ce même Amour, auteur de mon tourment.
« Écoute; trop rebelle aux vœux d'un tendre amant,
« Autrefois, tu le sais, l'orgueilleuse Atalante
« Armait de fiers dédains sa rigueur insultante.
« De sa pudeur farouche accusant Cupidon,

« Son amant malheureux, le beau Mélanion,
« Vint implorer Vénus. La déesse offensée
« Soudain brûla son cœur d'une flamme insensée :
« Elle aima; mais l'objet de ses tardifs desirs,
« Insensible à son tour, méprisa ses soupirs.
« Viens donc, viens cimenter une éternelle chaîne,
« Tendre Héro : redoute et Vénus et sa haine. »

Il dit, et ce discours, par l'amour seul dicté,
De l'austère prêtresse adoucit la fierté.
Pour la première fois son chaste cœur palpite.

Héro, d'un air confus, en silence, interdite,
Détourne et cache un front que rougit la pudeur;
Mais Vénus et l'Amour triomphent dans son cœur.
Aux yeux de son amant elle en paraît plus belle.
Cupidon s'applaudit, et d'un coup de son aile
Fait glisser de ses mains le voile tissu d'or
Qui couvre de son sein l'éblouissant trésor :
Le dieu malin sourit à sa noble conquête;
Un regard de Léandre achève sa défaite;
Il dévore d'un œil égaré par l'amour,
De ce sein palpitant le gracieux contour,
D'un col souple, arrondi, d'un bras rempli de charmes...
Enfin les yeux baissés, humides de ses larmes,
A son amant, Héro, d'une timide voix,
Adresse ce discours interrompu cent fois :

« Étranger, quels rochers, à tes vœux insensibles,
« Pourraient, en t'écoutant, demeurer inflexibles?
« Qui t'a donc enseigné ce pouvoir séducteur?
« Et qui t'a dans ces lieux conduit pour mon malheur?
« Mais tu parles en vain de l'espoir qui t'anime;
« Puis-je ,.fille insoumise, épouse illégitime,
« Sans l'aveu de mon père, être jamais à toi!
« Inconnu dans ces lieux, tu prétends à ma foi?
« Dis-moi, jeune insensé! comment à la lumière
« Dérober ton amour, tromper l'œil d'une mère?
« Les hommes, tu le sais, sont fourbes et méchans;
« Rien n'est sacré pour eux : leurs discours médisans,
« Déchirant sans pitié le voile du mystère,
« Font un crime souvent d'une faute légère.
« Mais sans feinte, dis-moi, de quel père, en quels lieux
« As-tu reçu le jour? Je porte un nom fameux.
« Qui ne connaît Héro? Près d'une roche aride,
« Une tour, dont les flots battent le flanc humide,
« Et dont le noir sommet sert d'asile aux hiboux,
« Est la sombre demeure, où seule, loin de tous,
« D'une fidèle esclave uniquement servie,
« Je passe obscurément les beaux jours de ma vie.
« Là, jamais je n'entends de sons harmonieux;
« Là, jamais je ne vois, dans ses folâtres jeux,
« Formée en chœurs légers, la brillante jeunesse
« De ce lieu solitaire égayer la tristesse.
« Ainsi l'ont ordonné mes sévères parens :
« Mais, de l'onde en courroux que tourmentent les vents,

« Le sourd mugissement fatiguant mon oreille,
« Chaque soir m'assoupit, chaque matin m'éveille. »

Elle dit: sous son voile aussitôt la pudeur
Teint les lis de son front d'une chaste rougeur:
Elle blâme en secret ses aveux, sa faiblesse.

Léandre cependant, en proie à son ivresse,
Veut triompher bientôt de l'objet de ses vœux.
Il invoque l'Amour: ce dieu malicieux
Souvent vient rafraîchir d'une aile caressante,
Des cœurs qu'il a domptés la blessure brûlante.
Impérieux vainqueur, généreux à-la-fois,
Il guide les amans qu'ont subjugués ses lois.
Alors il t'inspira, trop fortuné Léandre!
Soudain le séducteur, poussant un soupir tendre:

« Vierge aimable! pour toi, de Neptune jaloux
« Tu me verras braver l'implacable courroux.
« Je franchirai les murs de la tour menaçante.
« Devenu ton époux, ni l'onde bouillonnante,
« Ni les vents déchaînés, ni la foudre en éclats,
« Ni l'abîme entr'ouvert n'arrêteront mes pas;
« Mais, chaque nuit, porté sur la plaine liquide
« Où rugissent les flots de l'Hellespont rapide,
« Je volerai vers toi des rives d'Abydos,
« Dont les antiques murs avoisinent Sestos.
« Seulement, quand la nuit de ses crêpes funèbres
« Aura voilé le jour, au milieu des ténèbres

« Fais briller dans les airs un fidèle signal.
« Navire de l'amour, cet unique fanal
« Guidera mes efforts au milieu de ma course.
« Lors, je ne fixerai ni l'Arcture, ni l'Ourse
« Qui jamais ne se plonge au sein des flots amers;
« Ni le triste Orion, sombre tyran des mers.
« Ainsi tu me verras aborder ton rivage.
« Mais, chère amante, ô toi, crains les vents, crains l'orage,
« Que leur souffle envieux puisse épargner toujours
« Ce flambeau, maintenant arbitre de mes jours.
« Doux objet de mes feux, si tu veux me connaître,
« Ton époux est Léandre; Abydos l'a vu naître. »

Ainsi fut résolu ce dangereux hymen.
Ils attestent la nuit, qui cacha dans son sein
Leur crainte, leur espoir, leurs ardeurs mutuelles;
Ils jurèrent alors d'être au flambeau fidèles:
L'amante allumerait ses nocturnes fanaux,
L'amant, à ce signal, volerait sur les flots.

L'échange d'un baiser, gage de leur tendresse,
A scellé leur serment, confirmé leur promesse;
C'est demain que l'Amour consent à les unir.
Mais ils ont vu les cieux vers l'orient blanchir;
Il fallut, malgré soi, se quitter: solitaire,
Héro rentre en sa tour; son amant téméraire
En observe avec soin le difficile abord,
Et bientôt d'Abydos il regagne le port.
Que de fois, près d'ouvrir leur carrière amoureuse,

Invoquant le mystère et l'ombre paresseuse,
Leurs vœux hâtèrent-ils le retour de la nuit?

La nuit revient: Morphée en silence la suit;
Mais l'amoureux Léandre, en proie à ses alarmes,
De ses légers pavots ne goûte point les charmes.
Seul, errant sur les bords de la mer en fureur,
Du fanal il cherchait l'incertaine lueur.
Fidèle à son amour, fidèle à sa promesse,
Héro, voyant le jour chassé par l'ombre épaisse,
Élève dans les airs le signal lumineux:
Léandre et le flambeau brûlent des mêmes feux.
Le sourd mugissement de la vague écumante
Un moment dans son cœur a porté l'épouvante;
Il hésite à braver l'élément irrité.
Lors, s'adressant ces mots, par lui-même excité:

«L'Amour est un tyran, la mer est implacable;
« Mais l'onde ne peut être à l'Amour redoutable.
« Rassure-toi, mon cœur! le succès est certain,
« Vénus commande aux flots, et naquit de leur sein;
« Vénus apaisera les flots et ta souffrance. »
Il dit, et sent déjà renaître l'espérance.
A la hâte quittant ses vêtemens légers,
Il en charge sa tête, et bravant les dangers,
Fend les flots écumeux. Guidé par son étoile,
Lui-même est son vaisseau, son rameur et sa voile.

Le fanal à la main, et sans cesse opposant

Aux souffles ennemis son manteau voltigeant,
Sa maîtresse craintive, inquiète, incertaine,
Conjurait le Zéphyr d'adoucir son haleine;
Mais Léandre, à ses yeux, redoublant ses efforts,
De la rive escarpée enfin touche les bords.
Soudain Héro descend, vole sur son passage,
Par de tendres baisers ranime son courage,
Tout hors d'haleine encor le presse entre ses bras.
Vers le seuil, en silence, ils dirigent leurs pas.
La volupté les guide et la pudeur soupire;
Mais bannie aussitôt par l'amour en délire,
Dans l'asyle discret Léandre est introduit,
Vers le lit virginal en triomphe conduit.
Là, de ses noirs cheveux aux tresses ondoyantes
Elle exprime l'écume en ses mains caressantes.
Les parfums les plus doux raniment sa vigueur,
Et de l'algue et des flots bientôt chassent l'odeur.
Sur un duvet moelleux qui mollement le presse,
L'enlaçant de ses bras, l'amoureuse prêtresse
Exprime à son amant les plus tendres desirs:

« Cher époux, digne objet de mes brûlans soupirs,
« Comme toi, quel époux, à l'amour trop fidèle,
« A su dompter les vents et la vague rebelle,
« Braver autant d'écueils ? Favori de l'hymen,
« Viens enfin oublier tes travaux sur mon sein.

Elle dit: son époux détache sa ceinture;
Sa pudeur expirante exhale un doux murmure....!

L'Amour est triomphant, l'hymen est accompli,
Hymen délicieux dans l'ombre enseveli;
Lit nuptial sans pompe, où nul chant d'allégresse
De ces jeunes époux ne célébra l'ivresse.
Point de flambeaux brillans, point d'invocation,
Point de chants en l'honneur de la chaste Junon;
Nul témoin, nul ami, nuls parens vénérables,
Mais le silence seul et l'amour favorables
Préparèrent ce lit où, loin des yeux malins,
Vénus leur fit goûter des plaisirs clandestins.
Les voiles de la nuit, de leur ombre jalouse,
Aux yeux de son époux seuls ont paré l'épouse.
Phébé seule aperçut l'hymen mystérieux
Qu'à peine elle éclaira de ses plus pâles feux.
Dans ce lit fortuné, l'Aurore diligente
Jamais ne vit Léandre auprès de son amante;
Mais, plus avide encor que comblé de bonheur,
Chaque matin voyait s'accroître son ardeur.
Lors, s'arrachant des bras d'une épouse chérie,
Les flots le ramenaient au sein de sa patrie.
Tendre amante la nuit, vierge austère le jour,
A ses parens Héro dérobait son amour.
Oh! que de fois tous deux, accusant la lumière,
Conjurèrent Phébus de hâter sa carrière!

De leur hymen furtif savourant la douceur,
Ils cachaient avec soin leur mutuel bonheur,
Bonheur trop fugitif, dont l'amorce trompeuse

Livra leurs plus beaux jours à la Parque envieuse.
Bientôt, accompagné des fougueux aquilons,
Le sombre hiver revint: d'orageux tourbillons
Menacent des rochers les orgueilleuses cimes,
Troublent et font gémir les mobiles abîmes,
Et vont en ébranler l'humide fondement.
Redoutant les fureurs du terrible élément,
Déjà, dans les deux ports, le nautonnier habile
A soustrait son esquif à la vague indocile.
Léandre seul, Léandre, ardent, audacieux,
Ose braver les mers, ose affronter les cieux.
Se fiant à l'amour, à son mâle courage,
Sur les flots courroucés il se fraie un passage,
Et, lorsque dans les airs luit l'amoureux fanal,
Il brûle de répondre au perfide signal.
Alors, tendre Héro, pouvais-tu sans alarmes
Céder à ton amour, à ses funestes charmes?
Devais-tu, de l'hymen rallumant le flambeau,
Conduire à sa lueur ton amant au tombeau?
Mais, hélas! c'en est fait: le noir destin l'ordonne,
L'Amour à ses rigueurs lui-même t'abandonne,
Et la Parque cruelle, arbitre de ton sort,
Fait briller dans tes mains l'astre affreux de la mort.

Il était nuit: déjà, précurseurs de l'orage,
Les vents impétueux se livrant à leur rage,
Ensemble déchaînés, unissant leurs efforts,
Du sonore détroit font retentir les bords.

Que n'ose un tendre amant pour revoir son amante?
L'insensé va braver une mer mugissante;
Intrépide, il s'élance, il vole sur les eaux.
Déjà plus furieux, s'amoncèlent les flots ;
L'onde écume, bouillonne, et les vagues émues
Du sein profond des mers s'élèvent jusqu'aux nues.
L'autan rugit; les cieux se déchirent; l'éclair
En sillons enflammés parcourt les champs de l'air.

Les yeux toujours fixés sur la lueur traîtresse,
Léandre dans ses vœux implore la déesse
Qui, née au sein des mers, sait calmer leur fureur;
Il rappelle Orythie à son fier ravisseur.
En vain il les invoque et conjure Neptune,
Aucun dieu n'est touché de sa plainte importune.
L'Amour lui-même, hélas! de sa trop faible main
Ne peut parer les coups du barbare destin.
Assailli par les flots, battu par la tempête,
Une vapeur mortelle appesantit sa tête.
Sa force l'abandonne, et, trompant son espoir,
Ses membres défaillans cessent de se mouvoir.
Il boit des flots amers le funeste breuvage.
Son astre protecteur sous les coups de l'orage
Soudain s'éclipse. Alors la Parque, sans retour,
Tranche du même coup sa vie et son amour.

Le calme enfin renaît, ramené par l'aurore;
Héro n'aperçoit pas cet amant qu'elle adore;

Elle parcourt des yeux le vaste dos des mers,
Et roule dans son cœur mille soupçons divers.
Peut-être qu'égaré dans sa course inutile,
De l'abri d'un rocher il s'est fait un asyle?
Peut-être encore....? Oh! ciel! sanglant, défiguré,
Aux pieds de sa prison, par les rocs déchiré,
Elle voit.... Quel aspect! De douleur transportée,
Aussitôt de sa tour Héro précipitée,
Sur le corps d'un amant rend le dernier soupir,
Et même le trépas ne peut les désunir.

FIN D'HÉRO ET LÉANDRE.

IMITATIONS

EN VERS

D'ANACRÉON.

Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas.

HORATII CARM. lib. IV. (*Ad Lollium.*)

IMITATIONS

EN VERS

D'ANACRÉON.

PORTRAIT D'ANACRÉON.

Ami de la sagesse et de la volupté,
Jusqu'à son dernier jour il sut aimer et boire;
En suivant les plaisirs il rencontra la gloire,
Et conquit en riant son immortalité.

ODE PREMIÈRE. *

SUR SA LYRE.

Je voudrais célébrer Achille,
Je voudrais célébrer Cadmus;

*Girodet s'étant servi de l'édition publiée par M. Gail, j'ai suivi, comme lui, l'ordre adopté par le savant professeur, quoique cet ordre ne soit plus

Mais, non; ma lyre indocile
Ne veut chanter que le fils de Vénus.
L'autre jour, préludant sur des cordes nouvelles,
Je célébrais Alcide et ses travaux,
Et toujours ces cordes rebelles
S'obstinaient à chanter le seul dieu de Paphos.
A vos ombres paix éternelle,
Magnanimes héros! mais adieu sans retour :
Ma lyre, à la gloire infidèle,
Ne veut plus résonner que pour le seul Amour.

ODE II.

SUR LES FEMMES.

Le robuste taureau de son front sourcilleux,
Et menace, et combat son rival dans la plaine,
Et, sur le sol poudreux où sa fougue l'entraîne,
Le fier coursier bondit d'un pied nerveux.
Le roi des bois, armé de sa dent meurtrière,
S'élance sur sa proie avec impunité,
Et le lièvre craintif, par sa légèreté

d'accord avec les travaux philologiques dont Anacréon a été l'objet. Au reste, si quelques-unes des odes primitivement attribuées à ce poète ne sont réellement pas de lui, cette circonstance ne peut avoir aucune influence sur le mérite des imitations de Girodet : quel que soit l'auteur, c'est le traducteur ou l'imitateur qu'il s'agit ici de juger. P. A. C.

Se dérobe à l'instinct de la meute légère.
Sur ses ailes porté, planant au haut des airs,
L'oiseau peut du chasseur braver le trait rapide,
  Et le poisson nageant au fond des mers,
  Sait échapper à l'hameçon perfide.
De la nature ainsi l'animal suit la voix:
Mais l'homme fut doué de force et de prudence.
Sans force, cependant, et sans nulle science,
  La femme règne et nous dicte des lois.
Ses grâces, sa beauté, son sourire et ses larmes,
  Voilà son arc, ses traits, son bouclier:
  Oui, les voilà, ces redoutables armes
Par qui sous son empire elle fait tout plier.
Plus forte que le feu, plus forte que l'acier,
La beauté soumet tout au pouvoir de ses charmes.

ODE III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

Pendant la nuit silencieuse,
Quand sur l'homme et les animaux
Le dieu bienfaisant du repos,
De son urne mystérieuse
Versant l'oubli de tous les maux,
Me berçait des plus doux mensonges,

J'entends frapper à mon réduit.
Qui vient, dis-je, pendant la nuit,
Troubler mon sommeil et mes songes?
On me répond bien doucement :
« Ouvrez, je suis un jeune enfant
« Égaré dans la nuit obscure,
« Battu de la pluie et du vent :
« Ne craignez point mésaventure. »
Soudain, ému de charité,
Je rallume ma lampe éteinte,
J'ouvre au pauvre enfant, et sans crainte
Lui donne l'hospitalité.
Que vois-je? sur son dos des ailes,
Telles qu'en ont les tourterelles,
Sur son épaule arc et carquois.
Je prends pourtant ses petits doigts,
Et dans mes mains je les ranime,
Les approchant de mon foyer.
Je me hâte encor d'essuyer
Sa chevelure, dont j'exprime
L'eau qui venait de la mouiller.
L'enfant, guéri de la froidure,
Me dit : « Examinons un peu
« Chaque pièce de mon armure.
« Je voudrais les sécher au feu,
« Pour elles je crains la rouillure. »
Soudain, d'un trait envenimé
Qu'il lance en mon cœur désarmé,

Il me fait profonde blessure.
Alors le petit garnement
Me dit riant malignement :
« Cher hôte, qu'il ne t'en déplaise,
« Mon arc est encor bon vraiment ;
« Mais ton cœur est bien mal à l'aise. »

ODE IV.

SUR L'EMPLOI DE LA VIE.

Couché sur le feuillage tendre
De verts lotos et de myrtes fleuris,
Buvons pour calmer mes soucis.
Viens, Cupidon, ne te fais pas attendre;
Que ton manteau, retroussé mollement,
Entoure ton col d'ivoire
Et retombe à longs plis de ton buste charmant.
Viens, tu me verseras à boire.
Que tardes-tu? l'âge s'enfuit,
Comme au cirque d'Elide
Le char rapide
Qu'un autre char poursuit.
Alors qu'à la lumière
Le trépas a fermé nos yeux,
Que reste-t-il de nous? quelque peu de poussière.
Pourquoi donc réserver des parfums précieux

Pour l'urne froide où dormira ma cendre?
Pourquoi sur la terre répandre
Des dons indifférens aux dieux!
Ah! dans mon sein brûlant quand mon cœur bat encore,
Couvrez mon front des roses du printemps,
Apportez des parfums; vite, Amour, il est temps,
Ramène dans mes bras la beauté que j'adore;
Je veux chasser l'ennui qui me dévore
Et ne descendre au noir séjour
Qu'ivre de vin, ivre d'amour.

ODE V.

ÉLOGE DE LA ROSE.

Je veux que, dans un festin,
La fleur aux amours consacrée
Mêle son doux parfum aux doux parfums du vin.
Lorsque la table est préparée
Combattons, la coupe à la main,
Le front couvert de roses purpurines.
La rose est la reine des fleurs,
La rose plaît par ses douces odeurs
Aux habitans des demeures divines.
La rose est l'honneur du printemps,
Elle est l'amante de Zéphire,
Elle ravit à-la-fois tous les sens.

Célèbre la rose, ô ma lyre:
De Cupidon le front charmant
Est orné de roses naissantes,
Lorsqu'aux chœurs des Grâces décentes
Il se mêle avec enjoûment.
Couronne-moi, dieu des vendanges,
Et je vais, poète sacré,
Chanter tes augustes louanges
Sur le rhythme nombreux par toi-même inspiré.
Mais déjà ton temple s'apprête;
La rose entrelacée avec mes cheveux blancs
Ombrage mollement ma tête;
Je la sens exhaler ses parfums ravissans.
Accompagné de la beauté que j'aime,
Autour de tes autels fumans,
Je vais guider moi-même
Les chœurs de tes prêtres dansans.

ODE VII.

SA COURSE AVEC L'AMOUR.

L'amour, dans sa course rapide,
Veut que je le suive à l'instant;
J'obéis, d'un pas intrépide
Je franchis avec lui précipice et torrent,

Je gravis sur un roc, enfin je crois d'Alcide
Égaler maint exploit brillant.
Bientôt, harassé, chancelant,
Je sens mourir ma force et mon courage,
Et dans une chaude vapeur
Nager mon corps et mon visage.
Un serpent glissant sur l'herbage
Vient encore doubler ma frayeur.
Sur mes lèvres décolorées
S'avançait mon dernier soupir....
Quand l'Amour vint me rafraîchir
D'un battement de ses ailes dorées.
Soudain je me sens ranimer;
Mais Cupidon me dit: amant timide,
Que crains-tu, quand je suis ton guide?
Ne sauras-tu jamais aimer?

ODE VIII.

SUR UN SONGE.

Une nuit, enivré du nectar de Bacchus,
Je dormais d'un sommeil tranquille
Sur des tapis de pourpre et d'or tissus.
Je croyais, d'une course agile,
Poursuivre en folâtrant un essaim de beautés

Dans la première fleur d'une tendre jeunesse.
Plongés dans une molle ivresse,
De beaux garçons riaient de mes témérités
Et me reprochaient ma vieillesse.
Sentant revivre en moi mes premières ardeurs,
Je veux surmonter ma faiblesse;
J'allais ravir les plus douces faveurs;
Mais l'excès du desir à l'instant me réveille :
L'aimable cortège s'enfuit,
Je reste seul, et dans ma triste veille
Je redemande en vain mon doux rêve à la nuit.

ODE IX.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

D'où viens-tu, colombe timide?
Où te conduit ton vol mystérieux?
D'où vient dans l'air ce parfum précieux
Que répand ton aile rapide?

LA COLOMBE.

C'est vers Bathylle, aussi beau qu'Apollon,
Qu'en ce moment m'envoie Anacréon.

Apprends que ce poète, ami de Cythérée,
D'elle m'obtint pour une ode sacrée
Qu'en son honneur il composa jadis.
J'habite avec lui son logis.
Moins satisfaite, naguère,
A Paphos, à Gnide, à Cythère,
Je traînais le char de Cypris.
D'Anacréon, messagère fidèle,
Tantôt à son ami, plus souvent à sa belle,
Je porte les tendres écrits.
Mon maître m'a fait la promesse
De me rendre la liberté;
Mais j'aime mieux rester sans cesse
Dans ma douce captivité.
Irais-je sur d'âpres montagnes
Braver l'aigle aux serres d'airain,
Ou, dans de stériles campagnes,
Les traits du chasseur inhumain?
Endurer le vent et l'orage,
Contente, pour chasser la faim,
De quelque graine ou fruit sauvage,
Quand je puis béqueter le pain
Qu'on sert à mon maître à sa table
Et que j'émiette dans sa main?
Quand je bois dans sa coupe un vin
Au nectar des dieux comparable?
Est-il un plus riant destin
Et des colombes plus heureuses?

Chaque jour, après le festin,
Volant sur mon ami, mes ailes amoureuses
Ombragent sa tête ou son sein;
Puis me perchant sur son luth, je sommeille
Et je m'endors, faisant rêves d'amour,
Jusqu'au moment où l'aube de retour
Ramène encor les plaisirs de la veille.
Mais adieu, voyageur : dès le lever du jour
J'ai plus jasé qu'une corneille.

ODE X.

L'AMOUR DE CIRE.

Un jeune étranger, l'autre jour,
Mettait en vente un buste où la cire docile
Rendait naïvement tous les traits de l'Amour.
« Quel prix t'offrir, artiste habile, »
Dis-je alors au jeune marchand,
« Pour ce chef-d'œuvre du génie? »
—« Je ne vous taxe point, s'il peut vous faire envie, »
Me répond-il; « apprenez cependant
« Que je n'ai point l'heureux talent
« D'animer le marbre ou la cire.
« Je cherche à me soustraire au redoutable empire
« Qu'exerce en ma maison ce dangereux enfant :

« Voilà pourquoi je l'offre à prix d'argent.
« Cet enfant-dieu, cruel et traître,
« Darde ses feux, lance ses traits
« Et sur l'esclave et sur le maître.
« Il me faut de chez moi le bannir à jamais. »
— « Eh! bien, repartis-je sur l'heure,
« En échange reçois cette coupe d'airain;
« Je risquerai, dans ma demeure,
« De loger avec moi ce petit dieu malin. »
Toi désormais, embellis mon destin,
Beau Cupidon! fais que l'on m'aime,
Fais que j'aime à mon tour; viens embraser mon cœur,
Sinon, dans ma juste fureur,
Je te ferai brûler toi-même.

ODE XI.

SUR L'EMPLOI DE LA VIEILLESSE.

Anacréon, prends ce miroir fidèle,
Me dit malignement une jeune beauté;
L'hiver a remplacé l'été
Sur ton front tout blanchi d'une neige éternelle,
Et déjà dès long-temps de rides sillonné;
Où donc est cette épaisse et brune chevelure
Dont il était jadis orné?

Je ne sais si mon front a perdu sa parure,
Et s'il conserve encor ou non quelques cheveux;
Mais ce que je sais bien, ce que je sais le mieux,
C'est que plus un vieillard approche de la tombe,
Et plus il doit, au gré de ses desirs,
Pour empêcher que sa gaîté succombe,
Se livrer sans réserve à l'amour, aux plaisirs.

ODE XIV.

SON COMBAT AVEC L'AMOUR.

Oui, c'en est fait : je dois aimer sans cesse.
Depuis long-temps le traître Amour
Me disait : « Prends une maîtresse. »
Je lui résistais sans faiblesse,
Plus indocile chaque jour,
Et me vantais de ma prouesse.
Mais, pour terminer le débat,
Il prend son arc, et m'appelle au combat.
Sans m'effrayer de sa menace,
Comme Achille autrefois, j'endosse la cuirasse.
J'arme mon bras d'un épais bouclier
Tout recouvert d'un triple acier;
Hardiment sur lui je m'avance
Et je le vise avec ma lance.
Bientôt, sans se mettre en défense,

De mille traits coup sur coup m'accablant,
Il me fait perdre contenance:
Je cède et m'enfuis en tremblant.
Lors, pour achever sa vengeance,
Ayant vidé son carquois destructeur,
Tel qu'un dard entouré de flamme,
Lui-même, furieux, se lance dans mon âme,
Et la déchire et la brûle en vainqueur.
De douleur je verse des larmes,
Je succombe et lui rends les armes.
Eh! que me sert un fer vengeur
Quand le combat se livre dans mon cœur?

ODE XV.

SES GOUTS.

Je ne desire point le vain luxe des grands,
Ni des Crésus l'étonnante richesse,
Ni l'autorité des tyrans.
L'unique soin qui plaît à ma vieillesse,
C'est de verser sur moi des parfums précieux,
C'est de couvrir de fleurs mon front et mes cheveux,
C'est de célébrer ma maîtresse.
L'avenir m'est indifférent :
Ce que demain me garde, je l'ignore;
Je n'ai souci que du présent.

Puisque le sort te favorise encore,
Ami, sois tout entier à l'Amour, à Bacchus,
De peur que la Parque noire,
Si tu diffères de boire,
Ne te dise : « Ne bois plus. »

ODE XVI.

SA DÉFAITE.

Tu chantes, ami, Thèbe en proie
Aux fureurs des frères rivaux ;
Un autre chante les héros
Tombés sous les remparts de Troie.
Moi, je chante mes propres maux.
Ni les guerriers ni les vaisseaux
Ne sont cause de ma détresse.
Un bataillon plus dangereux
S'est campé dans les traîtres yeux
De ma séduisante maîtresse,
Et de là me perce sans cesse
De mille traits victorieux.

ODE XVII.

SUR UNE COUPE.

Fabrique-moi, nouveau Vulcain,
Une coupe, à ton choix, ou d'argent ou d'airain.
Un point suffit, qu'elle soit très profonde.
Je n'y veux point voir les tristes travaux
Du dieu qui ravage le monde:
Je fais peu de cas des héros.
N'y grave point non plus, ni les froides Pléïades,
Ni le triste Orion, ni le char orageux.
Que m'importe Orion et les filles des cieux!
Peins-moi plutôt les joyeuses Ménades;
Peins un cep tout pliant sous des fruits savoureux;
Et que le beau Bacchus avec le beau Bathylle
Y foulent la grappe fertile,
Accompagnés du plus jeune des dieux.

ODE XIX.

IL FAUT BOIRE.

La terre boit avec amour
L'eau que lui verse le nuage;
L'arbre boit la terre à son tour,
Il en nourrit son vert feuillage.

Le soleil boit aussi les mers;
Le mer boit les fleuves divers;
La lune suit cette loi sage:
Elle boit sa part des rayons
De l'astre qui chauffe la terre.
Puisque tout boit, chers compagnons,
Je veux boire, et boire à plein verre.

ODE XX.

A SA MAÎTRESSE.

La fille de Tantale en roche inanimée
Fut changée auprès d'Ilion;
Et la fille de Pandion
Fendit les airs, en oiseau transformée.
Que ne suis-je plutôt ce miroir si fidèle
Où tu te plais à reposer tes yeux!
Tu me devrais de te voir aussi belle.
Puissé-je devenir un parfum précieux!
J'embaumerais jusqu'aux plus légers nœuds
De cette noire chevelure
Qui pare ton front gracieux
Et qui voltige à l'aventure!
Pourquoi ne suis-je l'onde pure
Qui, sous le frais abri d'une épaisse verdure,

S'ouvre à tes membres délicats!
Je moulerais ton beau corps, tes beaux bras;
Je les caresserais avec un doux murmure.
Que ne suis-je encor ta chaussure!
J'enlacerais tes pieds que jalouse Cypris.
Si j'étais l'ornement, dont la molle souplesse
Ombrage de ton col les contours arrondis,
Je les embrasserais sans cesse.
Cent fois cependant plus heureux,
D'être à jamais ta discrète ceinture!
Je retiendrais captif ton sein voluptueux,
Toujours rebelle à sa parure.

ODE XXIII.

SUR L'OR.

Si l'or pouvait retarder la vieillesse,
S'il pouvait éloigner la mort,
Alors vous me verriez sans cesse
Thésauriser, thésauriser encor;
Et lorsqu'en la fatale barque,
Elle viendrait m'inviter à passer,
Je pourrais, en payant, congédier la Parque,
Et du voyage ainsi me dispenser.
Mais puisque nul trésor ne rachète la vie,
Et que tout ce qui naît doit tribut à la mort,

Pourquoi donc vainement me plaindrais-je du sort?
De changer mon destin, non, je n'ai point l'envie.
Je sais qu'il me condamne à voir le noir séjour.
Eh! bien, tant que pour moi se levera le jour,
Je veux, méprisant la richesse,
Plongé dans une douce ivresse,
Folâtrer avec mes amis,
Ou presser dans mes bras une aimable maîtresse,
Au teint de rose, au sein de lis.

ODE XXIV.

SUR LUI-MÊME.

Je suis né sujet de la mort,
Et je dois parcourir le chemin de la vie.
Mais je ne sais les instans que le sort
Dans l'avenir m'accorde ou me dénie.
Loin de moi, loin, soucis rongeurs;
Je veux, jusqu'à l'heure dernière,
Pour tout soin et pour toute affaire,
Rire avec l'enfant de Cythère,
Boire avec le dieu des buveurs.

ODE XXVI.

EFFETS DU VIN.

Dès que j'ai bu, plein de Bacchus,
Je sens se calmer ma peine,
Et je dédaigne, alors, les trésors de Crésus.
Soudain de ma fertile veine,
Jaillissent, inspirés, mes chants mélodieux.
Que le guerrier vole à la gloire;
S'il sait combattre, je sais boire.
Lorsque le lierre ombrage mes cheveux,
Exempt de soin, libre d'affaire,
Je me ris de tout, et du sort.
Verse enfant, verse à plein verre;
J'aime bien mieux être couché par terre,
Terrassé par le vin, que frappé par la mort.

ODE XXVIII.

PORTRAIT DE SA MAÎTRESSE.

Artiste habile et renommé
Dans l'art où s'illustra Timanthe,
Fais un effort : peins ma maîtresse absente,
Je guiderai ta main savante,

Qui me rendra l'objet dont mon cœur est charmé.
Trace d'abord sa noire chevelure
Déployée en anneaux légers, capricieux.
Si tu peux opérer ce prodige en peinture,
Qu'elle semble exhaler des parfums précieux,
Et voltiger à l'aventure,
En ombrageant son front voluptueux.
Donne à ses beaux sourcils, dans leur souple courbure,
Un mouvement mollement onduleux.
Imite bien leur doux ébène;
En s'approchant, qu'ils se touchent à peine,
Mais sans se confondre jamais.
Que son œil, d'où jaillit la flamme,
Décèle son esprit et dévoile son âme,
Comme l'œil de Vénus vaguement égaré,
Comme l'œil de Pallas vivement azuré.
Que sa joue arrondie, à présent, se compose
De la blancheur du lis, du pourpre de la rose.
Que sa bouche vermeille appelle le baiser;
Que ses lèvres persuasives,
Où brillent des couleurs plus vives,
Fixent l'Amour qui vient s'y reposer;
Fais que l'aimable essaim des Grâces,
Attaché sans cesse à ses traces,
De son beau col à son menton riant
Semblent errer à chaque instant.
Qu'un tissu léger, élégant,
Couvre les attraits de ma belle;

Que, par un heureux accident,
De son sein sa robe glissant
S'entr'ouvre, et par là me décèle
La blancheur de son corps charmant!
Mais c'est assez : prodige extrême!
Ton art vient de la rappeler;
Oui! c'est ma maîtresse elle-même;
Portrait divin, tu vas parler.

ODE XXX.

L'AMOUR CAPTIF.

La troupe des neuf doctes sœurs
Surprit un jour le fils de Cythérée,
Et l'enchaîna dans des liens de fleurs :
A la beauté la garde en fut livrée.
Vénus, en vain, offre un trésor
Pour racheter son fils de l'esclavage;
L'Amour, satisfait de son sort,
Préfère un aussi doux servage.

ODE XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

Pourquoi me fuir, beauté cruelle?
Si l'âge a blanchi mes cheveux,

Si ton éclat fait honte à la rose nouvelle,
Est-ce raison de mépriser mes feux?
Vois avec quelle grâce extrême,
Dans ces bouquets avec art assortis,
L'Amour a confondu lui-même
Le pourpre de la rose et la blancheur des lis.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU.

Tracé par d'habiles pinceaux,
Un blanc taureau, des mers profondes
D'un flanc nerveux fendant les flots,
Emporte sur son large dos
Une déesse aux tresses blondes.
Dans ses traits, dans ses doux regards,
Brille une confiance entière,
Comme si le dieu de Cythère
La rassurait sur les hasards
D'une entreprise téméraire.
Au front armé du ravisseur,
Elle se tient d'une main sûre,
Et semble résigner son cœur
Au dénoûment de l'aventure.
Sans soin de sa riche parure,
Elle permet aux doux Zéphyrs

De se jouer dans sa ceinture,
Et de la gonfler des soupirs
De leur haleine tiède et pure.
Son voile, en replis sinueux,
Dans sa souplesse vagabonde,
Ou rase l'écume de l'onde,
Ou s'élève en arc vers les cieux.
Mais, je devine le mystère :
Ce taureau, fier, audacieux,
Cache le maître du tonnerre
Qui, dans ses projets amoureux,
Pour une nymphe de la terre
A quitté les filles des dieux.
Quel taureau, loin des pâturages
Affrontant l'orageuse mer,
Osa s'éloigner des rivages?
Oui! je reconnais Jupiter.

ODE XXXVI.

INUTILITÉ DE LA SCIENCE.

Réponds-moi, sophiste ennuyeux,
Pourquoi veux-tu que je m'applique
A connaître la rhétorique
Et ses argumens captieux?
Apprends-moi plutôt l'art de rire,

Cet art charmant de folâtrer
Avec l'Amour, avec sa mère;
Et l'art divin de s'enivrer,
Et l'art si doux de ne rien faire.
Bel échanson, verse du vin,
Remplis-en ma coupe profonde;
Il ne sera plus de festin
Pour un exilé de ce monde,
Et mes jours sont à leur déclin.
Ami, si tu veux être sage,
Ne cherche plus que les plaisirs :
On n'a plus sur le noir rivage
Ni jouissances ni desirs.

ODE XXXVIII.

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE

Je le sais, déjà je suis vieux :
Cependant, s'il s'agit de boire,
Sur de jeunes présomptueux
Je puis remporter la victoire.
Je porte une outre de vin
Au lieu du thyrse mystique;
De tout autre spécifique
Pour moi le secours est vain.
Voulez-vous combattre à plein verre?

Eh! bien, déclarez-moi la guerre,
De pied ferme je vous attends.
Esclave! holà! ma coupe pleine.
Je veux avec les jeunes gens
En dansant, imiter Silène.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

En cueillant une rose, un matin, Cupidon
Réveilla, sous la fleur vermeille,
Certaine abeille
Qui lui lança son aiguillon.
Le dieu blessé, dans ses alarmes
Remplit l'air de cris douloureux,
Et, soudain, s'envolant aux cieux,
Va se plaindre à Vénus, en répandant des larmes.
« O ma mère, dit-il, c'en est fait, je me meurs!
« A l'instant je cueillais des fleurs,
« Et voici qu'un serpent tout petit, garni d'ailes,
« Abeille, ainsi le nomment les pasteurs,
« M'a fait avec son dard ces blessures cruelles;
« Ma mère, calmez mes douleurs.
— « Mon fils, reprend Vénus, riant de l'aventure,
« Si d'une abeille la piqûre
« Peut vous causer un aussi vif tourment,

« Que pensez-vous de la peine qu'endure,
« Percé de tous vos traits, un malheureux amant ? »

ODE XLI.

CHANT BACHIQUE.

Célébrons le dieu des vendanges
En buvant son nectar joyeux.
A Bacchus honneur et louanges !
C'est le plus aimable des dieux.
Ami de l'enfant de Cythère,
Bacchus, seul, de ses traits vainqueurs
Sait adoucir la pointe amère ;
Il double à son gré les ardeurs
Dont Cupidon brûle les cœurs
Épris des charmes de sa mère.
C'est lui qui des jeunes chanteurs
Soutient la voix mélodieuse ;
Il donne aux aimables danseurs
Leur souplesse voluptueuse.
Gloire, hommage au dieu des buveurs !
Il produit cette aimable ivresse,
Qui, séduisante, enchanteresse,
Endort la peine et les douleurs,
Et dont la rigide sagesse
Ne sait point goûter les douceurs.

Oui! dès-lors qu'un enfant aimable
Me verse un vin délicieux,
Je vois s'enfuir loin de ma table
Des soucis l'escadron nombreux.
Il se dissipe, comme aux cieux
On voit, au sein de noirs orages,
Un vent rapide, impétueux,
Chasser devant lui les nuages.
Chers amis, noyons dans le vin
L'inquiétude, le chagrin.
Gardons-nous d'exhaler la plainte;
Qui de nous connaît son destin?
Vivons dès ce jour sans contrainte,
Insoucians du lendemain.
Je veux, tout parfumé d'essence,
Enivré d'un vin généreux,
Me livrer tantôt à la danse,
Et tantôt à de plus doux jeux,
Avec une belle aux beaux yeux
Remplis d'amoureuse démence,
Qui n'oppose point à mes vœux
Une trop longue résistance.
Laissons les fous gémir toujours
Et du sort se plaindre sans cesse:
Quant à nous, passons tous nos jours
Filés des mains de la mollesse,
Sans soins, sans regrets, sans tristesse,
Avec Bacchus et les Amours.

ODE XLII.

SES GOUTS.

J'aime à préluder sur ma lyre
Assis près d'un jeune buveur,
Et je me livre avec ardeur
Aux doux jeux que le vin m'inspire;
Mais, surtout, lorsqu'à mes cheveux
La molle hyacinthe s'enlace,
J'aime à reposer avec grâce
Auprès de l'objet de mes feux;
Près de toi, charmante maîtresse,
Toi, dont le sein voluptueux
Repousse le lin qui le presse,
Par ses battemens amoureux.
Que d'une prière importune
Un autre fatigue les dieux;
Moi, je méprise la Fortune,
Et je me moque de ses jeux,
Le cœur sans fiel, sans jalousie,
Exempt de haine, exempt d'envie.
Combien je hais, dans un festin,
Les rixes trop souvent sanglantes
Que fait naître le dieu du vin,
Lorsque les Grâces sont absentes!
Oh! que c'est un meilleur destin,
Tantôt, dans une sage ivresse,

De danser, un thyrse à la main,
Avec la folâtre jeunesse;
Tantôt de voir couler ses jours,
Parmi les Ris et les Amours,
Dans le repos et la paresse.

ODE XLIV.

SUR UN SONGE

Tranquillement sur ma couche endormi,
Je rêvais que d'ailes muni,
Je fuyais l'enfant de Cythère.
Mais qu'aperçois-je! un plomb pesant
Chargeait ses pieds mignons, et le dieu, cependant,
Devançant ma course légère,
M'atteignit en moins d'un instant:
Que veut dire ce songe étrange?
Ce qu'il veut dire, c'est, je croi,
Qu'Amour ne veut plus que je change;
Qu'il me faut retirer ma foi
Engagée à plus d'une belle:
Qu'à l'avenir une seule beauté
Doit me rendre à jamais fidèle
Et retenir mon cœur dans sa chaîne arrêté.

ODE XLV.

LES FLÈCHES DE L'AMOUR. *

Aux antres de Lemnos, un jour
Le noir époux de Cythérée
Forgeait des flèches pour l'Amour.
Vénus sur leur pointe acérée
A dessein versait un doux miel;
Mais l'Amour y mêlait du fiel.
Mars brandissant sa lance meurtrière,
Arrive tout couvert d'airain;
Raillant l'Amour avec dédain:
« Ta flèche est, dit-il, trop légère,
« Ton arc est impuissant et vain. »
Cupidon réplique soudain:
« Essayons, si c'est ton envie. »
D'un trait la menace est suivie;
Le trait pénètre au fond du cœur;
Vénus sourit d'un air moqueur,
En voyant soupirer le fier dieu de la guerre;
Lors, il s'écrie en gémissant:

* Les deux premiers vers de cette ode ont été traduits exactement de la même manière par M. Veissier. Girodet était mort depuis plus de deux ans, lorsque la traduction de M. Veissier a paru, et celui-ci n'a pu avoir connaissance du manuscrit de Girodet : c'est donc une rencontre fortuite que le texte même a fait naître. P. A. C.

« Reprends ta flèche, ô trop cruel enfant!
« Garde-la, dit l'Amour, puisqu'elle est si légère. »

ODE XLVI.

IMPRÉCATIONS CONTRE L'ARGENT.

C'est un malheur de n'aimer pas,
Aimer est un malheur encore;
Un mal affreux, pire que le trépas,
C'est de déplaire à l'objet qu'on adore.
La naissance, l'esprit, les talens, les vertus,
En amour aujourd'hui tout cela se néglige;
L'avare beauté ne transige
Qu'avec les suppôts de Plutus.
Maudit soit l'imprudent qui, du sein de la terre,
Le premier tira l'or aux humains si fatal!
Et n'est-ce pas cet odieux métal,
Qui rend un frère ennemi de son frère;
Qui rompt les nœuds d'un fils avec son père;
Qui réveille en tous lieux la guerre au bras sanglant?
L'or, enfin, ce n'est pas son crime le moins grand,
Fait supplanter l'amant digne de plaire
Par celui qui n'est qu'opulent.

ODE XLIX.

SUR UN DISQUE D'ARGENT.

Quel prodige étonne mes yeux?
Un ouvrier industrieux
A donc su, d'un burin habile,
Graver sur le métal docile
La mer et ses flots écumeux.
Il avait approché des dieux,
Lorsqu'il retraça Cythérée
Avec les traits voluptueux
Dont je sens mon âme enivrée.
C'est elle-même, c'est Vénus
Laissant errer ses tresses blondes
Sur ses appas, à demi nus,
Mollement voilés par les ondes.
Ici l'on voit sa blanche main
Fendre ces vagues transparentes
Qui, moulant les lis de son sein,
En cachent les roses naissantes.
Près de là, dans ses légers bonds,
Sortant des mobiles sillons
Où tremble et disparaît sa trace,
Elle domine sur les mers.
Comme vous voyez avec grâce
Un lis s'élever dans les airs
Auprès des sombres violettes;

Ainsi la reine de Paphos,
Dans le silence des tempêtes,
Brille au-dessus des sombres flots.
Plus loin, sur les plaines liquides,
Des dauphins, sur leurs dos humides,
Portent la troupe des Amours
Que l'on voit sourire toujours
Aux amans tombés dans leur piège;
Et la déesse, au sein de neige,
De son regard céleste et pur,
Anime le joyeux cortège
Qui bondit sur les flots d'azur.

ODE L.

LES VENDANGES.

Des vierges, des adolescens,
Troupe séduisante et folâtre,
Ont sur leurs épaules d'albâtre
De Bacchus chargé les présens.
Ils versent au pressoir leurs profondes corbeilles.
Les vendangeurs, dansant sur les grappes vermeilles,
Font jaillir, sous leurs pieds, un jus délicieux.
Dans l'ardeur du plaisir, le cortège joyeux
Du dieu du vin célèbre les merveilles.
Mêlant ses chants aux chants harmonieux

De cette bruyante jeunesse,
Un vieillard, plein d'ardeur, oubliant sa vieillesse,
Se livre à ses folâtres jeux
Et frappe la terre en cadence.
Pendant qu'il boit et qu'il danse,
Un beau jeune homme, échauffé par le vin,
Sur une belle au teint de rose,
Qui mollement sous l'ombrage repose,
Médite un amoureux larcin.
Enflammé de la double ivresse
Et de l'Amour et de Bacchus,
Il la conjure, au nom de sa tendresse,
De se laisser ravir les faveurs de Vénus,
Avant qu'un doux hymen ait scellé sa promesse.
Bientôt lassé de voir sa pudique maîtresse
Constante en ses chastes refus,
Dans le desir qui l'obsède et le presse,
Emporté par sa vive ardeur,
Il emploie à-la-fois et la force et l'adresse;
Et, triomphant de sa faiblesse,
Il la saisit, l'embrasse et la quitte en vainqueur.

ODE LII.

SON AMOUR POUR LA JEUNESSE.

Lorsque je vois folâtrer la jeunesse,
Soudain je me sens rajeunir
Et vole au-devant du plaisir.
Fuis loin de moi, triste vieillesse,
Fuyez, soucis de l'avenir.
Ensemble, ô ma Chloë, rajeunissons sans cesse;
Cédons ensemble à l'amoureux desir.
Qu'à l'instant la rose vermeille
S'entrelace à mes cheveux blancs.
Approchez, beaux adolescens,
Versez-moi le jus de la treille,
Et contemplez un vieillard vigoureux
Qui boit sans céder à l'ivresse,
Qui sait causer sans redire sans cesse,
Et faire encore, en ses aimables jeux,
De doux larcins à sa maîtresse.

ODE LIV.

SON MÉPRIS POUR L'OR.

Lorsque Plutus, de mes mains s'échappant,
S'envole d'une aile rapide,
Je regrette peu le perfide

Qui m'abandonne si souvent.
Qui voudrait rechercher l'ennemi qu'il doit craindre?
N'ai-je plus rien? Je livre aux vents
Les soins, les soucis dévorans
Que l'or traîne après soi: loin alors de me plaindre,
Je tire de mon luth accords et chants d'amour;
Mais, voyant mon indifférence,
Souvent le traître, de retour,
Revient ébranler ma constance
Et me rechercher à son tour.
Fuis loin de moi, métal volage,
Je ne suis point séduit par ton éclat menteur;
Pour se fier à ta faveur,
Il faudrait être bien peu sage.

— Je vais chanter: ce n'est point pour ravir
A des rivaux le prix de la victoire;
Chanter du sage est le plaisir.
Déjà mon luth frémit sous mon archet d'ivoire;
Aux accens de ma voix ses accords vont s'unir.
Tel, cher aux filles de mémoire,
Du Caystre sacré le cygne harmonieux
Sait accorder le doux bruit de ses ailes
Avec ses chants mélodieux.
O vous, déesses immortelles,
Inspirez-moi des vers nombreux,
Tels qu'à Phébus ils puissent plaire!
Trépied sacré, vous aussi, sacrés feux,

Toi, vert laurier, si cher à sa tendresse,
De ma timide voix soutenez la faiblesse!
Je chante de Phébus les amours malheureux.
Il poursuivait Daphné, la poursuivait sans cesse;
Mais toujours plus rebelle à sa constante ardeur,
Cette nymphe évitait sa dangereuse atteinte.
Il la joint cependant; mais, dans sa vive étreinte,
Elle a perdu sa forme et sa couleur.
Son œil se ferme au jour; de sa bouche mi-close,
Où la pâle hyacinthe a remplacé la rose,
Avec peine s'exhale un douloureux soupir
Que son amant veut en vain recueillir.
A l'instant de Daphné les beaux bras s'engourdissent;
D'innombrables réseaux soudain les investissent;
Ses pieds, rivaux des vents, pour toujours enchaînés,
Au sol restent enracinés.
Ses noirs cheveux, changés en rameaux de verdure,
Exhalent un plaintif murmure,
Par les Zéphyrs légers caressés mollement.
Dans la fièvre qui le tourmente,
A cette écorce palpitante
Phébus donne un dernier et long embrassement.
Dans l'arbre-vierge, où meurt le sentiment,
Il croit apercevoir un signe de faiblesse,
Et cette erreur enchanteresse
Soulage sa peine un moment.

Mais, ô Muse! d'où vient ce noble emportement?

Poursuis le but où ton effort aspire;
Ne touche point aux traits que la blonde Cypris
Lance sur les mortels et sur les dieux soumis
A son inévitable empire.
Du tendre Anacréon imite les doux jeux;
Si l'or, astre pernicieux,
Ne luit plus sur notre humble asile,
Chante Bacchus et son nectar joyeux,
D'un vers énergique et facile.
Et toi, triste, odieux métal,
Puisque l'Amour chaste et fidèle,
A ton pouvoir en vain rebelle,
Subit enfin ton joug fatal,
Fuis donc jusqu'au fond du Ténare;
Ou, va chez le mortel barbare,
Qui des plaisirs qu'on doit aux doctes sœurs
Ne sait pas goûter les douceurs;
Toi seul lui tiendras lieu du chant et de la lyre.
Dans les poétiques ardeurs
Que l'aimable Apollon m'inspire,
Moi, je veux, méprisant d'un fantôme imposteur
Ou la menace ou le sourire,
Trouver dans un heureux délire
La renommée et le bonheur.*

* Dans l'édition *princeps* d'Anacréon, donnée par Henri Etienne, cette ode en forme deux; la seconde, adressée à Apollon, commence par ces mots : Ἀνὰ βάρϐιτον.... (Je vais chanter.....). M. Boissonnade dans son édition (Paris, Lefevre, 1823) a séparé de cette ode à Apollon,

ODE LV.

SES VOLUPTÉS.

O mes amis! quel doux plaisir
De fouler sous ses pieds la naissante verdure,
A l'abri d'un vieux pampre, à longue chevelure,
Lorsque le souffle embaumé du zéphir
L'agite mollement avec un doux murmure!
Mais surtout quelle volupté,
Quand, sous son ombre solitaire,
Contre mon sein je presse une jeune beauté
Exhalant Vénus tout entière!

et donné comme fragment, le morceau qui commence ainsi : Εὺ γὰρ δόλῳ... (Et toi, triste, odieux métal...). M. Veissier, dans une traduction récente et justement estimée, a, comme Henri Etienne, divisé cette ode en deux parties; mais, sans en dire le motif, il a supprimé de la seconde ce qui commence ici par ce vers :

Mais, ô Muse! d'où vient ce noble emportement?

Au reste, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer dans la traduction en prose que j'ai publiée avec les compositions de Girodet, madame Dacier pensait que cette ode n'était point du poète de Teos, et Brunck ne l'a pas comprise dans l'édition que M. de Saint-Victor a suivie pour sa traduction.

P. A. C.

FRAGMENS D'ANACRÉON.

A UNE JEUNE FILLE.

O belle enfant, frais bouton près d'éclore!
Tu ne sais point, à peine à ton aurore,
Le pouvoir de tes doux appas:
Aussi tu ne me comprends pas,
Quand je te dis que je t'adore.
Tu ne sais pas, de tes yeux innocens
Le triomphe absolu sur mon cœur et mes sens.

L'AMOUR PLONGÉ DANS LE VIN.*

Dans un bouquet de roses, l'autre jour,
Je découvris l'espiègle Amour.
Je le saisis par ses ailes volages,
Et dans ma coupe, où brille un vin délicieux,
Je plonge sans pitié l'enfant malicieux;
Puis j'avale d'un trait le plus doux des breuvages,
Me croyant dès-lors, pour jamais,
En sûreté contre ses traits.

* M. Gail a classé cette ode parmi les fragmens d'Anacréon, quoiqu'elle soit complète; d'après Henri Etienne et M. Boissonnade, elle est de Julien l'Égyptien. M. Veissier, sans en indiquer l'auteur, l'a rangée au nombre des morceaux auxquels il donne le nom de *Pièces anacréontiques*. P. A. C.

Imprudent! j'ai hâté son triomphe et ma peine.
De mes flancs qu'il habite, il glisse dans mon cœur;
Dans tous mes sens qu'il régit en vainqueur,
Il circule de veine en veine,
Et dans mon âme il excite à-la-fois
Un doux plaisir, une peine cruelle.
Sans arc, sans flambeau, sans carquois,
Une caresse de son aile
Me tient enchaîné sous ses lois.

SUR UNE GÉNISSE D'AIRAIN.

Emmène tes troupeaux hors de ce frais vallon,
Berger; cette génisse, où le bronze respire,
N'est point soumise à ton empire:
C'est un chef-d'œuvre de Myron.

SUR LE MÊME SUJET.

C'est en vain que Myron se vante
D'avoir produit un chef-d'œuvre divin:
Cette génisse était jadis vivante,
Et le temps seul l'a changée en airain.

FIN DES IMITATIONS D'ANACRÉON.

IMITATIONS

DE

DIVERS POÈTES GRECS

ET LATINS.

5.

POÈTES GRECS.

ALCÉE.

I.

Ensemble jouissons des dons de la jeunesse;
Ensemble, ami, fêtons Vénus ;
Ensemble cédons à l'ivresse
Et de l'Amour et de Bacchus;
Avec toi, je veux boire et rire.
Oui! qu'une douce et même loi
Te remplisse avec moi d'un aimable délire,
Ou te rende sage avec moi.

II.

Ce pêcheur, qui dans ses filets
A fait une heureuse capture,
Et ce chasseur, dont tous les traits
Sont décochés d'une main sûre,
Vous les voyez courir, et toujours plus ardens,
Vers quelque conquête nouvelle: *

* Girodet a substitué le pêcheur et le chasseur au terme de comparaison

Il en est ainsi des amans :
Suis-je enfin maître d'une belle?
J'oublie aussitôt mon serment,
Pour soupirer après l'instant,
L'heureux instant d'être infidèle.

ALPHÉE.

Je ne desire point que l'aveugle fortune
Accumule sur moi ses dons pernicieux.
Gygès nage dans l'or; en est-il plus heureux?
Que jamais seulement la misère importune
N'attriste mes foyers de son aspect hideux;
C'est assez pour me faire encore aimer la vie.
La médiocrité n'irrite point l'envie :
Rien de trop, c'est le but où se fixent mes vœux.

meployé par Alcée, et qui dans notre langue aurait été inadmissible. Voici, d'après la traduction d'Heuri Etienne, ce que dit Alcée :

Sus glandem, aliam quidem habet, aliam autem optat accipere.

Girodet n'a voulu faire qu'une imitation, et lors même qu'il aurait traduit, on aurait dû reconnaître qu'il y avait du goût et un sentiment juste de la délicatesse de notre langue, dans la substitution qu'il a faite.

P. A. C.

ARCHILOQUE.

I.

Accumule, ô Gygès! tout l'or de la Lydie,
Je suis lòin d'en être envieux.
Je n'ai point la haute folie
De vouloir expliquer les merveilles des cieux.
Je ne desire point, sur des peuples nombreux,
Étendre jamais mon empire.
Poursuivent les ambitieux,
Dans leur incurable délire,
L'or, le sceptre des rois, et les secrets des dieux!
En bornant mes souhaits, j'ai su me rendre heureux.

II.

Il ne faut point, quand le sort est prospère,
S'appuyer sur l'espoir d'un éternel bonheur.
Il ne faut point, courbé sous la misère,
Par l'excès de ses maux laisser flétrir son cœur
Se précédant et se suivant sans cesse,
Le jour chasse la nuit, la nuit chasse le jour;
Le mal avec le bien s'enchaîne tour-à-tour:
Ainsi le veut l'éternelle sagesse.
Si du soleil le flambeau radieux
Disparaît au sein des orages,
Bientôt, dispersant les nuages,
Vous le voyez reconquérir les cieux.

Amis, gardons-nous donc, au sein de l'infortune,
D'abandonner l'espoir consolateur.
Désespérer du sort est d'une âme commune;
Mais la vertu sait braver le malheur.
Si le destin voulait que de la mer profonde
L'hôte muet dans les airs prît l'essor;
Que, changeant d'élément, par un contraire effort,
L'oiseau léger à son tour fendît l'onde,
Il ne faudrait pas plus s'en étonner encor
Que des évènemens dont tous les jours le sort
Nous rend témoins sur la scène du monde.

III.

Toi, qui prétends dompter l'infortune et l'envie,
Oppose un cœur d'acier à leurs rudes assauts;
Fais que les traits amers de leur main ennemie
Ne puissent point troubler ta veille ou ton repos.
Dans cette dure épreuve obtiens-tu l'avantage?
Jouis de tes succès, mais jouis sans orgueil.
Si le malheur t'abat, redouble de courage
Et sauve ta vertu du plus funeste écueil,
Le désespoir oisif, inconnu du vrai sage.
De ses puissantes mains, et du bien et du mal
Jupiter a forgé l'indissoluble chaîne,
Et sous son joug pesant, par un arrêt fatal,
A jamais asservit toute la race humaine.

Sache donc supporter, avec un cœur égal,
Et l'excès du bonheur et l'excès de la peine.

SAPHO.

I.

La lune pâlit dans les cieux;
Déjà sur un autre hémisphère
Des Pléiades brillent les feux:
La nuit avance sa carrière.
L'heure propice au doux mystère
Fuit et s'écoule sans retour;
Bientôt va renaître le jour,
Et je veille encor, solitaire,
Sans amant, mais avec l'amour.

II.

Je succombe, ô ma tendre mère!
L'aiguille échappe de mes doigts;
Soumise à Vénus, à ses lois,
L'Amour m'absorbe tout entière

III.

Si Jupiter à l'empire des fleurs
Voulait imposer une reine,

La rose deviendrait des fleurs la souveraine :
Son vif éclat fait pâlir leurs couleurs.
Sa pourpre sur un vert feuillage
Brille d'un feu suave et pur,
Comme sur un charmant visage
D'un œil riant le tendre azur.
Dans les cieux comme sur la terre
Elle est l'emblème des plaisirs;
D'Adonis l'amante légère
La caresse de ses soupirs.
De son bouton le frais calice,
Qui d'amour exhale les feux,
S'ouvre et sourit avec délice
Aux baisers des Vents amoureux.
Épanouie, elle rayonne
Et resplendit de majesté:
C'est l'image de la beauté
Dont le front porte une couronne.

IV.

Comment cette Nymphe grossière
A-t-elle su charmer tes yeux,
Attirer et fixer tes vœux,
Et captiver ton âme entière?
Du dieu d'Amour la tendre mère
Lui refusa cet heureux don

D'imprimer un mol abandon
Aux plis de sa robe légère,
Et d'inviter l'œil indiscret
A pénétrer un doux mystère.
Pour toi quel est donc son attrait?
C'est de l'Amour méprise étrange :
Ou, peut-être, le dieu se venge
De l'outrage que tu m'as fait.

SIMONIDE.

I.

Sur tous les biens qu'on peut devoir aux dieux,
La santé l'emporte à mes yeux :
La bienveillance et la sagesse
Viennent ensuite, ainsi que la richesse,
Acquise sans moyens honteux.
Il est encore un bien, et des plus précieux :
C'est de passer le printemps de sa vie
Avec des amis sûrs, à qui le sort nous lie;
C'est de vieillir ensemble, et mourir avant eux.

II.

Soumis à mon joug, Praxitèle
A su rendre mes traits, les traits d'Amour vainqueur.
Son habile ciseau fut guidé par son cœur,

Et la copie est digne du modèle.
Il me donne à Phryné, comme prix de l'ardeur
Dont brûle pour lui cette belle.
Je te dois, grand artiste, un triomphe nouveau :
Pour m'assurer d'un cœur volage,
Je n'ai plus besoin d'arc, de flèches, de flambeau :
Il me suffit de mon image.

STÉSICHORE.

I.

Lorsqu'un mortel a subi le trépas,
Verser des larmes, c'est folie :
En pleurant, après tout, nous ne lui rendrons pas
Le bienfait de la vie.

II.

Sous la faux du Destin quand un mortel succombe,
Avec ses maux ou ses plaisirs,
Même de l'amitié les légers souvenirs,
S'enferment bientôt dans sa tombe.

POÈTES LATINS.

CATULLE.

A LESBIE.

Vivons, ô ma Lesbie! en nous aimant sans cesse;
Par nos plaisirs comptons nos jours,
Sans nous inquiéter si l'austère vieillesse,
Dont la froideur fait la sagesse,
D'un ton chagrin censure nos amours.
Tour-à-tour nous versant, nous voilant sa lumière,
Brille et s'éteint le flambeau du soleil :
Semblable au jour mourant est notre heure dernière;
Mais la nuit qui survient, glacée et solitaire,
Nous plonge dans un long sommeil
Sans heureux songe et sans réveil.
O ma Lesbie! à l'amant qui t'adore
Donne, donne à l'instant mille et mille baisers,
Et puis mille et puis cent, cent autres, mille encore;
Puis ne les comptons plus, brouillons-les par milliers;
Et si quelque jaloux nous épiait dans l'ombre,
Qu'il n'en puisse savoir le nombre.

CLAUDIEN.

LE VIEILLARD DE VÉRONE.

Heureux est le mortel qui, dans ses propres champs,
Ignoré, mais tranquille, y consume ses ans;
Dont les foyers ont vu le berceau, la jeunesse,
Et gardent une tombe à sa longue vieillesse;
Qui peut, le corps courbé sur un bâton noueux,
Contemplant dans ses fils les traits de ses aïeux,
Reposer son vieil âge où rampa son enfance.
Jamais des coups du Sort la bizarre inconstance
Ne lui fit essuyer ses caprices amers.
Jamais, hôte imprudent de l'abîme des mers,
Il n'a bu de leurs flots le funeste breuvage.
Jamais il ne craignit qu'un ruineux naufrage
N'engloutît sa fortune, ou qu'un plus triste sort
Dans la poudre des camps lui fît trouver la mort
Jamais l'aigre avocat d'une adverse partie,
N'a devant le prétoire inquiété sa vie.
De la cité voisine à peine il sait le nom.
Sans affaires, sans soins, sa seule ambition
Est de jouir en paix, dans son champêtre asile,
D'un air pur, d'un ciel libre, étrangers à la ville.
Les fastes des consuls ne règlent point son temps :
Par les fruits de l'automne et les fleurs du printemps,
Comme autrefois son père, il compte ses années
Il croit que du soleil les courses sont bornées

A l'étroit horizon que mesurent ses yeux,
Et qu'au bout de son ciel il n'est plus d'autres cieux;
Il voit les bois plantés au jour qui le vit naître,
Compagnons de son sort, vieillis avec leur maître.
Il croit que le Benac est le vaste Océan;
Que des lieux qu'il habite au bout de l'Indostan
Le trajet est moins long qu'il n'est jusqu'à Vérone.
Un riche s'ennuierait d'un sort si monotone.
Cependant ses enfans, ses arrière-neveux,
Aiment à contempler leur aïeul vigoureux,
Les bras fermes encor, les jambes sans faiblesse,
Par un travail constant repousser la vieillesse.
Parcourez l'univers, vous aurez beaucoup vu,
Le vieillard de Vérone aura beaucoup vécu.

MARTIAL.

LIVRE I. — ÉPIGRAMME XI. *

Pour femme Gemellus recherche Maronille;
Il la prie, il la presse, il lui fait des présens.
Est-ce pour ses attraits? non, sans doute; à mon sens,
On ne vit sous le ciel plus laide et vieille fille.
Pourquoi donc lui fait-il constamment les yeux doux?
Je devine; c'est pour sa toux.

* Cette classification n'est pas celle que Girodet avait adoptée; j'ignore quelle est l'édition dont il s'était servi; quant à moi, j'ai suivi celle de Schrevelius. P. A. C.

ÉPIGRAMME XLVIII.

Jadis, Esculape assassin,
Diaulus, maintenant, porte les gens en terre :
Il s'entend à remplir ce nouveau ministère;
Ce qu'il fait croque-mort *, il le fit médecin.

ÉPIGRAMME LXIV.

Récite-moi tes vers, me dis-tu chaque jour,
Celer. A ton desir je ne veux point me rendre :
Tu ne feins de vouloir m'entendre,
Qu'afin de me forcer de t'entendre à mon tour.

ÉPIGRAMME LXXVI.

Linus vient m'emprunter une assez forte somme,
Dont je sais que jamais je ne serai payé :
Je gagne cent pour cent avec cet honnête homme,
En lui faisant don de moitié.

* *Vespillo* : celui qui portait en terre, pendant la nuit, les indigens qui n'avaient pas laissé de quoi se faire enterrer. Ce mot ne peut être traduit en français, sans périphrase, que par l'expression, triviale, à la vérité, dont Girodet s'est servi. P. A. C.

LIVRE II. — ÉPIGRAMME LXXX.

Fannius, en voyant l'ennemi sur ses pas,
De son glaive se frappe et termine sa vie.
Quelle est donc, dites-moi, cette étrange folie
De se donner la mort par crainte du trépas ?

LIVRE III. — ÉPIGRAMME IX.

Cinna vient contre moi de faire une satire ;
On le dit, mais je crois qu'on l'en accuse à tort,
Et chacun avec moi doit en tomber d'accord :
Celui-là n'écrit point qu'on n'a jamais pu lire.

ÉPIGRAMME LXXIX.

Sertorius, avec ardeur extrême,
Fait un projet, le quitte et fait d'autres projets.
Je parierais qu'en amour même,
S'il commence assez bien, il ne finit jamais.

LIVRE V. — ÉPIGRAMME XVII.

De tes aïeux tu nous vantais sans cesse,
Gelia, les grands noms et les titres altiers :

Pour femme de ton rang, parmi nos chevaliers
Prendre époux eût été dégrader ta noblesse;
Il te fallait au moins un sénateur,
Encor de ceux ornés du laticlave;
Mais tu n'as point trouvé d'entrave
Pour épouser un bateleur.

ÉPIGRAMME LXXXI.

Si tu n'as pas le sou, mon pauvre Emilien,
Tu resteras dans la misère;
On ne donne jamais à celui qui n'a rien :
L'eau va toujours à la rivière.

LIVRE VII. — ÉPIGRAMME III.

Sais-tu pourquoi, Pontilien,
Je ne t'ai jamais lu mon livre?
C'est que par là je me délivre
De l'ennui d'entendre le tien.

ÉPIGRAMME X.

Éros, Linus, sont, dis-tu, des infâmes :
Qu'ils le soient, je le veux; mais que t'importe, Olus?

Le prodigue Mathon dépense, avec les femmes,
Au moins par mois deux cent milliers d'écus :
Tant pis pour lui ; mais que t'importe, Olus?
Ce n'est pas toi que son luxe dévore.
Sertorius à table est surpris par l'aurore :
Je le crois bien ; mais que t'importe, Olus?
Tu peux toute la nuit, en ronflant, faire un somme.
Lupus vient d'emprunter à Titus une somme,
Et ne la rendra point : eh! que t'importe, Olus?
As-tu jamais prêté ton argent à cet homme?
Mais tu ne nous dis point ce qui te touche plus.
Tu dois pour ton habit : ceci te touche, Olus!
Ta femme a dix amans, toi seul la crois farouche ;
Ta fille veut sa dot : ceci te touche, Olus!
Mais pourquoi m'épuiser en discours superflus?
De tout ce que tu fais, Olus, rien ne me touche.

ÉPIGRAMME LXV.

Malheureux insensé! quoi! tu plaides vingt ans,
Quand tu pouvais, dès l'enquête première,
T'éviter de si longs tourmens,
En consentant d'abord à perdre ton affaire.

ÉPIGRAMME LXXXIII.

Cet homme expéditif, le barbier Eutrapelle,
Rasait l'autre jour un barbon ;

Il n'en était qu'à moitié du menton,
Que déjà paraissait une barbe nouvelle.

LIVRE VIII. — ÉPIGRAMME XXVII.

Sans enfans, riche, octogénaire,
Tu vois chez toi, Gaurus, abonder les présens.
De ces dons empressés pénètre bien le sens;
Ils t'appellent, vieillard, sous le drap mortuaire.

ÉPIGRAMME XXXV.

Sot, libertin mari, femme sotte et volage :
Oui, je m'étonne, en vérité,
Lorsque je vois en vous autant de parité,
Que vous fassiez ensemble un si mauvais ménage.

ÉPIGRAMME LIII.

La grâce de Thaïs, je l'avoue, est divine ;
Nulle femme à mes yeux ne l'égale en beauté;
Nulle aussi ne l'égale en impudicité :
Thaïs! ah! sois moins belle, ou sois moins libertine!

LIVRE IX. — ÉPIGRAMME XI.

Ton appétit t'entraîne aux soupers de Lucullle,
Et toujours on t'y voit déclamer en grondant.
Calme donc, Cantharus, ce courroux ridicule:
On ne peut à-la-fois être libre et gourmand.

ÉPIGRAMME XLVII.

Gellius est sans cesse occupé de bâtir;
Il achète tantôt des verroux, des serrures;
Tantôt il trace un plan, pose les encoignures.
Une porte est trop longue, il la fait raccourcir;
Une autre est trop étroite, il la fait élargir;
Il feint d'occuper seul tous les maçons de Rome.
Veut-on savoir pourquoi? Si l'un de ses amis
Lui voulait emprunter quelque modique somme,
Il pourrait s'excuser d'un seul mot : Je bâtis.

LIVRE X. — ÉPIGRAMME VIII.

Pauline a bien la cinquantaine;
Elle veut m'épouser, je n'y puis consentir.
Que n'a-t-elle de plus encore une trentaine!
Je me rendrais à son desir.

LIVRE XI. — ÉPIGRAMME XXXIX.

Tu me vis naître et fus, dès ma plus tendre enfance,
Charidème, il est vrai, mon gardien, mon mentor;
Mais aujourd'hui, sorti de mon adolescence,
Tu veux, comme un enfant, me régenter encor;
Cependant un poil noir, retranché de ma joue,
De cette servitude à jamais me dénoue.
Les valets, l'économe et toute la maison,
Tout te craint, tout t'abhorre, et c'est avec raison:
Tu nous défends les jeux, tu ne veux point que j'aime;
Tu te crois cependant tout permis à toi même;
Tu grondes d'un air dur, tu gémis, tu te plains,
Et veux de la férule encore armer tes mains.
Si j'ose de parfums couvrir ma chevelure,
Si la pourpre de Tyr embellit ma parure,
Tous ces soins, à tes yeux, passent pour des forfaits:
Votre père, dis-tu, ne l'eût souffert jamais!
Ton sourcil refrogné plisse ton front sévère,
Lorsque je bois le vin que m'a laissé mon père.
Cesse : d'un affranchi qui singe le Caton,
Je ne souffrirai plus la censure ennemie;
Je suis homme en tout point, et j'ai barbe au menton:
Si tu peux en douter, demande à mon amie.

ÉPIGRAMME XLIX.

Au tombeau révéré du cygne de Mantoue,
A ses mânes sacrés, négligés trop long-temps,

Un pauvre citoyen portait seul des présens :
Aujourd'hui Silius à leur culte se voue;
Silius dont Virgile eût applaudi les chants.
Quel hommage plus juste, et quel plus digne encens!

ÉPIGRAMME LXVI.

Spadassin, débauché, banqueroutier, voleur,
Et d'une audace peu commune;
De plus, fourbe, espion, vil calomniateur:
Comment donc, Vacerra, n'as-tu pas fait fortune ?

ÉPIGRAMME XCIII.

Théodorus, ce grand rimeur,
A vu brûler son foyer pindarique;
Et le Parnasse a pu l'apprendre sans douleur!
Fût-il un plus grand crime, un aussi grand malheur!
O dieux cruels, ô sort inique!
Faut-il qu'en consumant son taudis poétique,
La flamme ait épargné l'auteur !

FIN DES IMITATIONS DES POÈTES GRECS ET LATINS.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LE GÉNIE PARTICULIER

A LA PEINTURE ET A LA POÉSIE.

de tous les êtres. Le faible enfant, dont la première sensation en venant assister à la vie est la douleur; dont le premier accent est un cri de détresse; dont tous les organes sont encore imprégnés de ce sommeil du néant dont il est à peine sorti; ce faible enfant, dis-je, est le même être qui, lorsque sa raison s'est mûrie, s'élance, le fil de l'analyse à la main, dans l'obscur dédale de la pensée; pénètre dans les profonds abîmes du cœur dont il sonde les replis mystérieux; crée, par l'imitation, une nature idéale qui rivalise avec la nature réelle qu'elle semble même surpasser. Devenu, en quelque sorte, une intelligence intermédiaire entre la divinité et son espèce, il construit alors ces systèmes audacieux qu'il jette dans l'espace, comme des ponts de communication avec ces millions de soleils qui brillent sur nos têtes, à des distances dont l'imagination elle-même est effrayée.

Il s'est écoulé bien des siècles, sans doute, depuis que les premiers esprits observateurs ont pu remarquer que le penchant le plus naturel à l'homme perfectionné, penchant qui le distingue si essentiellement de l'homme dans l'état sauvage, est celui qui le porte à analyser les causes de ses sensations et de ses sentimens, et à remonter ainsi, par la pensée et la réflexion, aux sources d'où lui arrivent son bonheur et ses plaisirs. Nous ne pouvons donc choisir ici un objet plus analogue à ce penchant, et

par conséquent plus digne à-la-fois et de nos recherches et de l'attention d'auditeurs éclairés *, que cette puissance active et féconde, particulière à l'organisation humaine, que nous appelons le génie, puisque c'est à elle seule que nous devons le bienfait des beaux-arts et la douce jouissance de contempler leurs chefs-d'œuvre ; leurs chefs-d'œuvre, brillantes fleurs semées sur les épines de la vie, et nobles trophées érigés par l'homme à la divinité, pour justifier la prééminence qu'elle lui a donnée sur toutes les autres espèces de créatures vivantes.

Mais tel est le prestige qui environne le seul nom du génie, et la haute idée attachée à l'étendue ainsi qu'à l'excellence de ses fonctions, qu'il peut sembler présomptueux de vouloir soulever un coin du voile qui en dérobe les mystères, non-seulement à la multitude, mais même quelquefois à ceux de ses favoris les plus comblés de ses dons. Quoique l'on ne puisse douter que l'essor du génie ne soit merveilleusement secondé par l'instruction, il s'est néanmoins trouvé des hommes extraordinaires qui, privés des ressources de l'étude, mais heureusement secondés par des circonstances favorables, se sont subitement annoncés à leurs contemporains par des ouvrages dans lesquels on est forcé de re-

* Cette phrase semble indiquer que ce discours devait être lu à l'Académie ; mais cette lecture n'a pas eu lieu. P. A. C.

connaître l'influence puissante du génie. Tels étaient, sans doute, cet apprenti-maçon qui, à la première vue d'un tableau de Raphaël, s'écria: *Et moi aussi je suis peintre* *; et cet artisan célèbre qui, tout en poussant son rabot, devinait, sans s'en douter **, les secrets du langage des dieux. Probablement ces deux hommes étaient moins embarrassés pour enfanter des chefs-d'œuvre, qu'ils ne l'auraient été d'analyser la cause qui les leur faisait produire.

Quelle est donc la cause qui produit le génie? Qu'est-ce que le génie? Comment agit-il? Et quels sont ses effets?

Le génie est-il l'imagination, la sensibilité, le jugement, l'esprit ou la mémoire? Est-il la réunion de toutes ces facultés ou seulement de quelques-unes d'entre elles? Est-ce une faculté particulière, isolée de toutes les autres, une espèce de sens intérieur distinct? Est-ce enfin un don surnaturel, une inspiration céleste, indépendante de l'organisation primitive, et qui puisse s'acquérir par l'éducation ou résulter d'un concours de circonstances? On sent qu'après s'être fait ces ques-

* *Anch'io son pittore;* mot attribué au Corrège. P. A. C.

** Ce n'était pas, *sans s'en douter,* qu'il faisait des vers, le poète qui disait:

« Je parle, *quand je veux*, le langage des dieux. » P. A. C.

tions, il est moins difficile de dire ce que le génie n'est pas, que de préciser ce qu'il peut être.

Malgré les difficultés que présente la complication de ce problème, essayons cependant de l'aborder. Si nous ne pouvons le résoudre, tâchons de l'éclaircir et proposons du moins nos doutes.

La cause première du génie, incompréhensible comme la toute-puissance éternelle dont elle émane, se dérobe obstinément à l'investigation de la pensée, tout en se manifestant par ses prodiges: semblable à ce fleuve antique, nourricier des contrées où régnèrent les Pharaons, qui, en prodiguant à leurs champs altérés le tribut régulier de ses ondes, cache à leurs peuples, dont il est le dieu tutélaire, son urne inaccessible et son berceau mystérieux.

Ce serait donc une témérité trop ridicule à l'homme uniquement occupé de la culture des arts, et nécessairement plus doué de la faculté de combiner les images des objets qui tombent sous les sens, qu'habile à saisir les rapports des perceptions purement intellectuelles, de s'arrêter, même un seul moment, à des questions devant lesquelles le génie des Newton, des Locke, des Malebranche et des Leibnitz, a été forcé lui-même de reculer.

Mais on lui pardonnera, peut-être, d'essayer de remonter des effets à celles des causes secondaires dont l'action, moins mystérieuse, semble pouvoir être soumise à une explication raisonnable.

Quelle que soit donc la cause première de la sensibilité et de l'intelligence, il est certain que l'homme est né intelligent et sensible, et que les organes dont la nature l'a doué en naissant et qui ont été les premiers conducteurs de ses idées et de ses sensations, sont les mêmes qui, en se fortifiant par degrés, développent et perfectionnent progressivement, chez lui, la faculté de penser et le don de sentir. Or, l'expérience nous a appris que l'espace de temps, compris entre l'enfance, et le terme à-peu-près fixé par la nature où l'être physique et moral a acquis son plus grand développement, est celui où l'homme, qui a exercé toutes ses facultés, doit en jouir dans leur plénitude, et montrer ce qu'il peut être. Ce n'est pas après l'âge de trente ans révolus que l'on peut commencer à cultiver sa mémoire, ou à former son jugement; que l'on montre de l'esprit et de l'imagination pour la première fois, et que la voix énergique des passions se fait entendre. Si l'on pouvait citer, pour exemple, un homme qui, après avoir été inepte jusqu'à cet âge, fût devenu plus tard un homme de génie, cette exception même serait une nouvelle preuve de la vérité de notre assertion. Il est peu de poètes ou d'artistes célèbres qui n'aient produit d'heureux essais, encore fort jeunes. Virgile s'était illustré, dès l'âge de quinze ans, par son poème du *Moucheron* et par d'autres ouvrages; Raphaël, Le Sueur, morts, l'un à trente-sept ans, et l'autre à

trente-deux, ont laissé à la postérité de nombreux chefs-d'œuvre qui ont fondé leur gloire immortelle.

Il est donc raisonnable de penser que le génie prend sa source dans ces facultés, et que son développement est le résultat de leur perfection : d'où il suit que c'est leur réunion, ainsi que leur harmonie, qui constituent l'essence de cette rare et brillante qualité.

Est-il, en effet, un seul des hommes qui en ont été doués, dans lequel on ne puisse louer plus ou moins, mais toujours collectivement, l'imagination, la sensibilité, le jugement, l'esprit et la mémoire? Interrogez leurs chefs-d'œuvre; en est-il un, digne de ce nom, qui n'ait été évidemment produit par le concours simultané de toutes ces facultés? Nous disons de toutes, car, par l'absence de l'une d'entre elles, l'ouvrage à la création duquel elle n'aura point présidé ne sera plus qu'un ouvrage très estimable sans doute, admirable encore si l'on veut, mais il sera loin, cependant, de mériter cette apothéose réservée par l'impartiale postérité aux seuls chefs-d'œuvre du génie.

Essayons présentement d'établir notre opinion par des conséquences qui dérivent de l'observation que nous avons posée en principe.

Par exemple, si l'auteur immortel de l'*Énéide* n'eût pas possédé toutes ces brillantes facultés dont l'ensemble nous paraît constituer le génie, quel eût

été le degré de mérite de son poème ? Sans l'imagination en eût-il pu concevoir le plan, en créer les ressorts et les machines poétiques, en inventer les caractères ? Quoique les grands critiques le jugent inférieur à Homère dans la contexture de la fable, il est cependant encore admirable. Cette énergique et effrayante description des enfers, ce tableau imposant et sublime des triomphes encore lointains des légions romaines, et de ces trésors futurs de grandeur, de puissance et de gloire que l'urne des destins tenait en réserve pour la postérité d'Enée, ne sont-ils pas des chefs-d'œuvre d'imagination ?

Si ce grand poète n'eût point eu le don de la sensibilité, aurait-il créé le touchant épisode de ces deux jeunes guerriers, émules de dévoûment et de vertus, qu'il nous représente si tendrement unis, depuis leur berceau jusqu'à leur tombe, par l'amitié, l'héroïsme, les dangers, la gloire et le malheur; se disputant, sous le glaive ennemi, le funeste avantage d'en recevoir l'atteinte mortelle pour sauver les jours de son autre lui-même; enfin, expirant ensemble, étroitement embrassés et inséparables jusque dans le sein glacé de la mort.

Sans ce don précieux de la sensibilité qui caractérise si éminemment le génie tendre et élevé de Virgile, la malheureuse Didon ferait-elle encore couler nos larmes ? Voyez avec quel art profond, ou plutôt

avec quelle noble et touchante naïveté, le poète nous dépeint les premières atteintes de l'amour, ses progrès, ses cruelles inquiétudes, ses brûlantes fureurs, ses combats et son désespoir dans le cœur de cette reine infortunée?

Privée par la perfidie d'un frère barbare d'un époux, aux mânes duquel elle avait juré une fidélité éternelle, Didon venait jeter, sous de meilleurs auspices, les fondemens d'un nouvel empire, lorsque, précédé de sa gloire, le héros troyen, illustre par ses vertus, ses exploits et ses malheurs, aborde dans ses états, après un fatal naufrage. Déjà ses compagnons, encore incertains de son sort, avaient reçu de la reine l'accueil d'une généreuse hospitalité, lorsque soudain un nuage mystérieux s'entr'ouvre et l'offre lui-même, à ses regards surpris et charmés, rayonnant de jeunesse, de majesté, et semblable à un dieu. La tendre pitié du malheur, la haute admiration, enfin un espoir vague d'associer peut-être un jour à son empire, et de donner pour protecteur à ses sujets un héros issu du sang des immortels, tout concourt à faire naître dans son âme les germes d'une passion profonde. Au milieu de la pompe des fêtes et de la magnificence des festins dont elle honore le fils de Vénus; pendant que les victimes tombent aux pieds des autels, que l'encens fume en l'honneur des dieux, que les libations se répandent, que les chants sacrés et les sons de la lyre

retentissent sous les lambris dorés, la reine, qu'un dieu cruel abuse sous des traits mensongers, sent par degrés s'effacer, sous ses brûlantes caresses, l'image de Sichée, et une flamme nouvelle succéder dans son cœur au froid et languissant souvenir de sa première ardeur. Déjà trop occupée du héros, dans ses discours interrompus et distraits, elle le questionne, tantôt sur Priam, sur Hector ou sur le grand Achille; tantôt sur ses propres exploits. Aux heures mêmes où le sommeil paisible invite au doux repos et va suspendre ses récits, elle les lui redemande sans cesse, les écoute encore, lors même qu'elle ne les entend plus, et s'abreuve à longs traits du poison caché d'un violent amour.

C'est alors qu'effrayée du trouble de son cœur, elle regrette la fidélité promise à des cendres qui lui sont encore chères. Vaincue enfin par sa passion, elle en confie, éplorée, le fatal secret à sa tendre sœur. En vain, elle consulte les dieux dans les flancs des victimes: que peuvent de vains augures contre les feux de l'amour! Toujours plus enflammée, elle oublie son empire et sa gloire: les remparts à demi élevés de sa ville naissante restent interrompus. Livrée tout entière au héros qui a triomphé de sa pudeur, elle ne peut plus se lasser de le voir et de l'entendre, et, pendant qu'il lui raconte l'histoire de ses combats et de ses malheurs, qu'elle a déjà tant de fois entendue, elle

reste immobile et comme suspendue à ses paroles.

Bientôt, trop certaine de la trahison que médite son hôte perfide, car qui pourrait tromper une amante? faisant, dans l'effusion de son amour, succéder aux premiers reproches qui viennent expirer sur ses lèvres, les prières les plus tendres, mais, n'osant plus l'appeler des noms les plus doux, elle le conjure par ses larmes, par la foi jurée, par leur hymen commencé, de retarder ce fatal départ jusqu'au retour des zéphyrs: « Au moins, lui dit-elle, si tu me laissais un fils dont les tendres caresses, dont les traits fidèles me rappelassent tes traits, je ne me croirais pas entièrement trahie et abandonnée ». Soudain, atterrée de son froid et morne silence, et bientôt l'accablant des plus sanglans reproches, elle invoque contre lui, par les plus terribles imprécations, tous les dieux redoutables aux parjures. Cependant elle voit la flotte du Troyen prête à déserter ses rivages, et l'amour la force encore de redescendre à de nouvelles prières. « Va, dit-elle, ma sœur, va supplier cet ennemi superbe ». C'est en vain: les destins l'ont rendu inexorable. Dès-lors elle ne peut plus supporter la vie: la lumière des cieux lui est odieuse. La nuit, l'image du cruel et perfide Enée l'agite dans ses songes et dans ses brûlantes insomnies. Epouvantée par les plus sinistres augures, poursuivie par les plus funestes présages, déterminée à mourir, elle fait elle-même les lugubres apprêts de son

trépas, en trompant sa sœur, trop confiante, par l'apparence d'un calme qui est si loin de son cœur; et, avant de monter sur le bûcher funèbre où son sang va couler, elle évoque de ses cendres, au pied des autels des divinités infernales, son terrible et fatal vengeur.

Quels tableaux attendrissans! quelles scènes pathétiques! quelles images sublimes!

Si, avec ces images si nobles, si riches et si vraies, que lui avait fournies son imagination et que sa sensibilité a rendues si touchantes, Virgile n'eût pas eu un jugement exquis, comment concevoir qu'il les eût disposées dans l'ordre admirable où il les a placées? C'est ce même jugement qui lui a fait lier toutes les grandes parties et jusqu'aux moindres détails de son poème, avec un art consommé; qui lui a fait mettre ses personnages dans des rapports parfaits de convenance entre eux, selon leur sexe, leur âge, leurs fortunes diverses et leur situation présente. C'est encore le jugement qui a présidé à l'invention des caractères qu'il leur donne, des actions et du langage qu'il leur prête. On sait que ce grand poète retouchait sévèrement ses ouvrages, et qu'il avait laissé, en beaucoup d'endroits de l'*Enéide*, des pensées et des expressions qu'il voulait changer, et qu'il ne regardait lui-même que comme des étais provisoires de son édifice, jusqu'à ce qu'il pût y substituer les fortes colonnes qui

devaient en assurer à jamais la solidité. Quelle preuve plus certaine et plus éclatante d'un jugement exquis!

Ici on nous ferait sans doute une objection si nous disions que l'esprit pourrait avoir concouru, comme partie intégrante du génie, à la création du poème de Virgile; mais, pour la prévenir, il ne faut que bien s'entendre sur la signification primitive du mot *esprit,* que l'on a détournée si souvent pour lui faire dire précisément le contraire de ce qu'il devait exprimer. Il est donc indispensable d'en fixer le sens propre, et d'en séparer toutes les acceptions vicieuses qu'un usage abusif a pu lui prêter. Lorsqu'on affirme, dit fort judicieusement Voltaire, qu'un homme a de l'esprit, on peut demander duquel? Distinguons donc les qualités louables de l'esprit, des maladies de l'esprit. L'esprit naturel ne nous paraît être que le jugement qui s'exerce avec grâce et sagacité sur des idées justes et peu communes. Il tient donc, par cela même, à l'essence du génie; mais tous les genres ne comportent pas l'emploi prodigue ou irréfléchi de cette faculté brillante et quelquefois dangereuse. Le genre héroïque, occupé de nobles objets qui ne représente que des personnages d'une haute dignité exposés à de grands dangers ou agités de grandes passions, et dont le seul but est d'émouvoir, n'admet point ce choc étincelant de pensées, ces images brillantes

qui réfléchissent souvent l'éclat du phosphore plutôt que celui de la lumière. Il n'admet pas non plus ces distinctions subtiles, ni ces rapprochemens délicats entre des idées qui semblent se rechercher ou se fuir. Toutes ces petites magnificences sont presque l'abus de l'esprit plutôt que l'esprit lui-même : elles ne conviennent point au masque sévère de Melpomène qui n'exprime que la haute admiration, la pitié et la terreur. Son aimable sœur s'en accommode beaucoup mieux. Racine, qui n'a point mis d'esprit dans *Athalie*, a répandu le sel attique à pleines mains dans *les Plaideurs*. Virgile s'en est sagement abstenu dans l'*Enéide :* s'il eût fait des comédies ou des satires, on peut croire qu'il aurait égayé les Romains de son temps aux dépens des Mévius et des Bavius, comme nos pères l'ont été aux dépens des Cassaigne et des Cottin. Mais, pour en revenir à l'*Enéide*, on reconnaîtra peut-être que le discours artificieux de Sinon, dans le deuxième livre, est d'un fourbe adroit, rusé et spirituel, quoiqu'il ne fasse ni pointes ni jeux de mots, et qu'il soit naturel et sans enflure. C'est quelquefois avoir infiniment d'esprit que de ne montrer que du bon sens tout uni et tout simple; et, pour le dire en passant, nous croyons que ces deux qualités, quelque distinctes qu'elles puissent être, ne doivent jamais être ennemies, et qu'elles devraient même se rapprocher plus souvent.

Enfin, comment concevoir que Virgile, ou tout autre grand poète, eût pu manquer de mémoire? N'est-ce point cette faculté qui est le lien commun et naturel de toutes les autres? Que servirait au poète, au peintre ou au statuaire, de recevoir des impressions, si elles s'effaçaient subitement; de concevoir des idées, si elles s'évanouissaient aussitôt? Les fonctions du jugement et de l'esprit ne consistent-elles point essentiellement dans la comparaison raisonnée des idées et des images; dans la faculté de choisir ou de rejeter celles qu'ils approuvent ou qu'ils jugent inconvenantes; et, si la mémoire de toutes ces perceptions ne les leur rend point présentes sans cesse, sur quoi donc leur jugement ou leur esprit s'exercerait-il? Il semble que la mémoire soit au génie ce que les ailes sont à l'oiseau de Jupiter.

Si ces considérations sont justes, n'en résulte-t-il pas évidemment que le génie, dans le grand poète ou le grand artiste, vient de ce qu'il possède à un degré supérieur la faculté d'imaginer, de se ressouvenir, de juger et de combiner, ainsi que le don de sentir? Et ne peut-on pas en conclure, tout naturellement, que le génie n'est lui-même que l'association intime et inséparable de l'imagination, du sentiment, du jugement, de l'esprit et de la mémoire.

Mais, comme ces facultés ne se trouvent pas

toujours réunies au même degré dans tous les hommes d'un talent supérieur, leurs génies doivent nécessairement présenter des différences remarquables. Le génie du Dante, de Milton et de Michel-Ange, par exemple, semble particulièrement caractérisé par les élans d'une imagination fougueuse, ardente et bizarre, qui exclut trop souvent, dans leurs ouvrages, la sensibilité et le jugement. Dans Horace, Boileau, Pope et Le Poussin, c'est, au contraire, la saine raison, le jugement exquis, la sagacité de l'esprit, sans faux brillans et sans recherche affectée, qui dominent. Le génie de Virgile, de Raphaël, de Racine et de Le Sueur se distingue par cette simplicité, cette naïveté d'expression à-la-fois noble et sublime, cette profonde sensibilité, cette tendre énergie qui vont droit au cœur, et qui touchent, qui émeuvent, qui entraînent avant même de frapper l'esprit et de se laisser admirer. Quelque nécessaire que soit la mémoire pour seconder les autres parties constituantes du génie, on peut affirmer que les ouvrages où elle joue le rôle principal ne peuvent être classés parmi ses productions, à moins que l'on ne dise que la mémoire considérée isolément est, en effet, le génie des plagiaires et des compilateurs.

Il faut ajouter à ce qui précède une remarque qui nous semble importante : non-seulement les facultés qui constituent le génie sont inégales entre

elles, mais encore elles prennent nécessairement la teinte fidèle du caractère et l'accent déterminé des passions des hommes qui en sont doués : de là cette immense variété de talens, et cette multiplicité de routes différentes qu'on leur voit parcourir; de là, encore, cette prédilection qui leur fait choisir certains sujets de préférence à d'autres, et ce penchant invincible qui les porte à les traiter d'une manière qui leur est toute personnelle. N'est-ce point avec un génie également plein de raison et de sagacité, mais soumis à ces modifications, que Molière a composé ses comédies ; Boileau, ses satires ; Lucien, ses dialogues, et Hogarth, ses caricatures? Assurément on ne peut établir aucun parallèle exact entre des ouvrages de genres si différens, malgré l'identité du principe qui les a produits.

Mais, si plusieurs génies parfaitement analogues par leur essence, peuvent enfanter ainsi, par l'effet de la direction particulière qu'ils prennent, des ouvrages de genre ou d'espèce si différens; et si, réciproquement, des ouvrages du même genre peuvent être produits par des génies d'une différente nature primitive, comment expliquerons-nous l'action multiple de ces génies souples, vastes, universels, dont les facultés gigantesques embrassent tout le champ des arts ou tout le domaine de la littérature; dont l'heureuse témérité sait quelquefois encore franchir avec succès les roches escar-

pées des sciences abstraites; qui sont à leur volonté ce que le genre qu'ils traitent exige qu'ils soient, et qui semblent ne connaître de limites à leurs facultés que celles des choses et du temps.

L'un des génies de cette nature, que l'on reconnaîtra sans doute comme un des plus extraordinaires, est celui de Voltaire; génie, si l'on en croit l'opinion de nos grands critiques, plus vaste, il est vrai, que profond, et plus brillant que sublime; mais le plus varié, le plus fécond, le plus universel qui ait jamais paru sur l'horizon de la littérature; qui a brillé simultanément dans les genres les plus opposés, et dans tous, comme s'il ne se fût borné qu'à un seul; écrivant à-la-fois, et sur le même pupitre, l'histoire des rois et des empires, des contes légers, de graves commentaires et des épîtres faciles; passant de l'épopée aux chansons, de Newton à Philis; maniant avec la même dextérité la verge de la satire et l'encensoir de la louange, et portant le sceptre de Melpomène avec autant de dignité qu'il mettait de grâce en badinant avec les hochets de la folie.

Et, parmi les artistes du premier rang, peut-on penser sans admiration à ce triple grand homme qui, par la seule puissance de son génie, recula les bornes de trois arts immenses, à chacun desquels une vie longue et laborieuse peut à peine suffire? Ce colossal Michel-Ange qui décorait des plus im-

posans monumens de la peinture et de l'art statuaire, les temples qu'il avait lui-même élevés; qui fortifiait des villes, jetait des ponts sur les mers étonnées de son audace, et trouvait encore, dans ses doctes loisirs, les momens de faire d'heureux sacrifices aux muses.

Que dirons-nous enfin du précurseur du divin Raphaël, de cet immortel Léonard que la nature avait également doué de la grâce qu'il savait allier au grandiose de Michel-Ange, sans en avoir l'austérité barbare; dont le génie investigateur, trop vaste pour se renfermer dans les limites de l'art de peindre, s'élançait dans les abstractions des théories les plus transcendantes; tantôt lisant dans les cieux plus loin même que les savans de son siècle, et y signalant des astres inconnus avant lui; tantôt forçant les flots désordonnés de l'Adda de restituer leurs usurpations; de se renfermer, dorénavant plus sages, dans le lit qu'il leur avait creusé, et de ne plus couler désormais que pour la salubrité et l'ornement de sa patrie? Et c'était ce même homme qui, favori de Polymnie, de Terpsichore et d'Uranie, avait, nouveau Mercure, créé une lyre nouvelle, et reçu du dieu des vers la révélation de ses secrets! En nous élevant par la pensée à la hauteur de ces hommes sublimes, ne nous semble-t-il pas voir dominer au-dessus de nos têtes les géans des premiers âges du monde.

Ut pictura poesis, a dit Horace : il en est de la peinture comme de la poésie ; en effet, non-seulement tous les beaux-arts, fondés sur l'imitation de la belle nature, ont, par cela même, un premier principe unique et commun, mais encore il n'en est point dont les règles particulières aient autant de rapports directs entre elles, que celles qui régissent la peinture et la poésie : elles traitent les mêmes sujets, expriment les mêmes passions, toutes deux par des sentimens déterminés et des images positives. Quel est le peintre qui n'ait pas puisé de nobles inspirations dans les grands poètes ? Quel est le poète qui, à son tour, n'ait point senti sa verve s'enflammer par la contemplation des chefs-d'œuvre des grands peintres ? Ceux-ci ne cherchent-ils point à enrichir leurs tableaux de toutes les idées qui constituent une ordonnance, une composition poétiques, comme les poètes, à employer des images et à parer leur style de l'éclat, du coloris, et des charmes de l'harmonie ? Les grands maîtres ont fait plus quelquefois : Michel-Ange a composé des poésies, et l'on assure que le Dante s'était rendu savant dans l'art du dessin ; enfin, deux poètes du dernier siècle ont célébré la peinture, et, si ce n'est de l'aveu d'Apollon, on ne peut pas dire que ce soit malgré Minerve.

Tels sont les nobles secours, la fidèle assistance, que la peinture et la poésie se prêtent mutuelle-

ment; tous leurs trésors leur sont communs, et c'est le besoin qu'elles éprouvent de les échanger sans cesse, qui entretient l'intime liaison et la douce fraternité de ces deux arts sublimes; ou, plutôt, ne forment-ils point, réunis, un seul et même art parlant à son choix deux langages différens? Quels peintres que Virgile et Racine! Quels poètes que Raphaël et le Poussin!

Les domaines des beaux-arts, quoique distincts, sont limitrophes: ils doivent toujours avoir entre eux, comme les grands états de l'Europe lorsqu'ils sont en paix, des communications faciles. La réunion savante à laquelle nous nous honorons d'appartenir, n'est-elle point une preuve irrécusable de l'utilité de ces échanges continuels, de ce commerce actif d'instruction et de lumières qui tournent toutes au profit de l'art et de la science? C'est elle qui nous autorise, par l'esprit même de son institution, à traiter la question qui nous occupe. Sous le double rapport où nous la présentons, il ne faudrait jamais séparer les choses que la nature a unies, et dont l'union a été démontrée utile par des esprits judicieux. C'est ainsi que la poésie nous a fourni des argumens pour éclaircir des vérités que nous voulions établir également par rapport à la peinture, et nous userons de la même liberté pour étayer celles que nous avons encore à déduire des principes qui ont été posés.

Si nous sommes parvenus à démontrer quelles causes produisent le génie, et à définir ce qu'il est lui-même, il nous reste encore à examiner comment il agit et quels sont ses effets.

Et, d'abord, nous dirons que le hasard ne peut en rien participer à son action, quand bien même le hasard ne serait point la cause cachée d'un effet sans liaison apparente avec elle, et qu'il faudrait ne voir en lui que cette puissance idéale et aveugle de laquelle le vulgaire fait dépendre les résultats qu'il ne peut concevoir. Si la raison orgueilleuse de l'homme est forcée de reconnaître des combinaisons dans la construction solide et commode des maisons que se bâtit le castor; dans l'architecture élégante et régulière des palais de cire de l'abeille; dans la hardiesse, la légèreté et la symétrie des filets d'Arachné, osera-t-elle attribuer à une fatalité l'action de la puissance qui a enfanté l'*Iliade*, la *Transfiguration* et la *Colonnade du Louvre?* Ne remarquons-nous pas, d'ailleurs, que celles des causes agissantes que nous connaissons, produisent constamment des effets analogues à leur nature, et ne savons-nous pas qu'une composition, soit poétique, soit pittoresque, où brille la chaleur et l'énergie, n'a pu être conçue par un génie calme et froid; et, réciproquement, qu'une composition sèchement méthodique et minutieusement calculée ne peut être le fruit d'une imagination fou-

gueuse et irréfléchie. Il est des esprits lumineux qui transpirent et lancent la lumière : tels que l'astre du jour, du sein des ténèbres profondes qu'ils dissipent par l'éclat de leurs feux, ils font jaillir les formes précises des objets, revêtus des plus brillantes couleurs. Il en est d'autres aussi, dont la lueur douteuse laisse à peine entrevoir une pâle et froide clarté, au travers des voiles mystérieux dont ils s'enveloppent ; semblables à ces étoiles que les astronomes appellent nébuleuses, qui disparaissent ou se montrent alternativement, mais sans éclat, dans les régions de vapeurs qui absorbent leurs rayons émoussés.

Il existe donc, et nous n'en pouvons douter, des génies de plusieurs natures, comme il existe des figures de divers caractères ; et, si l'on dit vulgairement que les yeux sont le miroir de l'âme, on peut dire, avec autant de raison, que les ouvrages des poètes et des artistes sont le miroir de leur génie. La richesse brillante et chevaleresque de la *Jérusalem*, la pureté et la sage énergie de l'*Enéide*, sont donc les miroirs fidèles où se réfléchissent les différences caractéristiques des deux génies qui ont enfanté ces chefs-d'œuvre. Le Tasse de la peinture, Rubens, en opposition avec Raphaël qui en est le Virgile, confirment encore victorieusement notre observation : l'un de ces deux grands poètes, comme l'un de ces deux grands peintres, n'aurait

jamais pu suppléer l'autre dans aucune partie de ses ouvrages. Des téméraires ont voulu prêter des vers à Virgile : les faussaires ont été bientôt reconnus. Nous ignorons s'il s'en est trouvé d'assez hardis pour prêter des têtes de vierge de leur façon à Raphaël. Eh! ne sait-on pas que les anciens avaient jugé plus difficile de dérober à Homère un seul de ses vers, que d'arracher à Hercule sa massue!

Ce que l'on appelle les hardiesses, les témérités, ou même les écarts du génie, ne paraissent tels aux yeux du vulgaire, que parce que la liaison des idées n'est pas toujours aussi apparente qu'elle est réelle. Entre les grands rapports des sensations et des images, il en est d'intermédiaires que le génie néglige, tandis qu'il fixe d'un œil assuré ses véritables points d'appui, quelque éloignés qu'ils soient, et que, par le seul instinct de sa supériorité et la conscience de ses forces, il franchit hardiment les espaces par la voie la plus directe, la plus sûre et la plus rapide. Si le génie semble recevoir quelquefois des inspirations soudaines, et lancer des éclairs spontanés dont il peut être ébloui lui-même, c'est encore un mystère de notre organisation dont la révélation nous expliquerait comment une idée ou une image viennent brusquement frapper notre imagination, et se peindre dans le siège de la pensée; car, un des phénomènes les plus extraordinaires de la mémoire est, sans doute, de nous faire ressouvenir

inopinément de choses depuis long-temps oubliées, non-seulement lorsque nous veillons, mais encore lorsque le sommeil a suspendu ou, du moins, modifié les vibrations de tous nos organes; tandis que celles qui nous sont les plus présentes s'éclipsent quelquefois avec la même spontanéité, sans que nos vains efforts puissent nous les rappeler lorsque nous en poursuivons le souvenir.

Nous ne pouvons cependant adopter l'opinion que le génie puisse agir dans les songes, quoique souvent l'imagination y soit dans une grande activité; mais, dans ce sommeil des sens extérieurs et de la raison, le jugement et la réflexion se taisent et ne peuvent, par conséquent, ordonner les idées et les images: aussi, celles que nous présentent les rêves sont-elles toujours confuses et incohérentes, et, par cela même, elles ne sauraient être attribuées au génie. D'un autre côté, comment expliquerons-nous ces prodiges opérés par des somnambules et par des malades, s'il est vrai, comme on l'assure, que l'on a vu, dans les collèges, des étudians composer, dans ces deux situations singulières, des ouvrages brillans qu'ils auraient été incapables de produire dans l'état de veille ou de santé parfaite, et retomber ensuite, lorsque leur crise était passée, dans leur médiocrité habituelle? Quelle opinion devons-nous donc avoir de la nature et de l'action de cette espèce de génie nocturne, qui ne se manifeste que

lorsque les ressorts de la pensée sont détendus, ou de celui dont l'apparition n'a lieu que dans le moment où le système vital a perdu son équilibre? Mais c'est ici une question de haute physiologie et de profonde métaphysique, qu'il n'appartient qu'aux savans et aux penseurs de résoudre, et nous nous arrêtons sur le bord de l'abîme.

Quant à ce qu'on nomme enfin la flamme du génie, ses révélations célestes, sa fureur poétique, c'est une manière purement poétique elle-même de peindre la véhémence de son action. La plupart de ceux qui ont parlé du génie semblent avoir regardé comme une profanation d'employer le langage simple de la raison, la marche méthodique et la rectitude de l'analyse, en cherchant à définir la plus brillante des facultés humaines. En parlant du génie, ils ont voulu montrer que le génie lui-même les inspirait; en cherchant à donner une idée précise de l'enthousiasme, ils se sont livrés eux-mêmes à l'enthousiasme, et, plus il était permis de croire qu'ils en étaient réellement frappés, plus ils jetaient, sans s'en apercevoir, d'obscurité sur ce qu'ils voulaient éclaircir; mais la raison n'admet, pour se convaincre, ni les métaphores ni les hyperboles, et ne se paie que de raisonnemens au moins vraisemblables, si les preuves réelles lui manquent dans la recherche de la vérité. Ecartons l'enthousiasme si nous voulons définir l'enthousiasme lui-même.

Que toutes nos facultés, soit physiques, soit morales, aient leurs momens d'activité ou de langueur, de lassitude ou d'exaltation, c'est une vérité évidente pour l'inattention elle-même. L'aigle ne plane pas toujours dans les cieux, et le sublime Homère quelquefois sommeille.

S'il arrive donc que les facultés de l'intelligence et la sensibilité dont émane le génie, soient dans leur plus haut degré d'énergie possible, les idées et les images sur lesquelles elles éprouvent alors le besoin de s'exercer, sont à-la-fois plus abondantes, plus vives et plus judicieusement ordonnées; elles sont présentes, comme la réalité même, au génie qui en est frappé. L'excitation, que réveille en lui la surabondance des puissances créatrices qu'il ne peut laisser oisives et dont il ne peut contenir la fougue, l'agite en tous sens, le concentre et l'absorbe enfin tout entier dans de profondes méditations. Un monde intellectuel remplace, dans sa pensée, le monde matériel qui s'éclipse à ses yeux. C'est en lui-même qu'il poursuit, sans cesse, ces types de beautés idéales dont la nature lui avait, il est vrai, révélé les premières traces, mais dont son imagination et son jugement peuvent seuls lui faire trouver la perfection. Il en saisit, il en combine, il en étend les rapports, il invente réellement: c'est l'instant de la création, et il se passionne pour ce qu'il crée. Comme la vague qui se gonfle, comme la flamme

qui s'allume, sa passion exaspérée s'accroît rapidement et par les succès et par les obstacles; la lumière jaillit de ces grands chocs, et le chef-d'œuvre du génie est enfanté. C'est ainsi que le courage des héros s'exalte par l'ivresse de la victoire, s'agrandit par la grandeur même des dangers, et que l'artiste, le poète et le guerrier s'élancent vers la gloire.

Toutefois, si l'énergie de ces facultés dépasse certaines limites, et que l'harmonie modératrice, qui doit toujours dans leurs plus rapides élans, coordonner l'ensemble et la réciprocité de leur action, n'en règle plus la marche; semblable dans ses convulsions à un vaisseau dont le pilote ne peut plus régir le gouvernail, dont tous les vents déchaînés se disputent et s'arrachent les voiles, tantôt lancé sur le sommet de l'abîme, tantôt précipité dans ses profondeurs, le génie, abandonné à sa fougue et à son aveugle impétuosité, n'est plus qu'un brillant délire où le sublime et l'extravagant se heurtent sans cesse. C'est l'éclair qui jaillit du sein d'une nuit orageuse, et qui, lorsqu'il a disparu, en redouble l'obscurité profonde. C'est Phaéton emporté par ses coursiers indociles, et qui, dans sa chute, embrase et rougit d'un sombre incendie la terre qu'il voulait éclairer.

Telles sont, à ce qu'il nous semble, les causes de cette situation particulière du génie, dans son plus haut degré de puissance et d'activité, situation

à laquelle on a donné les noms d'enthousiasme ou d'inspiration divine; expressions sonores et pompeuses qui frappent d'autant plus l'imagination qu'elles sont plus vagues et, par conséquent, moins entendues, mais auxquelles le sujet qui nous occupe exigeait que nous pussions, enfin, attacher une signification fixe et explicative des fonctions dont elles ne donnent point seules une idée déterminée.

Quels sont, enfin, les effets du génie et les caractères distinctifs de ses productions? Telle est la quatrième question que nous nous sommes proposé d'examiner, en comparant toujours les résultats divers à leurs causes respectives.

Si la nature ou l'essence du génie est en rapport avec la cause qui le produit; si la manière dont il agit lui-même est en harmonie avec son essence, ses effets et ses résultats sont eux-mêmes analogues à son action, et c'est déjà ce qu'on a pu conclure de ce que nous avons dit plus haut. Au reste, les résultats du génie nous intéressent encore bien plus par le plaisir qu'ils nous causent, que par les instructions qu'ils nous donnent, et le plus grand nombre auquel ils sont toujours destinés n'y cherche que les émotions et les jouissances, et s'embarrasse peu des leçons. Il n'est pas nécessaire de connaître la poétique des arts pour se plaire à la contemplation de leurs chefs-d'œuvre; s'il en était autrement, nos

salles de spectacle et nos musées seraient bientôt déserts; mais les productions du génie ont le droit, ainsi que la puissance, de plaire aux savans comme à ceux qui ne le sont pas. Un instinct naturel, plus prompt que la réflexion, plus sûr que la science elle-même, saisit et goûte les beautés avec la même sagacité qu'elle repousse les défauts, et certes, sans l'existence de cet instinct, Molière n'eût pas consulté sa servante.

Mais, pour qu'une production mérite réellement tous les suffrages, quels sont les caractères qui doivent la distinguer?

Si une conception est tout à-la-fois noble, grande, pathétique, et s'il s'y joint une exécution savante et parfaitement en harmonie avec elle; si elle nous frappe d'abord par son aspect imposant, et nous attache encore davantage par un examen réfléchi; si, en l'admirant, nous sentons de plus en plus notre âme s'élever, notre cœur s'émouvoir, notre esprit s'agrandir; si, enfin, en la quittant, elle nous laisse remplis d'un souvenir ineffaçable d'une vive émotion et d'une vénération profonde pour le talent qui l'a créée, reconnaissons en elle un des chefs-d'œuvre du génie. Hâtons alors la justice, quelquefois trop tardive, du siècle contemporain, et osons devancer la postérité, en la proclamant immortelle.

Oui! sans doute, les véritables chefs-d'œuvre, car il en est de faux, espèce d'heureux parvenus

qui en usurpent momentanément la gloire; les véritables chefs-d'œuvre, du moment qu'ils sont créés, appartiennent à l'avenir et à l'univers. Ils dominent sur les productions innombrables et souvent inaperçues de la médiocrité, comme des chênes séculaires sur la mousse qui rampe autour de leurs racines. C'est l'Iliade; c'est Athalie; c'est le Misanthrope; c'est aussi l'Apollon, la Vénus, la Transfiguration ; ce sont encore tant d'autres miracles, enfans du pinceau, du ciseau et de la lyre. Ces modèles sublimes qui, semblables à des conducteurs électriques, font circuler de génération en génération les étincelles du génie chez tous les peuples civilisés, ne renferment-ils pas en eux tout ce que l'art peut contenir, ou, plutôt, l'art tout entier lui-même? Ces rapports, souvent si inexplicables, mais toujours si intimes et si étendus, des perfections physiques et des perfections morales, principe unique peut-être de l'empire de la grâce et de la douce tyrannie de la beauté; ces proportions imposantes et cette majesté solennelle des formes, enfantées par le ciseau grec, et qui ont pu laisser croire à l'antiquité qu'elles étaient des révélations de l'Olympe; ces tableaux magnifiques, que le pinceau, la plume et le ciseau sont également habiles à tracer, et qui nous peignent si éloquemment les vertus sublimes, les grands attentats, les fautes ou les erreurs des rois, les malheurs ou les égaremens

des peuples, toutes les grandes folies ainsi que les grandes infortunes, ne sont-ils point comme un abrégé instructif de l'univers, offert sans cesse à nos méditations, et comme des fanaux que, du sommet du Parnasse, le génie tient lui-même allumés dans les siècles sur les précipices et sur les écueils qui hérissent l'océan orageux des beaux-arts.

Vous donc qui avez ennobli l'humanité, arts bienfaiteurs, c'est à vous qu'elle doit son bonheur et sa gloire; car c'est vous qui l'avez rapprochée de la divinité, dont l'ignorance et la barbarie semblaient l'avoir autant éloignée que les brutes, qui ne savent ni contempler les cieux ni s'élever par la pensée jusqu'à leur éternel créateur, sont elles-mêmes éloignées de l'humanité; c'est vous qui, secourant leurs premiers besoins par vos premiers essais, avez réuni les hommes jusqu'alors isolés et sauvages, par les liens des premières conventions sociales. Des signes, des accens d'abord mal articulés, et, pour suppléer à leur impuissance, une peinture grossière, furent leur premier langage. Des troncs d'arbres rapprochés, recouverts d'un toit de feuillages, chefs-d'œuvre d'une industrie inculte, fille de la seule nécessité, furent, au défaut des antres profonds des rochers, leurs premiers abris et leurs premières habitations. Leur réunion, encore sans ordre et confuse, fut l'origine informe des premières villes, long-temps avant que

de superbes remparts s'élevassent aux sons d'un luth harmonieux; enfin, par une progression d'autant plus lente que les époques étaient plus rapprochées de ces premiers pas vers la civilisation, et d'autant plus rapides qu'elles s'en éloignaient davantage, les villes elles-mêmes s'élevèrent, s'agrandirent et portèrent bientôt jusqu'au ciel l'orgueil de leurs créneaux, tandis que, dans leur enceinte, parées de toutes les pompes de l'architecture, elles déployèrent, pour la seconder, la magnificence de tous les arts. L'astre fécondant du génie s'éleva, étincelant, sur l'heureuse contrée de la Grèce qui en refléta les rayons chez tous les peuples où la gloire de son nom put pénétrer. Ce fut alors que, sous les brillans portiques de la cité de Minerve, les prestiges du pinceau immortalisèrent les grandes actions des héros dont la statuaire figurait sur l'airain les traits immortels, pendant que les foudres de l'éloquence tonnaient du haut de la tribune sur les flots agités d'un peuple turbulent, et dans le même instant peut-être que les sublimes accords de la lyre retentissaient sous les voûtes des temples, en l'honneur du dieu qui sortit, armé de sa toute-puissance, du cerveau de Phydias.

Ce fut encore à cette grande époque de génie et de gloire que les Sophocle et les Euripide, par la peinture vivante et pathétique des catastrophes et des fatalités humaines, excitaient, dans une en-

ceinte avide d'émotions, les pleurs de la pitié et les frémissemens de la terreur; qu'un Socrate, l'âme toujours libre jusque dans les fers et les cachots du crime, et le front rayonnant de vertu et de génie, proclamait, prêt à boire la mort, l'immortalité de l'âme et l'existence d'un être suprême; et qu'enfin l'imagination du divin Platon s'élançait sur ses ailes de flamme dans les abstractions les plus sublimes de la pensée, questionnait toute la nature pour lui dérober le secret des causes premières, et interrogeait les cieux sur l'essence de celui qui y fait rouler les mondes.

Arts sublimes, oui! c'est à votre feu sacré que s'embrasent ces âmes ardentes, ces génies puissans et féconds dont les chefs-d'œuvre nous font goûter et partager avec eux ce bonheur pur et constant, ces voluptés ineffables, sans remords comme sans regrets, que ne peuvent troubler ni les abus du pouvoir ni les caprices de la fortune. Le génie est le frère de la vertu : c'est à leur union indissoluble que sont désormais confiés les destins de l'univers. Loin donc ces productions scandaleuses et coupables qui ne doivent nous inspirer que l'horreur et l'indignation, de quelques dehors séduisans qu'elles puissent être fardées : enfans monstrueux de l'esprit de ténèbres, qu'ils retombent dans l'abîme, et qu'ils y restent! Gardons-nous donc d'en accuser le génie, et comment pourrait-on s'y méprendre?

les ouvrages empreints de son divin caractère ne sont-ils pas les seuls qu'il puisse avouer, les seuls qui soient capables d'exciter toujours davantage dans nos cœurs l'amour céleste du beau et l'enthousiasme de la vertu; de remplir notre âme de cette joie noble et profonde qu'elle éprouve en se repliant sur elle-même, dans la contemplation de tout ce qui lui fait vivement sentir l'excellence de sa propre nature et la grandeur de sa destinée? Ne sont-ils pas les seuls, enfin, qui soient dignes d'entretenir, de fomenter sans cesse dans notre esprit, ces admirations salutaires et conservatrices qui sont le palladium de toutes les bases des institutions humaines et de tout ce que la religion, la saine philosophie et la morale ont jamais fait ou pourront faire jamais pour consolider le bonheur du monde?

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LE GÉNIE.

DISSERTATION

SUR LA GRACE,

CONSIDÉRÉE

COMME ATTRIBUT DE LA BEAUTÉ.

DISSERTATION

SUR LA GRACE,

CONSIDÉRÉE

COMME ATTRIBUT DE LA BEAUTÉ.

Lorsque l'imagination brillante des Grecs voulut personnifier la beauté, et faire concevoir en même temps une juste idée de sa puissance, elle en fit une divinité sous le nom de Vénus, qui eut pour fils l'Amour, et pour compagnes les Graces : allégorie ingénieuse que les siècles ont respectée, que les littératures de tous les pays ont conservée, et qui semble toujours nouvelle, parce que l'idée sur laquelle elle se fonde est toujours vraie. En donnant à Vénus, pour fils l'Amour, pour compagnes les Grâces, les Grecs avaient donc senti que la beauté, qui ne résulte que de la régularité des proportions, est nécessairement froide; que ce n'est qu'un corps sans âme, une fleur sans parfum, un fruit sans saveur. Il n'avait échappé, non plus, ni à leur

sensibilité ni à leur réflexion, que la beauté n'existait pas seulement dans les heureuses proportions de l'espèce humaine, mais qu'elle devait se retrouver également dans tout ce qui compose le système de l'univers. Le vulgaire, séduit par le brillant de l'image, ne s'arrêta qu'à sa surface, sans même en soupçonner le véritable sens : prenant la fiction à la lettre, il ne vit dans la divinité de VÉNUS que la beauté physique de la compagne de l'homme, et, dans LES GRACES, que les agrémens ou les dons gracieux dont elle est ornée ; tandis que les sages entendaient par VÉNUS la beauté universelle, morale, intellectuelle ou sensible, répandue dans toute la nature, et par LES GRACES, les rapports nécessaires et les harmonies permanentes de tous ses élémens. Ils reconnaissaient une VÉNUS URANIE, âme intelligente du monde, fille du ciel, comme la nommaient les platoniciens qui l'appelaient encore PROPORTION et SYMÉTRIE. Cette Vénus céleste était l'objet particulier de leur méditation et de leur amour, pendant qu'ils laissaient le peuple grossier adorer grossièrement sa Vénus matérielle.

Mais, de l'admiration des sages pour cette divinité, devait naître bientôt chez eux le besoin de se rendre compte des causes de leur enthousiasme ; et, après avoir reconnu dans la beauté l'âme de la nature, et en quelque sorte dans la grâce, l'âme

de la beauté, ils ont dû chercher à pénétrer ce que ce charme si attrayant pouvait être en lui-même; d'où il provenait; comment il agissait, et quelle magie en assurait le pouvoir irrésistible. Supposons que nous sommes dans la disposition d'esprit où étaient ces sages; aux lumières qu'ils nous ont transmises à travers l'obscurité des siècles, tâchons nous-mêmes d'ajouter quelques lueurs nouvelles qui puissent éclaircir nos doutes sur le sujet, difficile à saisir, qui va faire l'objet de nos réflexions.

On a toujours été persuadé, et il semble même convenu, que ce charme aussi varié qu'étendu, si puissant et si délicat, si apparent et si voilé, qui se laisse entrevoir et ne se produit pas, qui ne prétend point subjuguer et qui attache, qui ne cherche point à étonner et qu'on admire, qu'on aime enfin passionnément et qui ravit dès qu'on l'aperçoit; que ce charme, véritablement magique, aimable Protée si fécond en métamorphoses, et auquel on a donné le doux nom de GRACE, élude, en se jouant, les poursuites les plus obstinées de l'analyse, et ne peut être emprisonné dans une définition. Comment définir, en effet, ces rapports directs des sentimens, des pensées et des sensations avec les mouvemens des formes extérieures et les expressions de la physionomie ? cette parfaite concordance et cette harmonie complète de l'être phy-

sique et moral, qui s'exhalent comme les parfums réunis de la vertu, de l'esprit et de la beauté? Ce serait en vain sans doute que nous l'essaierions, et aucune de nos définitions insuffisantes ne dirait autant, ni si bien, que le seul mot charmant de GRACE, si vivement senti par tous ceux que son charme peut séduire. Ses nuances fugitives ne sont-elles point semblables à ces images diaphanes et impalpables des poètes, qui s'évanouissent dès qu'on croit les saisir, et qui se dissipent, comme une vapeur légère, dans le sein mystérieux des vents et des nuages?

Cependant, quelle que soit la difficulté du sujet qui nous occupe, comme les objets inaccessibles se laissent quelquefois approcher, et que les impressions qu'ils produisent, ainsi que les idées que nous nous en formons, deviennent alors et plus vives et plus claires, nous allons essayer de trouver, sur le terrein inégal de nos recherches, quelques positions élevées d'où nous puissions embrasser un horizon plus étendu, et diriger plus sûrement nos observations. Sans doute nous apercevrons beaucoup de choses connues, puisque la question que nous nous proposons de traiter, a déjà fait l'objet de fréquentes et de profondes investigations; mais, si nous parvenons à découvrir quelques aspects nouveaux, notre travail ne sera pas tout-à-fait infructueux.

Une des vérités les plus communes et dès-lors

les plus incontestables, c'est que nous ne pouvons arriver à la connaissance des choses que par l'observation et la comparaison. Observons donc les qualités des objets qui nous causent cette impression particulière de plaisir, que nous attribuons à la présence de la grâce. Ceux qui influent le plus sur notre bonheur et nos plaisirs ont été sentis avant d'avoir été observés ; et, comme il est dans notre nature d'aimer les émotions parce que nous sommes sensibles, et que le besoin de nous sentir heureux ne nous laisse pas la liberté du choix, nous sommes entraînés par un penchant irrésistible vers ce que nous sentons devoir contribuer à notre bien-être. Ainsi, tout ce qui se montre à nous avec cette apparence nous séduit, nous charme, nous attire, détermine notre affection et prévient en nous le raisonnement. Nous en gardons, nous en retenons la mémoire, sans le concours du jugement et souvent, même, malgré les réflexions qu'il nous suggère ; nous en saisissons la jouissance présente, nous en poursuivons encore l'espérance dans l'avenir, et, au défaut de sa réalité, nous en caressons les fantômes illusoires : or, il n'est point douteux que les objets éminemment doués de la grâce ne produisent en nous ces délicieuses impressions. Si nous sentons que le bon nous est utile, que le beau nous transporte, que la vérité nous persuade et nous entraîne ; si l'harmonie de toutes ces qua-

lités entre elles nous remplit d'une sorte d'émotion tendre, admirative et bienfaisante, nous éprouvons, dans ce sentiment, l'effet immédiat de la présence de la grâce dans tous les êtres sensibles bien organisés, dans les objets inanimés eux-mêmes, et dans les imitations qui sont le but des beaux-arts.

Qu'il soit encore plus évident que la grâce nous plaît, nous touche et nous attache, qu'il n'est rigoureusement démontré qu'on ne peut en définir exactement l'essence, c'est ce qu'il nous importe peu d'examiner. Il nous suffit d'observer que sa présence est sensible et que son absence est sensible elle-même; qu'elle a, comme ses aveux et ses réticences, ses aversions et ses sympathies. En essayant de déterminer ce qui n'est pas la grâce et dans quelles circonstances on ne peut la rencontrer, peut-être pourrons-nous parvenir à reconnaître ce qu'elle est et où nous sommes certains de la trouver.

On sait depuis long-temps que la grâce, fondée sur la seule nature, diffère des agrémens qui ne sont souvent basés que sur l'inconstance de la mode, ou la légèreté du caprice. Personne n'ignore, aussi, que le goût qui n'est point la grâce, mais une faculté observatrice et comme une fonction du jugement, sait la reconnaître, la saisir et en régler simplement l'emploi par l'influence du tact délicat et sûr qui le distingue. Il est également

évident que la grâce fuit aussi ouvertement la raideur sèche et décharnée, que la molle et lâche langueur; et qu'elle s'éloigne autant du balbutiement de la lourde et traînante monotonie, que du babil pétulant de l'agitation sans but et sans mesure. On ne peut trop se persuader surtout que, s'il est un vice qui lui soit essentiellement opposé, c'est l'affectation, hypocrisie maladroite de la grâce. L'afféterie ne fait que la singer ridiculement en croyant l'imiter; mais la grâce, inimitable, n'imite rien elle-même; simple, naturelle, sans masque et sans fard, elle agit sans effort et sans contrainte.

« La vigueur sans effort est la grâce elle-même »,

a dit l'illustre et harmonieux traducteur de Virgile, en parlant du génie de son poète favori. Ah! ce serait à lui, sans doute, que la grâce avait si libéralement comblé de ses dons, qu'il appartiendrait d'en révéler les secrets, comme d'en peindre les charmes. Mais écoutons *le bonhomme* que la postérité a placé à côté des Despréaux et des Racine, ses contemporains dans le grand siècle: il nous dit que « *la grâce est plus belle encore que la beauté* ». Et qui plus que lui avait droit de le dire?

Telle que la vermeille rose que la naïve Eglé choisit entre toutes les fleurs, pour en parer son

sein, la grâce s'épanouit sans faste et sans orgueil; elle n'est ni recherchée ni inculte; trop ingénue pour avoir des prétentions, elle est trop aimable pour en montrer: c'est la ceinture de Vénus qui, en se déployant, charme les immortels. L'austère vérité ne plaît aux humains que recouverte du voile transparent de la grâce, et c'est elle encore qui emmielle les bords de la coupe quelquefois amère de la raison. La vertu, sous le masque de Socrate, offrait de continuels sacrifices aux grâces, et la sagesse avait emprunté le ciseau de l'ami d'Alcibiade et de Platon, pour en modeler les images séduisantes *. Les anciens reconnaissaient trois grâces: elles se tenaient par la main et formaient un chœur de danses légères. Peut-être ont-ils voulu allégoriser ainsi la liaison indissoluble de la grâce qui procède de l'âme, avec celle qui vient de l'esprit, et l'harmonie nécessaire de leur union avec la grâce du corps. Ne pourrions-nous pas y voir, aussi, le lien qui existe entre les êtres intelligens et sensibles, les beautés purement matérielles de la nature, et les œuvres du génie qui en reproduisent les images?

Examinons successivement les effets et les ca-

* Pausanias et Diogène rapportent qu'on montrait encore de leur temps, à l'Acropolis, comme ouvrage de Socrate, les statues voilées des Grâces.

P. A. C.

ractères de la grâce dans ces trois ordres d'objets, et commençons par les êtres doués de la vie et de la pensée, à la tête desquels l'homme réclame nécessairement le premier notre attention.

Nous avons déjà fait entendre que, de la parfaite harmonie du physique et du moral, dans l'homme heureusement constitué, devait naître la grâce: développons succinctement cette idée principale.

La grâce qui procède de l'âme est celle dont l'influence est la plus puissante, parce que le cœur est plus éloquent que l'esprit, et qu'il influe sur sa direction comme sur la physionomie qui en porte toujours plus ou moins l'empreinte. Les âmes sombres qu'enveniment les poisons de l'envie ou le fiel de la haine, ou que gonflent les bouillons de la colère; celles que pétrifie le dur et froid égoïsme, ou qu'avilit la sordide avarice; celles que dévore sans partage une ambition effrénée, supérieure à leur mérite., ignorent la grâce et sont ignorées d'elle.

Une majesté sévère nous tient éloignés; une sagesse qui ne se déride jamais nous impose un froid respect; une vertu âcre et intolérante nous blesse et nous repousse.

Quelle différence de ces tristes émotions avec celles que nous font éprouver ces doux épanchemens, cet abandon réciproque de l'amitié tendre et confiante; avec celles qui résultent de cette con-

sonnance des âmes, de cette fusion des cœurs, dans les êtres aimans pour qui leur amour et l'objet aimé sont tout l'univers! Combien elles ressemblent peu à l'attrait, à l'entraînement dont nous sommes portés vers cette bienveillance ingénieuse et active qui vole au-devant du desir, devine le service à rendre, le rend avant d'en être priée, et donne encore à un refus nécessaire le mérite et le charme d'un bienfait! La grâce surabonde dans ces nobles et douces affections sociales où elle agit comme cause incitante, et se montre comme attribut naturel. Elle émane sans cesse des simples rapports qu'entretiennent constamment, entre les hommes civilisés, dans celles même de leurs relations qui ne sont point intimes, une politesse affectueuse, le sentiment délicat des égards, la séduction des prévenances et le tact heureux de l'à-propos qui en rehausse encore le prix. Mais combien la grâce est touchante, lorsqu'elle s'allie avec l'austérité de la sagesse, avec le courage difficile de la vertu, avec l'éclat de la valeur héroïque, et lorsqu'elle tempère la majesté souveraine qu'elle rend aimable sans altérer le respect qu'elle inspire! La grâce, unie à la puissance et à la bonté, forme le triple fleuron de la couronne des rois: elle rend les maîtres du monde, comme les dieux mêmes, l'objet continuel d'une tendre adoration.

Qu'on se représente Alexandre, rayonnant de

beauté, de jeunesse et de gloire, relevant noblement la mère de son ennemi, prosternée par méprise aux pieds d'Ephestion, et proférant ces paroles de feu qui s'élançaient de son âme : « Vous ne vous êtes point trompée, ma mère; celui-ci est aussi Alexandre » ! Qu'on se le représente lorsque Parménion, en lui exposant les offres de Darius, lui dit : « *Je les accepterais si j'étais Alexandre* », et que le héros lui répond : « *Et moi aussi, si j'étais Parménion* ». Voyons-le encore sur ce lit de douleur que la victoire et l'amitié, éperdues, baignaient de leurs larmes, donnant à lire à son médecin la lettre accusatrice, et buvant, plein d'une joie tranquille et confiante, un breuvage suspect pour tout autre qu'Alexandre! Figurons-nous enfin le geste assuré, le front serein, le regard céleste de Socrate plongé dans un infâme cachot, lorsque, souriant à ses disciples plus à plaindre que lui, et qu'il console en les entretenant du bonheur prochain de son âme immortelle, il porte à ses lèvres irréprochables, à ces lèvres d'où ne s'étaient jamais échappées que les paroles de la sagesse et de la vertu, la coupe destinée au crime! Quelle grâce sublime dans les actions, dans les discours et dans le maintien de ces hommes extraordinaires ! C'est que ces actions, ces discours, ce maintien étaient tout imprégnés de la grandeur de leurs âmes, les âmes, en un mot, de Socrate et d'Alexandre.

Pourrions-nous, enfin, oublier le mot attendrissant de César exhalant avec sa vie sa grande âme tout entière: « *Et toi Brutus aussi* ». Entendez Auguste, lorsqu'en sa présence, Cinna, convaincu de son crime, ne s'attend plus qu'au dernier supplice:

« Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie »,

dit le maître du monde au conspirateur qui vient d'attenter à ses jours. Mais pourquoi fouiller d'antiques annales et des fastes étrangers? Quel cœur français ne retentit encore de ces paroles mémorables du plus grand, du meilleur et du plus aimable des rois, de notre bon Henri; de ces paroles remplies de la grâce la plus affectueuse et la plus magnanime: *Relevez-vous, Sully! on croirait que je vous pardonne.*

Ah! sans doute, si la faiblesse de nos expressions, trop inférieures à l'objet de nos hommages ainsi qu'aux sentimens qui nous animent, ne nous faisait un devoir de la plus respectueuse réserve; lorsqu'en présence d'une image protectrice et adorée, il s'élève de tous les cœurs, dans cette assemblée imposante, un concert de bénédictions, de reconnaissance et d'amour, vers le digne fils de Henri, vers le prince auguste qui, à travers tant d'orages que sa sagesse a dissipés, en a ressaisi et en soutient d'une main ferme et paternelle

le sceptre héréditaire, comme il en a hérité les vertus bienfaisantes; quels exemples de clémence et de généreuse bonté, embellies du charme de la grâce la plus magnanime, n'aurions-nous pas à offrir à l'admiration? Nous ne serions embarrassés que de les pouvoir connaître tous, parce que leur source est intarissable.*

Le doux empire de la grâce est illimité : il s'étend à tous les sexes, comme à tous les âges et à toutes les conditions. Ainsi que l'amour, la grâce ne choisit point les rangs : elle est dans l'ingénuité de la bergère comme dans la dignité de la princesse; elle habite les cabanes comme les palais; elle dort sous le chaume comme sous le marbre. L'homme peut être éminemment doué de la grâce : elle est chez lui comme le premier rayon de l'astre qui dissipe les ténèbres; mais la femme est la grâce elle-même : c'est l'astre paisible des nuits dont l'orbe, parfaitement arrondi, s'élève silencieusement du sein d'un frais crépuscule, au milieu d'un ciel étoilé, sur l'azur légèrement rembruni des cieux, et qui revêt, de sa molle lumière, les douces pentes des coteaux et la surface tremblante des mers. Les plaisirs, les peines et les jeux de l'enfance volage, sans veille et sans lendemain;

* Ce discours paraît avoir été composé pour être lu dans une des réunions générales des classes de l'Institut qui ont lieu à la fête du roi. P. A. C.

la fougue de la jeunesse ardente et irréfléchie qui poursuit les voluptés sans songer à la gloire, ou qui poursuit la gloire sans songer au bonheur; la réserve aisée de l'âge mûr qu'a poli la science instructive du monde, et qui, telle qu'une source vive et pure, épanche utilement ses eaux salutaires, répand libéralement autour d'elle les fruits de son active prévoyance; aucunes de ces phases de la vie ne sont étrangères à l'influence de la grâce: elles sont soumises à ses lois, et la froide vieillesse, elle-même, sait embellir de ses plus doux charmes, les longs discours que sa longue et utile expérience du passé lui fait sans cesse répéter, au profit du présent et pour l'instruction de l'avenir. Elle s'échappait du sourire enjoué d'Anacréon, comme de la douce gravité de Pythagore et de Socrate; et elle ne dédaigna pas de se revêtir quelquefois de la pourpre modeste de Platon, et même des lambeaux orgueilleux de Diogène. C'est elle encore qui frémissait sous l'archet dont l'aimable vieillard de Téos touchait sa lyre, et qui inspirait au séduisant vieillard de Ferney les derniers accords dont il fit résonner son luth octogénaire.

Le sommeil est l'ombre de la vie: les Grâces fuient l'oreiller de l'homme abruti par les viles passions qui dégradent l'âme et qui enlaidissent le corps; mais les filles de la belle Eurynome

bercent, dans les bras de Morphée, celui qu'elles inspirent pendant qu'il veille, et des songes rians de bonheur voltigent à son chevet, et caressent son front de leurs ailes légères.

Semblable aux vibrations de l'airain sonore qui, lorsqu'il ne résonne plus, se prolongent encore longtemps dans l'organe qui en a été frappé, la grâce, don céleste, survit quelques instans à la vie elle-même dans l'être aimable qui en était orné. Voyez cette jeune beauté que vous eussiez prise de loin pour la statue de la pudeur qui sommeille : ses longues paupières ombragent, pour toujours, le tendre azur de ses yeux, aussi pur que l'azur du ciel; à peine laissent-elles entrevoir encore leur émail à demi effacé, semblable au faible et pâle croissant de la lune, prêt à disparaître dans les sombres nuages de la nuit. Son sein ne soulève plus, en le repoussant mollement, le chaste vêtement qui le retenait captif; aucun souffle ne s'exhale de ces lèvres où venaient se confondre les soupirs discrets, les naïfs sourires du cœur; où affluaient les paroles expansives de la gaîté sans contrainte et de la félicité sans trouble; mais elle est belle encore et d'une beauté toute sublime, dans ce calme solennel de tous ses sens. Non! tant de grâces, tant de charmes et tant d'espérance ne peuvent être moissonnés pour toujours. La vierge de Naïm n'est point morte; c'est la virginité qui repose en-

dormie dans les voiles mystérieux de l'éternité. O vous, dont elle était l'orgueil et la joie! tendres et infortunés parens; amant jeune et vertueux dont elle devait bientôt, heureuse épouse, embellir la destinée; aimables compagnes avec qui elle échangeait ses innocentes confidences, et qui partagiez ses aimables jeux; contemplez encore un dernier moment cette jeune rose qu'un brûlant orage a fanée, au moment même où elle venait de s'épanouir, et dont le parfum, emblème de son âme céleste, doit lui survivre encore! Donnez, donnez des pleurs à de si douloureux souvenirs! mais qu'une pensée courageuse et consolante s'élève du sein même de vos regrets: la puissance inexorable qui vous l'a ravie, ne peut rien dans le séjour des âmes qu'elle habite et où vous vous rejoindrez un jour à elle, pour n'en être plus séparés.

Ces tableaux nous paraissent réunir les caractères principaux de la grâce sublime dont l'homme a été doué; mais, comme il en rassemble toutes les nuances, il déploie encore, dans le degré le plus éminent, cette espèce de grâce physique qui ne résulte que de l'heureuse conformation de ses membres, des mouvemens faciles qu'ils exécutent, et qui se décèle même jusque dans leur inaction. Quelle grâce dans ces robustes et souples lutteurs qui, en s'étreignant étroitement, se courbent ou

se redressent, tantôt séparés, tantôt entrelacés; et dont les efforts accélérés ou suspendus réunissent les variétés et les combinaisons innombrables de tous les mouvemens qui ne sont pas impossibles! Quelle grâce dans les doux balancemens, dans les pas souples et cadencés de ces jeunes élèves de Terpsichore, dans les bonds légers, ou plutôt dans le vol aérien de nos Pylades et de nos Bathylles modernes *, dont la flexible élasticité semble, en multipliant l'énergie de leurs forces musculaires, avoir ajouté de nouveaux rouages à l'admirable système de la machine humaine! Ne croirait-on pas que cet adroit cavalier qui maîtrise, en paraissant lui céder, la fougue indocile du coursier qu'il subjugue, tel qu'un centaure antique, ne fait qu'un seul corps avec lui, tant ses mouvemens se lient intimement avec les siens? Tel était sans doute Alexandre, encore adolescent, lorsqu'il dompta Bucéphale. Voyez ce nageur qu'on dirait fluide comme l'onde elle-même, émule des habitans des eaux! avec quelle grâce encore il en coupe les flots courbés, ou en effleure la surface plane et tranquille! L'antiquité nous en a fourni

* Pylade et Bathylle étaient des pantomimes célèbres du temps d'Auguste; ils exprimaient les passions par des gestes et des attitudes; c'est donc à tort que Girodet les compare ici aux danseurs dont il vante le *vol aérien*. Au reste, on trouvera plus loin (p. 169) une définition plus juste de l'art des Pylade et des Bathylle. P. A. C.

l'image idéale dans les types ingénieux qui nous représentent les Tritons pétulans et les folâtres Néréides. Ne voyons-nous pas enfin le guerrier, habile à l'exercice des armes, manier avec une grâce effrayante l'épée ou la lance meurtrière qui va s'abreuver du sang de l'ennemi.

Les animaux qui, après l'homme, rassemblent en eux le plus de beautés et se distinguent par un instinct plus perfectionné, réunissent généralement aussi le plus de grâces, mais toujours modifiées par leur conformation et leurs penchans particuliers. Soit que le terrible lion, d'un saut immense et plus rapide que le trait lancé par un archer vigoureux, s'élance et fonde sur sa proie à l'instant abattue; soit que, devant la troupe serrée des chasseurs dont il brave les attaques prudentes et terribles, rugissant de colère, hérissant sa crinière menaçante, et battant de sa queue formidable l'air, la terre et ses flancs nerveux, il recule lentement comme Ajax devant les bataillons troyens; ou que, tranquille, il se repose dans sa magnanimité, comme Hercule se reposait lui-même, selon l'expression du Dante :

A guisa di lion quando si posa,

la sombre majesté du roi des forêts africaines ne brille-t-elle point d'une espèce de grâce fière et sauvage, que lui donne l'aplomb de sa force indomptable, unie à sa vitesse prodigieuse et au

sentiment intime de son généreux courage ? Et combien ne contraste-t-elle pas avec la grâce timide, vive et inquiète du daim léger qui bondit et s'arrête, ou qui disparaît comme l'éclair, sans blesser, dans sa fuite invisible, l'herbe tendre qui fléchit à peine sous ses pieds ailés ! Et quelle différence encore de celle-ci avec cette grâce étourdie, distraite, adroite et rusée que montre, pendant sa jeunesse, cet animal domestique, jouet, à-la-fois indocile et complaisant, de l'enfance turbulente qui le tourmente sans cesse de ses innombrables caprices ; plus ami du logis que du maître ; apprivoisé et indisciplinable ; propre et soigneux de lui-même, et qui flatte, en l'égratignant, la main qui le caresse ! Mais de tous les animaux, celui dont la grâce est la plus noble, la plus élégante et la plus aisée, celle qui a le plus de rapports, enfin, avec la grâce dont a été douée l'espèce humaine, c'est le coursier. Soit que, indompté et sauvage, il promène sa fière indépendance dans des pâturages incultes et inaccessibles ; soit que, soumis au frein, serviteur, ami et compagnon de l'homme, il partage avec lui ses travaux, ses plaisirs, ses dangers et sa gloire, il est digne des chants de Virgile et de Delille, comme il est digne des pinceaux de Rubens et de Jules Romain. Loin de nous la témérité de vouloir ajouter aux images magnifiques que ces grands maîtres de l'art en ont tracées dans leurs

vers immortels ou dans leurs immortels tableaux! En les lisant et en les voyant, nous ne pouvons qu'admirer, jouir et nous taire.

Les animaux qui volent vont nous offrir des images analogues. L'aigle est le lion des airs dont la nature lui a donné l'empire. Comme lui, il ne s'acharne point sur sa proie pour le seul plaisir barbare de la déchirer. Blessé, il brave et combat encore son ennemi vainqueur, et, sans la faim impérieuse, il ne serait point cruel. N'est-ce point avec une grâce sublime que, du sommet d'un roc escarpé, son palais aérien, il s'élance et s'élève en déployant ses vastes ailes, semblables à de longues vergues; et qu'en se dérobant presque à notre faible vue, il se joue dans les tourbillons de l'air, lutte avec la tempête, plane au-dessus de l'orage enflammé, ou se précipite, comme la foudre, sur sa proie terrestre que son regard immense avait visée du plus haut des cieux où son œil fixe et étincelant contemplait le soleil? Fatigués nous-mêmes de l'admirer, reposons nos regards éblouis sur cet oiseau poétique : roi des lacs transparens où il aime à baigner son plumage plus éclatant que la neige, soulevant mollement ses ailes semblables à deux voiles blanches, légèrement gonflées par les zéphyrs, il relève majestueusement son col arrondi, ou le recourbe comme la proue argentée d'un *élégant* navire. L'aigle méritait de porter la foudre

de Jupiter; mais, c'est en empruntant les formes suaves du cygne et sa grâce voluptueuse, que ce dieu sut plaire à la jeune beauté qu'il rendit mère de la séduisante Hélène. Qui ne connaît les vers délicats dans lesquels Anacréon a célébré les grâces de la colombe qu'il reçut de Vénus, et la tendre élégie de Tibulle sur celles du charmant moineau de Lesbie? Il eût été digne, sans doute, de la muse gracieuse du poète de Téos de consacrer quelques accens légers au plus léger des habitans de l'air, au brillant papillon, emblème de ses amours volages. Inconstant comme le zéphyr qui le créa de son souffle embaumé, il voltige avec lui de fleur en fleur, porté sur ses quadruples ailes dont l'or, la pourpre et l'azur, tantôt distincts, tantôt fondus en mille nuances variées, le font ressembler lui-même à une fleur vivante.

La nature, si libérale de ses dons, paraît cependant en avoir bien moins comblé les hôtes des fleuves et des mers profondes, que les autres animaux. Ils n'ont point reçu d'elle ces membres élégans dont elle a doué un grand nombre d'autres espèces. Ce serait profaner le nom de la grâce que de s'en servir pour désigner celles mêmes des formes les moins désagréables, et des mouvemens les moins monotones que l'on peut observer en eux. Leur bouche, toujours béante, a été condamnée à un stupide et éternel silence : leurs yeux immo-

biles et sans expression décèlent une cécité morale complète. Comprimés par un fluide épais, il n'y a pour eux ni cieux ni soleil. C'est par quelques-unes des espèces aquatiques que se termine la chaîne graduelle de tous les êtres animés et sensibles; la nature semble les avoir placés, comme des bornes incertaines, sur les confins limitrophes de l'animalité et de la végétation. La grâce, complètement éloignée de tous les objets horribles et hideux, ne l'est pas moins de tous ceux où il n'y a ni beauté, ni mouvemens agréables, ni sensibilité, ni intelligence.

Il est facile de comprendre, plus encore par les images que nous venons de peindre, que par les réflexions que nous avons hasardées, que nous reconnaissons une grâce morale et une grâce physique, distinctes, et cependant presque toujours réunies dans les êtres intelligens; tandis que ceux qui n'ont que la vie végétative, ou qui même en sont privés, ne peuvent être doués que de la seule grâce physique; mais souvent, alors, ces objets réveillent puissamment en nous le sentiment de la grâce morale, par la magie des affections sympathiques et par les illusions de la sensibilité : c'est ainsi que l'aspect, ou le seul souvenir, de ces contrées poétiques que l'antiquité nous a dépeintes comme l'habitation favorite des dieux, nous les représente embellies encore de leur grâce majes-

tueuse; c'est ainsi qu'un beau séjour qui fut aimé par un objet aimable, conserve de cet objet, par rapport à celui qui en fut épris, comme l'empreinte de la grâce et du charme qui lui étaient personnels. Quel charme rempli de grâce Pétrarque ne devait-il point trouver aux frais ombrages des coteaux de Vaucluse, et aux rochers mêmes qui répétaient après lui le doux nom de Laure, et que sa lyre enflammée rendit si souvent confidens de son amour!

En effet, les impressions de la grâce et de la beauté puisent une force nouvelle dans la disposition de notre âme et dans nos souvenirs. Elles se développent encore par cette réaction continuelle que les êtres sensibles exercent les uns sur les autres, et par l'effet de ce lien indissoluble qui les unit à tout ce qui existe dans la nature.

Mais, quand même il n'y aurait qu'un seul être vivant sur la terre, si nous le supposons un homme doué d'intelligence et de sensibilité, que ne devrait-il point éprouver au seul aspect de l'univers? Combien donc il doit être plus puissamment ému, puisque ce grand théâtre de merveilles est peuplé d'êtres qui correspondent avec lui par tous les rapports physiques et moraux? Sans doute, le charme puissant de toutes les beautés qu'offrent les paysages est l'effet naturel de cette relation. Partout le climat que l'homme habite, ou qu'il parcourt en voyageant, influe sur son bonheur et ses

plaisirs: n'est-ce point l'attrait des émotions qui l'y attendent, qui le porte à visiter les pays éloignés de son berceau, et qui le ramène dans sa patrie par un penchant plus irrésistible encore? Et, lorsqu'il y est revenu, combien ne jouit-il pas du seul souvenir des lieux qui l'en avaient séparé, et auxquels souvent il ne peut consentir de faire un éternel adieu? Cette passion de voir et de connaître la physionomie de cette terre qui le porte, est la preuve de l'influence qu'exercent sur lui les beautés et les grâces sans nombre dont elle charme ses sens, en souriant à son esprit et en touchant son cœur. C'est alors que, pour lui, à chaque pas qu'il fait, à chaque objet nouveau qu'il découvre, les admirations se succèdent sans cesse, et que les émotions se multiplient sans mesure; car, tel est le pouvoir de la voix éloquente de la nature, lorsqu'elle se fait entendre au seul des êtres créés, digne de méditer ses merveilles, et de remonter par la pensée jusqu'à leur divin auteur.

Considérée dans ses grandes masses ou dans l'immense variété de ses détails, quelle grâce physique s'exhale de toutes ses productions, non pensantes, que le despotisme de l'homme n'a pu abâtardir! Que celui qui a vu, du sommet de l'Etna, l'aurore se lever sur les mers de Sicile, nous dise de quel enchantement il fut transporté à l'aspect de la verdure encore incertaine des îles, se colo-

rant par degrés, à travers les vapeurs bleuâtres du matin, sur les plaines argentées de l'onde; lorsqu'il leva les yeux vers le dôme azuré, subitement envahi par le premier rayon du soleil, et les vastes champs de l'air spontanément inondés des flots de la lumière céleste; lorsqu'enfin il contempla la belle Sicile, sortant de sa couche humide, rayonnante de grâce et de fraîcheur, et souriant, comme l'épouse nouvelle, à l'astre bienfaisant qui la caresse et qui la féconde!

Tel est, sans doute, pour l'amant de la nature, l'attrait de la première heure matinale, à l'époque de la saison la plus agréable de l'année, et sur la plus belle montagne du monde; mais, quels spectacles l'attendent en redescendant sur les fertiles coteaux qui entourent sa base! Partout des sites enchantés, des perspectives ravissantes, des lointains magiques; partout une végétation surabondante de santé, de force et de grâce, pleine à-la-fois de promesses et de bienfaits; partout en même temps le bonheur et l'espoir s'enchaînent, se succèdent et se renouvellent sans cesse. Ici, la fleur s'épanouit sur le même rameau qui, en se courbant sous le poids du fruit dont il est encore chargé, invite la main paresseuse à le cueillir. Là, les pampres audacieux de Bacchus s'élancent en escaladant l'arbre de Pallas et celui des Hespérides. Parmi leurs branchages fraternels qui s'entrelacent

et se confondent, la grappe purpurine, l'olive verdâtre et l'orange dorée, forment un doux mélange de leurs parfums et de leurs couleurs. Le même sol qui s'enorgueillit de ces riches guirlandes, se couronne des blonds épis de Cérès. Il va les livrer à la faucille de l'heureux Sicilien ; heureux, sans doute, si le monstre redoutable assoupi sous les fournaises de l'Etna qui l'oppresse, sortant de sa léthargie, ne renverse point sans retour, au moment même de les voir réalisées, toutes ses joies et toutes ses espérances.

Quelle grâce plus aimable que celle de la vermeille aurore ou du printemps, adolescent à peine échappé des chaînes de l'hiver, si ce n'est celle de la jeune beauté dans tout l'éclat de sa fraîcheur virginale ! Mais, l'été radieux, brûlant midi de l'année, c'est ce jeune homme ardent qui soumet tout à sa fougue indomptable. Majestueux comme l'époux qui sort de son lit nuptial, le soleil s'élance ; géant superbe, il s'empare des cieux qu'il domine ; de leur sommet, il lance partout ses flèches fécondes. C'est maintenant que les champs et les vergers enfantent, que les forêts étalent leurs panaches verts, et que l'année, parvenue à sa brillante puberté, rayonne de toute la splendeur de sa beauté incomparable ; mais, tout ce qui respire sur la terre redoute l'astre puissant, en implorant ses bienfaits. Les arbustes résonnent des chants

enroués des cigales, et le lézard, lui-même, se tapit sous les buissons ; le moissonneur, haletant de chaleur et de soif, se laisse tomber de fatigue sur sa dernière gerbe, à l'ombre étroite d'une haie voisine; sur les rives des fontaines, les Naïades replongent leurs têtes charmantes au fond des eaux; et, loin de l'œil du jour, sous des ombrages discrets et impénétrables à ses traits embrasés, les Nymphes bocagères viennent goûter en silence la fraîcheur d'un bain voluptueux. Pan, lui-même, dont elles ont évité la poursuite, accablé de lassitude, va se reposer dans les grottes sacrées. Le doux sommeil répand sur ses paupières une vapeur assoupissante; sa flûte s'échappe de ses mains engourdies; ses yeux appesantis se ferment: le dieu s'endort.

Telle que la jeune mère qui prodigue à ses tendres nourrissons ses mamelles fécondes, la divinité bienfaisante de l'automne secoue, en souriant, sa chevelure fertile sur la terre comblée et reconnaissante de ses dons. Des plis de son manteau, peint des plus riches couleurs, s'échappent les doux trésors de Pomone. L'espoir de l'homme est rempli : il recueille, au sein de la joie, les fruits de son industrie et le salaire de ses sueurs. Ravissantes harmonies de la nature! le soir de l'année est semblable au soir d'un beau jour. C'est le soir que l'agriculteur, l'artisan et l'artiste, lui-même, jouissent de voir achever leur travail quotidien, com-

mencé dès l'aurore, et se reposent, par de doux délassemens, jusqu'à ce que la nuit, hiver oisif de la journée, vienne arrêter la sève de leur intelligence, comme la saison des frimats retient captive celle de la végétation.

Oh! quel charme attendrissant dans ces belles campagnes virgiliennes, à l'heure où l'ombre, tombant du sommet des collines, s'allonge dans les plaines; où la fumée lointaine des hameaux s'élève au faîte du toit sous lequel s'apprête le repas du laboureur! Quelle grâce voluptueuse et mélancolique répandue sur toute la nature, dans ce moment où l'astre du jour, éteignant son flambeau dans le sein d'Amphytrite, abandonne à la douce Phébé le soin d'éclairer le monde; lorsque les soupirs embaumés de Flore se mêlent dans les airs aux fraîches haleines des zéphyrs. Alors, les derniers chants des oiseaux expirent avec ses derniers feux, sous les voûtes des bois devenus plus sombres; tandis que les troupeaux mugissans quittent à regret leurs gras pâturages au son accoutumé du chalumeau rustique, et que le taureau, fatigué de son labeur, retourne à pas lents vers l'étable, portant suspendu à son large cou le soc pesant dont il vient de sillonner la plaine. La nuit, encore indécise, vient disputer les cieux au jour douteux encore; elle s'apprête à envelopper la terre de son vaste filet coloré d'un sombre azur, pendant que le mystérieux Hespérus allume son

flambeau pour guider les pas furtifs du jeune berger vers l'objet de son amour.

Semblable à la froide vieillesse, le triste hiver déride quelquefois son visage sombre, et ne repousse pas toujours la grâce. Lorsqu'une gelée légère et brillante a épuré les airs, le soleil contemple avec joie les trésors de la neige qui réfléchit à-la-fois, et l'or de ses rayons, et le vif azur des cieux. La verdure solennelle des arbres qui ne quittent jamais leur feuillage, et le velours magnifique des humbles mousses elles-mêmes, semblent, alors, augmenter leur éclat, s'enrichir des pertes de la végétation annuelle, et se parer de son deuil. Mais, parcourons les forêts dépouillées de leurs ombrages, lorsque le givre piquant a collé ses cristaux plus purs que le diamant à leurs branches légères, et aux innombrables filets qu'Arachné vint y suspendre. Là, vous admirerez, dans une profusion d'arceaux et de guirlandes, des hardiesses et des élégances de formes qui surpassent tout ce que le génie original de l'architecture gothique, mauresque ou chinoise, a jamais inventé de plus élégant et de plus hardi. Voyez même, sur les vitres de nos habitations, ces paysages indécis et bizarres que, pendant de longues nuits, la main glacée de l'hiver y a tracés, et dont l'imagination se sert comme d'un canevas où elle se plaît à broder ses souvenirs et ses créations pittoresques. Chose admirable!

Ces images capricieuses, ce luxe récréatif des frimats, offrent, presque toujours, comme l'apparence des sites âpres et des rudes contrées où l'hiver lui-même exerce tyranniquement son empire. Vous y croiriez voir les pics de glaces éternelles des Alpes ou des Pyrénées, et les profondes forêts de sapins qui hérissent leurs flancs escarpés. Des simulacres de plantes inconnues décorent, souvent, avec une sorte de grâce toute particulière, les premiers plans de ces tableaux fantastiques; mais le ciel de Borée s'enrichit d'un spectacle plus pompeux que n'offre jamais celui qu'attiédissent les chaudes haleines de l'Eurus et du Zéphyr. C'est là que les nuits sont éclairées d'une aurore, plus brillante que le jour même, où la grâce se mêle souvent à la magnificence de la lumière zodiacale qui s'y déploie avec un luxe de nuances, de mouvemens et de configurations inconnus à nos climats tempérés.

Développez-vous donc aux regards de l'amant de la nature, belles contrées favorisées du ciel, et vous-mêmes, solitudes âpres et sauvages; les élémens de la grâce et de la beauté, ainsi que les semences du feu, sont répandus dans tous les climats. Montrez-lui vos plus beaux ornemens, ces monts gigantesques qui, ainsi que l'a dit un grand poète, pressent les enfers et fendent les cieux. Monarques sans successeurs des pays qu'ils nourrissent, les blancs frimats sont leur éternel dia-

dème; de noires forêts de vieux pins, dont les têtes hérissées s'entrechoquent au souffle des orages, sont leur ceinture royale; leur glaive, c'est l'avalanche, le torrent et la foudre. D'énormes entassemens de roches recouvrent leurs flancs comme une cuirasse impénétrable, ou comme d'inexpugnables remparts, derrière lesquels la nature se dérobe à la science ambitieuse de l'homme, et se réfugie dans ses propres secrets; mais, c'est à l'abri de ces forteresses immenses, qu'elle dispose ses vastes appareils, ses alambics, ses filtres et ses fourneaux; c'est dans ces grands réservoirs qu'elle conserve les trésors que l'urne des Naïades épanche, en cascades bondissantes ou en ruisseaux vagabonds, sur la molle courbure des collines qu'ils rafraîchissent, ou sur la plane étendue des prairies qu'elles fertilisent. Voyez cette source vive et limpide jaillir en minces filets, sans cesse épanchés et renouvelés sans cesse: son ambition semble d'abord se borner à faire briller seulement son cristal liquide, sur la fraîche verdure qui le reçoit, lorsqu'il sort de sa ténébreuse prison; mais, devenue plus confiante dans ses forces toujours progressives, elle déploie bientôt un volume d'eau considérable qui se creuse un lit profond et sinueux dans le sein de la terre. Grossi par les sources lointaines qui viennent se réunir à lui, le fleuve, orgueilleux de sa puissance, sillonne majestueusement les

continens qu'il arrose ; tantôt, promenant lentement l'indolence de ses ondes silencieuses et paisibles, entre les rives ombragées dont elles réfléchissent les tremblantes images; tantôt, en se précipitant du haut des rochers en cataractes rapides et bruyantes comme le tonnerre, dans les immenses abîmes d'où s'élève la poussière humide de leur écume blanchissante. Souvent, de ces cachots souterreins où, semblable au fleuve des enfers, il coule environné d'une nuit éternelle, il ressort, et, de nouveau, paisible et bienfaisant, il se hâte, enrichi de tous ses trésors, d'en verser incessamment le tribut aux mers insatiables qui les engloutissent sans retour. Mais quels tableaux présentent à l'imagination ces mers elles-mêmes, vaste miroir où l'hémisphère des cieux vient se peindre avec tous les astres qui l'éclairent, avec ces franges de pourpre, d'or et d'azur, ou avec ces teintes nébuleuses dont se colorent ces amas de nuages errans qui, semblables aux mobiles et vaines pensées des hommes, s'y forment, s'y évanouissent et s'y renouvellent sans cesse, pour s'y évanouir encore de nouveau; ces mers, image immense et bornée de l'infini, dont les flots, alternativement furieux et tranquilles, sont à-la-fois l'emblème des orages du cœur et du calme si souvent trompeur qui leur succède. Tous ces grands spectacles ne se déploient pas sans une espèce de grâce pompeuse et riante,

ou douce et majestueuse, ou sévère et imposante, qui s'adresse plus directement peut-être à nos facultés affectives qu'à notre admiration; car, non-seulement nous aimons ce qui est grand et ce qui est beau dans la nature, mais il y a même toujours, dans ce qu'elle nous offre de terrible, quelque chose qui n'est point ennemi du cœur de l'homme, et qui y touche de plus près qu'à son intelligence. Toutes les grandes puissances de la nature, en action, ont des consonnances avec nous; c'est ainsi que les ravages des torrens, les explosions des feux souterreins et les fureurs des tempêtes, ne nous émeuvent jamais d'une terreur sans mélange, et qu'il y a souvent une part pour la jouissance dans tout ce qui semble devoir en tarir la source. Interrogeons une de ces puissances redoutables, le volcan, lorsque des larges crevasses de ses flancs, et de sa bouche fulminante, il vomit, en rugissant, ses entrailles fondues, et ces trombes de cendres et de fumée, de roches et de flammes, qu'il élève comme une colonne, du fond de ses cachots jusqu'à la voûte des cieux. Que l'on se représente, si l'on peut, les apparitions simultanées de toutes les formes les plus extraordinaires; toutes les magnificences et tous les contrastes des couleurs; les jeux les plus piquans et les caprices les plus singuliers de la lumière, sillonnant et redoublant à-la-fois les noires épaisseurs des ombres; toutes les métamorphoses

de l'onde, toutes les combinaisons des sons, toutes les agitations de l'air dans la lutte terrible que tous les élémens se livrent; que l'on se figure ces globes de fumée olivâtre et sanglante, dont les vastes flocons, dans leur élan rapide et l'un par l'autre poussés, se pressent en volutes mobiles, ou se déploient en spirales immenses; ces jets éblouissans, ces gerbes scintillantes, ces lueurs sombres, colorées ou livides qui rassemblent, en les supposant reflétées de la lumière lugubre des enfers, les nuances innombrables de l'écharpe d'Iris; que l'on suive de l'œil ces larges rubans de feux métalliques qui, du cratère du volcan, roulent avec eux l'incendie qui embrase les villes, jusqu'à la mer indignée de leur céder ses rivages; que l'on prête l'oreille aux craquemens des rocs éclatés, arrachés à leurs bases et lancés par les balistes et les catapultes de ces brûlans arsenaux, à des hauteurs où la vue ne peut atteindre. Ecoutez ces sifflemens aigus de l'irruption des vents dans ces cavernes ardentes; ces roulemens sourds, ces secousses aveugles des foudres de l'abîme qui répondent aux détonnations des foudres du ciel; ces murmures insolites, inouïs et indéfinissables de la terre frémissante, prête à s'entr'ouvrir comme une vaste tombe sous ses pâles habitans, et à engloutir à jamais avec eux leurs vains monumens et leurs frivoles espérances. Par intervalle, ces terribles harmonies et ces discordances assour-

dissantes se taisent; mais c'est le silence farouche qui succède un instant aux imprécations; c'est le repos effrayant et momentané que la soif de la vengeance et la rage, elles-mêmes, conseillent à la lassitude dans ces combats mortels de deux ennemis irréconciliables. Joignez à ce tableau la lune pâle et vacillante au sein des vapeurs rougeâtres de l'atmosphère, et dont les rayons émoussés et tremblans viennent expirer sans force sur les flancs de l'incendie, comme les tendres plaintes et les inutiles supplications d'une timide beauté expirent aux pieds de guerriers acharnés et rivaux qui se disputent sa possession, le fer à la main, dans une ville embrasée, théâtre sanglant de leurs brutales fureurs. Tel fut le spectacle imposant et solennel que le savant et courageux Pline osa contempler, au pied même du Vésuve, et dont il fut l'illustre et malheureuse victime.

Sans doute de telles scènes, qui inspirent au plus haut degré la pitié et la terreur, repoussent, dans la réunion effrayante de leurs beautés redoutables et de leurs sublimes horreurs, l'idée de toute association avec la grâce; cependant demandons aux poètes, aux peintres et aux harmonistes qui ont pu en être les témoins, si, au milieu de leurs plus grandes frayeurs et de leurs émotions les plus vives, ils n'éprouvèrent pas le besoin impérieux d'admirer; si, dans cette situation, unique-

ment occupés de l'objet de leur enthousiasme et oubliant leurs propres dangers, ils ne furent point ravis jusqu'à l'extase. Qu'ils nous disent si cette admiration rapide, impétueuse et avidement attentive, à laquelle ils se livraient, ne laissa place dans leur esprit à aucune pensée d'observation qui leur fit découvrir, dans le détail de ces grands bouleversemens, quelques combinaisons et quelques rapports de formes, de sons, de mouvemens et de couleurs qui ne fussent point totalement étrangers ou invinciblement opposés au charme de la grâce. Abstraction faite de l'idée du ravage et de la destruction qui les accompagnent, ne peut-elle se trouver dans le développement de plusieurs des phénomènes particuliers qui entrent dans l'ensemble de ce grand phénomène? Les spectacles magiques de la pyrotechnie, innocente imitation des terribles feux volcaniques, déployent-ils donc, sans aucune espèce de grâce, et ces guirlandes de flammes qui se jouent dans la verdure des bosquets, et ces astres volans qui décrivent des courbes élégantes dans la nuit qu'ils sillonnent, et font pâlir l'éclat des plus brillantes étoiles et de la sœur de Phébus elle-même, en s'épanouissant dans les cieux? L'artiste pourra-t-il moins que ne peut l'artisan, le peintre moins que l'artificier? L'imitation inventive du génie fera-t-elle moins d'effet sur les initiés aux secrets poétiques des beaux-arts qu'une imitation servilement matérielle? La pein-

ture s'emparera donc avec succès de ces analogies : elle saura prêter à l'atmosphère olympique elle-même quelques-unes des innombrables combinaisons d'effets et de couleurs que lui aura offertes le spectacle des feux de l'abîme; elle transportera par la pensée ces nuages de vapeurs sulfureuses qu'il exhale, comme ceux qui s'engendrent de l'explosion de nos foudres de guerre, condensés, agglomérés ou déployant les formes à-la-fois les plus agréables et les plus majestueuses, souvent colorés des nuances les plus suaves et les plus délicates; elle les transportera, dis-je, par l'imagination, dans les régions éthérées qu'habitent les immortels, et, par le prestige d'un pinceau raisonné jusque dans ses licences les plus hardies, à l'aide de modifications judicieuses, elle les rendra dignes de servir de base au trône de Jupiter et de porter légèrement le char aérien de la reine des Amours. Dans l'intermittence des bruits terribles du volcan, qui peut-être ont fourni le modèle de graves accords, de savantes dissonances et de contrastes hardis aux Gluck, aux Sacchini et aux Méhul, pour leurs orages et leurs tempêtes d'orchestre, ces grands artistes n'ont-ils pu recueillir quelques sons semblables à de doux et plaintifs accens, à de tendres murmures, à des élans passionnés? La poésie, qui réunit tous les arts et qui peint toute la nature, n'a-t-elle jamais pu saisir ces mêmes élémens aper-

çus par les peintres et par les musiciens, en nourrir ses inspirations, y puiser des comparaisons brillantes, et en enrichir l'harmonie imitative de ses expressions ? L'abeille compose son miel des sucs les plus amers; l'étincelle électrique peut jaillir du choc des glaces. Quelquefois un fruit savoureux, rempli d'un breuvage parfumé, rafraîchit les lèvres brûlantes du noir habitant des tropiques, au milieu d'une forêt de poisons.

Si quelques-uns des élémens de la grâce physique peuvent apparaître, au sein même de ces grandes convulsions, à l'œil observateur qui saura les y démêler, avec quelle profusion ne se présenteront-ils point à lui dans ces scènes d'harmonie et de bonheur que lui offrira une nature constamment amie de l'homme et sans cesse attentive à prévenir ses besoins et ses plaisirs; dans ces contrées neuves où elle étale fièrement ses vierges beautés et la surabondance de sa grâce sauvage ? Là, sont ces forêts nées avec la terre qui les porte, et qui ne périront qu'avec elle; ces végétaux gigantesques, rois de la solitude, s'élançant d'une rive à l'autre au-dessus des torrens qui, sous des dômes toujours verts et des guirlandes toujours fleuries, roulent en grondant leurs flots indisciplinés. Ici, de riantes savanes, déroulant leurs tapis de verdure et leurs ondes de fleurs, vont se perdre dans un horizon immense qui semble être la première marche de

l'escalier des cieux. Le fils du désert, le front orné de plumes éclatantes, aussi léger que le chevreuil qu'il poursuit, tend son arc avec grâce, tandis que la jeune Indienne balance mollement le berceau de son nouveau-né aux branches flexibles de l'érable... Mais laissons tracer ces délicieux tableaux au sublime écrivain qui a si éloquemment et si naïvement peint la fleur du désert et les grâces de la cabane.

Jusqu'ici nous avons parlé de la grâce en général; nous l'avons considérée comme l'effet d'une heureuse organisation dans l'homme, ainsi que dans toutes les espèces qui lui sont inférieures. Nous l'avons considérée, en outre, comme un attribut de la beauté des sites divers qu'offre le globe habité, et des phénomènes de la nature physique; tâchons présentement de dire ce qu'elle est, et comment elle se manifeste dans les productions des arts, de ceux surtout qui ont le dessin pour base.

La civilisation a produit le desir de plaire; lui-même a donné naissance à cette espèce de grâce qui rehausse le mérite des ouvrages des artistes, et qui en fait le plus doux charme. L'art de converser n'existe point parmi les sauvages; un poète illustre en a tracé les règles avec une grâce qui ne pouvait être égalée que par celle qui rendait sa personne si aimable dans les sociétés brillantes, et plus encore dans le cercle restreint de l'amitié intime. En parlant et en écrivant sur la grâce, il en était le plus

parfait modèle : c'est principalement aux hommes de lettres, surtout lorsqu'ils sont en même temps hommes du monde, qu'il appartient d'apprécier toute celle qu'il a répandue dans ses ouvrages. Virgile, Racine, La Fontaine et le malin vieillard de Ferney, en avaient aussi reçu le don. Ces grands poètes fournissent la preuve que la grâce se plie à tous les caractères, comme l'onde et la flamme se moulent sur toutes les formes et suivent les directions les plus opposées. Laissons les Grétry, les Paisiello, les Cimarosa nous instruire sur les règles de l'art d'Amphion, ou nous charmer par leur mélodie pleine de grâce. Les yeux, capables d'être charmés par la grâce de la peinture et de la danse, accompagnent ordinairement des oreilles sensibles à celle de la poésie et de la musique. Tout, dans les beaux-arts, est harmonie et fraternité. « La poésie, disait Voltaire, est la musique de l'âme ». Ne pourrait-on pas dire que la musique est la poésie des sens, puisqu'il est incontestable qu'elle a plus d'empire sur les sens que les autres arts, et que c'est par des excitations nerveuses et directes qu'elle produit les effets les plus puissans? La médecine, l'art militaire, l'éloquence, la poésie, la sévère philosophie, l'auguste religion elle-même, ont demandé à la musique des impressions sensuelles qu'elles ne pouvaient recevoir d'ailleurs. « L'orgue, a dit Gresset, attire l'impie étonné dans nos tem-

ples ». La harpe de David calmait les fureurs du sombre Saül, et, tandis que la cithare de Tyrtée enflammait les héros de la Grèce, les législateurs proscrivaient le mode efféminé de la Lydie et bannissaient de la lyre les cordes de la volupté. Aucune espèce parmi les animaux ne peut avoir l'instinct de la poésie, de la peinture et de la danse: plusieurs d'entre elles semblent avoir reçu celui de la musique. Philomèle ne charme pas les seuls habitans des bois. L'oiseau doré des Canaries sait répéter avec grâce les sons cadencés de nos virtuoses; le serpent d'Epidaure redresse sa tête attentive, il enroule, en frémissant de plaisir, ses mobiles anneaux autour de la lyre d'Apollon, lorsque le dieu, armé de son archet d'or, en tire des accords mélodieux.

La danse n'a pas moins d'empire que la musique: elle précise davantage ses idées, et, par une imitation plus directe de la nature, elle est susceptible d'une expression plus déterminée et d'une grâce moins vague; car, par *danse*, nous n'entendons pas ici l'art oiseux de former des pas difficiles qui n'expriment rien; mais l'art expressif de la pantomime, l'art dans lequel les Pylade et les Bathylle avaient déployé des grâces si naïves et si éloquentes aux yeux de la cour alors la plus délicate et la plus polie de l'univers. Les danses modernes de l'Italie et de l'Espagne peuvent, mieux peut-être que celles des autres pays, nous donner une idée du genre

qui avait rendu les danseurs de l'antiquité si célèbres. La danse, chez les anciens, s'était emparée de toutes les passions dont elle savait exprimer et les élans terribles et les nuances délicates. Témoin cette célèbre pyrrhique que dansèrent peut-être les Spartiates en marchant aux Thermopyles, et cette fameuse pantomime, appelée la Léda, dont Juvénal nous a peint les effets voluptueux sur l'imagination égarée des matrones romaines. Mais, si l'idée de la grâce se lie si naturellement à l'art des Sacchini et des Vestris, comment expliquerons-nous sa présence dans les productions silencieuses et immobiles de l'art sévère des Vitruve et des Bramante? Et, cependant, qui peut nier la grâce qui transpire pour ainsi dire de tant de monumens antiques et modernes, et des ruines elles-mêmes. Les temples de l'Egypte, sombres, gigantesques, d'une forme simple et austère, repoussent la grâce loin du sable aride qui les porte et des solitudes muettes qui les entourent: la Grèce élégante a donné à la physionomie de ses temples un caractère plus aimable. Il semble que la divinité de Vénus ait empreint de la grâce qui lui était personnelle, les temples où elle était adorée. Ne peut-on pas dire que le caractère poli, galant, aventureux, plein d'une grâce romanesque, enfin, des anciens Maures d'Espagne, se retrouve dans le caractère riche, hardi, élancé et capricieux de

leur architecture? Certes, on ne peut concevoir que ce fussent des prêtres égyptiens qui fissent fumer l'encens dans les temples de la molle Ionie, ni que l'Alhambra ait jamais été la demeure de Lycurgue et de ses rigides Spartiates, ou des rois barbus de l'ancienne Rome.

Loin donc de bannir l'architecture de l'empire universel de la grâce, reconnaissons combien sa présence ajoute de charmes à une multitude d'élégans édifices, depuis les temples de la divinité jusqu'aux plus modestes habitations des hommes. N'est-ce point la grâce qui combine dans celles-ci ces variétés, ces oppositions douces de formes, de couleurs, d'ameublemens; ces distributions commodes qui se prêtent aux usages et semblent aller au-devant des besoins, des jouissances et même des caprices de l'homme civilisé? Et, dans les temples, n'est-ce point elle encore qui met en harmonie l'âme pieuse avec les intelligences célestes, tantôt en excitant en elle le ravissement de l'enthousiasme, tantôt en la plongeant dans le silence extatique de l'adoration.

Cependant, il faut reconnaître que c'est avec la peinture et la sculpture que la grâce s'identifie et se plaît davantage. Parlerons-nous de Raphaël, du Corrège, de Lesueur, ces modèles inimitables de naïveté, de grâce et de simplicité? Mais, *Cui non dictus Hylas?* Qui, dans le monde éclairé, n'a

point entendu parler de ces noms qui sont devenus l'héritage de l'univers et de l'avenir? Que reste-t-il à dire de neuf sur le caractère divin des vierges de Raphaël; sur le charme parfait, le moelleux exquis du pinceau du Corrège; sur l'ingénuité candide des pensers et des expressions de Lesueur? Les paysages du Bourdon, de Salvator, du Guaspre, se font remarquer par une grâce inculte et souvent originale. Une grâce fière et sauvage ajoute quelquefois à la beauté barbare des guerriers qu'anime le souffle du génie audacieux de Jules Romain. La grâce superficielle de l'Albane et du Guide semble ne s'adresser qu'aux yeux; celle du Parmesan, parée et coquette, paraît vouloir plaire à l'esprit. La raison sourit à la grâce simple et sévère du Poussin. A-la-fois noble et tendre, naïve et relevée, la grâce de Raphaël agrandit l'âme et pénètre le cœur; seule, elle peut exciter ces extases qu'il n'est donné qu'aux génies privilégiés de faire naître: telle devait être sans doute la grâce qui brillait dans les tableaux d'Apelles, le Raphaël de l'antiquité. Nous pouvons nous en faire une idée d'après le système de composition des peintres grecs, la naïveté noble des expressions de leurs figures, l'élégance ou la gravité de leur style, et je ne sais quelle simplicité auguste et touchante qui émane sans doute de la perfection du génie, mais à laquelle les vieux siècles ont ajouté le prestige de

leur vernis mystérieux : c'est ce même génie qui a enfanté le peu de peintures antiques qui sont venues jusqu'à nous ; ces bas-reliefs et ces camées admirables avec lesquels les tableaux des Zeuxis et des Protogènes devaient avoir, ce nous semble, beaucoup de rapport; enfin, ces inimitables statues qui attesteront éternellement la prééminence des artistes grecs sur tous ceux qui ont vécu avant eux et depuis eux jusqu'à nos jours.

Si l'on veut méditer les plus belles antiques. . .
. . . . *

Voyons à présent comment, chez les Grecs, les poètes ont dépeint, les artistes ont représenté le plus grand des fils de Jupiter, le plus beau des dieux, le dieu des arts et de la lumière, le conducteur et le père des muses, l'interprète du présent, du passé et de l'avenir.

Mais que nos auditeurs bienveillans et que le dieu lui-même, daignent nous pardonner si nous osons hasarder d'esquisser, d'après ses traits célestes, une faible image qui ne peut être que l'ombre informe et décolorée de ses perfections; qu'ils nous permettent de relever avec respect,

* Il existe ici une lacune dans le manuscrit. On voit, par ce qui suit, que Girodet après avoir parlé, en général, du sentiment qui dirigeait les statuaires grecs, avait développé ses idées par la description des plus belles statues. La feuille qui contenait sa théorie n'a pu être retrouvée.

P. A. C.

pour la replacer à ses pieds, une feuille légère, détachée des guirlandes majestueuses dont l'immortel Winkelmann et l'immortel Delille ont, de son propre aveu, couronné ses autels.

De toutes les divinités de l'antique Olympe, celle qui présidait aux arts devait obtenir d'eux, pour elle-même, le plus beau des chefs-d'œuvre qu'elle leur inspirait sans cesse. Le ciseau grec dégagea d'un vil bloc le radieux vainqueur du ténébreux Python, et les peuples émus firent fumer l'encens dans ses temples. Le génie reconnaissant du dieu voulut sans doute conserver à l'enthousiasme de ses favoris et à l'admiration des générations les plus reculées, l'image sublime qui avait le plus honoré son culte et fait respecter ses oracles. La main du temps, cette fois généreuse, seconda ce noble projet, en enveloppant le précieux dépôt qui lui était confié, des voiles silencieux de l'oubli, jusqu'aux jours marqués par les destins pour sa restitution. Vainement les torrens destructeurs de la barbarie renversèrent à ses pieds et engloutirent, dans les profonds bourbiers de l'ignorance, les débris amoncelés des chefs-d'œuvre de la Grèce: le plus admirable peut-être de tous ceux qu'elle avait enfantés échappa à leur fureur. Ils ne l'aperçurent point et ne purent l'offenser. D'autres types de ce brillant fils de Jupiter, moins parfaits, mais dignes encore de nos plus doux hom-

mages, furent enfin exhumés, ainsi que l'Apollon Pythien, de cette poussière léthargique dans laquelle ils gisaient ensevelis depuis plus de dix siècles; ils en sortirent vainqueurs, comme jadis ils étaient sortis d'une masse inerte et grossière à la voix toute-puissante du génie, sans avoir presque rien perdu de ces trésors de beauté, de grâce et de majesté, dont ils charmaient tous les yeux et subjuguaient tous les cœurs. Le même dieu qui autrefois ramenait les beaux jours, peut encore, parmi nous, inspirer de beaux vers. C'est à son aspect sublime qu'un poète pourrait encore s'écrier avec Virgile :

« Le dieu, le dieu paraît : éloignez-vous, profanes. »

Comme la tige du palmier de Délos s'élève sur les jeunes rejetons qui croissent sous son ombrage, la statue de l'immortel domine sur la plus haute stature humaine : ses nobles et imposantes proportions sont coordonnées par l'élégance elle-même. Le dieu paraît, et la conscience qu'il a de sa divinité, transpire dans son port élevé, dans sa démarche altière. Ce n'est point un fluide corruptible qui circule dans ses membres souples et forts, sveltes et vigoureux, et qui fait respirer cette poitrine superbe. Ce ne sont point des muscles endurcis par les travaux athlétiques ou énervés par les voluptés terrestres qui les font mouvoir; la

perfection humaine, elle-même, n'oserait en approcher. Moelleusement dessinés, mais correctement circonscrits dans les courbes harmonieuses qui en modulent les formes élastiques, ce corps aérien, qui ne pèse point sur la terre, s'alimente continuellement aux sources vivifiantes des esprits ignés qui le pénètrent de toutes parts. La surabondance de son immortelle vie, saturée de l'ambroisie la plus suave, abreuvée du nectar le plus pur, y fait épanouir sans cesse une jeunesse inaltérable, semblable, comme l'a dit le poète Winkelmann, à l'éternel printemps des Champs-Elyséens. Sa belle tête se relève noblement vers le ciel, d'où lui viennent ses inspirations prophétiques. Quelle douce fierté et quelle prescience de l'avenir rayonne dans ses yeux comparables à ceux de la reine des déesses! On croit voir errer l'onctueuse et irrésistible persuasion sur cette bouche ondulée d'où s'exhalent, tour-à-tour, les chants mélodieux, les paroles enflammées du génie et les oracles mystérieux du destin. Telle que les souples rameaux du pampre, sa chevelure ondoyante s'entrelace, se noue et se relève, avec une majesté ravissante, sur le sommet de ce front poétique qui rappelle, en des traits plus doux, le front auguste et profondément penseur du grand Jupiter. Elle serpente négligemment au haut de ses joues aussi arrondies que celles du beau Bacchus, et se déploie enfin autour de son

col voluptueux en boucles vagabondes qui semblent mollement agitées, et par l'haleine embaumée des zéphirs, et par l'enthousiasme divin de ses pensées...

Soit que, dans son vol léger, sillonnant l'azur des cieux d'une longue trace lumineuse, le dieu s'élance des forêts sacrées de la Lycie vers son île maternelle, ou que, sur les rives ombragées du Permesse, il préside le chœur des muses attentives et ravies par la douceur de ses chants; soit que, dans sa marche rapide, il fasse retentir le carquois sonore qui brille sur ses épaules, et que, du haut de sa victoire, dans le transport de sa joie superbe, il lance les foudres de ses yeux sur le monstre qu'a terrassé sa flèche inévitable; soit, enfin, qu'ayant déposé les traits vengeurs et suspendu sa lyre aux branches du laurier dont les tendres rameaux le couronnent, voluptueusement appuyé, son bras droit relevé sur sa tête, il se recueille profondément et concentre son âme sublime dans la pensée de son triomphe; soit qu'il médite l'obscur avenir, ou qu'il rêve ses nobles amours: oui! l'aimable Apollon est toujours le plus beau des immortels. La grâce ineffable, comme une vapeur éthérée, émane de ses plus légers mouvemens et du repos même absolu de son action.

C'est en présence de ces hautes merveilles de l'art que l'artiste et le poète, saisis d'un saint en-

thousiasme, s'abandonnent à la divinité dont ils sont pleins. Elle les subjugue et les entraîne avec elle, loin de la terre, dans les régions intellectuelles ; elle les transporte, tantôt dans les rians bosquets de Claros, tantôt sur la double cime du Parnasse, si périlleuse et si difficile à gravir; elle les fait pénétrer dans ce sanctuaire impénétrable au vulgaire profane. Là ils implorent, de la voix des trépieds fatidiques, les oracles qui leur promettent la gloire comme le noble prix de leurs veilles; là, dans leur délire extatique, la majesté du dieu se manifeste à eux dans toute sa pompe, sa grâce céleste les enivre de tout son charme; ses inspirations les embrasent, et sa divinité tout entière se reflète dans leur génie.

Sans doute, il a pu franchir les barrières de l'empyrée, celui dont le ciseau créateur sut exprimer et révéler à l'œil mortel les formes idéales du plus séduisant et du plus beau des fils radieux de l'Olympe; celui qui, nouveau Prométhée, osa dérober une seconde fois le feu du ciel, et dont le génie dota son art sublime de ce larcin audacieux.

Belle comme le premier rayon d'un beau jour, fraîche comme le bouton entr'ouvert de la rose naissante, brillante comme la perle humide que l'aurore matinale dépose en souriant sur le sein embaumé de Flore, quelle est cette jeune déité dont le geste timide et le front virginal expriment

si délicieusement la candeur naïve? Vêtue de sa seule innocence, le premier sentiment qu'elle paraît éprouver est celui de la pudeur; son premier mouvement est celui de la grâce. Quelles proportions sveltes et légères dans sa stature élégante et majestueuse! Quels doux contrastes et quelle suave harmonie dans les contours fluides, dans les formes moelleuses et fermes de ses membres délicats! Couronnée de ses tresses blondes et bouclées dont les molles sinuosités imitent les tiges errantes et flexibles du lierre, sa tête ravissante, surmonte, comme le chapiteau d'une colonne d'albâtre, un col aussi rond, aussi souple et aussi éclatant que celui du cygne divin qui séduisit la jeune épouse de Tyndare. Son sein, semblable au fruit arrondi dont la Perse a doté nos climats, paraît se soulever et doucement palpiter de desir et d'espoir. Un sublime et tendre enthousiasme est l'impression rapide que produit sa présence. A ces traits, qui pourrait méconnaître la mère des amours, la souveraine absolue des cœurs, la déité qui tient asservis sous ses lois, et les hommes, et les dieux, et tout ce qui respire? Oui! c'est toi-même, ô divinité redoutable et charmante, ô Vénus! toi dont la grâce magique sait amollir les âmes les plus féroces, dompter les monstres les plus cruels et leurs vainqueurs eux-mêmes. La belle reine de Lydie avait sans doute emprunté ta ceinture,

lorsqu'à son seul aspect, elle vit tomber des invincibles mains d'Alcide cette terrible massue dont nul bras mortel n'eût jamais pu même soulever l'énorme poids. Tu parais, et la fureur du farouche dieu de la guerre expire comme le flot gonflé d'écume sur une molle arène: un nuage d'amour se répand sur ses yeux enflammés, et le glaive homicide s'échappe de sa main frémissante. Tu peux d'une larme éteindre la foudre qui repose sur les genoux de Jupiter; tu peux d'un soupir arracher à son bras tout-puissant le sceptre protecteur des mondes; tu peux d'un seul regard rasséréner ces noirs sourcils dont un des moindres mouvemens fait trembler l'univers ébranlé sur ses pôles.

Mais, où le statuaire qui a modelé ton image sublime t'avait-il vue? S'était-il caché, pour t'admirer, sous les ombrages discrets de l'Ida, lorsque tu vins y dévoiler tes charmes, et que la sagesse et la puissance, tes rivales altières, malgré leurs fiers ressentimens, excusèrent peut-être Pâris dans leurs cœurs, de t'avoir adjugé le prix de la beauté? Ou, était-il porté sur la croupe des Tritons agiles, lorsque tu sortis, pour la première fois, du sein orageux d'Amphytrite, et qu'en présence de l'Olympe charmé et des cieux éblouis de ta grâce nouvelle, tu t'élevas majestueusement sur l'onde azurée comme un lis virginal sur la molle

et riante verdure des prairies? Avec quel art inimitable il a su peindre, avec le marbre, tes yeux chastes et voluptueux, discrets et cependant éloquens interprètes de tes sentimens les plus intimes; tes yeux à demi voilés de leur longue paupière, dont le vague et humide regard invite à espérer tout ce que ta bouche plus timide n'ose promettre encore! Quelle suavité il a répandu sur ces lèvres demi-closes qui semblent, en s'entr'ouvrant, aspirer la pure essence des félicités célestes, et proférer, en invoquant tout bas les heures trop lentes du plaisir, les paroles mystérieuses de l'attente du bonheur, plus douces que le bonheur même; ces lèvres parfumées dont l'ineffable sourire est la joie de la nature, et fait seul la compensation de tous les maux échappés de la boîte fatale de Pandore....! Tu as vu, déesse puissante, tu as vu l'antiquité entière prosternée aux pieds de tes images adorables. Combien de fois elles ont dû enflammer du plus violent amour une jeunesse ardente et impétueuse, et réveiller même les vives étincelles assoupies sous les cendres glacées de la vieillesse. Aujourd'hui tes autels ont disparu, tes temples ont péri; mais l'homme t'en a élevé dans son cœur de plus doux pour ta gloire, et qui sont impérissables. Ta divinité ne respire plus l'encens matériel des peuples trop crédules; mais ta grâce et ta beauté qui survivront à jamais aux supersti-

tions, seront éternellement adorées par les nobles amans de la nature et des arts.

Mais, ô belle Vénus! que ces accens solennels dont résonnaient en ton honneur les lyres sacrées du sublime Homère et du tendre Virgile, ou qui s'échappaient des badinages immortels du délicat Anacréon; que ces hymnes passionnés que l'amour avait confiés lui-même aux cordes brûlantes de la muse de Lesbos, et qui s'exhalaient vers toi comme un parfum délicieux, ne te fassent point dédaigner nos faibles hommages! Si tu t'es réjouie de te reconnaître aussi belle que toi-même dans les traits que le divin Apelle et le divin Praxitèle empruntèrent à tes perfections, tu n'as point l'orgueil du Macédonien qui ne permettait pas à des pinceaux vulgaires de retracer son image héroïque. L'indulgence est à-la-fois un des plus beaux attributs et un des plus doux bienfaits de ta beauté. Mais nous, puisque nous ne pouvons atteindre, en te célébrant, à des accens dignes d'être écoutés dans les régions éthérées que tu habites, cessons nos éloges indiscrets: le silence de l'admiration est la voix de l'enthousiasme accablé par la perfection de l'objet qui l'enflamme. Que savons-nous, d'ailleurs, si les maîtres de la lyre eux-mêmes n'ont point en te louant blessé ta modestie, puisque la grâce, compagne inséparable de la beauté, est toujours elle-même accompagnée de la pudeur

craintive. Semblable à la chaste vierge dont la timidité se dérobe à l'empressement de tout ce qui l'honore, elle se réjouit en secret d'être admirée ; mais elle abaisse son voile en rougissant, lorsqu'elle entend, même à demi-voix, murmurer ses louanges.

FIN DE LA DISSERTATION SUR LA GRACE.

DE L'ORIGINALITÉ
DANS LES ARTS
DU DESSIN.

DE L'ORIGINALITÉ

DANS LES ARTS

DU DESSIN. *

S'IL est vrai que l'idée générale attachée au mot *originalité*, excite une foule de sensations particulières, qui prennent leur source dans l'action qu'exercent sur nous les seuls objets empreints d'une physionomie neuve et d'un caractère prononcé, des auditeurs éclairés, tels que ceux que réunit aujourd'hui cette enceinte, trouveront difficile, sans doute, pour celui qui essaie d'approfondir les causes de ces sensations et d'en distinguer les nuances délicates, de leur en présenter l'analyse revêtue d'expressions qui puissent, à-la-fois, et leur en développer le principe, et réveiller en eux le sentiment de leurs propres impressions.

Une création d'idées neuves, un emploi d'idées

* Ce discours a été lu par Girodet, le 24 avril 1817, dans la séance annuelle et publique des quatre académies. P. A. C.

même généralement adoptées, mais combinées d'une manière ingénieuse, inattendue, extraordinaire; un maniement particulier, mais sûr, mais toujours raisonné des instrumens de l'art; une direction libre, une indépendance dans l'emploi des ressources de ce même art, signes certains de cet instinct rapide qui précède la réflexion même dans l'invention d'un sujet, fixe le jugement dans l'exécution, et guide encore le goût dans la perfection de l'ensemble: tels sont, à ce qu'il nous paraît, et le principe générateur, et les caractères distinctifs de l'originalité.

C'est le principe de cette qualité essentiellement native qui, en soumettant impérieusement le besoin et les moyens de créer, chez l'artiste, à la mesure de puissance de ses facultés morales, et même au degré d'énergie de ses forces physiques, détermine la physionomie de son talent: telle est la puissance de son action, que, malgré l'influence toujours agissante et presque irrésistible des goûts, des opinions et des systèmes établis, le génie, né fortement original, reste constamment original.

« Chassez le naturel il revient au galop, »

a dit un poète; et si ce naturel est inflexible, de cette lutte de l'artiste contre son siècle, c'est l'artiste qui sort vainqueur.

Eh! n'a-t-on pas vu souvent le génie, semblable au torrent qui rompt ses digues impuissantes, terrasser la foule conjurée des faux principes et des systèmes absurdes, et, nouvel Hercule, rester debout sur l'hydre aux cent têtes? Quelquefois aussi, transfuge des saines doctrines, et opiniâtrément renfermé dans une sorte de misanthropie volontaire de talent, on l'a vu produire, par une marche rétrograde de l'art, des ouvrages dignes encore d'une haute estime, mais qui, comme étrangers aux progrès de leur siècle, et trop différens des productions d'un goût plus mûr, ont dû paraître, parmi elles, comme des espèces de sauvages au milieu d'un peuple policé?

A de certaines époques, l'art, encore adolescent et entravé par son inexpérience, ou frappé dans sa maturité, tantôt de spasmes convulsifs, tantôt de vapeurs léthargiques, impatient de prendre son vol ou de secouer ses chaînes, semblait invoquer l'appui d'un guide ou implorer l'assistance d'un libérateur. Ainsi, lorsque la peinture à demi enveloppée des langes de la barbarie, n'osant se confier à son essor timide, restait emprisonnée dans ces contours arides et secs où la retenait une étude minutieuse, le génie puissant et sublime de Michel-Ange étendit l'empire du dessin dans une région idéale, inconnue avant lui, et dont il semble seul avoir parcouru l'espace et fixé la limite; ainsi, dans

ces jours de décadence où Rome put déjà prévoir la chute rapide de son école, notre illustre Poussin, toujours inaccessible aux séductions contagieuses de l'exemple, par l'estime profonde que commandaient ses conceptions nobles et sages, par l'autorité de son jugement et de sa renommée, réconcilia un instant la peinture avec la raison.

Si telle est la vertu, si tels sont quelquefois les miracles de la puissance d'un génie original, tels ne sont point les effets de cette originalité factice, de tous les vices qui peuvent corrompre l'art, le plus déplorable, le plus fastidieux et toujours le plus incurable. De tout temps et dans toutes les écoles, on a vu des artistes qui, privés par une nature ingrate de toutes les facultés du talent, et cependant dévorés d'une ambition aveugle, se sont condamnés, par calcul, au tourment continuel de n'enfanter que pour eux seuls des conceptions extravagantes, également éloignées des sévères beautés de la raison et des grâces légères de la folie.

Mais l'originalité vraie, que nous appelons native, qui résulte d'un entraînement irrésistible de l'artiste, peut quelquefois se faire pardonner ses écarts et plaire même encore par ses excès, tant l'expression du naturel a de charmes! Le génie ressemble alors à un arbre vigoureux dont la sève surabondante s'égare dans un luxe de végétation souvent, il est vrai, bizarre, mais qui ne se montre

cependant jamais sans une espèce de grâce sauvage , mille fois préférable à ces redressemens symétriques que peut lui imposer une culture tyrannique et mesquine. Les ouvrages de Michel-Ange, de Jules Romain et ceux de Rubens, offrent des exemples frappans de cette espèce d'originalité fière et impétueuse qui, dédaignant tout appui étranger, et forte de sa seule puissance, agit, non avec le projet calculé, mais avec le besoin impérieux de n'écouter que ses seules inspirations, presque sans égard pour les règles établies. C'est à de tels maîtres, mais ce n'est qu'à eux seuls qu'il appartient de faire admirer , quelquefois autant que leurs beautés mêmes, les brillantes erreurs de leur génie.

Toutefois, si l'art trop téméraire ose dépasser ces limites, il n'offre plus que des idées absurdes et des images incohérentes, semblables aux rêves d'un malade, selon l'expression d'Horace, et qui blessent également les yeux et la raison. Pour n'en citer qu'un seul exemple, nous nous bornerons à rappeler quelques-unes des compositions du célèbre Callot. L'imagination de l'artiste, véritable chaos, semble alors n'enfanter que dans les convulsions du délire ; et la monstrueuse originalité de ses produits indigestes, loin de pouvoir jamais atteindre à la vraie gloire, n'obtient pas même toujours les tristes honneurs attachés à la célébrité du ridicule.

Les extrêmes se touchent dans les arts comme dans la nature; et s'il existe un petit nombre de chefs-d'œuvre sublimes, il est une foule de productions avortées qui, dans une échelle toujours décroissante de vertus et de forces vitales, finissent par des espèces de fantômes informes et sans couleur. Tels sont, pour la plupart, les ouvrages nés d'une servile imitation, ouvrages malheureux, ombres froides qui s'évanouissent à l'aspect des œuvres du génie, comme de pâles météores devant l'astre du jour; et cependant ces imitateurs, aussi obstinés que le vrai talent est courageux, malgré leurs vains efforts, malgré leurs tristes chutes, n'ont jamais pu se convaincre encore que le char du génie qui aime à se frayer des sentiers nouveaux, ne s'est jamais traîné dans les ornières de la routine; et qu'enfin, pour atteindre l'aigle dans les cieux et contempler comme lui le soleil, il faut avoir et ses yeux et ses ailes.

C'est par l'observation des ouvrages des grands maîtres, plus que par les théories, qu'on peut se former une juste idée de cette originalité louable, la seule qui ait le droit de plaire, d'attacher et de captiver pour toujours. Hardie, mais prudente, elle ne s'écarte jamais du sentier glissant qui sépare l'obéissance servile de la docilité judicieuse, et la sage confiance de la folle présomption. C'est elle qui distingue éminemment les productions de Ra-

phaël, de Léonard de Vinci et du Poussin. Ces hommes, brillantes lumières de la peinture, ont prouvé que la puissance créatrice du génie peut, sans déroger, se laisser guider par des principes sévères, et instruire par de grands modèles. Que les élèves, jaloux aussi d'acquérir un jour du talent et de mériter la gloire, les méditent sans cesse avec amour, mais sans idolâtrie, et ils apprendront d'eux à se rendre originaux, eux-mêmes, sans bizarrerie et sans affectation.

L'originalité ne se montre pas au même degré chez tous les grands artistes; si plusieurs d'entre eux, tels que Michel-Ange et Rubens, paraissent ne rien devoir qu'à eux-mêmes, d'autres, tels que Lebrun et les Carrache, semblent quelquefois avoir trop suivi des influences étrangères, et n'être pas aussi riches de leur propre fonds. Un artiste du dernier siècle, homme d'esprit, pour exprimer d'un seul mot la différence et le rapport qui se trouvent entre deux grands maîtres, dans le caractère de leur dessin, dont l'un semble en effet n'être que l'enveloppe ou l'écorce un peu rude de l'autre, a dit plaisamment que « le dessin du Carrache était l'étui de celui de Raphaël. »

Cependant, la nature qui distingue tout, produit aussi partout des ressemblances; et, comme elle enfante des figures semblables, elle engendre des génies qui se correspondent. Apelles, Raphaël et Le-

sueur nous fournissent un exemple de cette consanguinité de plusieurs génies originaux, à qui leurs affinités donnent un air de famille. Avec moins d'élévation, moins d'ampleur de talent, et des grâces moins touchantes que celles du prince des peintres romains, Lesueur fut cependant également doué par la nature d'une simplicité toute naïve, qui n'est ni indigente ni négligée; mérite dont il partage avec lui la gloire, et qui lui a valu d'être appelé le Raphaël de la France. On peut croire que si Lesueur fût né en Italie, dans l'heureux siècle des Médicis, il eût été un second Raphaël; et que si Raphaël eût vécu en Grèce, du temps d'Alexandre, il eût été un autre Apelles.

Veut-on d'autres exemples de ces analogies? Comparons ces génies éminemment originaux, le Dante et Michel-Ange, tous deux graves, mélancoliques; tous deux fiers, sombres, terribles, impétueux comme les passions qu'ils ont exprimées, profonds comme les abîmes qu'ils ont peints; tous deux encore ont un moment sacrifié aux grâces. L'ombre aimable et plaintive de Françoise de Rimini, et la figure céleste d'Eve, innocemment coupable, brillent au milieu des gouffres et des noirs esprits de l'enfer, comme les doux rayons de la lune qu'on entrevoit dans les déchiremens du nuage orageux, ou qui se lève silencieuse sur les flancs embrasés du volcan. Cette majesté barbare et puis-

sante qu'imprima le ciseau du chef de l'école florentine à la figure mystique du législateur des Hébreux, n'est-elle point une dernière émanation de cette flamme créatrice dont Homère anima ses dieux et ses héros, et qui semblait avoir enfanté le Jupiter Olympien de Phydias? Ah! sans doute, les génies de ces hommes sublimes sont eux-mêmes des intelligences, des espèces d'âmes, comme les avaient conçues le divin Platon et l'immortel Pythagore. Et pourquoi ne croirions-nous pas que la plus heureuse des métempsycoses a pu transmettre à Raphaël, à Racine ou à Fénelon l'âme noble et tendre de Virgile? Les vibrations de ces génies aimables ne sont-elles point, en quelque sorte, de douces consonnances et de suaves harmonies?

Le cours des siècles ne nous a transmis, des fragiles chefs-d'œuvre des peintres grecs, que leur immortelle renommée; perte immense, irréparable, et qui nous laisse ignorer, pour toujours, si ces grands artistes s'étaient approchés de la perfection autant que les statuaires leurs contemporains. Nous ne pouvons donc déterminer quel genre précis d'originalité ils ont dû imprimer à leurs ouvrages. Nous savons seulement qu'Apelles, assez grand pour s'être fait pardonner de se louer lui-même, s'attribuait ingénument le don de la grâce, et qu'il avouait, avec la même candeur, qu'Amphion

13.

le surpassait pour l'ordonnance, et Asclépiodore pour les proportions. Parrhasius excellait dans le dessin, Zeuxis dans le coloris, et Timanthe dans l'expression des passions et l'invention poétique. Ces maîtres auraient donc incontestablement eu un caractère d'originalité prononcé : cependant, si l'on en juge par les seuls monumens qui nous restent de la statuaire des anciens, il paraîtrait qu'il y aurait eu, soit dans le goût général de leurs écoles, soit dans la manière particulière à chacun de leurs artistes, comme une sorte d'unisson de physionomie, moins d'originalité enfin que dans les écoles qui datent de la renaissance des arts. Cette supposition probable une fois admise, ne pourrait-on pas assigner, pour causes de cette différence, les idées fixes des Grecs sur la beauté, constant et presque unique objet de leur culte; leurs théories sévères qui ne transigeaient point avec les écarts de l'imagination ; leurs méthodes d'exécution régulières et même consacrées; la concentration des artistes dans leur pays ; enfin, les bornes de l'art plus circonscrit, mais plus profond, et que dirigeaient invariablement au même but, par leur triple influence réunie, le goût exalté des plaisirs, les calculs de la politique, les dogmes rians du polythéisme, et, par-dessus tout, l'enthousiasme de la gloire ? A ne consulter que la physionomie du talent, l'Apollon, la Diane, la Vénus,

le Mercure, n'offrant point de différences très notables dans ce qui peut constituer le génie original de leurs auteurs, pourraient facilement être attribués à un même ciseau. Il n'en est point ainsi des statuaires modernes, et tel d'entre eux offrirait dans ses seuls ouvrages plus de diversité de manière, qu'il ne serait possible d'en remarquer dans ceux de l'antiquité que le temps n'a point détruits, quoique séparés entre eux par la distance de plusieurs siècles.

L'imprimerie et la navigation, en changeant la face du monde, devaient influer puissamment sur la destinée des arts. La première, en étendant sans cesse la sphère des idées; la seconde, en reculant de plus en plus les bornes de l'horizon, satisfirent peut-être moins encore le besoin de l'instruction, qu'elles n'excitèrent continuellement la soif toujours insatiable des nouveautés et le desir toujours progressif des réformes. Dès qu'il fut démontré qu'il existait des choses qu'on n'avait pas soupçonnées, on soupçonna bientôt que des opinions, jusqu'alors reconnues pour vraies, pourraient bien n'être point inébranlables. La manie du doute ne manqua ni de prétextes ni d'occasions pour donner atteinte aux doctrines consacrées, ainsi qu'au vieux respect qu'on portait aux grands modèles : cependant, l'inquiète curiosité de l'artiste le fit courageusement voguer d'un pôle à l'autre,

pour y observer les figures étranges, les pays extraordinaires, et les costumes singuliers des peuplades les plus sauvages. Il dessina jusqu'à la fourrure grossière du Kamtchadale, jusqu'au collier de plumes du Canadien, et l'univers entier devint tributaire de son génie.

Mais, dans ces longs voyages, si, docte élève des arts de la Grèce, il a remarqué chez l'habitant des tropiques ou des zones glaciales, à quelles formes bizarres ces peuples attachent souvent l'idée de la beauté, lorsqu'il aura vu tant de nations s'en forger des types si variés et si contradictoires, sera-t-il assez ferme dans ses principes pour croire toujours que la vraie beauté est une, que son essence est fixe et inaltérable? Et si son goût ne s'est point corrompu, si ses yeux ne se sont point déshabitués des charmes du beau absolu, que d'objets cependant l'auront frappé par leur immense variété, leur nouveauté soudaine, ou leur originalité piquante! Soit, en effet, que l'on considère l'originalité comme l'un des attributs propres du génie, ou comme une modification particulière de ses productions et des objets naturels eux-mêmes, la manière d'en déterminer l'action, d'en qualifier les résultats ou d'en recevoir les impressions, reste toujours plus ou moins dépendante des circonstances locales et relatives au génie ainsi qu'aux habitudes des différens

peuples. Le montagnard helvétien qui n'a jamais perdu de vue les pics de glace qui hérissent son triste horizon, et dont un océan de neige, parsemé de lugubres sapins et sillonné de noirs torrens, forme seul l'âpre et gigantesque paysage, trouverait sans doute fort originale la représentation des plaines monotones de la Brie et des landes stériles de la Gascogne; ou la peinture fidèle de ces déserts africains, de ces mers de sables mouvans qui repoussent de leur sein la végétation et la vie, et dont la caravane courageuse et patiente ne traverse qu'avec effroi l'espace solitaire.

Tous les peuples de l'Europe représentent le démon avec une peau noire, tandis que les Ethiopiens donnent à leurs mauvais génies un visage blanc *; on peut donc penser assez vraisemblablement que la figure la plus étrangement originale, j'ai presque dit la plus ridicule, la plus effrayante même aux yeux non encore dépaysés d'un nègre de l'Abyssinie ou d'un Tartare Calmouk, serait, par exemple, celle de l'Apollon du Belvédère.

Rapprochons ces considérations. L'originalité vraie, native, quel que soit son principe, est une cause agissante : elle donne à l'ensemble du talent un caractère de particularité absolu qui le tire de

* « Les Maures, aujourd'hui, peignent le diable blanc. »

(Mathurin Regnier, *Satire à M. Bertaut.*) P. A. C.

la foule. Considérée comme qualité inhérente aux objets naturels, elle agit harmoniquement sur les organes qui en sont frappés. Envisagée enfin dans les résultats de l'art, elle émeut peut-être davantage encore, parce qu'elle y est plus rare, et qu'elle annonce, dans l'artiste qui les a produits, la faculté de s'emparer librement des élémens d'imitation que lui offre la nature, pour les soumettre à la puissance de son génie, et les coordonner avec ses propres conceptions.

L'originalité vicieuse, celle qui dérive de l'entraînement de l'artiste vers l'exagération, ou de l'impulsion d'un sentiment faux, n'est autre chose que la bizarrerie ou le délire même: elle choque alors, parce qu'il est de l'essence de l'art de n'intéresser qu'en réfléchissant des vérités sensibles ou intellectuelles, et que tout ce qui s'écarte, même dans le domaine illimité de l'imagination, d'un certain degré de vraisemblance relative, répugne également au goût et à la raison. Telle est d'ailleurs l'organisation humaine, que nous trouvons plus de bonheur réel dans les douces et constantes contemplations de ce qui est beau, que nous ne sentons de vrai plaisir dans cette espèce d'ivresse et d'exaltation que nous éprouvons à l'aspect de ce qui n'est qu'extraordinaire. La surprise n'a que le premier moment, et l'admiration ne se fixe jamais

que par une estime raisonnée de l'objet qui l'a fait naître.

L'originalité louable, celle qui plaît et qui attache, est donc toujours le produit d'une imagination féconde, réglée par un jugement éclairé, guidée surtout par ce tact fin et sûr qui fixe l'artiste au choix délicat de ce que la belle nature lui offre de plus analogue à la direction de ses sentimens et aux besoins de ses sensations.

On demandera peut-être pourquoi l'originalité, même dans ses écarts et ses caprices, plaît encore généralement.

Il est de l'essence de la haute beauté d'exercer un empire immuable et absolu; mais, où cette beauté sublime n'est pas, et elle est bien éloignée de se prodiguer, nous voulons du moins trouver une physionomie: nous avons besoin d'être émus, fût-ce même par la laideur, pourvu qu'elle nous offre l'attrait de la nouveauté, ou qu'elle soit animée par l'esprit et par la grâce qui se partagent souvent entre elle et la beauté même; enfin, ce qui nous déplaît le plus, c'est ce qui ne porte aucune empreinte déterminée : voilà pourquoi les visages insignifians, ainsi que les caractères indécis, nous laissent complètement indifférens; tandis que nous pouvons nous passionner pour les figures les moins régulières, et pour cette espèce d'esprit qu'on nomme esprit original. Voilà pour-

quoi encore il existe des productions de l'art, qui, frappées dans toutes leurs parties d'une perfection de médiocrité désespérante, nous ennuient mortellement, et que nous accordons quelquefois volontiers un sourire d'indulgence aux caricatures même les plus extravagantes.

Cependant, réservons notre admiration pour les seuls ouvrages qui sont le fruit, et qui portent l'empreinte d'un génie élevé. L'artiste qui aura reçu cet heureux don du ciel ne se trouvera pas à l'étroit dans les limites de l'art, et son audace ne sera pas tentée de les franchir. Son originalité tout ingénue ne sera ni calculée ni convulsive, mais il parlera simplement le langage de la nature, avec l'accent particulier à l'organe dont il aura été doué par elle. Trop long-temps de folles opinions, d'absurdes systèmes ont décoré les caprices de la mode du titre pompeux d'inventions originales, lorsqu'ils n'étaient que des écarts déplorables de la perfection où l'art doit tendre sans cesse. Le génie, la beauté et la vertu, cette radieuse constellation des arts, occupent le centre d'une vaste circonférence, dont le dernier cercle confine aux régions de ténèbres profondes où s'engendrent les monstres, et aux abîmes incommensurables où s'accumulent les erreurs. Sans doute les peuples éclairés ne doivent leur estime qu'à ces productions heureuses qui, également éloignées

des gothiques et informes essais de l'art à son berceau, et des barbares et ridicules aberrations de l'art dans sa décadence, se rapprochent par un effort constant, de ce centre d'attraction lumineux. Laissons à l'admiration isolée et à l'ignorance lointaine des peuples sauvages, les formes hideuses et les discordantes enluminures de leurs arts grossiers. Laissons, s'il en existe encore, les sectateurs indociles d'un goût dépravé regretter leurs maussades et tristes chimères, et n'oublions jamais que, chez cette nation privilégiée qui régna dans tous les arts et qui sut conquérir toutes les gloires, chez les Grecs enfin, tous les traits, même les plus fugitifs et les plus délicats de la beauté, y étaient distingués avec sagacité, sentis avec enthousiasme; et que leur expression naïve, habilement rendue par les nuances les plus fines et les plus légères, suffisait pour empreindre leurs ouvrages de ce doux et suave caractère d'originalité dont nous les voyons briller encore, et dont le charme toujours nouveau ajoute un si haut prix à toutes leurs autres perfections.

Que les beaux-arts entretiennent donc religieusement ce feu sacré dont la docte antiquité a légué l'héritage inappréciable aux siècles qui l'ont suivie, pour le transmettre aux siècles qui doivent les suivre encore. Que les dieux des Grecs soient toujours leurs dieux et l'objet constant de leur culte:

alors l'artiste, dont le noble instinct l'élève à la contemplation du beau et du sublime, laissera librement errer son génie au gré de ses inspirations; toutes seront heureuses: c'est à lui qu'il sera réservé de produire encore de neuves et touchantes imitations de cette beauté céleste, toujours inaccessible aux esprits comme aux sens du vulgaire. Puisse enfin cette beauté vierge, source sacrée des saints enthousiasmes du génie, des chastes extases de l'amour et des nobles élans de la gloire, cette beauté ineffable, image éblouissante de la divinité sur la terre, après avoir vu tomber à ses pieds les honteuses idoles qui avaient usurpé son temple et profané ses autels, asseoir pour jamais, sur leurs débris, son empire inébranlable.

FIN DE L'ORIGINALITÉ DANS LES ARTS DU DESSIN.

DE L'ORDONNANCE

EN

PEINTURE.

DE L'ORDONNANCE

EN

PEINTURE.*

On entend, par ordonnance, la disposition des objets représentés dans un ouvrage de l'art, con-

* Girodet s'était chargé de faire deux articles du dictionnaire auquel travaillent les membres de l'Académie des Beaux-Arts : l'*Originalité* * et l'*Ordonnance*. Ce dernier donna lieu à une discussion fort animée ; la manière dont Girodet y caractérise les tableaux d'*apparat* en fut la cause. Ce mot, par lequel on voudrait désigner les tableaux dont les sujets sont empruntés à l'histoire moderne ou à des pompes contemporaines, est nouveau. La distinction qu'il tendrait à établir me paraît inexacte. *Le Couronnement de l'Empereur*, de David ; *l'Entrée d'Henri IV*, de M. Gérard ; *les Pestiférés de Jaffa*, de M. Gros ; *la Révolte du Caire*, même, de Girodet, sont certainement des tableaux historiques. Si l'on pensait que les sujets qui permettent d'employer beaucoup de nus, tels que ceux empruntés à Homère, à la fable, etc., fussent plus difficiles à exécuter, et conséquemment d'un ordre plus élevé, alors on pourrait faire une distinction qui indiquerait en même temps la source où le peintre aurait puisé, en disant : tableau *héroïque*, tableau *historique*. Cette définition, plus vraie peut-être, et surtout plus significative, n'aurait pas rencontré la même opposition. Celle que Girodet éprouva fut telle, qu'il retira ses articles, et cessa de travailler pour ce dictionnaire. P. A. C.

* Pour celui-ci il s'était borné à donner à la dissertation qui précède, la forme voulue pour un article de dictionnaire.

sidérée premièrement dans l'ensemble de cette disposition, et successivement dans toutes les parties qui forment cet ensemble.

Cette disposition des objets suppose nécessairement la faculté de les créer et de les inventer, puisque, sans cette faculté, il ne pourrait exister aucune disposition ni aucune ordonnance. Or, l'artiste qui crée et qui invente, lorsque son imagination a été frappée par les images qui se sont présentées à elle, ne peut en rien retracer sans que son esprit n'ait conçu un certain ordre de disposition générale, dans les matériaux qu'il doit employer pour rendre ces images sensibles; autrement il serait tel qu'un auteur qui prétendrait écrire avant d'avoir pensé. Il est donc évident que l'ordonnance naît immédiatement de l'invention, ou plutôt qu'elle en fait partie intégrante, quoique l'invention, prise dans son acception la plus rigoureuse, étant une fois fixée, l'ordonnance soit en effet susceptible d'un nombre infini de variations qu'une combinaison réfléchie peut y apporter. C'est cette combinaison qui nous dévoile un des plus importans secrets de la perfection, de laquelle on approche rarement dans cette partie de l'art, comme dans toutes les autres, sans avoir épuisé tout ce qu'une réflexion active et un jugement sévère prescrivent à l'artiste pour améliorer son ouvrage; c'est elle aussi qui nous explique

comment, le même sujet étant donné avec les mêmes circonstances à plusieurs artistes, ils le traitent tous différemment, et que le même artiste peut encore le concevoir de plusieurs manières qui ne se ressembleront point, et qui n'auront même entre elles aucun rapport sensible.

Nous distinguerons deux sortes d'*ordonnances : l'ordonnance poétique* et *l'ordonnance pittoresque.* Dépendantes l'une de l'autre, liées par des rapports intimes sans cesser d'être distinctes, elles ont des règles particulières ; loin de se contrarier, elles se servent mutuellement de soutien, et ce n'est que de leur concours que peut résulter, dans les œuvres du génie, cet aspect harmonieux dont les yeux, le goût et la raison, sont également satisfaits ; car, l'*ordonnance* en général, et considérée dans sa double acception, ne se borne pas à la création raisonnée de la scène, à la disposition des groupes, aux mouvemens des figures et à la composition des fonds qui doivent les faire valoir ; elle règle encore les oppositions de couleur, comme la distribution des lumières et des ombres, et l'on peut dire d'un tableau qu'il est bien ou mal ordonné dans sa conception poétique, dans l'arrangement de ses lignes, dans la combinaison de sa couleur et dans la marche de ses effets.

L'*ordonnance poétique* que l'on doit considérer comme une partie de l'invention, si ce n'est l'in-

vention elle-même, doit toujours précéder l'*ordonnance pittoresque*, puisque la fonction de celle-ci est de représenter les idées et les images conçues par la première, sous l'aspect le plus favorable à leurs développemens.

L'*ordonnance poétique* se réglera donc sur les convenances du sujet : elle se conformera aux temps, déterminera les lieux, observera les mœurs et les usages; elle conservera les costumes. D'après les données de l'histoire ou de la mythologie, elle précisera surtout le caractère, l'âge, l'état de position actuelle des personnages qui devront paraître sur la scène; elle en fixera les attitudes et les expressions en subordonnant entre eux les divers degrés d'intérêt que ces personnages méritent, et en se renfermant dans l'unité d'action, de temps et de lieu qu'exige rigoureusement la raison dans la représentation vraisemblable de toutes les actions ou de toutes les situations qui peuvent être du ressort de l'art, dans l'immense tableau de la vie humaine.

Ainsi, l'*ordonnance poétique* sera essentiellement vicieuse si, sans égard pour les temps, on peint les anciens vêtus d'habillemens modernes, et réciproquement. Si, par exemple, on nous représente *Jésus-Christ, dans son costume antique et simple, entouré de nobles Vénitiens fastueusement couverts de soie, de pourpre et d'or*, assistant aux noces de Cana, en Galilée, sous un portique élégant d'Italie, où des

musiciens exécutent un concert noté sur les caractères inventés par Gui d'Arezzo, et avec des instrumens dont l'usage ne fut connu que plusieurs siècles après la fondation de l'ère chrétienne, l'*ordonnance poétique* sera vicieuse : elle le sera également si une scène, que l'histoire nous aura apprise s'être passée en Europe ou dans le Nouveau-Monde, paraît représentée dans un site qui ne rappelle que les paysages ou les monumens des vieilles contrées orientales; elle sera vicieuse si, dans un tableau des premiers âges de la Grèce, on substitue à la simplicité noble et grave des guerriers de ces temps héroïques, les airs brillans des paladins modernes, ou les gestes étudiés et les expressions exagérées des acteurs. Il y a loin des héros d'Homère aux héros de l'Arioste, et même à ceux de l'Opéra; il serait donc également ridicule de représenter le courage chevaleresque d'un Renaud ou d'un Tancrède, des mêmes traits que la valeur sauvage d'un Ajax ou d'un Achille.

Les lois de l'*ordonnance poétique* seront encore violées, si un vieillard agit en jeune homme ou un jeune homme en vieillard; un homme du commun comme un homme d'un rang élevé; un roi comme un pâtre; si les traits caractéristiques des personnages, si les nuances des passions qu'ils doivent exprimer ne sont pas dans un rapport parfait de convenance avec leur sexe, leur âge et leur

position. Boileau a dit, en traduisant Horace :

« Et que dans Troie en flamme Hécube désolée,
« Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée. »

L'*ordonnance poétique* ne permettra pas, non plus, de représenter dans le même tableau plusieurs personnages qui n'auront pas été contemporains, ou d'y faire figurer le même dans différens âges et diverses circonstances de sa vie, comme ont fait fort ridiculement quelques vieux maîtres avant Raphaël; enfin, elle exigera que le coloris et les effets soient en harmonie physique et morale avec le caractère du sujet représenté. Ainsi, le coloris tendre et gracieux, l'effet harmonieux et suave des *Scènes voluptueuses* de l'Albane et du Corrège, diffèrent des teintes sombres et lugubres du *Déluge* du Poussin, et de l'aspect majestueux, mélancolique et sévère de la *Descente de croix* de Rubens. Ces chefs-d'œuvre prouvent évidemment avec quelle justesse et quel discernement ces grands maîtres ont observé, relativement à la couleur et à l'effet, une des lois fondamentales de l'*ordonnance poétique*.

Il résulte de ces considérations que l'artiste, jaloux d'enrichir son ouvrage de la réunion de ces beautés supérieures à l'aide d'un heureux emploi de l'*ordonnance poétique*, doit allier à la sagacité qui lui fera préciser avec justesse les caractères et

les passions, toutes les connaissances qui le rendront habile à disposer ces conceptions avec le plus grand degré de convenance, de vraisemblance ou de vérité possible. Cette qualité est la première et la plus importante, peut-être, de toutes celles qui doivent préparer et assurer le succès des productions de l'art, parce qu'elle y met nécessairement toutes les autres dans le jour le plus favorable ; et que, sans elle, les autres mérites qui peuvent s'y trouver réunis y sont nécessairement aussi plus ou moins mal placés.

Lors donc qu'un sujet a été conçu et disposé, du moins mentalement, par l'artiste, sous le rapport de l'*ordonnance poétique*, il lui reste à déterminer la place que chaque objet doit occuper dans le champ qu'il lui faut remplir. C'est le résultat de cette opération qui constitue l'*ordonnance pittoresque* proprement dite: elle a pour but de transmettre au spectateur, dans l'ordre à-la-fois le plus clair pour la raison et le plus agréable à l'œil, l'image naïve de la scène et de l'action qu'il veut lui offrir. Ainsi, en se conformant d'ailleurs à tout ce que l'*ordonnance poétique* lui aura prescrit, il disposera ses groupes ou ses figures isolées de manière à ce qu'il n'y ait point d'équivoque dans leurs mouvemens ni dans les plans qu'ils devront occuper; il évitera le concours des lignes désagréables, des parallèles trop multipliées d'où résulte la

froideur, et des angles trop brusques et trop fréquens qui s'opposent au grandiose et à la simplicité du style; il disposera toujours le groupe ou la figure principale, de manière à ce qu'ils s'emparent les premiers de l'attention du spectateur. Il aura égard au balancement des groupes et à leur liaison, de sorte qu'ils ne puissent se diviser et s'isoler sans détruire l'ensemble et l'unité de la scène; il aura soin que le champ soit toujours proportionné aux figures, afin qu'elles n'y paraissent point gênées dans un trop petit espace, ou comme perdues et noyées dans une trop grande étendue. L'*ordonnance pittoresque* veut aussi qu'il combine les masses de lumière et d'ombre pour assurer, avec le plus d'avantage possible, le bon effet de ses dispositions linéaires. Cette combinaison sera heureuse, si les lumières ne sont point trop morcelées ni trop égales, et si la même loi régit l'emploi des ombres. L'*ordonnance pittoresque* du coloris l'obligera encore à ne pas mettre des masses égales d'une même couleur en rivalité, et à les dégrader toutes selon l'éloignement des plans; mais ces derniers préceptes ne peuvent être ici que généraux, puisqu'ils appartiennent spécialement à la théorie du coloris et du clair-obscur.

Ces règles, que prescrivent l'*ordonnance poétique* et *l'ordonnance pittoresque*, sont applicables généralement, en tout ou en partie, à tous les

genres de peinture, et sujettes par cela même aux modifications que ces différens genres peuvent exiger. Les limites de cet article ne peuvent permettre ici les développemens qu'on serait en droit d'attendre d'un traité particulier sur cette partie importante de la théorie de l'art; ainsi, nous nous bornerons à indiquer et à tracer les caractères principaux de l'*ordonnance*, soit *poétique*, soit *pittoresque*.

L'*ordonnance poétique*, simple, est celle qui n'est point surchargée d'une multiplicité d'épisodes et d'incidens dans la scène représentée. Elle s'explique d'elle-même, sans fatiguer le spectateur et sans lui laisser un seul moment de doute sur l'intention de l'artiste; elle court au-devant de l'impression qu'il va recevoir. Son effet n'est jamais plus sûr ni plus complet que lorsque, soutenue d'une *ordonnance pittoresque* simple aussi, elle s'harmonise parfaitement avec elle. Peu de figures, mais toutes nécessaires, toutes bien précises d'action, d'expression et d'effet, sont indispensables à cette espèce d'ordonnance, la plus difficile peut-être pour la haute perfection qu'elle exige.

L'*ordonnance poétique* sera pauvre par la disette des idées comme par leur trivialité : elle sera riche par leur abondance sans profusion, sage par leur emploi judicieux, piquante par leur originalité, confuse par leur prolixité, leur indécision ou leur

redondance; elle sera noble, pompeuse, magnifique par l'inspiration, l'enthousiasme des pensées, l'élévation des sentimens, la gloire attachée au nom des personnages; enfin, par l'importance des évènemens.

Par suite d'une analogie nécessaire, l'*ordonnance pittoresque* sera simple, lorsque l'ordre dans lequel seront placés les personnages semblera plutôt représenter la nature prise sur le fait, qu'être le résultat d'un arrangement soigneusement calculé. Cette espèce d'ordonnance, indispensable dans les sujets d'un style pur et simple lui-même, est diamétralement opposée à celle qu'exigent les compositions dites d'apparat, dans lesquelles l'artiste emploie à son gré, sans autres réserves que celles que le jugement lui prescrit, tout le luxe et toute la magnificence des moyens dont l'art peut disposer.

L'*ordonnance pittoresque* sera pauvre par la sécheresse et la maigreur des combinaisons linéaires, par la monotonie des effets et la pénurie de la couleur; elle sera riche par la présence des qualités opposées à ces défauts; sage par le naturel, la netteté et l'aisance de la distribution des groupes, des figures et de tous les accessoires; piquante par des dispositions de lignes ou d'effets neufs et inattendus; confuse par le morcellement des grandes parties, l'indécision dans les plans, l'absence des con-

trastes dans les effets, ou le papillotage fatigant des lumières et des ombres; elle sera grande, riche, imposante, majestueuse par de grandes masses, par des balancemens heureux dans les groupes, par des mouvemens vrais et bien développés dans leurs figures, par de grandes oppositions bien ménagées dans l'ensemble de toutes les parties.

Appuyons ces principes de l'autorité de quelques chefs-d'œuvre qui renferment le précepte dans l'exemple, et qui en fassent sentir l'importance autant que la vérité.

L'*Eudamidas* du Poussin, toutes les *Saintes familles* de Raphael, la plupart des compositions du *Cloître des Chartreux* de Lesueur, quelques peintures des anciens, trop rares sans doute, et plusieurs beaux bas-reliefs antiques sont, parmi les productions à citer, des modèles parfaits d'ordonnance simple, soit poétique, soit pittoresque. On conçoit quels trésors nous avons à regretter dans ce genre, par la perte des chefs-d'œuvre des grands peintres de la Grèce, d'Apelles surtout, dont le génie paraît avoir tant d'affinités avec celui de Raphaël.

Les informes sculptures taillées en creux sur les monumens de la Haute-Egypte, celles des ruines de Persépolis, les peintures monochromes des plus anciens vases étrusques, celles qui appar-

tiennent au Bas-Empire, ainsi que les bas-reliefs du même temps, les miniatures des manuscrits gothiques, et en général tout ce qui appartient aux arts du dessin depuis l'époque de la renaissance jusqu'au Pérugin inclusivement, offrent des exemples plus ou moins frappans de l'ordonnance pauvre, aride et mesquine. Il semble superflu de remarquer ici que ce vice de composition a généralement signalé les deux époques extrêmes de l'art, par des causes opposées sans doute, mais dont cependant les résultats furent à-peu-près les mêmes. L'art, à sa naissance, n'avait encore presque rien appris; lors de sa décadence, il avait presque tout oublié.

L'*École d'Athènes* de Raphaël, son *Attila*, son *Héliodore*, les *Sacremens* du Poussin, le *saint Gervais* de Lesueur, admirables à tant d'autres titres, se recommandent principalement par une ordonnance très riche, soit poétique, soit pittoresque. Cependant observons que, dans l'*Héliodore*, le groupe du pape Jules II et des officiers qui le portent, quoique parfaitement beau, est un anachronisme difficile à excuser, et qui blesse essentiellement l'une des règles fondamentales de l'ordonnance poétique*. On ne proposera donc point ici cet

* M. Quatremère de Quincy, dans son *Histoire de Raphaël*, a considéré ce groupe, non-seulement comme un hommage rendu au protecteur du

ouvrage sublime de Raphaël comme un modèle d'une sage ordonnance poétique, bien que l'ordonnance pittoresque y soit sans reproche; c'est dans les *Sacremens* du Poussin, dans son *Arcadie*, et dans presque toutes les inventions de ce grand peintre, que nous reconnaissons les types des ordonnances les plus sages, sous tous les rapports, qu'il ait été donné au génie de l'art de concevoir.

L'artiste dont l'imagination se trouve toujours à l'étroit dans le champ immense que les bornes de l'art circonscrivent, et dont l'indépendance le porte sans cesse à les franchir, s'il peut être assez sage pour n'être que hardi, ou assez heureux pour qu'on ne puisse le blâmer d'avoir été téméraire, aura sans doute une aptitude particulière à ordonner ses conceptions d'une manière piquante, parce qu'elle sera originale; mais il doit, pour cela même, restreindre d'autant plus la fougue de ses inspirations à ce que la saine raison exige, pour ne point tomber dans la bizarrerie: plus d'un ouvrage célèbre pourrait confirmer ici la vérité de cette doctrine.

Il est toutefois quelques sujets à part, où l'incohérence des idées, le vague des images, les

prince des peintres, mais encore comme un exemple du système des sujets par allusion. P. A. C.

formes extraordinaires des objets laissent un champ plus libre à l'imagination, et nécessitent, commandent même une ordonnance désordonnée. Tels sont les sujets de féerie, de magie, de songes, d'apparitions, dont les scènes fantastiques appartiennent à un monde intellectuel.

Rarement les grands maîtres du premier ordre ont péché par la confusion dans l'ordonnance de leurs ouvrages, parce qu'il en est des peintres comme des poètes, et que les uns et les autres ont la faculté de bien exprimer ce qu'ils ont bien conçu. Ce vice est, pour l'ordinaire, le produit de la faiblesse de l'imagination et de l'incertitude du jugement; il est quelquefois aussi le résultat également naturel d'une impétuosité aveugle et irréfléchie.

On pourrait en citer des exemples; on ne doit point en offrir de modèles, et c'est ici le cas où l'autorité des grands noms doit fléchir devant l'autorité des grands principes. Disons donc hardiment, tout en respectant nos maîtres, qu'il existe des compositions de plusieurs d'entre eux, dans lesquelles les figures sont si multipliées, si pressées et dans des attitudes si étranges, qu'il est extrêmement difficile à l'œil de rattacher à chacune d'elles les membres qui leur appartiennent. Elles paraissent toutes comme amalgamées les unes avec les autres. Devant ces compositions indigestes, le

spectateur, fatigué par une attention infructueuse, n'a plus le courage de rechercher, dans la tourmente de ce chaos, les beautés de détail qui s'y trouvent dispersées: la lassitude de son esprit n'y laisse plus de place à l'admiration. C'est ainsi que l'œil ne voit pas ou n'entrevoit qu'à peine la lueur des plus brillantes étoiles, à travers les vapeurs d'un ciel nébuleux.

La pompe, l'éclat des fêtes ou des marches triomphales, des festins splendides; l'ivresse tumultueuse de la joie publique; l'explosion des émeutes populaires; la sombre et magnifique horreur des batailles; l'aspect lugubre et déchirant de ces contagions rapides qui dévorent les générations sur leur passage, et changent en de vastes tombeaux les cités populeuses; les luttes terribles des nations avec les fléaux de la Providence, avec les convulsions des élémens: telles sont les scènes imposantes où l'artiste déploiera, jusqu'à la profusion même, les moyens que la puissance de l'art met à sa disposition. La richesse, l'ampleur, la majesté, l'énergie, l'inspiration, le pathétique présideront, selon le caractère de l'évènement qu'il doit peindre, à l'ordonnance de ses conceptions. Mais, en se livrant à tout son enthousiasme, il se ressouviendra sans cesse de ce mot célèbre du Poussin : *Le jugement partout.*

Comme les architectes reconnaissent divers

genres et plusieurs ordres d'architecture, qui ont chacun leurs lois et leurs proportions particulières, mais qui ne sont point si essentiellement inalliables et étrangers entre eux que le génie des artistes n'en puisse former des combinaisons nouvelles, par une sorte de fusion des caractères qui les distinguent; de même ces différens modes d'ordonnance, quoique distincts dans la théorie, ne se trouvent presque jamais, dans la pratique de l'art, rigoureusement circonscrits par leur ligne de démarcation primitive; ils s'allient et se combinent alors entre eux, selon la nature du sujet et la trempe du génie de l'artiste. Quelle *ordonnance pittoresque* ou *poétique*, par exemple, plus naturelle, plus sage et plus magnifique, même dans sa noble simplicité, que le *Martyr de saint Protais* par Lesueur, si ce n'est l'admirable *Cène* de Léonard de Vinci!

Les lois de la sculpture, plus sévères et plus restreintes , mais par cela même plus obligatoires, n'admettent point sans restriction ces divers genres d'*ordonnance*. Il en est même un qu'elles excluent nécessairement: c'est celui qu'exigent les compositions de peintures dites d'*apparat*. Dans les tableaux soumis à ce genre d'ordonnance, la multiplicité des personnages en représentation obligée, et qui nécessite beaucoup de profondeur dans les plans; les formes capricieuses, mesquines

et trop souvent bizarres; la variété superflue des plis, des couleurs et de la nature des étoffes des vêtemens modernes; la tyrannie de l'étiquette qui force la dignité de l'art à descendre aux plus graves minuties; l'obligation surtout de se priver presque totalement des beautés toujours résultantes d'un heureux emploi des figures nues: telle est la source d'une multitude de difficultés de second ordre, dont la peinture triomphe plus aisément sans doute que de celles qui sont attachées à l'exécution des ouvrages d'un style noble et élevé, et à la représentation de la beauté idéale, mais qui n'en sont pas moins insurmontables pour le statuaire, parce qu'elles contrarient essentiellement le génie de son art et ses moyens d'exécution. Voilà pourquoi les costumes des anciens, quoique plus simples et plus naturels que ceux des modernes, n'ont été employés qu'avec réserve par les statuaires grecs eux-mêmes. Lorsqu'il leur a été rigoureusement possible de le faire, ils ont préféré représenter leurs personnages presque nus, et ils les ont toujours disposés en suivant le système d'ordonnance le plus simple. L'excellence de cette doctrine n'est plus douteuse aujourd'hui. La plupart des statuaires du siècle dernier s'étaient donc étrangement trompés en voulant assimiler le style de l'ordonnance propre à la sculpture, à celui de l'ordonnance particulière à la peinture d'apparat.

Certains de cette vérité, affirmons avec confiance, d'après l'autorité des Grecs, nos maîtres, que l'ordonnance la plus simple et la plus sage convient essentiellement aux figures et aux groupes de ronde bosse; que si elle peut s'enrichir et se compliquer dans les bas-reliefs, ce n'est qu'avec la restriction que lui commandent impérieusement l'unité de couleur des objets représentés, et le petit nombre de plans qu'ils peuvent admettre. Cette restriction, cependant, n'entraîne pas une privation absolue, et il n'y a pas de bas-reliefs, composés d'un grand nombre de figures, qui ne puissent être ordonnés avec toute la richesse, l'abondance, la magnificence même d'un tableau d'histoire d'un style pur, sévère et élevé, mais toujours avec les modifications que le génie particulier à la sculpture, et les moyens d'exécution qui lui sont propres, peuvent et doivent y apporter.

Remarquons, toutefois, qu'il ne faut point comprendre, dans ces modes d'ordonnance, ceux que de faux systèmes ont accrédités dans les temps où l'art a dégénéré en Italie après Raphaël, et en France après le Poussin. L'*ordonnance*, soit *poétique*, soit *purement pittoresque*, qui avait commencé, comme toutes les autres parties de l'art, par la simplicité la plus nue ou plutôt la plus indigente, était arrivée, par des degrés rapides, sous Raphaël, presque à son apogée. Parmi les succes-

seurs de ce grand peintre, les CARRACHE et le DOMINIQUIN furent pour ainsi dire les seuls qui, avec un génie inférieur, en maintinrent les principes. Depuis, le CORTONE et son école parurent les oublier. Ce fut alors que le Poussin eut la gloire de les faire revivre et d'hériter, au sein de Rome même, du sceptre de Raphaël. Les ordonnances des compositions de notre illustre compatriote ont sans doute moins de grâce, moins d'inspiration, moins d'enthousiasme que celles du chef de l'école romaine; mais elles sont aussi belles, aussi nobles, aussi majestueuses, aussi riches, et quelquefois plus sages, plus profondes et plus réfléchies: dans l'application qu'il en a faite à la disposition de ses fonds, soit d'architecture, soit de paysages, il n'avait point eu de modèles et n'a point encore de rivaux.

Le grand exemple qu'il donna à l'Italie fut sans fruit pour elle; mais, en France, Lesueur et Lebrun opérèrent d'après les principes qui l'avaient guidé. Après eux, la décadence que LEBRUN lui-même avait préparée par un goût moins pur, autant que par l'influence de son despotisme sur les artistes ses contemporains, s'accrut rapidement. Les ordonnances des tableaux de JOUVENET, des BOULLONGUE et des COYPEL tinrent précisément le milieu entre celles de Raphaël et du Poussin, et celles des RESTOUT et des BOUCHER. Ce fut sous ces der-

niers chefs d'école que l'ordonnance suivit le sort de toutes les autres parties de l'art, et parvint au plus haut degré de l'invraisemblance et du ridicule. L'*ordonnance poétique* fut à-peu-près comptée pour rien, et l'*ordonnance pittoresque* ne consista plus qu'à suivre un système absurde qui, dans la disposition de tous les sujets, prescrivait toujours les mêmes combinaisons. Selon les termes en usage alors dans l'école, il fallait toujours *peloter* les groupes et faire *pyramider* la composition, sans aucun égard pour la vérité de la scène, pour la convenance des mouvemens des figures, ni pour la justesse de leur pantomime; la sculpture participa amplement à tous ces désordres, et les groupes, ainsi que les bas-reliefs et les figures isolées, soumis à la même tyrannie, ne furent pas mieux ordonnés que les tableaux; l'architecture même s'en ressentit, et en général toutes les productions des arts du dessin, et jusqu'aux produits de ceux des arts mécaniques soumis à leur influence, en furent infectés.

La fin du dernier siècle a vu s'évanouir ces erreurs dangereuses si long-temps accréditées; l'étude des vrais grands maîtres et des chefs-d'œuvre de l'antiquité a visiblement fructifié dans notre école; si les étrangers n'ont plus aujourd'hui aucun prétexte et encore moins aucun droit de mépriser les compositions des artistes français, ceux-ci

le doivent principalement à l'abandon qu'ils ont fait de ce faux système d'ordonnance qui avait corrompu toutes les productions de ceux de leurs prédécesseurs dont nous venons de signaler et de condamner les mauvaises doctrines.

FIN DE L'ORDONNANCE EN PEINTURE.

ALLÉGORIES.

LES QUATRE SAISONS.

ALLÉGORIES.

LES QUATRE SAISONS.*

LE PRINTEMPS.

L'AME de la nature, l'aimable déesse du printemps, a rompu les chaînes qui la retenaient captive; balancée sur l'aile des zéphyrs, elle descend du haut des cieux épurés par son haleine et réjouis de sa présence. Une vapeur légère, émanée d'elle, et comme imprégnée de verdure, décèle sa trace vivifiante; sa taille efface celle de la messagère des dieux; ses traits, ceux de la plus jeune des Grâces; l'éclat de la rose nouvellement épanouie le cède à celui de son teint; une gaze verdoyante, dont la transparence laisse deviner les appas qu'elle couvre, badine autour de son beau corps et en caresse amoureusement les contours arrondis. Une de ses

* Ces descriptions allégoriques ont déjà paru dans *les Leçons françaises de littérature et de morale*, publiées par M. Noël. P. A. C.

mains voltige sur la lyre de Cupidon, où ce dieu lui-même a gravé ses triomphes. Soudain, aux doux accords de l'harmonie créatrice, deux âmes, l'une par l'autre attirées, se rapprochent et s'unissent : revêtues des formes sveltes que l'antiquité a prêtées à Psyché et à l'Amour, elles paraissent se pénétrer et confondre, dans l'ivresse extatique d'une ineffable félicité, leurs plus vives affections. L'immortelle s'applaudit: ses regards, où brille une douce majesté, se reposent avec complaisance sur ces heureux objets de sa sollicitude. Mais tout ce qui respire a des droits assurés à son amour : à l'ombre des plis de sa robe flottante, et comme au fond d'un bosquet mystérieux, deux blanches tourterelles, émues par les sons de la lyre enchanteresse, se prodiguent de doux baisers. Leurs ailes à demi déployées s'agitent voluptueusement; chaque plume semble frissonner de plaisir. Un des replis du voile, à l'abri des caprices des zéphyrs, sert d'asile à un nid de fauvettes; la mère y couve les précieux fruits de ses amours, retenus encore dans leur faible prison. La fille de Vénus s'écoute préluder avec complaisance; elle incline sa belle tête où mille fleurs variées s'épanouissent et se renouvellent sans cesse; elles lui tiennent lieu de tresses ondoyantes; elles forment seules son diadème et sa coiffure. Ici, le narcisse majestueux, la renoncule, l'anémone et la tulipe orgueilleuse

rivalisent de magnificence et se disputent le prix de la beauté; là, l'humble violette et la flexible hyacinthe brillent d'un plus doux éclat et rehaussent, par le suave mélange de leurs teintes azurées, la pourpre et l'or de la rose naissante; de volages papillons, des essaims bourdonnans, s'enivrent des parfums qu'exhalent leurs calices. La jeune déesse, à la vue des prodiges qu'elle-même a opérés, sent une joie secrète inonder son cœur; le sourire du bonheur siège sur ses lèvres vermeilles, car son but est atteint : tout jouit, tout est heureux par ses bienfaits, et la face de la nature est renouvelée.

L'ÉTÉ.

Le brûlant fils du soleil, le radieux été règne à son tour : ses regards majestueux et doux s'abaissent vers la terre; il vient perfectionner l'ouvrage du printemps. Sa tête et sa poitrine robuste, siège des principes ignés, en lancent de tous côtés les émanations; des jets de flammes forment sa brillante chevelure. D'une main il retient près de lui le Sirius qui souffle de ses naseaux des exhalaisons malignes; de l'autre il verse abondamment l'urne des eaux fécondantes. Du mélange des deux principes, le chaud et l'humide, il compose les nuages orageux; il les foule de son pied puissant et les abaisse vers la terre. La foudre et la grêle

s'en échappent, et avec elles la pluie bienfaisante dont la douce fraîcheur pénètre et réjouit le sein de la terre altérée. Mais l'orage est près de se dissiper; déjà, dans une région presque dégagée de vapeurs, brille à l'œil consolé l'éclatante écharpe d'Iris. Le vêtement de l'été se peint de la verdure la plus vive; le lézard européen, à demi caché sous ses replis obscurs, s'y tapit, et là, comme à l'ombre d'un épais buisson, il brave impunément les feux du jour. Plus loin la cigale imprévoyante voltige et s'épuise en frivoles chansons, tandis que la fourmi laborieuse garnit en silence ses magasins. A l'autre extrémité du manteau, un reptile dangereux des contrées soumises au joug du brûlant équateur, déploie fièrement ses orbes redoublés; dressant sa tête audacieuse vers celle du dieu, il semble allumer aux rayons de sa chevelure le noir venin dont il se gonfle et les couleurs variées de son armure étincelante. Cependant l'été bienfaisant a produit son effet: du sein de ce riche vêtement qui le couvre, il laisse échapper libéralement les moissons dorées, douce récompense dont il paie avec usure les sueurs du laboureur infatigable.

L'AUTOMNE.

Personnifié sous les traits d'une déité, le riche automne vient enfin accomplir les promesses du

printemps ; la déesse incline son visage vermeil, et, souriant à la terre qu'elle regarde avec une complaisance maternelle, elle partage la joie et le bonheur qu'elle lui procure. De sa main droite, elle secoue sa chevelure dorée d'où s'échappe une pluie intarissable de mille fruits divers; de la gauche, elle presse avec amour sa mamelle féconde, et en fait jaillir une liqueur douce et vermeille dont les heureux enfans de Cybèle seront bientôt abreuvés. Son vêtement se colore du vert brillant de l'été où s'entremêlent cependant quelques-unes des teintes flétries dont l'hiver, qui doit lui succéder bientôt, vient attrister la nature. Une écharpe légère, dont la couleur rappelle la tendre verdure du printemps, entoure ses reins et se balance mollement, gonflée par les zéphyrs : image allégorique de la seconde sève de l'année qui paraît braver les approches de l'hiver, et faire un dernier effort pour se soustraire à sa puissance. De ses pieds nus, colorés du vermillon des roses, et qu'un léger brouillard environne, elle foule la pourpre et l'or des raisins. Cette fille bienfaisante de l'été prépare ainsi elle-même la liqueur de Bacchus, ce baume salutaire qui charme les soucis des mortels et dont la chaleur pénétrante soutient et vivifie leurs forces épuisées. Outre ces dons, l'automne procure encore à l'homme avide de jouissances, les richesses et les plaisirs de la chasse. C'est en vain que la perdrix et

le lièvre timide cherchent à éluder, sous les plis de sa robe, les poursuites de leur agile ennemi : bientôt hors d'état de fuir, ils deviendront la proie du chasseur.

L'HIVER.

L'hiver paraît le dernier et vient fermer le cercle de l'année : il renverse à ses pieds le flambeau d'où émane la chaleur créatrice, et en comprime les feux sans les éteindre. De l'urne de bronze qu'il tient sous son bras, il laisse échapper les trésors de la gelée et presse du pied les flocons amoncelés de la neige étincelante. Bientôt ils se divisent, se répandent en tournoyant sur la terre affligée, et l'enveloppent d'un immense vêtement de deuil. Des oiseaux aquatiques fendent d'un vol rapide l'atmosphère glaciale. Le tyran de l'année est vêtu d'un manteau où s'imprime la morne couleur dont il flétrit la végétation. Ce manteau lui sert d'ornement et lui couvre à peine les épaules. Ses bras robustes, ses cuisses et ses jambes nerveuses et à découvert, décèlent sa force indomptable ; ses cheveux, sa barbe et ses sourcils, chargés de glaces éternelles, comme les pics des Alpes ou des Pyrénées, hérissent son visage farouche. Les brouillards et les noirs orages s'engendrent de sa tête menaçante ; ils siègent sur son front tristement baissé vers la terre qu'il glace de ses sombres

regards. Une couronne de branches mortes, monument de son triomphe sur l'été, ceint sa tête; quelques feuilles desséchées y tiennent encore ; d'autres s'en détachent et vont à ses pieds joncher la neige. Mais les lois puissantes de la nature ne permettent point à l'hiver d'outrager toutes ses productions : il les respecte encore, et, pour preuve de son obéissance aux immuables volontés de la déesse, il a joint à son lugubre diadème quelques tiges de ces arbres toujours verdoyans dont il accroît et rehausse encore, pour lui plaire, la sombre et majestueuse beauté.

FIN DES ALLÉGORIES.

RAPPORT

SUR LES OUVRAGES

DE PEINTURE, ARCHITECTURE

ET GRAVURE EN PIERRE ET EN MÉDAILLE.

RAPPORT

SUR

LES OUVRAGES DE PEINTURE,

ARCHITECTURE ET GRAVURE,

EN PIERRE ET EN MÉDAILLE;

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS, DU 5 OCTOBRE 1816. *

Messieurs,

L'Académie royale des beaux-arts, dont je m'honore d'être en ce moment l'organe, s'est fait rendre compte cette année, suivant son usage, des travaux de MM. les artistes-pensionnaires du roi qui, précédemment couronnés au concours des grands prix de Paris, ont obtenu de sa majesté la faveur d'aller achever leurs études et perfectionner leurs talens sous le beau ciel de l'Italie. C'est le résumé des jugemens de vos commissions que je vais avoir

* Ce rapport m'a paru mériter, par les principes qui y sont développés et les réflexions judicieuses qu'il contient, de survivre à la circonstance qui l'a fait naitre. P. A. C.

l'honneur de vous exposer. Je le ferai précéder de quelques considérations sur l'état actuel de l'école française de Rome, et sur les principes d'études qui doivent diriger les élèves qui y sont admis : considérations pour lesquelles je sollicite également votre attention et votre indulgence.

Destinée par la munificence de Louis XIV à former une pépinière de grands artistes, l'école de France, à Rome, a vu mûrir dans son sein la plupart de nos plus célèbres talens, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. La révolution qui n'a rien épargné avait pu seule lui porter atteinte ; mais le mal est réparé, et, désormais à l'abri de ses funestes influences, cette utile institution a repris sa stabilité qu'avaient ébranlée nos convulsions politiques. L'Académie a dû être satisfaite, non-seulement des travaux de MM. les pensionnaires et de l'activité de leur zèle, mais, ce qui est encore plus honorable pour eux, de la sagesse de leur conduite dans ces circonstances difficiles. Ils ont continué de mériter cette année les mêmes éloges ; si leurs progrès ont pu paraître quelquefois stationnaires, c'est que le génie nécessairement inégal dans sa marche, a d'ailleurs, ainsi que toutes nos autres facultés, ses momens de langueur et de sommeil, et que la fortune a sa part dans tous les genres de succès, comme dans tout ce qui tient à l'humanité ; cependant, malgré les jugemens

sévères que le devoir de l'Académie, et surtout le vif intérêt que lui inspirent MM. les pensionnaires, lui ont fait porter sur quelques-uns de leurs derniers ouvrages, il se trouvera encore une assez grande part d'éloges, pour qu'elle ose espérer que l'analyse succincte de leurs travaux, pendant l'année qui vient de s'écouler, soit favorablement accueillie de l'auditoire éclairé que l'amour des beaux-arts réunit aujourd'hui dans leur sanctuaire.

La marche obligée des études nécessite, messieurs, la connaissance parfaite et l'application judicieuse des principes. C'est le fil qui doit guider l'artiste dans le labyrinthe. Sans eux, sans les règles qui en dérivent, le génie, tel qu'un vaisseau sans boussole, s'égare dans sa route; semblable au téméraire Icare, plus il veut s'élever, plus sa chute est inévitable.

Mais les règles seules seraient insuffisantes; et, s'il est constant que le but des arts est de plaire et de toucher, le sentiment sera toujours le seul principe vivifiant de toutes leurs productions. Prométhée avait formé l'homme avec de l'argile; ses proportions étaient parfaites, sa beauté régulière; cependant, ce n'était que de l'argile avant que Minerve lui eût donné une âme.

C'est cette âme, ce feu sacré qui guide l'artiste, même à son insu, dans le choix, comme dans la composition de son sujet, et dans l'expression de ses fi-

gures; c'est elle qui dirige sa main, lorsqu'il trace les caractères sublimes et variés de la beauté, toujours en harmonie avec des penchans déterminés, et par conséquent intimement liée à des idées morales; c'est par elle que la grâce, ce don divin et indéfinissable, s'exhale comme un suave parfum de ses moindres conceptions. Heureux l'artiste doué de ce magique présent du ciel! Lui seul fera parler la toile, soupirer le marbre ou l'airain; lui seul, sous ses doigts émus, dans les vibrations de la corde sonore, fera gémir la douleur, tressaillir l'allégresse et palpiter l'amour..... La sévère architecture même, qui, pour l'œil vulgaire, n'opère que l'équerre et le compas à la main, éprouve, comme ses nobles sœurs, de hautes et célestes inspirations. N'étaient-ils guidés que par de froids calculs, ces artistes sublimes qui, dans la Grèce antique, élevèrent à ses dieux des temples dignes de l'Olympe, où l'homme n'entrait jamais sans être atterré de l'idée de son néant et de l'immensité de la puissance divine? N'obéissaient-ils qu'aux lois mécaniques de la construction, ces artistes graves et mélancoliques qui, sur ces mers de sable que le Nil féconde, dédaignant d'appliquer leurs travaux aux habitations éphémères des générations contemporaines, n'ont consacré les fortes conceptions de leur génie qu'aux tombeaux des rois, aux dieux et à l'éternité?

N'exigeons point, messieurs, du génie encore adolescent, des chefs-d'œuvre que le génie, même dans sa maturité, ne produit que rarement. Toutefois, si la censure sévère peut être utile, c'est sans doute pour l'élève qui, libre du frein de ses premiers maîtres, essaie son jeune essor dans l'immense et périlleuse carrière dont son audace inexpérimentée n'a calculé ni l'étendue ni les dangers. C'est dans ce moment, surtout, qu'une tutelle officieuse doit veiller sur lui, et réprimer les écarts où son enthousiasme même peut l'entraîner. Tel est le devoir de l'Académie envers MM. les pensionnaires, comme envers le gouvernement qui l'a honorée de sa confiance.

Au moment où l'élève couronné obtient par son triomphe la faveur d'être admis à l'école de Rome, l'Académie n'a encore exigé de lui, pour ainsi dire, que la pratique exercée des parties techniques, parce qu'elles constituent essentiellement le langage propre et particulier des beaux-arts; mais elle lui prescrit bientôt l'obligation de perfectionner ses ouvrages par l'emploi des qualités qui prennent leur source dans une réflexion plus exercée et dans le don de sentir. Elle veut qu'en présence de l'antique, des grandes écoles d'Italie et de la nature, si belle sous cet heureux climat; entouré de jeunes et ambitieux rivaux, comme lui dans la puberté du talent, l'élève plein d'ardeur, lorsqu'il prélude à

ses chefs-d'œuvre à venir, lorsqu'il rêve sa renommée future, ne fasse pas, triste jouet de funestes illusions, un vain songe de talent et de gloire. Evitez donc, lui dit-elle, les méditations oisives, les serviles imitations, et surtout les systèmes novateurs! Mais elle sait distinguer l'enthousiasme du délire; elle sait que les génies d'une certaine trempe ont la conscience de leurs forces, avant même qu'ils les aient éprouvées; elle sait enfin qu'un instinct sûr, rapide, et qui souvent précède leur volonté, leur fait, ou s'approprier des larcins heureux, ou atteindre du premier bond à des hauteurs inaccessibles aux talens vulgaires. Tel, Raphaël dérobait à l'antique des beautés auxquelles son génie imprimait le charme de sa grâce divine; tel, le Corrège, simple artisan dont la science se bornait à préparer des couleurs et l'enduit des murs qui devaient les recevoir, conduit par son heureuse destinée devant un chef-d'œuvre de Raphaël, s'écriait, entraîné par une inspiration soudaine: *Anch'io son pittore!* et moi aussi je suis peintre!

Ces considérations importantes, appliquons-les, messieurs, aux derniers travaux de MM. les artistes-pensionnaires à Rome, et nous pourrons nous former une juste idée des espérances qu'ils donnent pour l'avenir.

MM. les pensionnaires-peintres ont tous manifesté, par l'importance de leurs morceaux d'études,

et le soin qu'ils ont mis à les exécuter, combien ils étaient jaloux de remplir l'attente de l'Académie : déjà, sous ce rapport, ils méritent les éloges dont elle se plaît à récompenser ici leur zèle; car, si leurs derniers efforts ne sont pas tous également heureux, tous néanmoins sont très dignes d'encouragement. On voit que ces habiles élèves s'appliquent constamment, mais trop exclusivement peut-être, à se perfectionner dans les parties techniques de leur art. L'Académie, satisfaite de ces louables intentions, les invite cependant, d'après les principes sévères qui la dirigent, à se rendre plus difficiles sur les impressions morales qui doivent résulter de leurs productions; et c'est ici le moment de leur faire remarquer, surtout, que, sans le jugement qui fixe le terme aux licences de l'imagination, et le sentiment qui en vivifie les conceptions, il n'existe point et il ne peut exister d'ouvrages de génie.

L'Académie aurait donc voulu, dans la jeune et agréable nymphe à laquelle M. Picot a donné le nom de *Psyché*, pouvoir retrouver quelques-uns des traits caractéristiques de cet être aérien, sylphique, dont les anciens avaient fait le symbole de l'âme. N'aurait-elle pas dû, pour se dévoiler à nos yeux mortels, apparaître au génie de l'artiste et naître de ses pinceaux, resplendissante de cette beauté ineffable, de cette fleur d'adolescence, de

grâce etde naïveté virginales, dont le charme avait enflammé l'Amour même, et excité les jalouses fureurs de Vénus ?

Les jeunes élèves, et les maîtres eux-mêmes, s'imposent une tâche, bien difficile sans doute, lorsqu'ils abordent des sujets tels que la puissance illimitée de l'imagination ne peut assigner de bornes à la perfection qu'ils exigent. Le *Mercure* et le *Prométhée* de M. Pallière en sont une nouvelle preuve. Les traits d'un simple berger, même jeune et beau, sont encore éloignés de cette noble et svelte élégance de contours, de ces regards fins, pénétrans et animés, sans lesquels on ne saurait concevoir, ni l'agile messager des dieux, ni l'ingénieux inventeur de la lyre, ni enfin le divin fils de Jupiter; et l'on peut difficilement supposer que l'homme supérieur, dont le génie audacieux déroba le feu du ciel, eût la stature athlétique du héros dont le bras puissant séparait les montagnes.

M. de Forestier a-t-il été plus heureux dans l'expression et dans le caractère de son *Anacréon?* Nous voudrions le penser. L'auteur de ce tableau s'est sans doute élevé au grand style; mais cette élévation n'était pas incompatible avec les riantes inspirations qui devaient naître abondamment d'un sujet aussi gracieux. Le tendre, le voluptueux Anacréon devrait se reconnaître, bien moins aux couronnes de myrtes et de roses dont il aimait

à ombrager son front, qu'à cette physionomie douce, spirituelle, enjouée qui décelait, dans le plus facile et le plus aimable des poètes, le chantre léger des Grâces et des Amours. Il semble, enfin, que M. de Forestier a tracé d'un pinceau trop raisonnable, le favori du dieu qui fait perdre la raison.

Mais, dans son tableau de la *Mort d'Abel*, M. Drolling a parfaitement observé les convenances et senti l'expression de son sujet: disposition hardie, pittoresque; action vraie, pathétique; les plus nobles qualités de l'art s'y font presque toutes remarquer, et y recoivent un nouveau prix de la belle exécution qui les accompagne. Le lieu de la scène, sauvage; le coloris, sombre; l'effet, décidé: tout est en harmonie de sentiment avec les figures. Le féroce Caïn, l'œil rempli du trouble et de la terreur du crime, à la voix du ciel qui prononce son anathème, fuit et cherche en vain à se dérober aux remords qui l'oppressent; tandis qu'étendue à ses pieds, d'un regard qui s'éteint, d'une bouche expirante, la première victime de la mort implore, de ce ciel en courroux, le pardon du premier meurtrier qui ait ensanglanté la terre. L'impression de ce bel ouvrage sur le spectateur est complète, et assure à l'école française, après quelques nouveaux efforts, un habile maître de plus.

Les travaux les plus importans qu'exige l'Académie, de MM. les architectes-pensionnaires à Rome,

sont, messieurs, les restaurations entières des grandes ruines antiques. Ces précieuses études, propriété du gouvernement qui seul les a si sagement ordonnées, forment depuis long-temps un code d'instruction utile aux professeurs eux-mêmes : dépôt conservateur des grands principes des anciens, qui s'enrichit d'année en année de quelques-uns des restes de la magnificence romaine, il sauvera du néant, vers lequel lentement ils s'acheminent, ces palais presque effacés des maîtres du monde, ces temples renversés ou déserts, et ces monumens jadis utiles aux simples citoyens. Oui ! c'est en vain que l'oubli les réclame : ils seront désormais indestructibles, grâces à ces hardies et nobles conquêtes de nos jeunes architectes sur la poussière usurpatrice des siècles. A l'aide de fouilles judicieuses, et le flambeau de l'art à la main, ces élèves courageux ont arraché à la terre jalouse qui l'enfermait dans son sein, le secret du plan de plusieurs de ces édifices admirables, encombrés des gravois de leurs frontons brisés, et des débris de leurs colonnes tombées en ruine par la barbarie ou l'insouciance des peuples. C'est là que, tantôt descendus jusqu'au niveau profond et humide du sol antique, tantôt franchissant d'un pied intrépide les larges crevasses de leurs voûtes ébranlées, et comme suspendus eux-mêmes dans les airs, nos jeunes Vitruves, souvent au péril de leur vie, ont médité, mesuré,

dessiné, ces fragmens encore brillans de magnificence et de grâce, pour en enrichir leur patrie.

C'est ainsi que M. Suys a fait revivre dans ses études, aussi exactes qu'élégamment dessinées, les beaux restes du *temple d'Antonin et Faustine*, et ce qui reste des colonnes du *temple de Jupiter Stator*; et que M. Caristie, son digne émule, a reproduit avec toute la grâce de l'original, l'ordre intérieur du *Panthéon*. Ici, ce n'est pas une ruine qu'il a voulu exhumer de la poussière, c'est un hommage solennel qu'il a rendu à l'un des plus admirables ouvrages de l'art dans sa perfection. Mais, jaloux d'aborder des études plus vastes, M. Caristie s'est encore livré à la restauration difficile du *théâtre de Marcellus*, travail important, qui avait absorbé avant lui les méditations de plusieurs grands architectes.

Ce devait être, messieurs, un spectacle à-la-fois magnifique et terrible, que celui que présentait un temple vaste, précédé d'une place publique immense, entouré de longs portiques et d'arcs somptueux, lorsqu'aux jours de triomphe des armées romaines, au retour de leurs expéditions militaires, ses nombreuses et fières légions, environnées de toutes les pompes de la gloire et blanches encore de la poussière des combats, venaient y planter leurs trophées sanglans et leurs aigles victorieuses! Tel était, si l'on en croit le témoignage d'anciens

auteurs, le temple qu'Auguste avait bâti et voué à *Mars Vengeur*, et dont la structure colossale, à en juger par ses vestiges, paraissait à l'architecte Labacco devoir être l'ouvrage de géans plutôt que d'hommes ordinaires. C'est à l'aspect de ces restes imposans, que M. GAUTHIER, saisi à son tour de l'admiration qu'ils inspirent, en a entrepris la restauration entière. Le génie d'observation, surtout lorsque les preuves matérielles lui manquent, n'est pas toujours assez en garde contre la séduction de l'esprit de système. MM. Caristie et Gauthier n'ont pas entièrement échappé à son influence: ils se sont peut-être égarés, cette fois, dans la route qu'ils s'étaient tracée, en rejetant des opinions accréditées par de grands maîtres, ou même en suivant celles de quelques-uns d'entre eux. Toutefois, ces habiles et studieux élèves n'en méritent pas moins les plus grands éloges pour leur constance courageuse dans leurs pénibles recherches, et ils ont du moins prouvé que l'amour sincère de l'art n'est jamais infructueux, puisque, même en s'éloignant des sentiers du vrai, ils ont cependant encore rencontré des vérités utiles.

Nous voici brusquement ramenés, messieurs, des plus vastes monumens de l'art à ceux de ses moindres dimensions: les médailles et les camées; mais les chefs-d'œuvre des anciens, en ce genre, nous ont appris que le grandiose et le sublime des formes

du dessin, résultant toujours de l'harmonie des proportions corrélatives, sont essentiellement indépendantes des grandeurs absolues. Types conservateurs de la beauté idéale, les camées et les médailles grecques rivalisent souvent de perfection avec les plus célèbres statues antiques. MM. Brandt et Desboeufs, dans les ouvrages qu'ils ont envoyés, ont prouvé qu'ils avaient su profiter, et font espérer qu'ils profiteront encore davantage de l'étude de ces grands modèles. C'est sans doute un art précieux et digne de la protection des gouvernemens, que celui dont les monumens, multipliés dans un si petit volume, mais à l'abri, par cela même, des barbares et honteuses spéculations de l'avarice et de la cupidité, ont, depuis plus de deux mille ans, éludé la fureur des révolutions, traversé les siècles malgré la rouille des temps, et qui, comme des points lumineux semés par le temps lui-même dans les déserts de la chronologie et les dédales obscurs de l'histoire, nous ont transmis, dans leur langage laconique et irrécusable, les nobles images et les sages institutions des bienfaiteurs de l'humanité.

Tels sont, messieurs, les résultats des études et la nature des travaux de MM. les artistes-pensionnaires à l'école royale des beaux-arts à Rome. Ils nous donnent l'assurance qu'animés d'un zèle qui ne s'est jamais ralenti, ils se montreront bientôt

dignes d'être comptés à leur tour au nombre des soutiens de notre école; c'est alors qu'à la faveur du calme heureux qui enfin a succédé à nos agitations, et sous l'égide d'un gouvernement paternel, ils se livreront, dans une douce et constante sécurité, à de doctes et utiles inspirations. Le génie, comme un feu sacré et inextinguible, couve sous la cendre des volcans politiques; mais, au souffle vivifiant de la protection souveraine, soudain ses flammes immortelles se rallument, et, brillans fanaux de leur siècle, elles prolongent encore leurs reflets dans la postérité.

FIN DU RAPPORT A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

SUJETS

DE

TABLEAUX.

SUJETS DE TABLEAUX

ET

ALLÉGORIES.

L'AMBITION.

L'AMBITION ne peut se représenter entièrement dans un seul tableau : ce doit être une suite de tableaux, formant un poème, jusqu'au dénoûment qui est la chute de l'ambitieux. Ce sujet est susceptible d'être traité, ou historiquement, sans cependant faire choix d'un personnage connu, ou allégoriquement. Dans l'un et l'autre cas, les tableaux doivent être la conséquence les uns des autres; on doit y observer les règles de la poésie. Ils ne doivent pas être trop multipliés; ils doivent être caractéristiques. L'ambitieux ne peut-il pas être accompagné de la figure allégorique de l'ambition qui le dirige dans le cours de sa vie? Non, ses actions doivent le caractériser.

L'ambitieux est vêtu de draperies changeantes; il sacrifie tout à sa passion. Les flèches de l'amour

se sont brisées sur son cœur d'acier : *Illi robur et æs triplex*..... Il est sourd à la voix de l'amitié, aux conseils de la sagesse, ainsi qu'aux accens douloureux de l'humanité souffrante. Bientôt il jette ses masques et foule aux pieds la justice dont il brise la balance ; mais, dans l'instant qu'il se croit prêt à jouir du sceptre et de la couronne, uniques objets de ses travaux, que la folie lui présente enveloppés de nuages légers et transparens, et en reculant toujours devant lui, la mort le saisit et l'arrête : le sceptre et la couronne se résolvent en fumée. Le temps, accoutumé à voir tomber les ambitieux, regarde la chute de celui-ci avec indifférence, tandis que l'Histoire va l'inscrire dans ses annales à côté des César et des Cromwel. Le temps cache sous son manteau les deux extrémités du rouleau sur lequel écrit l'Histoire.

LA MORT D'ALEXANDRE.

Alexandre triomphant et chargé des dépouilles de la terre, est renversé par Bacchus qui le frappe de son thyrse entouré d'un serpent venimeux. Cybèle, à moitié nue, s'échappe avec son lion qui a brisé sa chaîne. Le héros, en tombant, brise la couronne murale qu'il avait enlevée à la déesse : image allégorique du déchirement de son empire, après sa mort. Des enfans qui se disputent les débris

de cette couronne, représentent les successeurs d'Alexandre en proie aux fureurs de la guerre; la discorde secoue ses flambeaux au-dessus de leur tête, et semble les exciter.

La folie donne une mamelle à un enfant, et l'autre à un vieillard. Celui-ci tient un sac d'or, l'autre des hochets.

La fortune marie le temps avec la folie; les quatre parties du monde dansent à la noce; la fécondité les couronne.

Un vieillard et un enfant se disputent une poupée.

Epaminondas meurt dans les bras de la victoire; la renommée pleure sur le héros.

LE CONQUÉRANT.

Le conquérant est couronné et armé; il marche sur un monceau de cadavres et de ruines fumantes. Il vient de s'emparer d'une ville : bientôt il croit se rendre maître de la terre. Les satellites qui le suivent, se partagent les richesses des vaincus; d'autres arrachent des bras d'une mère mourante, sa fille encore vierge: ils écrasent des enfans sous leurs pieds.

Une jeune vierge, pâle et évanouie, est le sujet du combat que se livrent deux soldats féroces.

Des soldats se disputent brutalement les dépouilles d'une femme qui n'est pas encore morte, et qui cherche à éloigner son enfant de son sein ensanglanté.

Une jeune fille s'est endormie sur la verdure; son sein reste à demi voilé; un papillon trompé par son éclat vient s'y reposer.

Jupiter est subjugué par les amours et folâtre avec eux: l'un d'eux est assis sur son trône et s'est emparé de son sceptre et de son foudre. L'aigle de Jupiter et les pigeons de Vénus se caressent.

L'amour allumant son flambeau aux foudres de Jupiter.

Les quatre saisons de la vie s'acheminent vers un torrent prêt à les engloutir: déjà elles y touchent. L'enfant tient ses hochets et court après un papillon. Le jeune homme regarde le portrait de sa maîtresse et, sur sa route, laisse échapper l'or de sa main, sans s'en apercevoir. L'âge mûr tient ses livres; la vieillesse, qui s'aide de béquilles, regarde avec soin son or et ses projets de

bâtisse et de plantations. Les parques coupent le fil de leurs destinées : au même instant, ils tombent dans le précipice sur le bord duquel on voit une fleur languissante, moissonnée par le tranchant de la faux; un jeune arbuste brisé par le vent; un chêne altier abattu par la cognée qui gît encore à son pied. Des couronnes de rois, de bergers; des sceptres, des houlettes, des armes, des statues, roulent, mêlés à l'écume du torrent, et vont s'engloutir avec lui dans le gouffre où il se précipite. Le temps, qui domine cette scène, a pour diadème un serpent qui mord sa queue.

LES QUATRE HEURES DU JOUR.

Le *matin* est figuré par l'aurore: elle tient un flambeau et presse ses mamelles. La liqueur qui s'en échappe est la rosée; elle se réduit en vapeur, et se distille en fleurs où viennent déjà se reposer des papillons. Le voile de sa tête est blanc-bleuâtre, sa tunique blanc-jaunâtre, son manteau orange-pâle, et ses brodequins pourprés. Une étoile brille sur sa tête et l'éclaire faiblement. Des oiseaux la saluent par leurs concerts. Le pâle croissant de la lune s'évanouit dans les airs chargés d'une vapeur argentine. Le sourire siège sur ses lèvres; des larmes de plaisir humectent ses yeux. Une douce extase est peinte dans ses regards: elle jouit des hommages

de la nature. Le pied de l'aurore touche à peine les tiges nouvelles des fleurs, et ne les fait point courber.

Le midi. C'est Phébus armé de tous ses feux. Il est au milieu des airs; sa tête radieuse lance des flammes; son vêtement est d'or; de chaque main il secoue une torche ardente. Son diadème est d'or, enrichi de pierreries. Un aigle plane près de lui et fixe son éclat. L'air est embrasé. Nul nuage.

Le soir. Vénus s'abaisse vers la terre; son étoile brille sur sa tête; l'amour l'accompagne et darde ses traits. Le soleil a disparu, mais ses derniers rayons colorent encore l'atmosphère. La déesse est couronnée de myrtes ; ses colombes se jouent dans sa ceinture et se becquètent amoureusement. Le globe de la lune s'élève lentement dans les airs. Le voile de Vénus est de couleur pourpre-violette.

La nuit ou *Morphée.* Des ailes de papillon nocturne sortent de sa tête couronnée de pavots. Il en tient aussi dans ses mains, et les secoue sur la terre. La graine se change en vapeur dont s'échappent les songes. Une main est pour les songes heureux , l'autre pour les songes malheureux. Son manteau blanchâtre l'enveloppe; une chouette y veille. La lune brille au milieu des constellations.

Dans ces tableaux, la proportion des figures est colossale par rapport aux figures d'animaux accessoires.

DAMOCLÈS.

Damoclès est couché sur le lit d'honneur du festin, où brille la pourpre et l'or. Son front est ceint du diadème. La table est couverte de mets la profusion le dispute à la délicatesse. Des gardes l'entourent, prêts à obéir à ses moindres signes. De jeunes filles, demi-nues, d'une parfaite beauté et couronnées de fleurs, se disputent l'honneur de le servir. Des courtisans l'adulent, des supplians l'implorent, des poètes le chantent, un peintre le dessine, des musiciens l'égayent, des parfums exquis s'exhalent autour de lui; son lit est jonché de fleurs, ainsi que la sálle du festin. La foule, dont les flots tumultueux assiègent les portes de la salle, le dévore des yeux et le croit l'égal des immortels.

Damoclès s'enivrait de l'excès de son bonheur; mais il lève les yeux vers les lambris dorés : la coupe échappe de ses mains, son œil s'égare...... Tremblant, immobile, il n'a plus même la force de fuir. C'est alors que les respects, les hommages, les louanges, les délices, les concerts redoublent. L'épée menaçante pend d'un feston de fleurs qui orne la salle du festin : le malheureux ne voit qu'elle.

CORIOLAN DÉSARME SA COLÈRE.

Ici, la mère de Coriolan est une vraie Romaine;

elle lui parle avec l'autorité que lui donne un pareil caractère et la qualité de mère. Elle n'est point aux genoux de son fils; c'est plutôt lui qui est prêt à tomber aux siens : *Ma mère, vous avez vaincu!* La femme de Coriolan et les dames romaines qui l'accompagnent ont d'autres expressions; celles-là peuvent supplier. La scène se passe en présence des Volsques. Expressions diverses, dissimulation, indignation étouffée, attendrissement de quelques-uns, morne silence...., soupçons de trahison contre Coriolan.

« Sors de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau ! »

Boileau, troublé jusque dans la tombe par les accens rauques et discordans des mauvais poètes qui l'ont suivi, entr'ouvre son tombeau : il est armé de sa redoutable plume. La saine critique, reconnaissable aux attributs de la justice et de la vérité, tient sa lampe allumée et l'éclaire. La foule des mauvais poètes, éblouie de sa clarté trop vive, s'enfuit épouvantée. Diverses expressions des poètes.

LA BARQUE DE CARON.

La barque est pleine : un roi pleure sa royauté; un juge inique reçoit des reproches; un jeune homme semble regretter ses plaisirs; un avare cache sous son manteau un sac d'argent.

LE POUSSIN MÉDITANT DANS LES RUINES DE ROME.

Le Poussin travaille à la lueur d'une lampe: la jalousie et l'envie, qui veillent près de lui et qui regardent ses ouvrages avec consternation, veulent empêcher la gloire de le couronner, et la renommée de publier ses illustres travaux; mais leurs efforts sont inutiles.

FIN DES SUJETS DE TABLEAUX ET ALLÉGORIES.

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE.

LETTRE I.

A M. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

PLUS M. de Saint-Pierre veut bien me témoigner le desir de posséder quelqu'une de mes productions, et plus je regretterai de ne pouvoir remplir un souhait si flatteur, si l'époque qu'il m'indique pour la publication de sa nouvelle édition de *Paul et Virginie*, est invariablement fixée. Actuellement occupé à des travaux qui intéressent la famille du premier consul, j'ai dû, pour m'y livrer, renvoyer à l'hiver prochain des promesses faites, depuis plusieurs années, à des personnes qui ont la bonté d'attendre que ces ouvrages soient terminés. J'avouerai encore à M. de Saint-Pierre que, depuis les dessins que j'ai faits pour M. Didot, j'avais totalement renoncé à ce genre aride de travail; mais, je dois lui dire aussi, qu'attachant un grand prix à pouvoir répondre à ses témoignages d'estime, je

mettrais au premier rang de mes occupations projetées pour l'hiver prochain la composition du beau sujet qu'il me propose, si, comme je voudrais l'espérer, l'époque de germinal pouvait n'être point rigoureusement déterminée. Je m'estimerais heureux, alors, de pouvoir offrir à M. de Saint-Pierre, dans une imparfaite esquisse d'un de ses plus intéressans tableaux, un hommage d'admiration pour ses talens supérieurs, et de reconnaissance pour les leçons que j'ai puisées dans la lecture de ses ouvrages.

LETTRE II.

AU MÊME.

Monsieur,

Je vous dois bien des excuses de n'avoir pas répondu de suite à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; mais peut-être me pardonnerez-vous, lorsque vous apprendrez que, depuis un mois, j'éprouve le chagrin le plus vif. Le fils unique de mon meilleur et de mon plus ancien ami est, depuis ce temps, dans un danger extrême, et chaque jour accroît et justifie nos inquiétudes. Le pauvre père * est dans un état

* M. Trioson qui, ayant perdu son fils, adopta depuis Girodet. P. A. C.

de désolation que l'on ne peut concevoir, et dans cette triste circonstance, mon âme ne fait qu'une avec la sienne. Pardonnez-moi donc, monsieur, de n'avoir pu encore m'occuper du dessin que je vous ai promis; ce n'est pour aucun ouvrage que je l'ai négligé; je ne puis absolument m'occuper de rien, et je n'ai pas la tête à moi.

J'espérais que ce cher enfant, né avec toutes les vertus, et de la plus brillante espérance, m'aurait un jour rendu toute la tendresse que j'ai vouée à son père; mais c'est un rêve de bonheur qui, dans peu d'heures peut-être, sera évanoui pour toujours. Si ce malheur arrive, je ne quitterai pas son père qui retournera à la campagne, d'où le danger de son fils l'a amené ici. Vous voyez, monsieur, combien il m'est impossible de répondre à votre attente, aussi promptement que vous le desirez et que je le voudrais assurément moi-même. Je sens bien l'imprudence que j'ai eue de vous promettre pour une époque déterminée; cependant, je ferai tous mes efforts pour ne point dépasser celle que nous avions fixée, et je mettrai tous les soins qui dépendront de moi à l'ouvrage qui vous intéresse.

Vous êtes sensible et bon, monsieur, et de plus vous êtes père, ainsi vous comprendrez aisément la désolation où nous sommes, mon pauvre ami et moi.

Veuillez accueillir l'expression de mon sincère

et respectueux dévoûment, et me permettre d'offrir mes hommages à madame de Saint-Pierre.

LETTRE III.

AU MÊME.

Il me serait impossible d'exprimer à M. de Saint-Pierre, aussi vivement que je l'ai senti, tout le plaisir que j'ai goûté dans son presbytère, au milieu de ses aimables habitans; mais je cède au desir de lui en témoigner au moins une faible partie. J'ai éprouvé un véritable délice de me voir accueillir avec amitié et bonté par un père respectable, écrivain célèbre, qui, entouré de sa jeune et intéressante famille, au milieu du bonheur dont il jouit et dont il est digne, qu'il reçoit de tout ce qui l'entoure et qu'il lui procure lui-même, a bien voulu me recevoir à titre d'ami, et me permettre de mêler quelquefois mes songes creux à ses conversations instructives. Je n'oublierai jamais, non plus, l'accueil flatteur et les attentions délicates qu'ont bien voulu avoir pour moi mesdames de Saint-Pierre et de Belport. Je voudrais qu'elles fussent persuadées que j'en conserve une extrême reconnaissance. M. de Saint-Pierre veut-il bien me permettre de le prier d'offrir à ces dames, pour moi, mes respectueux hommages.

J'ai toujours présent à l'esprit le beau morceau d'éloquence que M. de Saint-Pierre a composé pour la nouvelle édition de Virginie, dans laquelle je suis bien glorieux de voir figurer mon nom qui se rattachera au sien, comme l'humble lierre embrasse le chêne superbe qui le soutient et le protège. Ce beau préambule est lui-même un ouvrage complet, un monument d'esprit, de génie, d'amitié et de la reconnaissance la plus noble et la plus délicate, comme il est un modèle, tantôt de cette plaisanterie fine, si familière à Horace, tantôt de cette éloquence mâle, rapide, entraînante, supérieure à celle de Buffon même, et dont M. de Saint-Pierre, seul, peut fournir les modèles*. Je lui demande pardon de porter un jugement sur ce qui est au-dessus de ma portée; mes expressions sont certainement au-dessous de ce que j'ai senti; mais, au moins, elles sont le résultat des impressions que j'ai reçues. Je ne puis, après lui avoir parlé de l'enthousiasme que ce morceau m'a causé, ne pas lui dire combien je suis flatté et reconnaissant des éloges qu'il veut bien donner à mon ouvrage, dont le mérite appartient tout entier à son charmant mo-

* Ce jugement paraît inspiré par le plaisir que Girodet avait ressenti à la lecture du morceau dont il parle, et par le desir de l'exprimer vivement à M. de Saint-Pierre; mais on peut croire que s'il l'eût relu avec attention, il en aurait parlé, surtout à une autre personne que l'auteur, avec un enthousiasme moins exclusif. P. A. C.

dèle ; trop heureux si, au jugement de M. de Saint-Pierre lui-même, et du public, il n'en a point trop altéré les traits naïfs et délicats. Je le remercie encore de m'avoir gardé une place pour traiter, un jour, avec plus de développement ce sujet enchanteur, et des éloges dont il comble *Endymion ;* mais, et M. de Saint-Pierre ne s'offensera pas de ma franchise, je crois que ce tableau a été trop loué par beaucoup de personnes et par lui-même. Ce n'est point une fausse modestie qui me fait ici parler : je n'y serais pas adroit; d'ailleurs, en avouant cette opinion, je dirai, avec la même bonne foi, que je pense que d'autres productions de moi n'ont peut-être pas été appréciées à leur faible valeur, et si, par exemple, je mourais demain, je crois, en supposant que le peu que j'ai produit parût digne d'être tiré de l'oubli, que l'équilibre se rétablirait. Les balances de la postérité sont exactes ; mais les contemporains ne se servent presque jamais que de faux poids, en pesant les mérites et les renommées. Cette pensée ne déplaira pas à M. de Saint-Pierre, et si je ne craignais de lui paraître trop présomptueux, j'ajouterais que, si je n'étais pas persuadé de cette vérité, le pinceau me serait depuis long-temps tombé des mains, sans que j'eusse daigné le ramasser. Ceci m'entraîne dans quelques réflexions que je ferai le moins longues possible.

L'*Endymion* a été trop loué à mon avis : c'est donc

à moi, sinon de le critiquer, du moins de retrancher, pour moi-même, et aux yeux de la vérité, une partie des éloges qu'il a reçus. J'accorde que le sujet ne soit point mal senti; mais il n'y a point là de création de la part du génie; c'est au plus ou moins d'exécution manuelle qu'il doit beaucoup de son effet. La distribution de la lumière et de l'ombre, je l'ai vue dans la nature, je ne l'ai point inventée; les formes, je les ai également vues dans le modèle vivant et dans l'antique que j'avais sous les yeux, je ne les ai point créées; ce sont des caractères de têtes grecs et, par conséquent, connus depuis long-temps: il n'y a là que le seul mérite d'une imitation presque servile, et presque toujours aisée. L'expression des passions, toujours si difficile à traiter, parce qu'elles sont fugitives autant que variées, est nulle. Je le répète, il n'y a point là de création. D'ailleurs, les noms et les personnages de l'Amour et d'Endymion intéressent, et cet intérêt qu'inspirent des êtres dont on aime à retrouver les images, contribue pour une très grande part au succès; je ne doute pas que ce ne soit à cette cause que l'on doive attribuer celui de plusieurs productions célèbres en peinture.*

* Pour bien apprécier ce que Girodet dit de son *Endymion*, il faut avoir lu ce qu'il dit dans la même lettre, de son *Ossian*. Il prétend, et avec raison, que dans ce dernier ouvrage il a tout créé, tandis que, pour l'autre, la nature et l'antique lui ont servi de modèles; mais, est-il donc si

Je passe à l'examen de mon tableau d'*Hippocrate*. J'ignore s'il a eu l'avantage d'être offert aux regards de M. de Saint-Pierre, lorsqu'il fut exposé il y a près de dix ans au Salon. C'était un hommage que j'offrais à mon respectable ami, M. Trioson, docteur en médecine, celui-là même qui m'écrivait que *la nature était sans cesse occupée à réparer les torts des médecins*. Ce sujet avait l'avantage de n'avoir jamais été traité, du moins à ma connaissance. C'est *Hippocrate refusant la pourpre et l'or que font briller à ses yeux les envoyés du roi de Perse, pour l'engager à venir guérir la peste qui ravageait ses états*, et le grand homme répond au grand roi qu'il n'ira jamais secourir les ennemis de sa patrie, et qu'il est sans besoin, ainsi que sans desirs.

Ce sujet m'a paru un des plus beaux de l'antiquité, tant par la vénération attachée au souvenir

facile de faire un tableau digne de l'estime des contemporains et de la postérité, en ayant sous les yeux l'antique et la nature? La réponse n'est pas douteuse, et ce qui vient à l'appui de cette réponse, c'est que dans aucune école on ne trouve un grand nombre d'ouvrages que l'on puisse comparer à l'*Endymion*. C'est à juste titre que Girodet fait ressortir le mérite de son *Ossian*, car on y trouve, outre une pensée neuve et des effets dont il aurait en vain cherché des modèles dans la nature, une exécution admirable et tout ce qui constitue un véritable chef-d'œuvre ; mais il a tort de déprécier l'*Endymion ;* il semble qu'il se soit laissé entraîner à établir une sorte d'opposition qui est plus dans les mots que dans les choses : l'*Endymion* et l'*Ossian* diffèrent sans doute entre eux ; mais quoi qu'en puisse dire l'auteur lui-même, je pense qu'ils peuvent être placés à côté l'un de l'autre. P. A. C.

d'Hippocrate, que par le bel exemple de patriotisme et de désintéressement dont il offre le tableau. Il me fournissait d'ailleurs des expressions très variées à traiter, et des costumes différens. J'avais fait des recherches particulières sur celui des Persans, tous vêtus de grandes robes blanches comme marques de deuil, usage consacré chez ces anciens peuples, et cela même était une difficulté a vaincre dans l'effet et l'harmonie du tableau. Enfin, je m'étais assuré, par les médailles et par d'autres monumens, de la véritable ressemblance d'Hippocrate. J'ignore jusqu'à quel point j'ai pu réussir à vaincre ces difficultés, mais je me souviens encore avec plaisir des encouragemens que je reçus alors, et qui me flattaient d'autant plus que cet ouvrage était destiné à l'amitié.

Je passe au tableau inspiré par les poèmes attribués ou déniés à Ossian, avec lequel je n'ai pas encore désespéré de réconcilier M. de Saint-Pierre. C'est ce tableau qui, malgré les défauts qu'on a pu lui reprocher, et dont plusieurs sont réels, m'a cependant le plus donné de confiance dans mon peu de forces, parce qu'il est tout-à-fait de ma création, dans toutes ses parties, sans que je me sois inspiré d'aucun modèle, ni pour le dessin, ni pour la couleur, ni pour les effets, encore moins pour la conception. J'ai été obligé d'inventer jusqu'aux costumes, dont aucun monument de l'an-

tiquité n'offre de traces ; je n'ai pu me guider que par des analogies. Il est échappé à David, en le voyant, de dire que cette production ne ressemblait à celle d'aucun maître ni d'aucune école; qu'il n'avait jamais vu de tableau auquel il pût le comparer, et qu'on lui rendrait justice après ma mort. Il me devait peut-être cette réparation pour ce qu'il en avait, à ce qu'on m'assure, dit à la cour. Ce sujet avait l'avantage, aussi, d'être un hommage rendu aux mânes de nos guerriers et au génie protecteur de la France. L'idée de la victoire personnifiée qui, après avoir accompagné ces héros pendant leur vie dans les champs de l'honneur, guide encore leurs ombres triomphantes dans les palais aériens de la gloire; l'idée de ces vieux fantômes belliqueux qui descendent des plus hautes régions de leur atmosphère nébuleuse, en accourant au-devant d'eux et en les embrassant; ces jeunes filles qui célèbrent leurs exploits sur leur lyre de brouillard, ou qui jettent des fleurs sur leurs pas, ces idées ou du moins leur application est, j'ose le croire, neuve et poétique.

Les romans ne sont point bannis de la littérature; les fictions ne sont point bannies de la poésie, pourquoi le seraient-elles de la peinture dont les bornes, sans être infinies comme celles de la poésie, sont cependant plus reculées qu'on ne le pense? La peinture qui sait si bien parler au cœur sous

le pinceau de Raphaël et du Poussin, peut encore s'adresser à l'esprit et à l'imagination; ces maîtres l'ont prouvé. Pourquoi ne serait-il pas permis d'essayer d'étendre plus loin encore les effets et les bornes que ces grands hommes ont connus? Mais on s'égare dans l'espace, on ne suit plus de routes certaines. — Eh bien! quand on échouerait, il est beau de tomber des cieux. Icare ne put s'y soutenir, mais il donna son nom à la mer Icarienne, et sa chute fut presque un triomphe. Je n'ai point risqué de tomber de si haut, et je revole dans mes nuages à mes risques et périls.

J'ai fait observer que le genre du dessin m'appartenait. On est généralement convenu que les formes que j'ai représentées ne sont celles d'aucunes beautés françaises, grecques ou romaines; je n'en ai trouvé les types généraux, ni chez les anciens, ni chez les modernes : c'est donc une création. La couleur grisâtre qui règne dans ces êtres à demi transparens ne pouvait être une imitation de la nature qui ne fournit point de modèles de ce genre; ce n'est pas, non plus, une imitation de quelque ouvrage de l'art, je n'en connais aucun qui en fournisse l'idée; c'est une pure inspiration: c'est donc une création. Quant aux effets résultant, d'une part, du coloris, et, de l'autre, de la distribution des lumières et des ombres, ils m'appartiennent également; les lumières qui éclairent la

scène sont des lueurs météoriques qui n'ont ni la teinte des rayons du soleil, ni celle de la lune; ni celles des feux terrestres, à moins qu'on ne les suppose modifiées par l'interposition de verres diversement mais légèrement colorés. La nature ne m'a donc point fourni ce genre d'effet, ou si elle m'en eût offert le modèle, encore devrait-on convenir que l'application en est neuve : c'est donc encore une sorte de création. Enfin, à l'égard des costumes pour lesquels les monumens n'offraient rien, il fallait les approprier aux formes barbares de ces peuples, à leurs physionomies étrangères. J'ose croire ne m'être pas trop éloigné de ces analogies nécessaires à conserver, lorsqu'on ne veut pas s'exposer à être accusé de manquer de goût. On a reproché de la confusion aux figures dans ce tableau; mais ce sont des nuages, des vapeurs qui, quoique sous la forme humaine, conservent leur propriété de se presser, de se confondre, sinon totalement, puisqu'il n'en résulterait plus aucune sensation, du moins dans quelques parties, de manière à ne pas offrir des corps solides qui seraient alors absurdes, portés sur des nuages. Il fallait bien perdre souvent les contours, les fondre, les identifier avec les brouillards dans lesquels ces figures nagent, se meuvent, et qui forment eux-mêmes leur substance. Elles devaient paraître poreuses, pénétrables, et n'offrir que des êtres dont

la vie est comme effacée, des émanations des corps vivans avec la propriété d'en conserver les formes. Cette difficulté, si toutefois je pouvais me flatter de l'avoir surmontée serait encore une conquête nouvelle pour la peinture. Le premier consul, pour qui j'ai fait ce tableau, parut sentir vivement cet effet: lorsque je le lui présentai, il me dit ces trois mots remarquables que j'ai plus estimés que des pages d'éloges vulgaires, et qui m'ont dédommagé de beaucoup de critiques : « *Vous avez eu une* « *grande pensée : les figures de votre tableau sont* « *de véritables ombres; je crois voir celles des* « *généraux que j'ai connus* ». Voilà mot pour mot ce que me dit Bonaparte. J'avoue que je fus comblé de cet éloge laconique, mais aussi expressif que flatteur et inattendu.

Je demande pardon à M. de Saint-Pierre d'avoir tant étendu ces réflexions sur cette production, où j'ai été trop resserré par les bornes de ma toile que débordait de toutes parts mon sujet. Mais dans le dessin que j'en fais *, cet inconvénient n'aura pas lieu. Un des torts de ce tableau, et sans lequel il eût produit plus d'effet, c'est que les figures n'étaient pas de grandeur naturelle. L'*Hippocrate* avait le même inconvénient. Si la *Transfiguration*

* Ce dessin est entre les mains de M. Pannetier, élève et ami de Girodet.
P. A. C.

de Raphaël, et la *Descente de Croix* de Rubens, n'avaient été que d'une petite dimension, combien ces beaux tableaux seraient loin de la réputation qu'ils ont acquise; et, cependant, ils eussent eu, aux yeux des connaisseurs éclairés, le même degré de mérite. Mais ce qui est grand frappe toujours, et un géant, mal fait, impose davantage qu'un pygmée qui aurait de belles proportions. Si quelque jour ces trois tableaux, comme je le desire, sont gravés, ce niveau d'égalité rétablira peut-être entre l'*Endymion*, l'*Ossian* et l'*Hippocrate* des rapports de comparaison contraires à ceux de l'opinion jusqu'ici établie. Il n'est pas surprenant que le tableau d'*Ossian* ait partagé les suffrages. Les uns ne l'ont nullement goûté, d'autres en ont été enthousiastes passionnés. Sans me flatter que M. de Saint-Pierre soit des derniers, j'aurais été heureux, je l'avoue, de ne pas le compter parmi les premiers, car il est du bien petit nombre des juges éclairés et sensibles à qui j'ambitionne de plaire, et dont je regarderai toujours les avis comme des leçons, et les œuvres comme des modèles.

Je renouvelle encore mes excuses à M. de Saint-Pierre de ce long bavardage. Il faut que j'aie bien compté sur son indulgence et sur sa bonté pour m'être laissé entraîner aussi loin; mais, je plaidais pour mes enfans, et l'amour paternel m'a fait excéder les bornes convenables.

Je renvoie à M. de Saint-Pierre le dessin de Paul et Virginie, dont j'ai eu tant de plaisir à m'occuper. Lorsque l'enlumineur aura refait une autre épreuve, je la reverrai avec plaisir, afin que rien de ce qui peut en assurer l'effet et le rendre plus digne d'être uni à son immortel ouvrage, ne soit négligé.

Je ne m'étends point sur les sentimens que m'a inspirés M. de Saint-Pierre, mais je le prie d'être persuadé qu'on ne peut être plus que moi pénétré d'admiration pour ses ouvrages, d'attachement respectueux et de vénération pour sa personne.

Son dévoué compatriote,

A. L. G......

P. S. J'écris à M. de Saint-Pierre sans avoir préparé mes idées; et, n'en ayant point de brouillon, je le prie de vouloir bien conserver cette lettre, que je lui redemanderai pour en extraire des idées et des réflexions que je desire insérer, un jour, dans un cours d'observations que je recueille sur l'art dans lequel je m'exerce. *

* Cette lettre a été effectivement retrouvée dans les papiers de Girodet.

P. A. C.

LETTRE IV.

A BONAPARTE.

Citoyen général,

Vous avez vaincu et pacifié le continent : l'Europe étonnée ne sait ce qu'elle doit le plus admirer de votre sagesse dans le conseil, de votre audace dans les combats, ou de votre modestie après la victoire. Les vainqueurs et les vaincus réunissent leurs voix pour chanter votre gloire, et me dispensent de m'étendre plus longuement sur un sujet qui réclame la plume de Plutarque, la lyre d'Homère, et le pinceau d'Apelles.

Vous avez fait de grandes choses, général, d'autres pourraient rester en repos, mais vous avez tant à cœur la gloire et la prospérité nationales! Il vous appartient d'ajouter aux titres nombreux que vous avez à l'immortalité, celui de restaurateur et de protecteur des arts.

Soyez leur interprète auprès du gouvernement. A votre voix et sur vos traces, nos guerriers ont éclipsé les Grecs et les Romains : à votre voix encore les arts renaissent, et bientôt nos artistes vont prouver à l'univers que, dans la paix comme dans la guerre, la nation française est *la grande nation.*

La colonie de chefs-d'œuvre, dont le vainqueur de l'Italie a enrichi la république, va s'y naturaliser, et les élèves d'Apollon, que les dangers de la patrie avaient éloignés de leurs travaux, animés par l'émulation, soutenus par l'espoir, brûlent de s'élancer dans le cirque; ils attendent qu'on leur ouvre lá barrière.

A Athènes les temples, les portiques, tous les monumens publics, les maisons mêmes de plusieurs particuliers, étaient décorés de statues et de tableaux. Les tableaux représentaient les combats livrés pour la cause de la liberté, et les statues, les grands hommes qui avaient bien mérité de la patrie.

Ainsi le marbre et la pierre étaient de perpétuelles leçons de patriotisme, et en conservaient le feu sacré dans les cœurs.

Telle serait la brillante destinée des muses françaises, encouragées par le génie de la victoire et de la paix réunies.

Mais quel serait le mode de la distribution des prix entre les concurrens? car, c'est cueillir un laurier que d'être appelé par la patrie à transmettre, à la postérité, les vertus des grands hommes qui l'ont illustrée.

Sera-ce une assemblée nombreuse? Sous quelque dénomination qu'elle existe, la diversité de vues, d'opinions, de lumières, d'intérêt en fait un corps

sans volonté distincte, dont le jugement incertain se contrarie souvent dans la plus saine partie de ses membres.

Les glorieux trophées de l'armée d'Italie ne sont pas le fruit de la délibération d'un jury; et, si le héros qui la commande eût dû, avant de marcher à sa tête, essuyer un scrutin, il n'eût pas acquis les mêmes titres à l'immortalité.

Les grands hommes peuvent seuls juger les grands hommes et juger les autres. Ils sont faits pour redresser l'opinion publique, si elle s'égare, et ne doivent plus cesser de la diriger.

Je vous propose donc, citoyen général, d'indiquer au gouvernement, 1° dix peintres qui seront chargés de représenter les actions et les triomphes de la liberté française. Leurs tableaux auront treize pieds sur dix, et seront payés 15,000 francs, avec une prime de récompense digne de la munificence nationale, pour celui qui aura remporté le prix; 2° dix statuaires qui seront chargés de représenter les grands hommes dont la révolution s'honore, ou des figures allégoriques en l'honneur de la liberté. Chaque statue en plâtre, de six pieds de proportion, sera payée 4,000 francs. On choisira les quatre meilleures pour être exécutées de la même grandeur en marbre, et la matière sera fournie par le gouvernement; elles seront payées chacune 12,000 francs, avec l'expectative d'une

figure colossale, comme prime de récompense à celui qui remporterait le prix : ces statues seraient envoyées dans les différens départemens; 3° enfin, dix architectes qui seraient chargés de composer dix projets pour des monumens nationaux, dont les modèles seraient exécutés en plâtre; ces projets et modèles seraient payés chacun..... et les meilleurs seraient exécutés lorsque les ressources de l'état pourraient le permettre.

Les concurrens seront leurs propres juges : ce mode seul convient à des artistes libres. *

LETTRE V.

A NAPOLÉON BONAPARTE.

Général,

J'ai essayé de tracer l'*apothéose des héros* que la France regrette; j'en offre le tableau au héros qui la console et qui les honorait eux-mêmes de son estime et de son amitié.

Dans cet ouvrage, fruit d'un travail long et pé-

* Je ne sais si cette lettre a été réellement adressée à Bonaparte; c'est d'après un brouillon que je la publie; mais elle peint bien l'enthousiasme que les victoires du héros français avaient fait naître dans toutes les classes, et c'est ce qui m'engage à la faire paraître. P. A. C.

nible, l'importance de mon sujet m'a fait oublier que je n'étais chargé de peindre pour la Malmaison qu'un tableau d'agrément.

Les architectes que vous honorez de votre confiance ont pensé que l'effet de celui que je viens de terminer serait détruit dans le lieu qui lui était assigné; cependant ils l'y placeront provisoirement, si vous le desirez, dès qu'il pourra être transporté sans danger: je m'occupe en ce moment, d'après l'intention de ces artistes, d'en peindre un autre dont la pensée et l'effet, plus simples, atteindront leur but.

Encouragé par les jugemens que les maîtres de l'art, et surtout celui dans l'école célèbre duquel j'ai autrefois étudié, ont portés sur mon tableau, je regarderais comme la récompense la plus glorieuse que le héros qui m'en a inspiré la conception, voulût bien en accepter l'hommage, et qu'il daignât y jeter un coup-d'œil d'indulgence et d'encouragement, dans l'atelier même où il a été conçu et achevé.

Daignez, général, accueillir avec bienveillance ce double vœu que j'ai osé former, et agréer, etc.

Au Louvre, ce 6 messidor an x.

DESCRIPTION DU TABLEAU. *

Les anciens Ecossais ou Calédoniens, et les habitans d'une grande partie du nord de l'Europe, regardaient la bravoure comme la première et presque la seule vertu : chez eux les guerriers les plus vaillans étaient les plus honorés. Pendant leur vie, ils avaient les places d'honneur dans les festins; ils étaient aimés des belles; on leur confiait le commandement des armées et le gouvernement des peuples. Après leur mort, on plaçait leur tombe à côté de la tombe des braves; on y renfermait leurs armes et, quelquefois, la dépouille d'un cerf et le dogue qu'ils avaient aimé le plus. Des bardes célébraient leurs prouesses; ils les proposaient pour exemple à leurs contemporains, et en transmettaient, dans leurs poèmes, la mémoire à leurs descendans. Dès-lors les ombres des héros allaient, triomphantes, rejoindre dans les nuages, au son des harpes, les ombres de leurs ancêtres, qui venaient les recevoir avec joie. Là, elles exerçaient un empire souverain sur les élémens, et se livraient de nouveau aux plaisirs dont elles avaient joui pendant leur union avec le corps. Souvent elles

* J'ai trouvé dans les manuscrits de Girodet, une description de son tableau d'Ossian; j'ignore si elle était destinée à accompagner la lettre qui précède; dans tous les cas elle m'a paru de nature à intéresser le lecteur, et j'ai cru devoir la rapprocher de l'hommage adressé à l'homme célèbre dont la gloire était, alors, une sorte de patrimoine national. P. A. C.

quittaient leurs demeures aériennes et descendaient sur la terre, pour y converser avec leurs descendans qu'elles assistaient de leurs conseils, et à qui elles prédisaient l'avenir *. Ce qu'un guerrier redoutait le plus, était d'être privé du chant des bardes; car, tant qu'il n'avait point obtenu cet honneur, son ombre errait confondue avec les ombres des lâches, toujours croupissantes dans des marais fangeux, sous l'apparence informe de brouillards obscurs, et de vapeurs pestilentielles.

Ces peuples, malgré l'excès de leur bravoure qui dégénérait quelquefois en férocité, étaient naturellement bons, généreux et compatissans. Ils regardaient comme une lâcheté de maltraiter un ennemi vaincu. Ils honoraient la bonne foi, pratiquaient l'hospitalité envers les étrangers, et protégeaient de tout leur pouvoir leurs amis opprimés. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans les chants

* Les Caledoniens croyaient ces ombres matérielles; elles conservaient la parfaite ressemblance, et même le son de voix des personnes qu'elles avaient animées. Dans le poème de Comala, d'Ossian, cette jeune fille voit Fingal revenir triomphant à la tête de ses guerriers; elle le prend pour son ombre et la croit accompagnée de celles de ses aïeux; ensuite elle répond au discours qu'il lui adresse : « Emporte-moi dans la caverne où tu reposes, ombre chérie ! » Ce n'est qu'après avoir touché la main de son héros qu'elle reconnaît qu'il est vivant; elle expire, alors, de l'excès de sa joie. Dans le poème de Temora, on voit Sulmalla parler à l'ombre de Cathmor, croyant parler à lui-même, et ne se désabusant de son erreur que lorsque les membres du fantôme, s'évanouissant insensiblement, se mêlent, selon l'expression du poète, aux vents de la montagne. (*Note de Girodet.*)

attribués à Ossian, barde du troisième siècle, et fils de Fingal, roi de Morven, dans l'ancienne Calédonie. Le citoyen Girodet y a puisé l'idée de la composition du tableau qu'il vient d'exécuter pour le premier consul qui se plaît beaucoup, dit-on, à la lecture des poëmes d'Ossian, et dont voici la description.

Les ombres des héros français morts pour la patrie, *conduites par la Victoire, viennent visiter*, dans leurs nuages, *les ombres d'Ossian et de ses guerriers*, qui leur donnent la fête de l'amitié.

Le vieux barde de Morven, privé de la vue, marche à la tête de ses guerriers : ses dogues fidèles l'accompagnent; il s'appuie sur sa lance renversée, et se penche pour embrasser DESAIX. KLÉBER tend une main à FINGAL en signe d'alliance; de l'autre, il porte avec DESAIX un trophée d'armes enlevées aux mamelucks. Après eux vient CAFFARELLI-DUFALGA, tenant un drapeau brisé, conquis sur les Turcs. MARCEAU regarde OSSIAN avec admiration. On remarque ensuite les généraux DAMPIERRE, DUGOMMIER, HOCHE, CHAMPIONNET et JOUBERT : près de ces guerriers un drapeau déchiré, pris aux impériaux, flotte dans les airs. La VICTOIRE non ailée * plane entre ces trophées et précède les

* Pausanias rapporte qu'il y avait à Athènes une victoire *sans ailes*. Le sens allégorique de cette figure n'a pas besoin d'être expliqué. P. A. C.

bataillons français. D'une main, elle tient un faisceau de palmes mêlées de laurier et d'olivier, emblème des conquêtes glorieuses et utiles; de l'autre, elle présente en souriant, aux ombres des héros calédoniens, le caducée, symbole de la paix; une étoile scintillante brille sur sa tête et marque, par un long sillon, sa trace lumineuse.

Latour - d'Auvergne, *premier grenadier de France*, marche au second rang, à la tête d'une colonne de grenadiers et de sapeurs; leur bonnet est ombragé d'olivier; ils arrivent tambour battant; devant eux sont quelques troupes légères de dragons et de chasseurs. Les derniers, sur la troisième ligne, sont les généraux Kilmaine, Marbot et Duphot. Dans une région de nuages plus élevés, on aperçoit confusément, à travers les vapeurs, une troupe de hussards, dont quelques-uns se livrent au plaisir de la chasse.

De l'autre côté du tableau, le fils d'Ossian, Oscar, est près de son grand-père; derrière eux paraît Cuchullin, roi de Dunscaïch, et ami de Fingal. La pointe de sa lance est brisée. D'autres guerriers montrent aux Français des trophées de leur valeur: une enseigne, une armure et une aigle légionnaire enlevées aux Romains. Au-dessus du roi de Morven, dont le casque surmonté d'une aile d'aigle brille des feux d'un météore, on voit la foule de ses ancêtres· ils descendent des régions

les plus élevées de l'atmosphère. Comhal, son père, tient sa lance; ses cheveux blancs sont épars autour de son visage. Près de lui un guerrier sonne du cor; un autre siffle un air belliqueux; d'autres se penchent sur leurs nuages. Trenmor, aïeul de Combal, s'appuie sur son sceptre; un météore rougeâtre brille sur sa tête ceinte d'une couronne radiale. Tous ces héros admirent les héros français. De jeunes filles jouent de divers instrumens, ou apportent des couronnes. Dans l'éloignement, et à travers les rayons d'un météore, on aperçoit un vieux barde et sa fille; ils touchent la harpe en l'honneur de nos guerriers; plusieurs d'entre eux, en battant des mains, applaudissent à leurs chants.

Sur le devant du tableau, un essaim de jeunes filles, à demi vêtues de leurs voiles de brouillards, viennent au-devant des étrangers: celle-ci leur offre des couronnes, celle-là des fleurs qu'elle sème sur leurs pas; plusieurs leur présentent à boire dans des coquilles. Un canonnier et un dragon qui ont déjà bu, trinquent de nouveau: le premier, dont le visage offre d'honorables cicatrices, porte un toast à son général, à Ossian et à la paix; il agite en l'air son chapeau orné de branches de laurier et d'olivier: leurs feuilles ombragent le front d'un héros gravé sur sa pipe qu'on y voit attachée; le second boit à la santé de la belle qui lui a présenté la coupe.

EVIRALLINA, femme d'Ossian, et MALVINA, épouse d'Oscar, sont auprès des rois : leurs mains voltigent sur la harpe ; l'une exprime une douce admiration, l'autre rougit de pudeur ; deux météores brillent sur leurs têtes, et, confondant leurs feux, tracent derrière elles un même sillon de lumière. Près d'elles on aperçoit les guerriers de Loclin : ils s'agitent vainement pour troubler la fête de la paix. L'un fait entendre des sifflemens séditieux ; un autre frappe, du pommeau de son épée, le bouclier d'un guerrier de Morven, dont le son est le signal de la guerre ; un autre, les yeux enflammés de colère et de jalousie, agite son épée et regarde les héros français d'un air menaçant ; mais aucun ne daigne faire attention à lui. Plus bas, on voit le roi de Loclin, le féroce STARNO, ennemi de Fingal ; son corps est couvert de fer ; un poignard est fixé à sa ceinture d'où pend un crâne desséché qui lui sert de coupe. Il a saisi par les cheveux AGANDECCA, sa fille, amante de Fingal, qui s'était jointe aux belles de Morven pour célébrer l'arrivée des Français ; il était prêt de la percer de son épée, mais un jeune dragon vole pour la défendre : le panache et le cimier de son casque sont abattus ; sans s'effrayer, il saisit et arrête d'une main le glaive de Starno ; de l'autre il perce son ennemi, d'outre en outre, avec un sabre d'honneur que lui a décerné le premier consul. Le barbare tombe en

mordant de rage l'arme qui a mal servi sa fureur.

Un aigle traverse le nuage où se meuvent toutes ces ombres. A l'aspect de l'oiseau vigilant, symbole du génie de la France, qu'une gloire brillante environne, il fuit épouvanté. Le coq-dieu, perché sur le faisceau de palmes, de laurier et d'olivier que porte la Victoire, et armé de la foudre, étend son aile, comme un bouclier protecteur, sur l'innocente proie que l'aigle avait ravie, et qui vole, en tremblant, se réfugier sous son ombre. La scène est éclairée par des météores; tous les personnages en sont fantastiques, à l'exception de la Victoire et des oiseaux symboliques.

LETTRE VI.

A NAPOLÉON BONAPARTE.

GÉNÉRAL PREMIER CONSUL,

Vous avez vu le tableau où j'ai tracé l'*apothéose des héros français.*

En m'éloignant des fictions ordinaires pour me créer une mythologie dont votre goût pour Ossian m'avait révélé le secret, je connaissais, et les difficultés d'une composition qui devait être nouvelle comme votre gloire, et les chagrins que l'envie réserve aux efforts et même au succès.

Vous m'avez dit, général, que mon idée était heureuse, que vous reconnaissiez les généraux, et que j'avais exprimé de véritables ombres.

Ce jugement a été unanimement celui du public; mais cette première jouissance a été bientôt troublée par l'intrigue.

Mes ennemis m'ont accusé d'avoir voulu trafiquer de cet ouvrage, avec des étrangers dont l'enthousiasme m'aurait séduit. Ils ont ajouté que les offres magnifiques qui m'ont été faites étaient la mesure d'un prix sans lequel il ne sortirait pas de mes mains, et, enfin, que je l'avais envoyé à Londres.

J'ai repoussé ces calomnies par l'envoi de ce tableau à Malmaison, en me confiant sans réserve à votre protection éclairée pour les arts, et à vos sentimens personnels pour un artiste déjà honoré de votre suffrage.

C'est depuis cette époque que j'ai été invité à venir recevoir 12,000 francs pour le prix de ce tableau.

Je dois, avant tout, général, vous témoigner ma reconnaissance pour cette indemnité qui m'est offerte en votre nom; mais, plus j'ai résisté à votre offre généreuse de vous en rapporter à moi-même sur le prix de mon ouvrage, plus j'oserai insister sur l'autre genre de récompense que j'ai surtout ambitionnée.

J'ai élevé, j'ose dire, un monument national à la mémoire des généraux que votre exemple a fait naître; j'ai offert à l'admiration de la postérité, sous un même point de vue, des ombres vénérées, et, sous l'emblème de la Victoire et sous la figure du brillant symbole de la France, l'image de son génie conservateur. Vous avez agréé l'hommage de ce fruit d'un travail et de veilles pénibles qui embrassent le cours de plus d'une année; tels sont les motifs qui me font solliciter, aujourd'hui, des marques publiques de votre bienveillance particulière.

Me sera-t-il permis, en outre, de perpétuer par le dessin et la gravure cette apothéose de l'héroïsme français? J'attends vos ordres, général premier consul, avec confiance et respect.

LETTRE VII.

A MADAME BOSIO.

Paris, 8 août 1818.

MADAME,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je vous avoue que j'ai eu besoin de la relire plusieurs fois, pour me convaincre que c'était, en effet, à moi qu'elle était adressée. La surprise extrême qu'elle m'a causée n'a pu être égalée

que par la peine très vive que j'en ai ressentie. Se peut-il, madame, qu'un homme d'autant de mérite et de jugement que M. Bosio, et qui ne doit ignorer, ni la haute estime que j'ai toujours professée pour son talent, ni l'attachement dont je me suis senti entraîné pour sa personne, ait pu se persuader que je pouvais m'abaisser jusqu'à écrivailler des sottises dans un journal? et dans l'intention de nuire! Grâce à Dieu, madame, je sais faire de mon temps un plus utile usage et un plus noble emploi; et, si j'avais des momens de reste, mes affaires personnelles les réclameraient encore. J'ai eu, il est vrai, la générosité bien gratuite de louer de vive voix, et par écrit, plusieurs de mes confrères qui ne m'en ont pas su plus de gré pour cela; mais ce n'était point par l'entremise d'un journal. Depuis vingt-deux ans que je suis de retour d'Italie, je n'ai fait insérer dans les journaux que deux réclamations, toutes deux relatives à des circonstances qui m'étaient uniquement particulières, et que j'ai signées de mon nom en toutes lettres *. Il ne m'est pas arrivé, aucune autre fois, d'y écrire une seule ligne, ni d'influer en aucune manière sur rien de ce qui s'y imprime; je ne suis par conséquent pour rien dans tout ce qui

* L'une de ces réclamations a donné lieu à la lettre suivante; la méprise d'un journaliste qui avait attribué un portrait de Girodet à un autre peintre également célèbre, a fait l'objet de l'autre réclamation. P. A. C.

s'y dit, en bien ou en mal, sur quelque matière que ce soit. Voilà, madame, ma profession de foi très sincère; mais vous ne devez pas ignorer, ni M. Bosio non plus, ce dont est capable la malveillance : la calomnie, aussi basse qu'absurde dont je suis l'objet, en est une preuve. J'espère, madame, que vous aiderez M. Bosio à la repousser, et que vous ne me ferez pas tous deux l'injure d'y ajouter foi plus long-temps. Je n'ai mérité de sa part, ni de celle de personne, un soupçon aussi odieux.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, madame, de vouloir bien me confier le numéro du journal où est inséré cet article dont je n'ai pas même connaissance. Il m'importe de remonter à la source et de découvrir, s'il m'est possible, celui qui en est l'auteur. Vous devez présumer que je desire vous fournir la preuve de mon assertion. Vous verrez dans cette démarche, j'espère, madame, le témoignage du prix que j'attache à votre estime et à l'amitié de M. Bosio; mais il ne fallait pas moins que ces motifs pour me faire descendre à une justification, lorsque, dans une autre circonstance, je n'aurais repoussé cette attaque calomnieuse que par le silence le plus absolu et le plus souverain mépris.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Madame, etc., etc.

LETTRE VIII.

A M. BOUTARD.

Paris, ce dimanche 28 septembre 1806.

Monsieur,

En lisant l'article du *Journal de l'Empire* dans lequel vous avez analysé la scène du *Déluge* que j'ai exposée au salon, j'ai dû être extrêmement touché des éloges que vous avez donnés à cet ouvrage; cependant, je reste persuadé que s'il en était plus digne, il aurait aussi mieux justifié l'indulgence avec laquelle le public a paru l'accueillir. Permettez-moi donc, en vous témoignant ma reconnaissance de ce que ces louanges ont d'honnête et de flatteur pour moi, de ne les recevoir cependant qu'avec la restriction que ma conscience exige, et de vous déclarer ici, ainsi qu'au public, que, bien loin de croire l'emporter par cette production sur les artistes qui courent avec moi la même carrière, mon ambition se borne à desirer qu'un jour, avec de nouveaux efforts, mon nom puisse ne pas déparer la suite des noms illustres dont s'honore aujourd'hui notre école, et parmi lesquels je prise surtout le bonheur de pouvoir compter ceux de maîtres, pour moi pleins de bienveillance, et des camarades remplis d'amitié.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Au Bourgoin, près Montargis, 7 mai 1821.

J'apprends dans cet instant même, mon cher et honorable camarade, la distinction depuis long-temps méritée que vous venez de recevoir, et je cède au desir bien naturel de vous en faire mon compliment, puisque la distance où je suis de vous, m'empêche d'aller vous féliciter de vive voix. Il n'est, je vous assure, aucune des nombreuses nominations qui viennent d'avoir lieu, qui me soit aussi agréable que la vôtre, et certainement il s'en faut de beaucoup que toutes soient aussi bien placées, du moins à ce qu'il me semble.

Voilà bientôt trois semaines que j'habite la campagne, dont le séjour était devenu indispensable pour réparer un peu, s'il est possible, ma misérable santé dans un état de délabrement complet. Je compte y rester au moins deux mois encore; mais je n'en reviendrai jamais assez bien portant pour pouvoir faire des tableaux qui puissent, le moins du monde, vous servir de prétexte à des articles aussi obligeans que ceux que, pendant bien long-temps, j'ai dus à votre amitié indulgente. Cependant je dessinaille ici dans les momens per-

dus, et je prends quelquefois le crayon pour me délasser du rateau et de la serpe.

Vous n'avez rien à desirer, mon cher ami, du côté de la santé; vous êtes assez heureux pour vous porter parfaitement bien; je ne vous souhaite pas moins tout ce qui peut d'ailleurs contribuer à vous être agréable.

Rappelez-moi au souvenir de toute votre famille, à qui j'offre mes complimens et mes respects affectueux.

Si vous avez des affaires à Montargis, prenez-moi pour votre procureur; ou bien, si vous voulez les faire vous-même, je vous offre un lit au Bourgoin; nous irions faire des promenades dans les ruines du château de Montargis que je n'ai pu, il y a une dizaine d'années, arracher aux griffes de la bande noire. Mais, sans avoir d'intérêt dans ce pays-ci, si pour vous distraire du pavé de Paris, vous vouliez me faire la faveur d'une petite vacance, que votre ministre vous accorderait sans doute, vous accroîtriez pour moi bien vivement le plaisir d'être à la campagne. Vous y seriez traité en ami, et vous vous en retourneriez à Paris aussi facilement, au moins, que les Autrichiens sont sortis des Abruzzes.

Adieu, mon cher et bon camarade, je vous embrasse de tout mon cœur; veuillez croire que je vous suis bien tendrement attaché, et pour la vie.

LETTRE X.

A MADAME CABANIS.

Paris, 2 avril 1823.

MADAME,

Je reçois à l'instant, et avec la plus vive reconnaissance, l'envoi que vous voulez bien me faire des œuvres de M. Cabanis. Elles me rappelleront toujours, avec le souvenir d'un temps heureux trop vite écoulé, celui de l'homme illustre et excellent que je n'ai cessé de regretter avec vous, et qui m'honorait d'une bienveillance que je ne crains point d'appeler une tendre amitié. D'autres apprécieront mieux que moi la profondeur et l'éclat de son génie; mais personne, plus que moi, ne rendra un plus pur hommage à ses vertus, comme personne n'a senti de plus vifs regrets de sa perte irréparable.

Veuillez, madame, me conserver les sentimens de bienveillance que votre bonté vous faisait partager avec lui à mon égard, et me croire avec le respect le plus dévoué, etc.

LETTRE XI.

A M. CHATILLON.*

Au Bourgoin, près Montargis, 14 janvier 1816.

Mon cher Chatillon, votre lettre n'a précédé, que d'un courrier, celle que je me proposais de vous écrire. Vous avez prévenu mon desir, en me donnant de vos nouvelles qui m'ont fait tout le plaisir que j'éprouverai toujours à recevoir des marques de votre souvenir et de votre amitié. J'ai plus besoin que jamais de compter sur l'affection de mes bons et anciens amis, après la perte cruelle et irréparable que mon séjour, encore nécessaire ici, ainsi que tous les objets qui m'entourent, me rappellent sans cesse et sans distraction. L'embarras des affaires, qu'a fait naître ce triste évènement, ajoute encore à ma douloureuse position. Je ne crois pas pouvoir partir d'ici avant un mois, au plus tôt, en ne m'occupant uniquement que de choses dont il faut, de toute nécessité, que je règle l'arrangement avant mon départ, les dispositions du testament de mon père ** étant fort compliquées, et ses papiers mal en ordre.

* Élève de Girodet et graveur. C'est à lui que l'on doit, entre autres belles planches, celle de l'*Endymion*. P. A. C.

** M. Trioson, son père adoptif. P. A. C.

J'apprends avec une vraie satisfaction les bonnes nouvelles que vous me donnez de Dejuinne*; M. Famin vient de m'écrire aussi, et me les confirme. Je suis persuadé qu'il aura fait encore de bonnes études à Naples, malgré le mauvais temps; je suis étonné, s'il le pouvait, qu'il n'ait pas choisi une saison plus favorable. L'hiver ne jette d'agrément dans aucun pays, à moins que ce ne soit en Russie; mais ce pays-là n'est pas de notre planète, pour ainsi dire, et les artistes n'y font guère de voyages que pour en rapporter de quoi pouvoir vivre ou étudier ailleurs. Je serai fort curieux de voir les études de Pestum que je n'ai aperçu que de fort loin, et avec une lunette d'approche qui me le faisait voir comme de petits points colorés, en lumière rougeâtre, sur le bord de la mer. Dejuinne nous en dira davantage; mais je voudrais qu'il n'attendît pas son retour, et je trouve qu'il y a bien long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles; engagez-le à m'en donner bientôt, si vous vous proposez de lui écrire.

M. Famin ne me dit pas dans sa lettre, si les trois mois de prolongation de pension que nous avons demandés pour Dejuinne, ont été accordés : je desirerais en avoir la certitude.

* Autre élève de Girodet. C'est lui qui, dans un tableau justement estimé, a représenté son maître travaillant à sa *Galathée*. P. A. C.

Voilà encore notre Anacréon retardé par le malheur qui m'est arrivé*. Il est bien vrai que l'homme propose et que Dieu dispose, mais il dispose quelquefois bien cruellement; et bien certainement en faisant cette réflexion, ce n'est pas au retard de mes travaux que je pense: cependant ce retard ajoute encore à la peine de ma position, car je m'aperçois plus que jamais de la fuite rapide du temps, la première de nos propriétés, la plus précieuse: elle comprend tout, la santé, la fortune, la jeunesse, ceux que nous aimons; et, quand ces trésors sont écoulés, ils ne reviennent plus.

Je ne crois pas, je suis même certain, mon cher Chatillon, que M. Péquignot n'a reçu aucun des effets ni des dessins de son frère. Je n'ai rien reçu moi-même, comme vous savez. M. Calcidonio Casella était parti de Paris avec une procuration de M. Péquignot. Il m'a écrit depuis qu'on exigeait pour la remise des effets, un nombre de ducats, peut-être le même que réclame la famille Dines, mais il ne m'a point marqué qu'il les eût payés; au surplus, je n'ai que des souvenirs très vagues de ce qu'il m'a mandé, n'ayant point eu depuis de nouvelles ni de lui ni de personne. Je ne puis,

* Girodet n'a pas eu la satisfaction de publier lui-même cet ouvrage, dont toutes les gravures sont de M. Chatillon. J'ai été chargé de la tâche honorable, mais difficile, de le remplacer, et j'ai été heureux de pouvoir payer à sa mémoire ce nouveau tribut d'admiration et d'affection. P. A. C.

pour l'instant, vous donner d'autres renseignemens.

Vous ne me parlez point, mon cher Chatillon, de ce qui vous occupe dans ce moment. Ce qui vous est personnel est cependant ce qui pouvait m'intéresser le plus. Ne soyez pas si bref à l'avenir ; donnez-moi de vos nouvelles bientôt; dites-moi quelque chose de notre république des arts jusqu'à présent si mal gouvernée, et qui le sera peut-être encore, tant le bien est difficile à faire.

Je reçois à l'instant les papiers, qui annoncent que Guérin est nommé directeur à Rome. Une lettre particulière me dit que M. David doit bientôt quitter la France; j'ai cependant peine à le croire. Dites-moi si notre musée commence à se rétablir : on assure qu'il ne sera pas si nu que nous pouvions le penser. Getti, que j'ai fait venir ici pour ce que vous savez *, m'a assuré que nous conservions la collection de la Villa Albani; si cela est, nous serions encore les plus riches en antiques, après Rome. Bavardez-moi un peu de toutes ces choses, et de vous, surtout, si vous voulez me distraire dans ma solitude.

J'ai eu des nouvelles de Coupin, qui est encore à la Flèche. Je croyais, d'après sa nomination à Saint-Cyr, qu'il devait déjà être rendu à Paris. Je

* Pour mouler le masque de M. Triosou. P. A. C.

dois écrire à Pannetier : si vous le voyez bientôt, donnez-lui de mes nouvelles, et remerciez M. Famin de son souvenir.

Adieu, mon cher Chatillon ; je vous embrasse avec la plus sincère et la plus tendre amitié.

LETTRE XII.

A M. COUPIN DE LA COUPRIE. *

Montargis, 17 février 1811.

Quoique je ne vous aie point donné de mes nouvelles, mon cher Coupin, depuis mon séjour ici, vous n'en avez pas moins été présent à ma pensée, ainsi que mes bons élèves; mais je n'ai pas voulu faire mes paquets, qui m'occupent, sans vous annoncer mon très prochain retour. Je compte être à Paris après-demain dans la matinée, partant demain soir et voyageant toute la nuit. Certainement ce qui me presse le plus, c'est de vous embrasser, car je me suis trop accoutumé à votre amitié pour ne pas m'apercevoir combien votre société me manque, lorsque nous sommes éloignés l'un de l'autre.

Je laisserai mon vieil ami encore assez mal por-

* Mon frère, ami dévoué de Girodet, son maître, qui avait autant d'affection pour lui, que d'estime pour son talent. P. A. C.

tant; tout le temps de mon séjour près de lui, il n'a pas quitté son lit, souffrant beaucoup, et j'ai été constamment son garde-malade. Il voudrait bien que je pusse rester plus long-temps avec lui; je le voudrais aussi, mais il sent toutes les raisons qui exigent mon retour.

J'ai fait une apparition à ma campagne pour y régler mes affaires rurales, dont le produit ne vaut pas la peine qu'elles donnent; cependant, j'ai assez bien vendu le peu de bois qui me restait à couper. Je voudrais être aussi heureux dans la vente nécessaire de ma maison; mais je ne l'espère pas. Mon vieux régisseur m'a engraissé une oie qu'il m'enverra aussitôt mon arrivée à Paris, et dont j'espère que vous voudrez bien manger votre part avec nos bons amis Pannetier, Chatillon, Dejuinne et Laugier *, à qui je vous prie de faire mille amitiés de ma part, si le hasard vous les fait rencontrer avant mon arrivée. Dans mes soirées et un peu pendant mes nuits, je me suis occupé de votre dessert, et je rapporterai une quinzaine de dessins nouveaux, assez arrêtés, quoiqu'ils ne soient pas entièrement terminés. J'ai plus que jamais à cœur de mettre la main à cette grande entreprise, et je compte m'occuper, de

* Graveur et élève de Girodet. C'est à lui que l'on doit la planche de la *Galathée*. P. A. C.

suite, à Paris, de mettre le premier livre en état d'être bientôt gravé *. Il faut que je me dépêche, mon bon ami, car les années passent vite, et surtout pour moi, qui ne suis plus jeune.

Je desire bien, mon cher Coupin, que vous soyez occupé vous-même à des choses qui vous plaisent et qui vous soient utiles. Ah! si j'étais riche, vous n'auriez pas à vous plaindre de la fortune; mais la richesse loge de préférence chez les sots et les égoïstes.

J'espère vous retrouver avec cette santé inaltérable, qui est le premier des biens, et sans qui les autres ne sont rien. La mienne n'est ni plus mauvaise ni meilleure qu'auparavant. La campagne, quand on n'y fait point d'exercice, qu'on n'y a point de distraction, et qu'on y voit souffrir ses amis, n'est pas d'un grand secours pour la santé.

Sans adieu, mon cher Coupin. C'est une pensée douce pour moi, que celle de vous revoir bientôt. Je vous embrasse avec la plus tendre affection.

Tout à vous : votre ami jusqu'à la mort!

* Il s'agit ici des compositions que Girodet a puisées dans l'*Énéide*; à sa mort, il n'avait pas encore terminé cette belle suite; M. Pannetier, possesseur de ces dessins, en a publié quatre-vingt-quatre. Cette collection suffirait seule pour assurer la réputation de Girodet. P. A. C.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

Au Bourgoin, près Montargis, 17 février.

Mon cher Coupin, il est écrit là-haut, je ne sais où, mais il est écrit que je ne serai jamais le maître de mes actions, et que le temps me manquera toujours jusqu'à ce qu'il ne soit plus rien pour moi, ni moi pour lui.

J'ai reçu de vos nouvelles avec bien de la joie. Elles m'ont été un dédommagement des sottises et des importunités qui me poursuivent dans ma retraite, et qui, sans les témoignages d'amitié qui entrent en compensation, me feraient maudire de toute mon âme le grand Cyrus, vainqueur des Mèdes, et inventeur des postes.

Si je ne me porte pas plus mal qu'à Paris, je ne suis pas non plus en meilleur état de santé. Les froids ont disparu, mais l'embarras de mes affaires existe; j'en ai de tous les genres; je vous en épargne le détail. Chatillon m'a rassuré sur la santé de notre bon Delorme *. J'ai plaint, comme vous le devez penser, le malheur de Pannetier et de sa respectable famille dont l'état de santé est encore un surcroît à la douleur de notre ami.

* Peintre distingué, élève de Girodet. P. A. C.

Voici, mon cher Coupin, un évènement * qui ajoute un bien cruel poids aux douleurs personnelles. De quelle autre révolution doit-il être le signal, et dans quel abîme serons-nous précipités? Je suis assuré que vous en êtes aussi vivement indigné que profondément affligé. Ne craignez pas de me donner de vos nouvelles, et croyez-moi toujours le plus tendrement dévoué de vos amis.

LETTRE XIV.

DAVID A GIRODET.

22 pluviose. **

Quand donc, mon cher Girodet, sortiras-tu de ce sommeil léthargique qui réjouit tes envieux et qui afflige si fort tes amis? Ce n'est pas mal employer son temps, je le sais, que de porter des consolations dans le sein de ceux que nous aimons; à Dieu ne plaise que j'y trouve à redire; ce sentiment est trop louable pour ne pas l'ad-

* La mort de l'infortuné duc de Berry. P. A. C.

** Le millésime n'est pas indiqué; mais on voit, par les circonstances rappelées dans cette lettre, qu'elle fut adressée à Girodet pendant qu'il était à Montargis occupé à consoler M. Trioson qui venait de perdre son fils. (Voir ci-dessus, p. 270, Lettre à M. Bernardin de Saint-Pierre.) P. A. C.

mirer; mais je sais aussi, mon bon ami, qu'il y a un terme à tout, et que tu dois tes talens à ta patrie. N'entends-tu pas quelquefois son cri retentir dans le fond de ton âme? Tu ne veux pas être ingrat envers elle? La postérité n'a pas égard aux entraves que sèment sous nos pas les envieux de notre gloire; elle sait qu'un homme n'est pas digne d'elle, quand il n'en est pas entouré. Terrasse-les, mon bon ami; tu le peux; tu le dois; confonds les petites intrigues de ces petits tyrans subalternes qui veulent reculer ta gloire de quelques momens; tu assures leur triomphe par ta conduite. Par les qualités du cœur, tu viens de les terrasser, terrasse-les à présent par la force de ton talent. Ton brave ami Trioson, au malheur duquel j'ai pris, comme tu le sais, tant de part, ne me désapprouvera pas; il est ton ami, il connaît le langage de l'amitié; il verra par cette lettre qu'il ne m'est pas étranger. Adieu, je t'attends: ton ami, *

DAVID.

* Cette lettre était écrite à la suite d'une autre adressée à Girodet par M. Mulard, également élève de David. Je la transcris ici, parce qu'elle prouve, tout à-la-fois, l'amitié que Girodet avait inspirée à ses camarades et à David lui-même, et l'enthousiasme que les élèves de David éprouvaient pour les productions de leur maître.

« Depuis six mois, mon cher Girodet, que tu as quitté la ville pour te confiner à la campagne, je n'ai eu de tes nouvelles qu'une seule fois, et c'est David qui me les a transmises; il n'a pu te faire réponse, comme il le

LETTRE XV.

LE MÊME AU MÊME.

Bruxelles, ce 6 octobre 1822.

Monsieur et cher élève,

Vous m'avez bien jugé, lorsque vous avez pensé qu'en me faisant part de vos productions, vous réveilleriez en moi mon ancien attachement. Autrefois c'était en raison de vos immenses disposi-

desirait, attendu que, par étourderie, tu as oublié de lui envoyer ton adresse, et que ce n'est qu'après bien des recherches que je suis parvenu à me la procurer. J'espère que l'empressement que je mets à t'écrire te sera une preuve de plus de l'intérêt que je prends à ce qui te touche, et t'engagera à me faire réponse; j'ai appris le malheur qui a frappé ton respectable ami dont tu as adouci l'infortune par les soins que tu lui as prodigués : je t'en félicite, mon ami; il est beau d'allier aux grands talens les vertus du cœur. Ah! combien il est rare de voir les uns réunis aux autres, surtout dans ce siècle où les petites passions ont étouffé les sentimens élevés, et où beaucoup de gens ont fait leur divinité de l'ingratitude. Je ne crois pas devoir fermer ce billet sans te parler de notre cher maître et ami, car il est l'un et l'autre. Sa santé est bonne; il travaille avec opiniâtreté depuis le matin jusqu'au soir; aussi son tableau prend une fière tournure; en vérité, je crois que c'est son chef-d'œuvre * et cela ne doit pas étonner : il n'appartenait qu'au père des Horaces de reculer encore une fois les bornes de la peinture.

« Adieu, mon ami; pardonne à mon bavardage, et crois que je suis pour la vie ton ami. »

* Les Sabines. P. A. C.

tions pour un art que vous deviniez sous mes yeux; aujourd'hui, mon cher élève, à cette tendre affection qui paraissait dormir dans mon sein, se joint mon admiration pour votre grand savoir.

Si votre santé, d'accord avec le desir de la France, permet que vous produisiez de nouveaux chefs-d'œuvre, nous n'aurons rien à envier aux étrangers.

J'ai prié le bon et estimable M. Marchais de vouloir bien vous remettre cette lettre; il pourra vous répéter lui-même les conversations que nous avons eues ensemble, et l'estime particulière que je n'ai jamais cessé de faire de vous et de vos talens. *

Votre dévoué,

DAVID.

LETTRE XVI.

A M. FIRMIN DIDOT.

Mon cher Firmin, je suis si occupé, que je n'ai

* Dans l'intervalle de près de vingt ans qui sépare cette lettre de la précédente, Girodet s'était placé au premier rang de l'école française; il l'avait même emporté sur son maître au concours décennal. C'est ce qui explique la différence qui existe dans le ton de ces deux lettres, et ces mots: *cette tendre affection qui paraissait dormir dans mon sein.* Toutefois, on voit que David ne pouvait s'empêcher de rendre justice à son élève, et il le fait dans des termes qui les honorent tous deux. P. A. C.

pu retourner à Auteuil voir notre triste amie madame Cabanis; mais si vous l'avez vue depuis, ou que vous sachiez de ses nouvelles, je vous prie de m'en donner.

Je vous envoie une pièce de vers, où j'ai laissé parler le sentiment des regrets que me fait éprouver son malheur.

Mon projet est de la lui envoyer, si vous le trouvez convenable, et après que vous m'aurez fait vos observations critiques que je vous prie d'écrire au revers *. Vous voyez que je parle au nom de tous ceux qui étaient, comme vous et moi, tendrement attachés à notre illustre ami.

Donnez-moi aussi des nouvelles de tout ce qui vous touche personnellement. Je desire bien savoir que votre aimable nièce est enfin en meilleure santé; faites, je vous prie, connaître à votre excellent frère, tout l'intérêt qu'elle m'inspire.

Tout à vous de cœur.

* Je n'ai pas cru devoir publier ces vers inspirés par les sentimens les plus tendres, et l'estime la plus vive pour M. et Mme Cabanis : il m'a paru qu'ils n'avaient été composés que pour exprimer en particulier, à Mme Cabanis, les regrets vifs et sincères que la mort de son illustre époux faisait éprouver à Girodet, et non dans la vue de leur donner de la publicité.

P. A. C.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

TEXTE.

Pour Alexandre, voir, idolâtrer Campaspe
Fut l'effet d'un moment; nul objet embelli
Par la nature ou l'art, ne fut plus accompli.
L'Amour avait moulé, etc.

CORRECTION.

Pour Alexandre, voir, idolâtrer Campaspe
D'un instant fut l'effet; nul objet plus charmant
N'avait conquis les vœux d'un plus illustre amant.
L'Amour, etc.

Voilà, mon cher ami, ce que j'ai pu faire de moins mauvais; si vous pensez que cette correction suffise, je n'en chercherai point d'autre. Je desire, s'il est possible, que vos imprimeurs aillent de suite; le plus tôt que je serai prêt sera le mieux. Je voudrais, si le temps qu'il faudrait de plus se réduisait à quelques jours, y joindre des fragmens que je vous ai déjà lus, et que je vous porterai un de ces soirs, et peut-être quelques morceaux de prose. Tout cela fera volume, même sans l'addition des notes que je renverrai à une seconde édition, si mon opuscule survit à sa naissance.

Il y a quelques jours qu'un de mes amis est venu me voir. Il m'a dit que le hasard l'ayant fait

entrer dans une imprimerie, il y avait vu un manuscrit intitulé : *les Plaisirs du Peintre;* qu'il en avait lu des morceaux qui lui avaient fait plaisir, entre autres une description de Rome; et qu'ayant cru reconnaître mon écriture, il avait pensé que ce pouvait être de moi, la tournure des idées lui ayant paru celle d'un artiste, ou d'un homme de lettres dirigé par un artiste. Je me suis défendu d'en être l'auteur, n'ayant confié mon secret à personne. Je prendrai occasion de là pour vous prier, mon ami, d'ordonner qu'autant que faire se pourra, les personnes qui entrent dans vos imprimeries n'y puissent jeter les yeux, mettant beaucoup d'importance à n'être point soupçonné de la démarche que je fais, avant qu'elle soit faite.

Je suis encore occupé d'une autre besogne qui me fatigue affreusement par la presse où je suis; d'ici à quelques jours je vous prierai de venir y jeter un coup-d'œil d'ami et de censeur.

Je n'ose pas vous demander des nouvelles de madame Magimel; je crains que vous ne soyez dans le chagrin; mais, du moins, persuadez-vous du vif intérêt que je prendrai toujours à tout ce qui vous touche.

Adieu, mon aimable ami; croyez à ma sincère et inaltérable amitié.

P. S. Encore une autre correction que je vous soumets, mon ami.

TEXTE.

Des plus aimables fleurs, Grâces, couvrez sa tombe.
Comme elles du Destin subissant les rigueurs,
S'est fané dans un jour l'objet de vos douleurs.

CORRECTION.

Des plus aimables fleurs, Grâces, couvrez sa tombe.
Comme la fleur qui brille et se fane en un jour,
Dans un jour s'est fané l'objet de votre amour.

Je crois cette tournure plus intelligible et aussi bonne, quant au choix des expressions; mais il y a l'inconvénient de la rime *amour,* qui se trouve sept ou huit vers plus haut, au pluriel, dans ce vers :

Sourde aux pleurs de la gloire, aux regrets des amours.

Cela ne blessera-t-il pas les oreilles délicates? Décidez, mon ami.*

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Au Bourgoin, près Montargis, 15 janvier 1820.

Mon cher Firmin, une circonstance fâcheuse,

* Girodet avait commencé l'impression de son poème, sur lequel il consultait souvent, et avec raison, M. Firmin Didot; mais il a refondu entièrement ce qu'il avait livré à l'impression; les formes ont été brisées; il n'est resté de ce premier travail qu'une épreuve corrigée, qui offre encore beaucoup de différences avec le manuscrit que j'ai suivi pour *le Peintre.* P. A. C.

la mort d'un ancien et fidèle serviteur, que trente ans d'un zèle éprouvé et qui ne s'est jamais démenti, avaient rendu mon ami, m'a fait quitter Paris brusquement il y a quinze jours. Sans cette obligation, je n'aurais pas laissé finir ou commencer l'année sans vous donner non-seulement signe de vie, mais encore, sans vous offrir tous mes vœux qui s'étendent à tout ce qui vous entoure. Vous êtes heureux, mon cher ami, et vous méritez de l'être. Continuez votre destinée douce et honorable : tant que je vivrai, je regarderai toujours, comme un véritable adoucissement à tout ce qui m'afflige, votre précieuse amitié dont je vous demande la continuation. Je suis ici pour des affaires embrouillées auxquelles je n'entends rien, et auxquelles la rigueur de la saison, jointe à la faiblesse de ma santé, m'empêchent de vaquer. Il gèle dans ma chambre où je brûle des arbres tout entiers : que faire? Le coin du feu et des livres. Je me distrais par un essai de traduction, pour ne pas me rouiller dans l'exercice d'un de mes goûts favoris, et, à mon retour, je mettrai votre complaisance à contribution, car vous savez que je vous regarde, avec raison, comme un bon juge, et que je suis docile aux critiques.

Cependant, si le temps se radoucit, je tâcherai de m'occuper des affaires qui m'ont conduit ici. Des baux, des régies, des fermages, des ventes,

tout cela n'est pas dans mes goûts, et je n'en suis pas plus riche : ce sont les gens que je suis forcé d'employer, qui ont la vraie jouissance et le plus clair du revenu. Les petits propriétaires de biens ruraux ne sont guère plus avancés que ceux qui n'ont rien. Je ne sais si vous avez des fermes, mais, si vous n'en avez pas, je vous en fais mon compliment.

Veuillez, mon cher ami, offrir mes respects affectueux à madame Didot, à votre chère fille; mes tendres amitiés à vos excellens et aimables fils, à qui je demande aussi de me continuer les sentimens et l'intérêt qu'ils veulent bien m'accorder. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis toujours votre ami bien tendrement dévoué.

P. S. Je ne vous ai pas fait mon compliment sur votre nomination à la Légion-d'Honneur. Ce n'est pas vous, au reste, qu'il faut féliciter, c'est la légion qui doit être glorieuse de vous compter dans son sein; et c'est au roi qu'il faut faire compliment de cette justice, quelque tardive qu'elle soit. Voilà ce que j'avais dit, à-peu-près, à votre cher fils, et ce que je pense.

LETTRE XIX.

A M. CHARLES DUPATY. *

Paris, 23 juin 1823.

Lorsque vous recevrez ce billet, mon cher confrère, et la bagatelle qui l'accompagne, je serai bien près d'être rendu chez moi, à Montargis. J'aurais voulu aller vous l'offrir moi-même; mais, si vous savez ce que c'est qu'un départ et des paquets de voyage, j'espère que vous m'excuserez. Je vous envoie un mortel célèbre, il est vrai, en échange de la plus belle des déesses; c'est comme fit feu Diomède, lorsqu'il échangea ses armes de cuivre, de la valeur de neuf bœufs, contre celles de Glaucus, qui étaient d'or et qui en valaient cent.

Continuez à repeupler l'Olympe, et conservez votre amitié à celui à qui vous avez inspiré la plus haute estime pour votre talent, et le plus sincère attachement pour votre personne.

* Girodet écrivit cette lettre à M. Dupaty, en lui envoyant la gravure du portrait de M. Châteaubriand, quelque temps après que M. Dupaty avait lui-même offert à Girodet une lithographie de sa Vénus devant Pâris.

P. A. C.

LETTRE XX.

AU MÊME.

Permettez, mon cher confrère, que je vous adresse, avec prière de l'accueillir favorablement, un jeune homme de dix-sept ans, ex-clerc de notaire, qui veut absolument, dominé par un penchant irrésistible, déserter l'étude du tabellion pour l'atelier du statuaire.

Il m'a témoigné le plus vif desir d'être, s'il se peut, dirigé par un maître tel que vous, et sa jeune et fervente ambition ne conçoit pas de bonheur plus grand que celui de se voir votre élève. Il me semble que ce serait déjà une garantie pour vous que cette ardeur judicieuse qui lui a fait deviner quelles étaient les meilleures leçons, comme les plus beaux modèles dont il pourrait profiter, si vous aviez la bonté de le guider. Ce jeune homme appartient à des parens honnêtes, et m'a été spécialement recommandé par une personne de mes amies, très respectable. Ce billet n'étant à autre fin, je prie Dieu, mon cher confrère, de vous avoir en sa sainte garde; et je vous prie, vous, de me conserver votre ancienne amitié. Tout à vous.

LETTRE XXI.

A M. MONTAGUT. *

Paris, 9 mai 1808.

MONSIEUR,

La triste nouvelle que je viens d'apprendre me pénètre de la plus profonde douleur. Plus tranquille sur la santé de M. Cabanis, depuis la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, j'espérais que la vie active qu'il menait le garantirait de nouvelles attaques. Quoique je me reprochasse de ne pas lui avoir écrit depuis long-temps, je ne négligeais point de m'informer de ses nouvelles; et, dans les avis indirects que j'en recevais, je ne voyais point de sujet d'inquiétude. Hélas! que j'ai été cruellement trompé! Croyez, monsieur, que je partage de toute mon âme la désolation que vous cause, ainsi qu'à madame Cabanis et à toute sa famille, ce malheur irréparable. Je perds, en lui, un respectable ami dont je garderai le souvenir, et que je regretterai toute ma vie. Jamais je n'oublierai l'intérêt sincère et si affectueux qu'il voulait bien me témoigner. Je voudrais être auprès de vous et de madame Cabanis : en pleurant avec vous celui qui mérite tous nos regrets, je me sen-

* Neveu de M. Cabanis. P. A. C.

tirais moins oppressé. Veuillez du moins, monsieur, témoigner à madame Cabanis, à qui je n'ose écrire encore, combien je suis pénétré du sujet de son affliction, et me donner de ses nouvelles, des vôtres, et de tout ce qui lui est cher. Puisse un si cruel évènement ne pas trop altérer sa santé et anéantir son courage! Mais, je connais trop sa sensibilité pour ne pas, à cet égard, être dans la plus vive inquiétude. Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression de ces sentimens sincères, et celle de l'estime et de l'attachement inaltérables de votre dévoué et affligé serviteur.

LETTRE XXII.

A M. PANNETIER. *

Paris, ce 16 septembre 1806.

Oui, mon cher ami, mon tableau ** est actuellement fini et accroché, et ce n'est pas sans peine que j'ai dû y donner la dernière touche, sans que tu le visses dans mon atelier. J'ai été privé de tes bonnes observations, dont je sentais mieux le prix

* L'amitié qui liait Girodet à M. Pannetier avait pris naissance dans leur tendre jeunesse. Girodet était plus âgé de quelques années, et c'est ce qui explique comment, depuis, M. Pannetier est devenu son élève. P. A. C.

** Une scène de déluge. P. A. C.

encore, en étant sevré; de ton côté, je crois que la rapidité que j'ai été forcé de mettre à cet ouvrage t'aurait donné un véhicule dont tu as besoin *. Si tu crois nécessaire de retrouver une semblable occasion, je ferai en sorte, pour tous deux, qu'elle ne soit pas trop éloignée. J'ai fini à temps, mais tellement à temps que j'y travaillais encore le soir de la veille où il a quitté mon atelier. L'huile grasse a roulé: quoi qu'il en soit, il n'a pas éprouvé d'accident; il a été verni par-dessus le blanc d'œuf. Cette méthode a été employée pour *le Mameluk* ** sans inconvénient, et je ne pense pas que ce nouvel ouvrage en souffre. Je suis bien maigri, ce que tu auras peine à croire, car déjà, quand tu es parti, je n'avais pas beaucoup à perdre; cependant j'ai souffert cette fatigue sans y succomber, mais il était bien temps qu'elle prît fin. J'avais invité M. Denon et M. David à venir voir mon tableau chez moi: tous deux m'en ont paru fort contens; M. David, surtout, en a fait un grand éloge à ses élèves et ailleurs, en termes qui ont dû me flatter beaucoup. Il paraît avoir fait fortune, plus parmi les artistes que dans

* Je ne publie que quelques-unes des lettres adressées à M. Pannetier; mais, dans toutes, Girodet l'exhorte vivement à se livrer au travail. On voit qu'il regrettait que son ami fût détourné, par des soins et des affections de famille, d'une carrière dans laquelle il se serait certainement distingué. P. A. C.

** Étude que Girodet avait faite d'après un des mameluks que Bonaparte avait amenés d'Egypte. P. A. C.

ce qu'on appelle le public, qui s'engoue plus facilement d'une robe de velours noir que d'un torse un peu anatomique. Néanmoins il paraît, à quelques nuances près, avoir l'assentiment général. Ceux qui pensaient que j'avais renoncé à la peinture historique, ou qui croyaient que la peinture avait renoncé à moi, ont la bouche close.

Il y a un grand tableau de Gros *, de trente-deux pieds sur dix-huit de haut, qui est fait avec une intrépidité qui t'étonnera. Nous ne pouvons nous nuire : ni le sujet, ni l'effet, ni l'exécution n'ont rien de commun. On le regarde avec raison comme une magnifique chose, et les batailles de Lebrun paraissent bien froides à côté. Quelques-uns lui reprochent de la confusion et de manquer de masses; mais, dans une mêlée en plein soleil, il est difficile, je crois, de voir dans la nature des effets d'intérieur. Chaque chose a sa place ; d'ailleurs il faut bien que la critique s'exerce. Nos deux tableaux sont ceux qui paraissent, parmi les grandes dimensions, fixer le plus l'attention ; quant aux autres, je ne t'en parlerai pas: viens les voir, beaucoup en méritent la peine.

Tes camarades se joignent à moi pour desirer ton retour; ils étaient bien fâchés de ne te pas voir le jour de l'ouverture. Leur amitié se rappelle

* La bataille d'Aboukir. P. A. C.

à ton souvenir, Coupin et Chatillon, surtout, qui, en ton absence, venaient tous les soirs, et m'ont souvent tenu la bougie jusqu'à dix et onze heures *. Je n'ai qu'à me louer de l'amitié et du zèle que m'ont témoignés ces deux aimables et excellens disciples. Ils m'ont aussi souvent donné de bons avis.

M. Trioson est dans ce moment-ci un peu incommodé de goutte. Il regrette souvent les Bourgoins, et parle de repartir pour les vendanges : j'ai peur, s'il part, qu'il n'y reste l'hiver. Cependant je le vois presque tous les jours. Il voit du monde, et certainement s'il ne veut pas trop desirer et ne pas trop regretter, je crois qu'il peut être plus heureux ici, qu'isolé chez lui à la campagne. Que ne puis-je influer sur son bonheur! mais que pourrai-je s'il ne le veut lui-même?.... *Qui fit Mæcenas ut nemo........ contentus vivat.* Je compte voir ta famille incessamment. Je me reprocherais de ne point t'en donner des nouvelles, si je ne connaissais son exactitude à t'en informer. Tes bons parens t'ont sûrement dit qu'ils m'avaient fait l'amitié de venir me voir, à mon atelier, mon tableau y étant encore. Tout à toi pour la vie.

* Girodet a exécuté quelques parties de ses ouvrages la nuit; j'ai déjà rappelé cette circonstance dans ma notice. P. A. C.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

Au Bourgoin, ce 8 décembre 1815.

Mon cher Pannetier,

Tu es présentement le plus cher et le plus ancien de mes amis; tu hérites dans mon cœur, de mon excellent et respectable père, ce titre que lui seul pouvait y avoir avant toi.

Depuis le 3 du mois dernier j'étais avec lui. Il ne me parut pas, en arrivant, aussi malade que les nouvelles que j'en avais reçues indirectement me l'avaient fait craindre. Il gardait cependant toujours le lit; mais sa belle et noble figure n'était presque point altérée; toujours son même esprit et la même chaleur d'attachement pour ses amis présens et absens. Il cherchait, même dans ses derniers jours, à se procurer des nouvelles de ceux d'entre eux qu'il avait perdus de vue depuis longues années, et qu'il pensait que nos révolutions avaient pu froisser dans leurs attachemens les plus chers et dans leurs fortunes. Nous nous sommes souvent entretenus ensemble de toi et de ta famille, et il entrait dans ces détails que l'amitié tendre et constante peut seule inspirer. Mon cher Pannetier, c'était pour la dernière fois! Un jour qu'on le levait

pour faire son lit, je m'aperçus que ses jambes et ses cuisses étaient prodigieusement enflées. Il paraît que, malgré l'avertissement du médecin de Montargis, il attribuait à la présence de la goutte cette enflure surnaturelle, et il se refusa opiniâtrément aux vésicatoires qu'on lui avait proposés. Tu conçois comme il rétorquait les argumens de nos Esculapes de province. Mademoiselle B..... et moi, nous voulûmes aussi nous en mêler, mais il nous renvoya bien loin, disant qu'il était médecin aussi, lui. Cependant, comme j'avais eu le temps de remarquer que cette enflure était livide, et que je voyais qu'il ne se plaignait pas d'y éprouver des douleurs, j'en conclus que mon pauvre père se faisait illusion, et qu'il était temps, ou jamais, de le tirer d'erreur, quelque pénible qu'il fût d'aborder la question. Il était trop tard pour lui en parler ce soir-là même, et nous ne pouvions avoir ni les gens ni les choses nécessaires à l'application du remède que je jugeais très urgent; il avait le plus grand besoin de repos; nous ne voulûmes pas lui en parler pour lui éviter une nuit qui eût été effroyable; mais je dis à mademoiselle B.... qu'il fallait absolument l'instruire de ce que nous avions aperçu, l'engager à ordonner de suite, lui-même, ce qu'il jugerait nécessaire, et envoyer ensuite à la ville chercher du renfort. Elle le fit; j'entrai un instant après dans sa chambre, et m'informant

comment il avait passé la nuit, il ne me répondit rien, mais il dit à mademoiselle B.... de sortir un moment. Alors, et avec le calme le plus parfait : « Mon ami, j'ai fait une fâcheuse découverte, je suis tout enflé, je suis hydropique. On ne revient guère de cette maladie-là à mon âge; il faut nous séparer ». Je restai pétrifié, je ne pus lui répondre et je sortis pour pleurer en liberté. Peu de temps après je rentrai avec le médecin et le chirurgien, qui rencontrèrent notre exprès près de la maison, et qui étaient venus d'eux-mêmes, comme par inspiration, avec les appareils nécessaires. L'application eut lieu immédiatement. Les vésicatoires, dans les premiers jours, produisirent le plus grand bien; l'eau qu'ils firent évacuer était en telle quantité que les matelas en étaient traversés; mais nous nous aperçûmes bientôt qu'il se formait de nouvelles eaux, et que l'enflure ne désemparait pas. Mon pauvre ami perdait graduellement ses forces, et la gangrène se manifesta au pied droit; alors nous perdîmes tout espoir; il ne s'aperçut pas de ce terrible et dernier symptôme, mais il sentait approcher sa fin; et, dans le peu de paroles que son oppression pouvait lui permettre, il disait qu'il fallait s'y préparer; il nous appelait tous par nos noms. Comme je lui présentais une cuillerée de sirop pour calmer sa toux, il me dit : « Oui, donne, mon ami, elle me sera plus douce ». Il ne me

parla plus....... Enfin, mon cher Pannetier, après avoir fait un effort pour parler quelques minutes avec le curé, et reçu les sacremens qu'il avait demandés, il perdit tout-à-fait connaissance, et je reçus son dernier soupir, hier vers sept heures du soir, toute sa maison étant avec moi autour de lui, et dans le désespoir que tu peux imaginer.

Je viens d'affliger ta sensibilité par un bien triste tableau, mon cher ami; que serait-ce si tu avais été présent à l'évènement? Je ne fais ces détails déchirans qu'à toi seul qui peux, plus que personne, partager et soulager ma douleur. Quelle triste fin pour moi d'une année déjà si triste! J'espère du moins que cette terrible épreuve sera la dernière, et que je n'aurai plus d'amis à pleurer: c'est un trop grand malheur de leur survivre. Ta bonne et respectable famille va être bien affligée : présente-lui mes tendres respects. Rends-moi le service d'instruire de cette triste nouvelle ceux de nos amis communs qui portaient à mon père un intérêt particulier, et qui peuvent être à Paris, principalement la famille Fougeret. Je n'ai ni la force ni le temps de leur écrire. Il m'a fallu écrire et envoyer des exprès à ceux des parens de M. Trioson qui sont intéressés dans ses dernières volontés. J'attends son notaire. Le soin douloureux des derniers devoirs pèse tout entier sur moi. J'ai voulu disputer à la mort la chère et dernière ressem-

blance de mon ami; j'ai envoyé au mouleur Getti la lettre la plus pressante pour qu'il accourût me conserver ses traits non encore altérés. Il devrait, s'il a été exact, être ici ce soir. Je l'attends avec la dernière impatience. Mon intention est de faire exécuter en marbre le buste de mon père, qui ne quittera pas le Bourgoin, et que je placerai dans son appartement. Il me semble, mon cher ami, être dans un désert que l'entourage des indifférens et des importuns rend plus vide encore: je m'en aperçois à l'instant même, car en voilà qui arrivent. Qu'ils me laissent du moins le temps de te dire qu'après tes chers et tendres parens, dont tu as le bonheur d'être entouré, tu n'as point de plus ancien et de meilleur ami que moi, et que tu n'en auras jamais de plus tendre, de plus constant et de plus dévoué. Mon cher Pannetier, je te presse contre mon cœur.

P. S. Rends-moi le service de passer, au reçu de ma lettre, chez Getti, pour savoir s'il est parti ou s'il a envoyé un de ses mouleurs. Il pourrait encore, en partant demain, être au Bourgoin après-demain soir : la gelée permettrait l'opération.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

Au Bourgoin, ce jeudi 27 janvier 1820.

Mon cher ami, j'ai reçu hier une lettre de mon cousin, M. Becquerel, qui me fait bien craindre qu'au moment où tu recevras celle-ci, le cruel évènement dont tu es menacé ne soit arrivé. Quelque prévue et quelque inévitable que soit la perte des personnes que nous chérissons le plus, je sens, par ce que j'ai éprouvé, tout ce que ta piété filiale doit souffrir d'une si cruelle séparation, et je le sens d'autant plus vivement que ton bonheur m'est plus cher, et que l'objet si digne de tes regrets emporterait aussi les miens, s'il était irrévocablement décidé que tu n'eusses plus d'espoir. Je n'ose en concevoir, d'après la situation et le danger extrême que mon cousin m'a fait entrevoir, et je n'ose te demander de me rassurer sur ce que je serais si heureux de pouvoir espérer avec toi. Je me représente bien vivement la désolation de ton excellente mère et de toute ta famille; je n'ai qu'un sentiment, celui de la partager et de confondre ma douleur avec la sienne. Je regrette vivement de n'être pas dans ce moment auprès de toi; les larmes d'un ami soulagent la douleur, et aucun

de ceux qui t'aiment le plus n'en répandra de plus sincères.

Ma santé, mon cher ami, est dans le même état. Je suis assailli d'affaires qu'une longue absence amène, et que ma tranquillité future me rend nécessaire d'éclaircir. Je ne puis encore prévoir le moment de mon retour. Donne-moi, je t'en conjure, de tes nouvelles au Bourgoin, et sois mon interprète auprès de ta famille dans cette triste circonstance. Je te presse contre mon cœur.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Au Bourgoin, 31 janvier 1820.

Le meilleur et le plus cher de mes amis, mon cher Pannetier, nos craintes si douloureuses sont donc changées en une certitude plus cruelle encore! Nous sommes donc condamnés à pleurer ceux que nous chérissons, jusqu'à ce que nous causions à notre tour les mêmes regrets à ceux qui nous suivent! Ceux que tu éprouves, d'une perte à jamais irréparable, réveillent dans mon cœur les afflictions qui l'ont déchiré, trop souvent, dans une position semblable à la tienne, et dont

j'ai fait, long-temps avant toi, la triste expérience. Tu fais trop partie de moi-même pour que tes douleurs ne me soient pas personnelles; je gémis avec toi, et mon âme est tout entière avec la tienne.

Ton respectable père emporte avec lui les regrets de tout ce qui lui fut cher. Il a fourni une longue et honorable carrière que les infirmités, qui précèdent trop souvent la vieillesse, ont long-temps épargnée. Ses derniers momens ont été adoucis par les tendres soins de la piété filiale. Puissent ces réflexions, mon cher Pannetier, jeter quelque adoucissement sur la plaie de ton cœur, et te préparer à cette résignation nécessaire, à ce courage difficile que notre condition d'hommes mortels nous rend indispensables dans nos grandes infortunes!

La situation de ta tendre mère et de tes excellentes sœurs me pénètre d'une douleur profonde et me cause de vives inquiétudes. Que ton cœur soit l'interprète du mien : lui seul peut leur peindre fidèlement les sentimens que j'éprouve. Fais participer le bon Dupeyron, que j'honore autant que je l'aime, à l'expression des mêmes sentimens. Mon amitié te demande quelques lignes qui me rendent plus présentes à la pensée ta position et celle de tout ce qui t'entoure.

Mon cher ami, je te presse contre mon cœur.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

Quoique préparé au douloureux évènement que ton billet m'a confirmé, je n'en suis pas moins aussi accablé, que si je ne l'eusse pu prévoir, tant on espère ce que l'on desire, et tant il est cruel de n'avoir plus à espérer. Nous perdons tous deux, mon cher Pannetier, une excellente amie *, dont le souvenir me sera toujours cher, et par l'intérêt affectueux qu'elle me portait, et par celui qu'elle t'avait voué, car il me semblait que je lui devais encore de la reconnaissance de son attachement pour toi. Jamais le ciel ne fit une plus belle âme, jamais femme ne fut plus digne des regrets de tout ce qui pouvait l'apprécier. Nous entrons dans un désert, mon cher ami, à mesure que nous vieillissons; et, en le parcourant avec quelques fidèles amis, qui s'éclaircissent à mesure que nous allons en avant, les malheureux sont ceux qui restent.

Je te serre contre mon cœur, mon cher Pannetier.

* Madame de P...., femme aussi distinguée par les qualités de l'esprit que par celles du cœur. P. A. C.

LETTRE XXVII.

A M. P.......*

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre dans un moment d'embarras extrême, de tout genre. Cette contrariété, qui dure encore, m'a fait retarder trop long-temps peut-être, et malgré moi, ma réponse : veuillez avoir la bonté de m'excuser.

Je suis infiniment flatté du desir que me témoigne madame Pastoret, mais j'éprouve le regret de ne pouvoir actuellement le satisfaire. Le tableau, dont on lui a parlé, n'est encore qu'une ébauche que j'aurais dû avoir la prudence de ne point laisser voir, et dont quelqu'une des personnes qui en ont eu connaissance, a eu l'indiscrétion de parler, surtout beaucoup trop favorablement. Lorsque cet ouvrage sera terminé, quoique je n'en puisse encore préciser l'époque, je m'em-

* Dans cette lettre, comme dans celle adressée à Bernardin de Saint-Pierre (Lettre III), Girodet parle lui-même de ses ouvrages; cependant je me suis décidé à la publier, parce qu'il y est question d'un plus grand nombre de productions, entre autres, d'*une scène de déluge*, ce qui prouve que cette lettre est postérieure à 1806. On voit que c'est une réponse à des renseignemens demandés par une personne chargée de faire un rapport à l'Empereur sur l'état des arts en France. Quelle est cette personne ? Il m'a paru peu important de le rechercher. P. A. C.

presserai de vous en faire part. Je desire pouvoir, alors, justifier vos préventions favorables et celles de madame Pastoret.

Je vous remercie, monsieur, des sentimens que vous me témoignez à l'occasion du compte que vous vous occupez de rendre à sa majesté, sur l'état des arts en France. Je desire que vous ayez conservé, du peu d'ouvrages que j'ai exposés, des souvenirs aussi réels que les dispositions, dont vous m'assurez, sont flatteuses pour moi.

Pour suivre votre intention, j'émettrai quelques réflexions sur les principaux de mes ouvrages depuis 1789. Si cela passait en usage, ce serait un moyen de détruire les fausses opinions que l'ignorance ou la malignité parviennent quelquefois à accréditer sur les productions les plus importantes des artistes, opinions qui peuvent induire en erreur les gens les plus sensés et les plus justes, lorsqu'ils ne sont point prémunis contre elles. D'ailleurs, on peut dire que, lorsque l'artiste donne lui-même l'analyse de son ouvrage, il dispose à le mieux voir, ou plutôt à être vu comme il doit l'être. Le Poussin, en cela comme en tout, peut être notre guide.

Le plus ancien de mes tableaux, depuis 1789, est l'*Endymion*. Il fut peint à Rome, en 1790, un an après que j'eus remporté le grand prix de peinture. L'invention m'en fut inspirée par un bas-

relief de la villa Borghèse. J'ai même presque copié l'*Endymion antique ;* mais j'ai cru devoir ne point représenter la figure de Diane. Il m'a semblé inconvenant de peindre, dans le moment même d'une simple contemplation amoureuse, une déesse renommée pour sa chasteté. L'idée du rayon m'a paru plus délicate et plus poétique, outre qu'elle était neuve alors. Cette pensée m'appartient tout entière, ainsi que celle de la figure du jeune Amour, sous la forme de Zéphyre qui sourit en écartant le feuillage : ainsi ce tableau n'est point, comme quelques personnes l'ont qualifié, *Diane* et *Endymion,* mais bien *le Sommeil d'Endymion.*

Le tableau qui suivit l'Endymion fut *Hippocrate refusant les présens du roi de Perse.* J'ai mis le récit de l'histoire en action, car le roi de Perse n'envoya, comme vous le savez, ni ambassadeur ni présens à Hippocrate; il se contenta de lui faire écrire par un de ses satrapes, en lui faisant faire les promesses les plus magnifiques. Si j'avais été arrêté par la difficulté de suivre pied à pied la vérité historique, vous voyez que j'aurais été privé de rendre ce trait de patriotisme du prince de la médecine. « Le grand homme, dit Barthélemy, répondit au grand roi qu'il était sans besoin comme sans desirs, et que l'honneur lui défendait d'aller secourir les ennemis de la Grèce ». J'ai hasardé, ce qui présentait une assez grande difficulté, de re-

présenter tous les Perses en blanc, tous venant pour le même motif; le blanc, d'ailleurs, étant généralement chez les anciens l'indice du deuil. Les détails du costume ont été fidèlement étudiés, d'après les monumens et les gravures des ruines de Persépolis, publiés par les voyageurs en Perse. La tète d'Hippocrate a été copiée d'après les têtes antiques connues, dont la ressemblance est au reste confirmée par les médailles.

Voilà les deux seuls tableaux que j'aie faits en Italie, les circonstances de la révolution ne m'ayant point permis de donner quelque développement à mes travaux, jusqu'au moment où je composai l'*Apothéose des guerriers français*, dont les ombres sont conduites en triomphe, dans les nuages, par les ombres des guerriers calédoniens.

Sans examiner jusqu'à quel point peuvent être fondées, ou non, les critiques dont ce tableau a été l'objet, il paraît néanmoins que personne ne lui a contesté l'originalité dans la pensée et dans l'exécution. Il avait peut-être encore le mérite de l'à-propos, puisque c'était un monument triomphal en l'honneur de ceux de ses braves les plus distingués que la France regrettait alors, et qu'en même temps il flattait le goût du premier consul pour les poésies d'Ossian; mais, il avait peut-être l'inconvénient d'offrir trop d'objets pour l'espace indiqué : le sujet débordait la toile. Voilà l'incon-

vénient des mesures données: avec un pied d'espace de plus, rempli seulement de nuages, j'aurais donné à ce tableau un effet dont aucun de mes critiques n'a pu se former l'idée. Cependant le premier consul me dit, lorsque j'eus l'honneur de le lui présenter, trois petites phrases qui durent me dédommager. Les voici textuellement : « Vous avez eu une grande idée : je reconnais tous les généraux; les figures de votre tableau sont de véritables ombres ». Si vous trouviez moyen, monsieur, de placer dans votre rapport cette opinion flatteuse ainsi énoncée, je suis assuré que l'empereur ne désavouerait point le sentiment du premier consul.

Après le tableau des ombres ossianiques, je composai et peignis *les figures allégoriques* placées dans un pavillon exécuté pour le roi d'Espagne. Je fus inspiré, pour ces figures qui représentent les Saisons, par celles connues sous le nom de danseuses d'Herculanum. Elles n'ont point été exposées au salon, ayant dû être envoyées à une époque qui ne le permettait point. Si vous voulez prendre la peine de voir l'article *Saisons* dans le *Dictionnaire mythologique* de M. Noël (deuxième édition), vous en trouverez une description détaillée. *

* Voyez ci-dessus, p. 231. P. A. C.

Je dois faire ici mention des dessins que j'ai composés pour le *Virgile* et le *Racine* in-folio, imprimés par M. Didot. C'est un tort pour les dessins de n'être que des dessins, et cependant ils exigent la même conception et presque les mêmes études qu'un tableau, lorsqu'on se pique d'y mettre du style et du caractère ; il n'y a que le procédé d'exécution qui soit différent. L'artiste qui réussit dans ces sortes de dessins, ne peut être qu'un peintre d'histoire, ou un statuaire en droit d'attendre des succès dans ce qui constitue son genre proprement dit. Il est à remarquer que jusqu'alors on n'avait pas publié en France d'éditions de ces grands poètes, ni, je crois, d'autres ouvrages avec des compositions aussi soignées ; c'est du moins la réflexion que me suggèrent les compositions de ceux de mes habiles confrères qui ont travaillé comme moi pour ces éditions. Quelques grands maîtres du siècle de Louis XIV avaient, il est vrai, donné des dessins ou croquis pour orner des frontispices d'ouvrages, mais ils paraissent y avoir mis eux-mêmes peu d'importance, puisqu'ils ne peuvent augmenter leurs titres de gloire, et que la plupart sont inconnus aujourd'hui.

« Avocat, passons au déluge », me dites-vous peut-être depuis long-temps, monsieur ; eh bien ! nous y voici ; non pas au déluge universel, mais, ainsi que je l'ai annoncé dans le temps, à *une scène*

de déluge; ou, si vous rejetiez cette qualification comme trop vague, aimeriez-vous mieux: une famille surprise pendant la nuit par l'inondation, est sur le point d'être engloutie sous les eaux? Il me semble à moi-même que cet exposé rend mieux mon tableau. On a tant écrit pour et contre celui-ci, que je n'ai rien à en dire. Cependant j'ai mon sentiment. Veuillez prendre la peine encore d'en lire la description dans *la Critique des critiques du Salon* de 1806, que je joins ici; si les vers pouvaient être meilleurs, du moins l'auteur est assez bien entré dans les motifs qui ont dirigé la composition de mon tableau, et c'est assez pour moi. Je vous invite à ne prendre, dans tout ce bavardage, que ce qu'il vous plaira, comme cela est juste et comme je l'espère.

Veuillez croire, monsieur, aux sentimens de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXVIII.

A MADAME ROBERT.

Ce dimanche soir 14 décembre 1817.

Il me fâche de deux choses : de devenir vieux et maussade. La seconde dérive de la première, nécessairement; et, si jamais je fais un livre de

système, j'établirai celui des enchaînemens et des conséquences; tout cela sera fort beau. Il y a seulement une dizaine d'années que je n'aurais pas remis au lendemain, encore moins au surlendemain, de remercier une aimable dame de ses bontés pour un pauvre malade, et de répondre tant bien que mal à un billet que madame de Sévigné aurait voulu avoir écrit, quoiqu'elle pensât moins à la gloire, que la gloire apparemment ne pensait à elle. J'ai mangé les cinq œufs frais avec un vif sentiment d'appétit et de reconnaissance. Voilà qui va bien pour l'estomac; ma fièvre a disparu; mais il me reste dans la tête des élancemens nerveux très douloureux. J'ai toujours eu quelque chose de dérangé par là; et, de tout mon individu, je n'ai de vraiment bon encore, quoiqu'il ne soit plus jeune non plus, que le cœur.

Mon jeune petit ami est charmant; il a fait la conquête de tous ses camarades. Hier je les ai tous vus remuer les doigts avec lui, si vite, que je n'y voyais que du feu *. Je crois qu'il va faire une révolution à l'atelier, et qu'ils ne se parleront plus que par signes; je finirai probablement par devenir le disciple de mes élèves; ce ne sera pas la première fois que j'aurai appris quelque chose d'eux. Je lui ai donné un dessin un peu difficile

* Le jeune Robert est sourd-muet. P. A. C.

pour tâter ses forces et son courage; il est peu avancé, parce qu'il a recommencé, mais je ne suis pas mécontent de ce qui est fait. Je ne crois pas avoir rien à desirer du côté de l'aptitude et de l'intelligence.

Je verrai avec bien du plaisir la seconde étude de mademoiselle Robert. Je suis comme assuré qu'il y aura quelque nouveau progrès; je pense cependant qu'il faudra que j'aille, quelque jour que je n'aurai pas de modèle, charger sa palette et faire une visite domiciliaire dans sa boîte à couleurs; nous essaierons, aussi, de nous servir de nouveau du coton et du pinceau. C'est ici que l'exemple vaut mieux que tous les préceptes. Je prie madame Robert de vouloir bien agréer, et faire partager, à tout ce qui l'entoure, mes sentimens de respect et de dévoûment.

LETTRE XXIX.

A LA MÊME.

Au Bourgoin, près Montargis, 12 mai 1821.

Heu! padrona, padrona, *labuntur anni: nec pietas* *, *nec* tout ce que vous voudrez, n'empê-

* Eheu! fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni: nec pietas.....
Horat. *carm.* Lib. II, ode XIV. P. A. C.

chent point que tous les lilas de mon jardin ne soient déjà passés, et que je ne sois pas assuré de les voir refleurir. J'ai usé de la permission tacite que vous m'avez donnée de vous répondre à mon aise. C'est que je voulais attendre que je pusse vous dire que je me porte un peu moins mal. Mais, les joues rebondies repoussent lentement, et elles ne seront pas encore dans un état satisfaisant lorsque vous viendrez me visiter; j'en ai bien peur. Toutefois je ne voudrais pas que cela ralentît ou éloignât votre aimable projet. Croyez donc que j'aurai grand plaisir à le voir mis à exécution plus tôt que plus tard. Me voilà en âge et en santé de ne pas faire beaucoup de compte de l'avenir, et le plus tôt que pourra m'arriver ce qui peut m'être encore agréable, sera toujours le mieux. Une autre raison qui me fait souhaiter de vous voir arriver ici prochainement, c'est que mon plan de campagne est arrangé pour aller passer le mois de juin dans ma solitude du Verger, à quatre lieues d'ici. Je ne pourrais vous y recevoir avec le même agrément qu'au Bourgoin, le Verger n'étant qu'une maison de paysan rhabillée et loin de la ville. Je n'ai encore été à Montargis qu'une seule fois, non sans avoir été faire ma visite à l'aimable cousin Bazin. Madame son épouse et lui m'ont dit qu'ils vous attendaient, et qu'ils vous réservaient un appartement commode chez eux. A défaut de celui-

là, vous en eussiez eu un passable chez moi, où, quoique je sois seul, j'aurais tâché que vous fussiez agréablement. J'espère que ce voyage fera du bien à notre chère Fanny, qui a véritablement besoin de se reposer des fatigues de son travail peut-être trop continu. A son âge, il ne me fallait que huit jours pour être délassé de toutes mes fatigues pittoresques. Je ne vous demande pas de nouvelles d'Edouard : il est bien clair qu'il va bientôt avoir trop de santé; je ferais bien mes choux gras de cette surabondance.

Je n'ai pas été vous faire d'adieux, padrona cara, ni à mes aimables élèves; il m'en a coûté, mais c'eût été le moyen de ne pouvoir partir; et le jour du départ fixé, il reste mille choses à faire : j'ai été la veille toute la nuit sur pied. Au reste j'ai affaire à d'honnêtes personnes autant qu'aimables, et j'espère qu'elles voudront bien me tenir compte et vous aussi, de l'arriéré.

Je sais que vous avez été dans les honneurs, les splendeurs et les grandeurs : c'est un genre de divertissement à part. Nous autres, nous avons tiré des pétards à Montargis. Jupiter respirait avec plaisir l'encens et l'odeur des hécatombes des grands de Rome, mais il ne dédaignait pas la farine et le sel des modestes habitans des champs. Jupiter me fait penser à la Grèce; c'est dommage que le prince Ypsilanti ne nous ait pas pour auxiliaires, vous et

moi, y compris vos cent mille hommes. Je fais comme vous une grande distinction et juste, je crois, de l'insurrection de ces malheureux Grecs gémissant sous un joug de fer, avec les révoltes coupables de nos carbonari européens, qui, comme disait une femme d'esprit dans une circonstance toute différente, à un homme qui lui faisait la cour sans s'être bien assuré de lui-même, n'ont pas même le prétexte de leur insolence.

J'apprendrai avec joie de vos nouvelles, padrona amata, et de tous les vôtres; dites-moi que vous viendrez bientôt visiter nos vieilles ruines, moi compris. Veuillez faire part de mon souvenir à celles de nos très aimables que vous aurez occasion de voir. J'adresse mes affectueuses amitiés à vos chers enfans et à M. Robert. Vous savez, padrona eccellente ed amata, combien je vous suis respectueusement et tendrement attaché.

LETTRE XXX.

A LA MÊME.

Au Verger, ce 16 juin.

Vedi Napoli, e poi mori! voilà ce que disent les Napolitains. C'est qu'ils n'ont pas vu le Verger dans sa parure du printemps, et cela est si vrai

que, comme je faisais ce matin une trotte, sur Cocote, ayant Victor pour écuyer, et que, dans l'admiration de mes bois, tout en trottant je murmurais :

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos ;
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus.

Votre fidèle Victor, comme s'il eût deviné la pensée de Virgile, s'est écrié : *Quelle vigoureusité! c'est pis qu'à Fontainebleau.*

Victor vous dira, padrona amabile, que les chemins ne sont pas aussi mauvais qu'on veut bien le dire, par envie, et qu'en partant à sept heures de Montargis, vous seriez rendue au Verger à dix ; qu'après un déjeuner dînatoire campagnard, vous pourriez, repartant à cinq, être de retour à Montargis à huit. Ne dédaignez point cette invitation champêtre : les dieux n'ont point méprisé l'humble chaumière de Philémon, et vous trouverez ici l'hommage des mêmes sentimens.

En attendant, voici un panier que notre Flore paysanne vous envoie : aux bouquets de roses elle n'a pas craint de mêler quelques fleurs des champs. C'est pour que vous ne doutiez pas que tout le Verger se joint à son maître pour vous offrir ses modestes tributs : Horace les eût envoyés à Mécène. Si je ne puis imiter le poète dans ses œuvres, au moins que je l'imite dans ses modestes offrandes.

Je ne saurais vous dire rien de plus joli à présent, amata padrona, sinon que je vous suis dévoué et à ce qui est vous-même, comme vous savez.

LETTRE XXXI.

A LA MÊME.

Au Bourgoin, 12 juillet.

Padrona amata, j'ai quitté le Verger il y a huit jours seulement, avec le regret que j'éprouve toujours à m'éloigner d'un lieu selon mon cœur, et où il n'y a pas un vieux fauteuil vermoulu ni un vieux tronc d'arbre, qui ne me rappellent de doux et de chers souvenirs. Celui de votre présence, ou plutôt de votre apparition dans cette solitude, y ajoute pour moi un nouveau charme qui en sera inséparable, et que vous seule pourriez augmenter encore, si votre courage vous a suffisamment fortifiée contre nos mauvais chemins.

Après votre départ, j'en ai fait un peu réparer autour de la maison, mais je puis vous promettre de pousser les travaux jusqu'à Saint-Germain.

D'ailleurs, j'ai passablement émondé mes allées au croissant, et c'était de la *belle ouvrage*, à ce que m'ont dit les artistes que je m'étais adjoints. Vous ne reconnaîtrez plus mes charmilles, l'année prochaine. Ici, j'ai repris la serpette et la hachette,

et je n'ai pas laissé que de tailler la moitié d'un petit banc de pierre, assez bien pour un amateur. Ne me parlez plus de peinture : c'est le plus triste métier du monde; j'en excepte pourtant les portes grillées et les bancs de bois. Je crois me sentir beaucoup de dispositions et certainement beaucoup de goût pour les peindre; mais voici le rabat-joie : il faudra bientôt faire des malles et des sacs de nuit; quitter les fleurs, les bois, les gazons si doux pour faire la culbute, et le bon lait du Bourgoin. Sans la perspective de se rapprocher de l'aimable présidente et des charmantes élèves, il y aurait de quoi se pendre; ou, ce qui serait bien aussi convenable, il faudrait rester ici. Voici encore une ligne pour les assurances de tendre et respectueux dévoûment.

LETTRE XXXII.

A MADEMOISELLE ROBERT.

26 janvier 1823.

Les bagatelles que j'ai eu le plaisir de vous offrir, ma très chère et aimable élève, ne méritaient pas vos remercîmens; mais, vous avez raison d'apprécier l'intérêt aussi vif que sincère que je prends à vos progrès, intérêt qui s'accroît encore par

votre position *, et qui doit durer pour vous autant que ma vie.

C'est cette affection sincère que je vous porte, et qui s'identifie avec la tendresse de vos excellens parens pour vous, qui me rend quelquefois sévère sur le résultat de vos travaux. C'est elle aussi qui, lorsque je les vois s'avancer vers le but auquel vos efforts aspirent, me remplit d'une joie que je sens plus vivement que je ne vous l'exprime.

Mais je n'ai pas été si discret que vous n'ayez vu combien j'étais satisfait, sous le rapport du maniement du pinceau et du coloris, des dernières études que je vous ai vue faire. Je ne vous ai point dissimulé, non plus, combien vous avez encore à travailler pour améliorer votre dessin: c'est où vous devez vous appliquer particulièrement et sans distraction, car le dessin, qui est la base de la peinture, en fait aussi le principal mérite. C'est dans le dessin qu'est l'élégance des proportions, la beauté des formes, la justesse de l'expression: toutes qualités qui n'ont pas besoin du charme du coloris pour toucher et pour plaire, tandis que le coloris, seul, n'excitera jamais les mêmes impressions.

Je profite de l'occasion pour vous renouveler

* Mademoiselle Robert est également sourde et muette. P. A. C.

une vieille querelle: déjà vous m'entendez, et vous savez bien ce que je veux dire.

Lors même que vous dessineriez une académie comme Raphaël ou Michel-Ange, quand vous lui donneriez un coloris aussi beau que celui du Titien, je vous demanderais encore à quoi ces mérites vous serviraient si vous ne les appliquez pas à des compositions agréablement disposées, soit dans des sujets du style antique, soit dans ceux du genre qu'on appelle aujourd'hui anecdotique, ou chevaleresque, ou romantique, ou tout comme il vous plaira; ou, enfin, dans de simples portraits qui demandent, plus qu'on ne le croit communément, beaucoup d'art dans la composition; cela est si vrai que les tableaux de ce genre, les mieux disposés, sont toujours ceux des peintres d'histoire. Enfin, ma chère Fanny, vous ne peindriez que des fleurs, qu'il y a encore, outre le mérite de bien peindre chacune d'elles isolément, un art particulier de les assortir dans un tableau, non-seulement pour opposer heureusement leurs couleurs, mais encore pour combiner agréablement leurs formes. Jugez douc combien cet art de la composition est plus essentiel à étudier, lorsqu'il s'agit de former des groupes et d'animer des figures, que lorsqu'il n'est question que d'assortir des fleurs.

Aussi, je n'ai pas vu sans quelque peine que vous

n'ayez pas suivi, à cet égard, les conseils que je vous ai donnés depuis assez long-temps. Il faut prendre l'habitude de composer, comme l'habitude de peindre. Plus vous tarderez, plus vous aurez de peine, et plus vous vous préparerez de regrets. Ce n'est pas tout que la main soit habile, il faut que la tête la dirige. Soyez persuadée que les facultés de l'entendement, quoiqu'elles paraissent indépendantes de l'habitude que réclament impérieusement les facultés purement physiques, y sont cependant et nécessairement soumises. S'il était décent de se citer soi-même pour exemple, je vous dirais que, dans ma jeunesse, j'ai éprouvé beaucoup de peine à composer; rien, dans mes premiers essais, ne rendait mes pensées à ma satisfaction. Je ne me suis point découragé: j'ai surmonté le dégoût que m'inspiraient ces premiers essais malheureux; peu-à-peu je me suis aperçu que les difficultés s'aplanissaient en raison de mes efforts; et si depuis j'ai pu produire quelques compositions qui ont eu le bonheur de ne pas déplaire, je le dois à la contrainte que je me suis imposée pour y parvenir. J'ai fait beaucoup de croquis, soit d'après nature, soit d'après les maîtres, soit d'après les figures et les bas-reliefs antiques; j'essayais de faire des compositions sur tous les sujets qui souriaient à mon imagination, sans que personne en fît le choix que moi-

même. Suivez donc la même route, elle ne peut vous égarer; je ne conçois pas que toute autre pût vous faire arriver au but de vos études et, sans doute, de votre ambition.

Je ne sépare pas Edouard dans les conseils que je vous donne ni dans l'intérêt que je vous porte. J'aime cet excellent jeune homme de tout mon cœur; je crois à ses dispositions autant qu'à sa bonté; mais je ne connais pas de secret qui puisse, pour arriver au talent, suppléer à l'application au travail. A cet égard, il a un excellent modèle en vous, et vous avez le droit d'être son mentor, par votre exemple comme par vos conseils. Bien jeune encore je savais le proverbe qui dit que « ce que femme veut, Dieu le veut ». Dans le cours de ma vie, j'ai pu m'apercevoir qu'il y a beaucoup de vrai dans ce proverbe : s'il en est ainsi, faites donc que Dieu veuille ce que vous voulez sans doute aussi vous-même. Recevez, ma chère Fanny, l'expression de mon bien affectueux dévoûment.

LETTRE XXXIII. *

A M. TRIOSON.

Da Torino, cinque majo 1790.

Mon bon ami,

Je suis arrivé ici en bonne santé, le 3 de ce mois, et je pars demain pour Milan, où j'espère trouver de vos nouvelles. Je ne présume pas en recevoir ici : j'ai été hier à la poste et je n'en ai point trouvé, non plus que ce matin. J'y retournerai ce soir, mais je ne pense pas qu'il vous ait été possible de répondre à la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire en partant de Lyon; ainsi, je n'en attends véritablement qu'à Milan. J'y arriverai le 7 ou le 8, et nous y séjournerons également deux jours. Nous avons passé le Mont-Cénis, dimanche dernier, avec des mulets qui, à chaque

* En lisant cette correspondance, il ne faut pas oublier que Girodet n'avait encore que vingt-deux ans lorsqu'il partit pour Rome, et qu'elle est adressée à celui qui, après avoir été son tuteur, devint ensuite son père adoptif, lorsqu'il eut perdu tous ses enfans. On ne sera donc pas étonné d'y trouver une sorte de négligence contre laquelle Girodet ne croyait pas devoir se mettre en garde, car il n'écrivait que pour son ami; et des détails qui avaient, pour celui auquel ces lettres étaient adressées, un intérêt qui n'est pas entièrement évanoui. Au reste, ce qui donne du prix à ces lettres, c'est surtout la manière dont Girodet rend compte de ses impressions, et ces impressions elles-mêmes. P. A. C.

pas, tombaient dans la neige dont cette montagne est totalement couverte. Cet inconvénient, et celui du froid excessif que l'on éprouve au sommet, me déterminèrent à laisser mon mulet aussitôt que j'y fus arrivé. Je le traversai et le descendis à pied; j'en fus quitte pour un peu de fatigue. Nous étions en caravane : nous avions avec nous deux officiers suisses, et un comte et une comtesse de l'Etourville, avec cinq enfans et un assortiment complet de domestiques, tous allant à Rome. Nous fûmes six heures, tant à monter qu'à traverser et à descendre cette fameuse montagne, plus incommode que dangereuse, parce que, malgré la neige, on y passe en tout temps, et que le chemin frayé ne peut se perdre; mais il vaut mieux la traverser en hiver ou en automne que dans cette saison-ci.

Le spectacle du Mont-Cénis n'est pas ce qui m'a le plus frappé; je ne sais si c'est parce que nous étions déjà accoutumés à la vue des montagnes, mais, jamais spectacle ne fit sur moi autant d'impression que l'entrée des montagnes de la Savoie, par une gorge que l'on ne voit que lorsqu'on y est, et où commence un superbe chemin creusé dans le roc, sans lequel le passage en serait impraticable. Les descriptions et les tableaux n'apprennent rien, et lire les relations de dix voyages ne vaut pas d'en faire un. C'est surtout ici qu'on peut faire une juste application du précepte d'Horace : *Sig-*

nius irritant animos, etc. La secousse fut d'autant plus forte, que je n'étais, ni prévenu par ce qu'on aurait pu nous dire, ni préparé par ce que nous eussions pu voir de loin; ici c'est impossible : à une toise de cette merveille, on ne se doute pas qu'elle existe ; mais, à peine eus-je passé cette gorge, que je restai immobile à la vue de ces montagnes, amoncelées les unes sur les autres, qui semblent toucher au ciel, et dont la base se perd dans des abîmes dont l'œil n'ose sonder la profondeur. La soif de jouir à-la-fois de toutes ces merveilles me fit ensuite courir çà et là sur le chemin, et, sans le parapet, ma curiosité eût pu me devenir funeste. Le bruit majestueux des eaux et des torrens qui se précipitent de ces montagnes, et les impressions que l'ensemble de ces prodiges fait naître, ne peuvent se décrire. Je crois que rien ne pourra plus m'étonner, dussé-je faire le tour du monde *. Nous faillîmes cependant, mes camarades et moi, ne pas jouir d'un si beau spectacle et de ceux que la suite du voyage peut nous procurer, par une petite aventure qui nous arriva à la Verpillière, village assez considérable à cinq lieues de Lyon. Le pays nous paraissant fort pit-

* Ceux qui ont traversé les Alpes, dans leur jeunesse, ne seront point surpris de l'enthousiasme de Girodet : il semble, en effet, qu'il soit impossible de rien voir de plus magnifique. P. A. C.

toresque, il nous prit envie d'en prendre quelques vues. Mes camarades allèrent de leur côté et je restai sur le bord du chemin : je me mis à dessiner. A peine eus-je tracé quelques lignes, que la curiosité arrêta, d'abord quelques enfans, puis des femmes, puis des hommes, et en un instant je me vis environné. Malgré cette importunité, je continuai, sans avoir l'air d'en être gêné ; je ne comprenais pas qu'ils se communiquaient réciproquement leur mécontentement, lorsqu'un bourgeois de l'endroit, en passant sur la route, m'avertit que ma vie était en danger, et que ces gens parlaient entre eux de me tuer. Un de mes camarades, qui était venu me rejoindre, entendit cet avertissement ; voyant que ces gens me prenaient pour *un espion envoyé par les aristocrates pour lever le plan de la ville, et y faire entrer des troupes pour les tuer la nuit*, il ne voulut point me quitter, et essaya de les détromper, mais ce lui fut impossible ; ils lui répondirent que nous *ne nous moquerions pas d'eux, et qu'ils sauraient bien ce qu'il en était*. Nous nous retirâmes avec plus d'inquiétude que nous n'en laissions paraître, et commençâmes à souper. A peine fûmes-nous à table, que nous entendîmes une grande rumeur à la porte de notre hôtellerie, et, au même instant, nous vîmes entrer dans notre chambre le bailli, accompagné de deux des principaux habitans. Leur

air ne nous rassura point; ils paraissaient eux-mêmes fort embarrassés; nous commençâmes alors à craindre fort sérieusement le dénoûment de l'aventure. Ils nous demandèrent quel était celui d'entre nous qui avait levé des plans : je répondis que c'était moi qu'on avait supposé occupé de cette opération, mais que rien n'était moins vrai; que ce qu'on m'avait vu faire n'était que pour mon plaisir et mon instruction, et nullement dans la vue de nuire. Je fis voir au bailli ce que j'avais dessiné, et il connut clairement combien il s'était trompé. Je lui proposai même de le lui remettre, afin d'ôter tout soupçon, ce qu'il refusa. Il nous dit qu'il allait informer cette multitude de la vérité des choses, et descendit: ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à la calmer et à la dissiper. Nous ne perdîmes pas pour cela l'appétit; mais l'envie de dormir ne fut pas plus forte que la peur que nous avions d'être surpris; nous restâmes presque toute la nuit sur le qui vive, et nous partîmes de très bon matin, avec la ferme résolution de ne plus nous attirer pareille affaire sur les bras, ce qui ne pouvait nous arriver qu'en France.

J'ai vu le roi et toute sa cour assister à une messe en musique, mais je n'y ai vu ni le comte ni la comtesse d'Artois. Le roi a l'air d'un homme d'esprit et fort affable. Il n'y a pas ici un seul

beau tableau dans les églises, que nous avons toutes visitées. Je viens de me présenter au palais du roi pour voir les appartemens et les tableaux qu'on dit être de Vandyck; j'y retournerai demain matin avant de partir. Nous serons vers le 17 à Bologne, où nous séjournerons aussi deux jours. Je puis encore, en cet endroit, recevoir de vos nouvelles. Donnez-m'en aussi, mon bon ami, de madame Trioson, à qui j'ai l'honneur de présenter mon respect, ainsi que de votre petite famille. Je voudrais bien savoir si vous pensez que la guérison du père de mon ami * soit possible, et s'il pourra se tirer de cette maladie, qui me paraît avoir fait de grands progrès. Adieu, mon bon ami, je vous embrasse comme je vous aime. Soyez assuré des sentimens tendres et respectueux que je conserverai toujours pour vous.

* M. Gérard père, dont le fils, alors condisciple de Girodet, a parcouru, avec tant d'éclat, la carrière des arts, et qui est aujourd'hui premier peintre du roi. P. A. C.

LETTRE XXXIV.

AU MÊME.

Florence, ce . . . . mai 1790.

Mon bon ami,

Je suis véritablement inquiet de ne point recevoir de vos nouvelles; vous m'aviez promis de ne me point laisser arriver à Rome sans m'en donner, et mon attente sera complètement trompée, puisque je n'en trouve point ici. Cependant, dans toutes les villes où j'ai séjourné, la poste a toujours été visitée avant les églises et les palais. J'espère être plus heureux en arrivant à Rome, et apprendre que vous êtes, ainsi que madame Trioson et toute votre famille, en bonne santé. La mienne est toujours assez bonne; je crois même que, jusqu'à présent, le changement d'air m'a fait du bien, et que je m'accoutumerai sans peine à la température du climat d'Italie. Le pays me paraît encore plus agréable à voir que les richesses pittoresques qu'il renferme; quoique je fusse très disposé à admirer toutes les productions des grands maîtres, j'ai été à portée de vérifier combien les relations des voyageurs sont souvent exagérées, et combien, en particulier, M. Cochin doit paraître suspect, dans ses jugemens, aux amateurs du vrai beau. J'ai vu plusieurs tableaux sublimes et vraiment

dignes d'admiration; mais, j'ai acheté ce plaisir par la nécessité d'en voir une foule de médiocres ou de bien mauvais, quoique très vantés.

Si vous avez le temps, mon bon ami, donnez-moi des nouvelles de notre patrie. Quel est l'état des affaires? Le père de M. Gérard pourra-t-il se tirer du mauvais état où il était quand je suis parti? Je n'ai point reçu de ses nouvelles.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse comme je vous aime. Soyez persuadé du tendre et respectueux attachement de votre très humble et dévoué serviteur et ami.

Je vous prie d'assurer madame Trioson de mon profond respect.

LETTRE XXXV.

AU MÊME.

De Rome, ce 7 juillet 1790.

Mon bon ami,

Je n'ai reçu qu'avant-hier votre lettre du 15 juin; vous auriez pu répondre à la première que je vous ai écrite d'ici, si je vous l'eusse adressée à Montargis, comme j'aurais dû le faire, pour qu'elle vous fût rendue sans délai. Je présume qu'elle vous aura été renvoyée de Paris; elle était en réponse à celle, adressée à Milan, que le directeur de la

poste m'a fait parvenir ici. J'aurais desiré que vous m'eussiez marqué jusqu'à quel temps vous allez rester au Bourgoin : peut-être même en êtes-vous de retour dans ce moment, si vous avez envie de voir la fédération générale indiquée au 15 du courant; nous regrettons tous de ne pas nous y trouver. Je vous adresse donc celle-ci à Paris, dans l'espérance que vous y serez à cette époque très prochaine, et probablement à celle où le courrier y arrivera.

Je crois, mon bon ami, que je m'habituerai sans difficulté à ce pays-ci, quoique les chaleurs commencent à se faire sentir, et qu'on nous en promette encore davantage. J'ai déjà pris l'habitude de dormir tous les après-dîner, sans préjudice de la nuit; il n'en résultera que du temps perdu pour l'étude, mais gagné pour la santé, car on m'a prévenu que c'était un moyen d'éviter les fièvres, et je ne suis nullement curieux de me rendre malade, surtout étant privé de votre secours. Je prends quelques bains de temps en temps, et je me rafraîchis avec de la limonade; au reste, j'ai aussi bon appétit qu'à Paris. Quant aux études, je n'ai encore presque rien fait. Je viens cependant de louer un atelier, car je n'en puis avoir de trois mois à l'académie; et même, si j'avais quelque chose d'un peu grand à faire, il ne suffirait pas, et je serais toujours obligé d'en avoir un en

ville; mais, comme les réglemens le défendent, on ne le dit pas au directeur qui, quand bien même il en serait instruit, ferait semblant de n'en rien savoir. Aussi, mon bon ami, ne dis-je cela qu'à vous. Je vais faire, dans celui que j'ai, quelques études d'après nature. Jusqu'à présent, ma petite bibliothèque m'a occupé; j'ai beaucoup lu et je commence quelques essais de composition, partie que j'ai peut-être trop négligée à Paris, quoique la plus essentielle et celle, lorsqu'on y réussit, qui peut seule constituer l'homme d'un mérite supérieur, parce qu'elle demande essentiellement les qualités morales de la peinture, tandis que les autres parties, et le talent de l'exécution considéré à part, peuvent être le résultat, pour ainsi dire, de la patience et de l'habitude. Si mes efforts dans cette partie produisent quelque chose, je vous en ferai part.

Je suis bien aise que Brucelle * soit installé au Verger, et qu'il se prépare à faire, d'après vos avis, les réparations nécessaires. Quant à la demande faite par madame de Ligny, je crains que vous ne trouviez pas, dans mes titres, de quoi lui prouver qu'elle est mal fondée dans ses réclamations; mais

* C'est lui dont Girodet parle à M. Firmin Didot (voyez ci-dessus Lettre XVIII), et dont il dit que, après trente ans d'un zèle éprouvé et qui ne s'était jamais démenti, il l'avait considéré comme son ami. P. A. C.

je pense, comme vous, que la voie de conciliation est préférable au meilleur procès, surtout dans un instant où l'objet de la contestation n'a peut-être point de valeur assurée, le remboursement étant incertain, et le droit honorifique aboli.

J'apprends avec bien du plaisir que Romainville et votre dernier enfant sont guéris de leur fièvre. Que j'aurai de plaisir à voir leurs petites facultés développées à mon retour! Je vous remercie bien de m'en avoir donné des nouvelles. Je suis bien sensible au souvenir de madame Trioson; je l'assure de mon respect. Je vous embrasse, mon bon ami, de toute mon âme. Toutes les fois que vous voudrez me consoler un peu de votre absence, donnez-moi de vos nouvelles : cela veut dire que j'en attends souvent. Vous connaissez l'attachement respectueux de votre très dévoué et très affectionné.

P. S. Si vous voyez madame de Tancarville, je vous prie de l'assurer de mon respect, et de lui faire mes remercîmens : j'ai trouvé, en arrivant ici, sa lettre à M. Menageot, qui m'a fort bien reçu.

LETTRE XXXVI.

AU MÊME.

De Rome, ce 20 juillet 1790.

Mon bon ami,

J'ai reçu avant-hier la lettre que madame Trioson m'a fait l'honneur de m'adresser conjointement avec vous. Je suis bien fâché de vous savoir malade de la goutte. Je vous engage à la ménager et à faire tout ce qui dépendra de vous pour vous débarrasser promptement d'un mal si incommode et si dangereux, et moi d'une inquiétude continuelle. Je suis étonné qu'à l'époque de la date de votre dernière lettre, vous n'ayez pas reçu au moins une des deux que je vous ai écrites d'ici. Il est vrai que je vous les ai adressées à Paris, et que ne vous y ayant point trouvé, elles auront souffert seulement quelque retard, car je présume que vous les aurez reçues maintenant; ainsi, j'attends de vos nouvelles bien avant votre réponse à celle-ci, et j'espère qu'elles m'apprendront votre meilleure santé. Il paraît, par ce que madame Trioson me marque, que votre petit garçon se porte bien. J'augure favorablement de son moral futur par son physique actuel; on peut assurer, avec confiance, qu'un enfant qui est si parfaitement le por-

trait de son père, en aura un jour toutes les vertus. Vous en jouirez, mon bon ami, et cette jouissance fera certainement partie de mon bonheur. Je voudrais bien que, parmi les embrassades paternelles, il y en eût une pour lui, de ma part. Je ne crois pas que la grande vivacité de Romainville, et sa passion pour la toupie, doivent donner à madame Trioson autant d'inquiétude que cela peut lui causer d'assujétissement. Cette turbulence n'est-elle pas le caractère distinctif de cet âge? Vous en jugerez mieux que moi; mais, si je puis hasarder mon opinion, j'aimerais mieux apprendre encore d'ici à quelque temps, qu'il use ses souliers, ses habits, et qu'il casse ses joujoux, que de le savoir mangeant ses livres.

Je travaille actuellement dans l'atelier que j'ai loué, sous un autre nom, hors de l'académie; je fais quelques études d'après nature; j'essaie aussi quelques compositions. A propos, avez-vous pensé à prendre la mesure exacte de la toile des tableaux pour le Bourgoin? Je vous prie de me l'envoyer exactement, pendant que vous êtes sur les lieux, défalcation faite de la largeur de la bordure, et de me donner les renseignemens que vous pourrez avoir sur les sujets. Le paysage est bien beau ici; je me propose d'en faire quelques études dans un mois environ. J'ai oublié, je crois, mon bon ami, de vous dire que j'avais pris un maître d'italien en

arrivant, et un autre pour la perspective. Les dépenses pour ces maîtres, celles d'entrée d'usage, celle de mon atelier, que j'ai payée d'avance, l'achat de couleurs, de toile, etc., ont entièrement épuisé, et au-delà, sept louis d'or avec lesquels je suis arrivé à Rome, reste de trente-trois louis que j'avais en quittant Paris.

J'ai eu aussi le port de ma caisse de livres, que j'avais fait venir par mer, et qui m'a coûté plus d'un louis pour le droit d'entrée. Ainsi, mon bon ami, je suis absolument sans le sou; j'ai été obligé de prier M. Ménageot de m'avancer quelque argent. Je vous serai bien obligé de m'en envoyer le plus tôt que vous pourrez. Il y a beaucoup de perte au change, car les louis valent quarante-trois paoli, et le paolo romain vaut dix sous de France; de sorte qu'un louis ne vaut plus ici que vingt-une livres dix sous; on assure, en outre, que les banquiers paient en cédules, sur lesquelles il y a encore à perdre.

Je me suis informé du sort de Cagliostro, mais on n'en dit pas grand'chose actuellement. Voici, cependant, ce que j'ai appris de différentes personnes, et entre autres de M. Ménageot. Cagliostro est emprisonné depuis environ six mois; il était occupé, dit-on, dans ce temps-là, à fonder une loge de franc-maçons, et son affaire a été portée à l'inquisition. Vous savez que la peine d'excom-

munication a été prononcée contre les frères maçons par un pape. On assure, aussi, qu'à la faveur de cette loge, il s'était fait chef d'une secte appelée *les Illuminés*, dont la doctrine tendait à établir les principes d'une liberté illimitée, et par conséquent à mal disposer les esprits contre le gouvernement papal. Cette conjecture me paraît très invraisemblable, et je crois que les frayeurs de sa sainteté et de ceux qui se partagent le gouvernement, jointes à la contravention aux défenses contre la maçonnerie, auront suffi pour motiver son emprisonnement. On garde actuellement le plus grand secret sur cette affaire, et on ignore absolument la tournure qu'elle prendra. Il n'a de communication avec personne.

J'ai reçu, il y a quelque temps, des nouvelles de mon ami; il s'est présenté pour avoir l'honneur de vous remercier, quelques jours après votre départ, et il vous apportait mon portrait qu'il vous remettra à votre retour. Il a eu le malheur de perdre son père peu de jours après que j'eus quitté Paris, c'est-à-dire, au milieu de son concours, ce qui lui occasiona tant et de si désagréables affaires, qu'il a été forcé d'interrompre pendant près d'un mois. On lui a rendu ce temps à l'académie, et j'ai appris qu'il avait fait un bon tableau. Il me charge d'être l'interprète de sa reconnaissance et de vous présenter ses excuses; il compte avoir l'honneur

24.

de vous voir à votre retour, et vous remettra le portrait de votre ami le plus tendre, le plus sincère et le plus reconnaissant : celui de

A. L. Girodet.

LETTRE XXXVII.

AU MÊME.

Rome, ce 28 septembre 1790.

Mon bon ami,

J'espérais recevoir de vos nouvelles par le dernier courrier, et c'était dans l'intention d'éviter la rencontre de nos lettres, que j'ai reculé celle-ci jusqu'à ce jour. Cependant, je ne veux pas attendre davantage pour vous engager à m'écrire plus souvent; je suis trop long-temps sans rien savoir de votre santé, de celle de madame Trioson, de vos enfans et de tout ce qui vous intéresse. Deux lignes seulement tous les quinze jours ne vous dérangeraient pas de vos affaires et me feraient mieux supporter votre absence : je les demande à votre amitié pour moi.

Je commence à mettre dans mes travaux une assiduité que la curiosité, naturelle à un nouveau-venu, ne m'avait pas encore permis. Parmi les essais

de composition sur lesquels je m'essaie, j'ai pensé à notre sujet d'*Hippocrate et des Ambassadeurs du roi de Perse*; j'en attends toujours les proportions. J'ai commencé ces jours-ci quelques études de paysage autour de Rome : c'est une occupation aussi amusante qu'instructive, nécessaire à un peintre d'histoire, et beaucoup trop négligée, comme on en peut facilement juger par les productions de beaucoup d'entre nos artistes. Je viens d'obtenir une permission de dessiner à la chapelle sixtine, d'après Michel-Ange, et je compte y travailler les matins et les après-dînées. Je consacrerai au paysage tout le mois d'octobre. Je continue mon maître d'italien; je vais bientôt commencer à lire les poètes.

Je vais, mon bon ami, répondre à vos questions relativement à notre genre de vie et aux dépenses extraordinaires que nous sommes obligés d'ajouter au traitement du roi.

Le roi nous donne une bonne et suffisante nourriture, un lit, une table à écrire, quatre chaises, une petite armoire pour le linge, six chandelles par mois, trois livres dix sous pour le chauffage de tout l'hiver, trente-cinq livres pour les frais d'une figure peinte qui revient ordinairement à cent francs ou environ, cent écus de France par an, avec une boîte à couleurs et un chevalet. Nous sommes donc obligés de faire, à nos frais, la

dépense de mille autres choses indispensables dans un atelier, telles qu'un poèle, une table à modèle, etc.: or, tout cela est infiniment plus cher qu'à Paris. Il faut ajouter l'entretien de ma garde-robe, mon perruquier qui ne me sert, pour ainsi dire, qu'à me réveiller matin dans un pays où je dors encore beaucoup plus qu'en France; les étrennes que l'on donne deux fois l'an, au 1er janvier et au 1er août, aux domestiques de la maison, au portier, au domestique qui nous sert à table et aux modèles de l'académie; les pour-boire d'usage aux custodes ou concierges des galeries où l'on va travailler, car il n'y a que lorsque l'on fait la copie pour le roi que l'on est défrayé de tout; les cours d'anatomie qui se font tous les ans et que je compte bien suivre tous. Enfin, il est impossible aussi, de ne pas faire quelques excursions aux environs de Rome, tant pour voir que pour étudier le paysage, comme à Tivoli, Frascati, Grotta-Ferrata, Albano, Marino, etc.; or, chacun de ces petits voyages ne peut guère revenir à moins d'une vingtaine de francs, même en n'y restant que quatre ou cinq jours. Supputez, ensuite, les ports de lettres et mille autres petites dépenses, comme de voir souvent les cabinets, les galeries, etc.; la comédie, que le défaut de société rend nécessaire, indépendamment de ce que c'est réellement une étude dont on peut profiter, que d'entendre parler italien par les

Italiens eux-mêmes. Si vous joignez à toutes ces dépenses forcées celles encore plus nécessaires des modèles, vous verrez, mon bon ami, qu'avec ce que vous croyez pouvoir me suffire, je serais forcé de recourir aux expédiens. Ainsi, je ne vois pas que, pour ce qui m'est d'absolue nécessité, j'eusse un sou de trop de neuf cents livres, jointes au traitement fait par le roi : il n'y a pas là de quoi..........., quand j'en aurais le goût. Au reste, je ne perds point de vue que, dans quatre ans, je dois revenir tout ce que je puis être, et que, pour atteindre le but de mon ambition, j'ai plus que jamais besoin de faire un bon emploi de mon peu de fortune, de mon temps et de ma santé. Nous ne voyons ici que quelques artistes français et fort peu d'Italiens, et ma petite bibliothèque fait presque ma société : elle m'est véritablement bien utile. Je vois avec douleur que je ne pourrai pas l'augmenter de quelques ouvrages, comme celui de Nardini, très estimé, sur les antiquités de Rome, celui des vases étrusques, les antiquités d'Herculanum, tous très utiles aux artistes, et moins chers et mieux gravés qu'à Paris, ainsi que de médailles antiques et de marbres en échantillons, qui deviennent presque indispensables à un artiste qui veut mettre quelque vérité dans l'architecture qu'il peut avoir à représenter. C'est à quoi j'emploierais le surplus de mon argent si j'en

avais suffisamment pour cela. Je pense donc, mon bon ami, qu'en me réduisant aux choses de pure nécessité, et qu'ayant ici neuf cents livres de mon revenu, cela n'empêchera pas que je ne sois à-peu-près au pair. En revenant, la plus petite coupe de bois ou le premier tableau que je ferai à Paris, rempliront, je crois, et de reste, ce qui pourrait se trouver à payer.

Je serais vraiment désolé de me trouver ici, au milieu de tous les secours de l'art, et de ne pouvoir en profiter qu'imparfaitement, faute de moyens suffisans. J'assure madame Trioson de mon respect; j'embrasse vos charmans enfans et vous, mon bon ami, de tout mon cœur.

Vous connaissez mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE XXXVIII.

A MADAME TRIOSON.

Rome, ce 24 novembre 1790.

MADAME,

Rien ne peut plus ajouter à l'inquiétude que me cause, sur sa santé et sur la vôtre, le silence de M. Trioson. Voilà trois mois bien complets que je n'ai reçu de ses nouvelles. Depuis cette époque,

je lui ai cependant donné des miennes de trois semaines en trois semaines; je n'aurais pas même attendu aussi long-temps, si la crainte de croiser nos lettres ne m'avait fait souvent reculer de huit jours, afin de pouvoir répondre à celle que j'espérais recevoir. Tous les courriers m'ont trompé. Comme je n'ai rien fait pour qu'il me retire son amitié, je ne puis attribuer son silence qu'au dérangement de sa santé, peut-être de la vôtre, ou de vos chers enfans. Je ne peux plus résister au besoin d'être tranquillisé à ce sujet; j'espère de l'intérêt que vous voulez bien me conserver, et de la connaissance que vous avez de mon attachement pour vous, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma famille: passez-moi cette expression, madame, je n'en trouve pas de plus conforme à mes sentimens. Je desire apprendre que Romainville prend un peu le dessus. Il me paraît d'une constitution bien délicate, mais j'aime mieux lui savoir à présent le goût de la toupie que celui des livres. J'embrasse ce charmant enfant de tout mon cœur, et vous prie aussi de me donner des nouvelles de mademoiselle votre fille.

Je ne suis pas étonné, madame, que vous vous soyez trouvée dans la nécessité de laisser là le dessin, au moins pour quelque temps; cela était fort naturel, vu les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez; mais, dès que vous aurez rem-

pli les devoirs que vous vous êtes imposés, et que par conséquent vous aurez quelques instans de libres, je vous engage à le reprendre. Il faudra, alors, l'interrompre le moins possible, et j'oserais presque vous garantir le succès, beaucoup plus par la considération de votre aptitude que par celle du peu de secours que j'ai pu vous donner. Quant à moi, madame, depuis que les chaleurs sont passées, j'ai repris mes études, mais sans excès; et si ma santé se dérange, ce ne sera plus ma faute. Dans toutes mes précédentes lettres à M. Trioson, je le priais de m'envoyer les mesures, au juste, d'un tableau qui doit être placé au Bourgoin; je vous prie de lui faire souvenir de me les donner : je les attends pour en commencer l'esquisse que je veux faire dans la proportion du tableau.

Si les impressions que me fait ce pays-ci continuent, comme jusqu'à présent, il me paraît que je n'attendrai pas le terme de mon pensionnat pour desirer retourner dans ma patrie. Ce pays-ci offre de belles choses pour l'art que j'étudie; j'en profiterai autant que je pourrai; toutefois je les ai vues sans enthousiasme, je dirais presque froidement, et en cela, peut-être, me seront-elles plus utiles. Je n'étais pas dans la même disposition d'esprit lorsque je passai les Alpes: en six mois de temps j'ai vieilli au moins de trois ans.

J'embrasse mon ami de tout mon cœur, et je vous renouvelle, madame, l'assurance de l'attachement respectueux avec lequel je serai toute ma vie, etc.

P. S. Dites-moi donc, je vous prie, quelque chose des affaires de la France.

LETTRE XXXIX.

A M. TRIOSON.

Rome, le 1er février 1791.

Un peu de paresse, un peu plus de travail, et beaucoup plus de rhume, mon bon ami, sont cause du retard que je mets à vous donner de mes nouvelles. On m'avait dit si souvent qu'il n'y avait point d'hiver dans ce pays-ci, que j'ai cru de bonne foi qu'il était bien inutile de se précautionner contre les rhumes; mais, s'il ne gèle point, en revanche il pleut presque tous les jours, ce qui est en même temps, et plus malsain, et plus incommode. J'en suis cependant quitte à présent, et je ferai en sorte de les éviter à l'avenir.

Je vous remercie bien des peines que vous vous donnez pour surveiller mes petites propriétés; je vous assure que rien ne peut ajouter à la confiance

que m'inspire le zèle que vous y mettez et l'intérêt que vous voulez bien y prendre; je suis persuadé, aussi, que je me trouverais bien d'avoir fait connaissance avec Brucelle deux ans plus tôt : vaut mieux tard que jamais; voilà le proverbe si connu, vérifié encore une fois. Ce que vous me dites de F......... ne m'étonne pas : c'est un grec, et je serais bien aise de savoir que Brucelle le serre un peu de près. Quant au procureur de Château-Renard, j'ai effectivement promis de lui payer ses procédures, mais bien loin que ce fût sans y regarder et sans les régler; le motif pour lequel je ne les ai point payées, quand il est venu me les apporter, c'est que je ne pouvais faire cette opération moi-même; au reste, tout cela sont des faits de chasse, et c'était tous les jours à recommencer.

Je suis charmé, mon bon ami, d'apprendre que vous, madame Trioson et votre petite famille êtes en bonne santé. Je trouverai vos chers enfans encore plus charmans, s'il est possible, à mon retour; trois années de développement dans leurs facultés physiques et morales augmenteront sans doute beaucoup l'intérêt qu'ils m'inspirent déjà. Je me transporte souvent en idée à ce terme, que la beauté des antiques, des monumens et des tableaux ne m'empêche pas de desirer vivement. Je suis fort sensible aux pertes que le nouvel ordre de choses vous a fait éprouver; mais je crois que le seul

parti sage est de s'étourdir là-dessus, et de tâcher de voir les privations particulières comme une suite nécessaire du système d'amélioration générale. Je me réjouis avec madame Trioson de ses progrès dans le dessin. Il faut que les difficultés qu'elle a vaincues lui fassent attaquer les autres avec d'autant plus de courage, qu'elle ne vise pas à être un Van-Spaendonck. Je crois que, dans les arts, les premiers et les derniers échelons sont les plus difficiles à monter; les intermédiaires ne sont rien, surtout pour les artistes de profession; mais, une fois arrivés à ce degré, les amateurs peuvent jouir eux-mêmes et faire jouir les autres, par conséquent remplir leur but.

J'ai commandé les toiles pour vos tableaux d'*Hippocrate;* je me suis occupé de la composition de celui des *Ambassadeurs du roi de Perse;* mes idées sont à-peu-près fixées, et je desire m'occuper de celui-là avant l'autre *. Je l'exécuterai lorsque j'aurai fait la figure et la composition que nous sommes obligés d'envoyer à l'académie. Je desirerais que vous pussiez vous informer de quelle couleur les Perses portaient le deuil.

Je vous remercie, mon bon ami, de l'offre que vous me faites de me procurer une recomman-

* Girodet n'a fait que celui qui est maintenant à l'École de Médecine.
P. A. C.

dation auprès du cardinal de Bernis; comme il n'y a pas un Français qui ne lui soit ainsi recommandé, pour ne pas avoir la gêne d'obliger tout le monde, il a pris le parti très sage et très commode de n'obliger personne, surtout les Français. Sa protection est plus qu'inutile pour se faire ouvrir quelque palais ou galerie que ce soit. Ici, on ne connaît que l'argent, c'est le vrai passe-partout de toutes les serrures et de toutes les portes; les concierges ont tous les oreilles dans les mains, et par ce moyen on peut se passer de la recommandation ministérielle.

Je vous envoie la reconnaissance des quatre cent quatre-vingts livres que vous m'avez fait passer ce mois d'août dernier; il y a déjà quelque temps qu'il ne m'en reste plus un sou. Il est vrai que j'ai acheté pour quelquès louis d'outremer; mais je n'ai encore osé prendre le modèle aussi souvent que j'en aurais eu besoin, et je n'ai pas encore une bosse ni une estampe, etc., qui me sont de la plus grande nécessité. Il serait, je crois, bien ridicule que j'attendisse à la dernière année pour me procurer des choses que la nature de mes études me rendent dès à présent indispensables; à peine le pardonnerait-on à un simple amateur, qui n'aurait d'autre besoin à satisfaire que celui d'une stérile curiosité. C'est le *pain* des artistes; pour les amateurs, ce ne sont que des *petits pâtés*. Ainsi, mon bon ami,

vous vous êtes trompé sur le but que doit se proposer un artiste dans ces sortes de collection. C'est dès à présent que je voudrais commencer à me procurer, peu-à-peu, certains livres, estampes, médailles, plâtres, etc., et mille autres petits objets qu'on ne peut détailler, et dont l'étude et la propriété sont plus indispensables que vous ne l'avez cru jusqu'à présent. Il se peut que, sous le règne de Louis XV, on n'étudiât pas la peinture de cette façon, mais, les temps sont changés et la peinture aussi, Dieu merci! Je ne veux pas avoir l'air, dans mes ouvrages, d'un contemporain de Carlo Vanloo. Je vois que, pour étudier avec quelque goût, et ne pas craindre de me servir d'un modèle quand j'en aurai besoin, en usant de toute l'économie possible, les neuf cents livres que je vous ai demandées, sans ce que le roi nous donne, sont le moins qui me soit nécessaire; encore ne faut-il pas qu'il m'arrive d'accidens, et je crois que vous êtes persuadé que tous ne viennent pas de mauvaise conduite. Par exemple, il y a huit jours qu'en lisant le soir, je brûlai mon chapeau à la chandelle, de manière à ne plus pouvoir m'en servir. On ne brûle pas ses chapeaux tous les jours, mais tous les jours il peut arriver de petits accidens qui y ressemblent plus ou moins. Dans la note de mes dépenses particulières, j'en ai oublié une : c'est celle des gages que nous donnons au domestique qui fait nos

chambres et qui nous sert à table. Vous ne vous seriez pas douté que cette dépense nous regardât, cela cependant est très vrai; mais, comme on ne le paie que tous les six mois, j'ignorais cette charge, lorsque je vous envoyai la note de nos dépenses. Quand j'ai su cela, j'ai supprimé, non-seulement mon perruquier, mais encore la poudre et la pommade, et je porte les cheveux courts, à l'antique. Dans ce nouveau costume, je ressemble, dit-on, à un buste antique qui est au Capitole. Ressembler à un buste antique et avoir douze écus romains ou environ à employer de plus par an à mes études, c'est quelque chose que tout cela! J'ai donc transféré au domestique la charge de réveille-matin, moyennant quelques baïoques de plus, car je dors toujours.

Je m'occupe actuellement à des études d'anatomie; dans un mois je me mettrai à ma figure d'étude pour l'académie, et ensuite à votre tableau; mais pour tout cela, il me faut de l'argent, et je suis absolument sans un sou. J'aime mieux, à mon retour, trouver quelques arpens de bois de moins, que de ne pas employer mon séjour ici pour mon plus grand avantage, ce qui arriverait si je devais craindre de rétrécir mes études sur les facultés de ma bourse, car je n'entends pas retarder le paiement de mes dettes, et, en particulier, de celles qui vous regardent. Je tiens bien plus à quitter ce

pays-ci absolument sans regret, que de trouver quelques branches d'arbre de plus sur pied. Si, pour concilier ces différens arrangemens, il était nécessaire d'abattre du bois, je préférerais que ce fût dans la partie la plus éloignée de ma maison. Adieu, mon bon ami : je prie madame Trioson de recevoir l'assurance de mon respect. J'embrasse vos chers enfans; je vous embrasse aussi de tout mon cœur. Vous devez être persuadé que les changemens du temps et des années n'en apportent aucun aux sentimens que je vous ai voués : c'est pourquoi, en 1791, comme dans toutes les années qui ont précédé, je suis toujours le plus dévoué de vos amis.

LETTRE XL.

AU MÊME.

Rome, ce 19 avril 1791.

Il faut absolument, mon bon ami, que les postes soient affreusement mal servies, puisque vous n'avez point reçu celle qui a précédé mon avant-dernière lettre. Bien certainement je n'ai pas été trois mois sans vous donner de mes nouvelles; si paresseux et occupé que je puisse être, il me serait impossible d'être aussi long-temps sans vous

renouveler l'assurance de mon amitié et de ma reconnaissance. Je vous remercie de la célérité que vous avez bien voulu mettre à m'envoyer de l'argent; ma seconde lettre, qui s'est croisée avec la vôtre, vous aura appris combien j'en avais besoin. J'ai payé mes dettes, de sorte qu'il ne m'en reste pas prodigieusement, car le change est considérablement baissé depuis le mois de septembre dernier; les premières quatre cent quatre-vingts livres m'ont produit quatre-vingt-quatre écus romains; cette fois-ci je n'en ai eu que soixante-dix-neuf: pour peu que cela suive la même progression, les banquiers d'ici pourront bien faire fortune à nos dépens. J'ai écrit à mon frère, à mon oncle, à mes tantes; je n'ai de réponse de personne. Brucelle m'a écrit il y a quelque temps; il me rend compte en gros de sa régie: son honnêteté et votre intérêt pour moi me font dormir bien tranquille sur cet article-là. Je crois que dans ce moment-ci, il faut plutôt espérer le remboursement des censives qu'y compter.

Vous faites bien, mon bon ami, de vous fixer à la campagne; je vous assure que j'en serai beaucoup plus tranquille sur votre santé, à laquelle la vie, que je vous ai vu mener à Paris, ne m'a jamais paru convenir. Puisque l'expérience vous le prouve, et qu'elle vous détermine à exécuter ce projet, j'en attends les meilleurs effets, et j'espère bien

que nous n'entendrons plus parler de goutte. Je suis fort occupé, dans ce moment-ci, de ma figure pour l'académie, ou plutôt de mon tableau. Je vous en dirai le sujet puisque vous le desirez, mais je serai en effet bien aise que personne ne le sache : je ne l'ai pas dit à M. David, auquel cependant j'écris de temps en temps. Je fais un Endymion dormant; l'Amour écarte les branches des arbres auprès desquels il est couché, de manière que les rayons de la lune l'éclairent par cette ouverture, et le reste de la figure est dans l'ombre. Je ne crois pas la pensée mauvaise; quant à l'effet, il est purement idéal, et par conséquent très difficile à rendre. Le desir de faire quelque chose de neuf et qui ne sentît pas simplement l'ouvrier, m'a peut-être fait entreprendre au-delà de mes forces; mais je veux éviter les plagiats. Quant à la composition de l'esquisse que nous devons y joindre, je n'en sais encore rien, ne m'étant fixé à aucun sujet, quoique j'en aie essayé plusieurs.

Les tantes du roi sont arrivées ici samedi dernier; cela a fait une grande sensation à Rome. Le cardinal, M. Ménageot et autres, ont été au-devant d'elles à une quinzaine de lieues; les princes et princesses romains sont allés aussi à leur rencontre. Un des postillons chantait en entrant (sans malice sûrement) : *O crux, ave, spes unica*..... Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Elles ont été se jeter

aux genoux du pape en pleurant : le pape les a relevées, leur a envoyé des présens, et les communie aujourd'hui de sa main.

Le courrier va partir. Je vous embrasse de tout mon cœur. Donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt et le plus souvent que vous pourrez.

Votre ami.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

Rome, ce 15 mai 1791.

Vous m'aviez promis, mon bon ami, d'être moins long-temps sans me donner de vos nouvelles; je recule moi-même, de courrier en courrier, à vous donner des miennes, dans la crainte que nos lettres ne se rencontrent; mais, au besoin que j'ai de savoir votre position, se joint celui que vous connaissiez la mienne, qui n'est rien moins qu'agréable. Malgré votre silence, je pense que vous avez reçu ma dernière lettre, dans laquelle je vous prouvais l'impossibilité de pouvoir étudier un peu commodément, sans toucher au moins neuf cents livres, indépendamment de ce que le roi donne. J'étais sans le sou, dans ce temps-là, et je

devais à quelques personnes. Actuellement, je suis toujours sans le sou, et je dois plus et à plus de personnes. Je vais commencer ma figure pour l'académie, et le modèle sera obligé aussi de me faire crédit; cependant je ne peux pas reculer, car, si j'attends les chaleurs, il me sera impossible d'y travailler. Voilà, mon bon ami, ma situation actuelle, sans que j'aie à me reprocher la moindre dépense inutile, et malgré toutes les privations que je me suis imposées. Premièrement, je n'ai pas mis les pieds hors de Rome; je n'ai vu, ni Tivoli, ni Frascati, ni les montagnes voisines, dans lesquelles il y a de superbes choses à étudier, ce que je veux absolument faire, parce que j'aime singulièrement le paysage; mais, pour faire ces études, il faut s'absenter plusieurs jours, et les frais ne sont pas fournis par le roi. Je n'ai pas été, même une seule fois, à la comédie de tout le carnaval; je me suis plus de quatre fois refusé d'entrer dans un palais ou dans une galerie, parce qu'il en coûte trois paoli ou trente sous. Je n'ai fait aucune étude considérable d'après nature; j'ai supprimé mon perruquier, la poudre et la pommade; je n'ai bientôt plus une culotte à mettre, et pour cet article seulement, il me faudra encore mettre le tailleur au nombre de mes créanciers. Je ménage plus que jamais, mais je ne peux aller ni cul ni pieds nus. Rappelez-vous que j'ai été obligé de me procurer

aussi une mécanique complète pour peindre en campagne, des tables de modèle, des tablettes, différentes tables à dessiner, des cartons, portefeuilles, et mille petits objets qu'on ne peut détailler, qui sont d'une nécessité indispensable, et que j'avais à Paris. Voici dix mois révolus que je suis ici. Certainement la gêne où je me suis trouvé n'a pas peu contribué à m'empêcher de profiter de mon temps. Être à Rome sans argent, c'est, pour un artiste (qui, quoi que vous en disiez, aime son état), être comme Tantale au milieu des eaux. Si je devais rester dans cette situation, je ne balancerais pas à retourner à Paris. Au reste, je me porte bien : je souhaite qu'il en soit de même de vous, de madame Trioson et de vos chers enfans, sur lesquels je vous prie de me donner force détails.

Immédiatement après ma figure de l'académie, je commencerai votre tableau d'Hippocrate refusant les ambassadeurs. Adieu, mon bon ami. Vous connaissez le tendre et respectueux dévoûment de votre ami.

LETTRE XLII.

AU MÊME.

Rome, ce 23 juin 1791.

Je suis, mon bon ami, si fort occupé depuis quelque temps de ma besogne, à laquelle je ne travaille jamais moins que lorsque j'ai le pinceau à la main, qu'il ne m'a pas été possible de vous écrire aussi souvent que je l'aurais desiré. Cependant, depuis votre dernière lettre, vous devez en avoir reçu deux de moi, l'une par la poste, et l'autre par M. Gérard, mon ami, qui est venu à Rome et qui en est reparti presque aussitôt.

Cette dernière était pour vous prier de donner des soins à sa mère, qui ne s'est pas bien trouvée de son séjour dans ce pays-ci. Il vient de m'écrire qu'il avait eu l'honneur de vous voir, et que vous aviez eu la bonté d'aller chez sa mère et de la rassurer sur son état; je vous en remercie et je vous prie de vouloir bien leur continuer votre intérêt, qu'ils méritent à tous égards : la mère est la meilleure femme du monde, et le fils, par son esprit et ses talens, ne peut manquer d'exciter votre attention. Sans l'injustice de l'académie, nous serions partis ensemble, et lui le premier. Il m'a dit que vous aviez été voir le dessin du

tableau de M. David qu'il trouve fort beau. Comment le trouvez-vous vous-même ? Je lui en ai demandé un croquis, car je suis bien curieux d'en connaître la composition. Je n'ai pas encore dit à M. David ce que je devais envoyer à l'académie; je le lui écrirai cependant avant l'exposition, car je veux qu'il l'apprenne de moi. Je tâche de m'éloigner de son genre le plus qu'il m'est possible, et je n'épargne, ni peines, ni études, ni modèles, ni plâtres. Si je finis par faire mauvais, comme il pourrait bien m'arriver, malgré ces précautions, ce sera de ma faute. On est ici très curieux de voir mon ouvrage : on m'a fait une réputation qui me gêne beaucoup, et je ferais peut-être moins mal, si l'on me croyait plus capable de mal faire. Je comptais avoir le temps d'envoyer aussi une composition, mais je me trouverai trop heureux d'avoir fini mon tableau en employant bien tous mes momens. Je me porte assez bien; je me suis mis aux bains chauds et au petit lait depuis deux mois, et je continue toujours malgré l'épuisement de mes finances que j'emploie, comme vous voyez, moitié à prévenir des maladies, et moitié à mes études.

Je trouve que vous êtes trop long-temps sans me donner de vos nouvelles, car vous n'avez point de figure à faire pour l'académie, ni madame Trioson non plus. Il paraît, par ce que m'a écrit mon

ami, qu'il vous a trouvé bien portans tous deux.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis avec un tendre et respectueux attachement, votre ami, etc.

LETTRE XLIII.

AU MÊME.

Rome, ce 28 juillet 1791.

Je tiens actuellement dans mes mains, mon bon ami, votre dernière lettre; elle est datée du 8 mars dernier. Nous sommes au 28 juillet, c'est-à-dire que voici six mois, moins dix jours, que vous ne m'avez écrit, et celle que j'écris en ce moment est la cinquième depuis que je n'ai reçu de vos nouvelles. Je ne puis imaginer quelle peut être la cause de ce long silence

Les nouvelles indirectes que j'ai reçues, par mon ami Gérard, ne sont point suffisantes pour me tranquilliser sur tout ce qui vous concerne. Je vous ai écrit, il y a quinze jours, lorsque le bruit de la fuite du roi et de son arrivée à Luxembourg s'est répandu dans ce pays-ci. J'ignore si vous avez reçu cette dernière lettre; je pensais qu'un évènement comme celui-là m'en aurait procuré une de vous.

La guerre civile me paraissait inévitable; nous en voilà, j'espère, préservés, et je ne pense plus à m'en retourner en France. J'ai appris, depuis peu de jours, que le gouvernement devait nous congédier au plus tôt; la nouvelle de l'arrestation du roi a tout arrêté, excepté les insultes que le peuple romain fait de temps en temps aux Français : on les poursuit à coups de pierre, on leur montre le couteau, on a voulu en jeter un dans le Tibre, etc. Je n'ai encore rien éprouvé de pareil, mais cela est arrivé à plusieurs de mes camarades, et il ne faut désespérer de rien. Le gouvernement fait semblant de trouver cela mauvais, annonce la peine des galères pour celui qui insultera un Français, et cependant il paie sous main des coquins pour le faire. Nous avons tous assez la précaution de ne jamais parler des affaires en public. Malgré cela, si nous ne disons rien, on ne laisse pas de nous faire dire et faire. On a dit, par exemple, que lorsque les tantes du roi ont manifesté publiquement leur joie sur l'évasion du roi, nous avions voulu foncer, l'épée à la main, sur le peuple qui les applaudissait sous leurs fenêtres, et que si le portier ne se fût pas mis au-devant de la porte avec un fusil, cela aurait eu lieu. Vous ne sauriez croire à quel point ce bruit absurde s'est accrédité dans Rome, ainsi que bien d'autres du même genre, et qu'il serait impossible de vous rapporter. Voilà, mon

bon ami, ce qui se passe ici. Quant à moi, en particulier, j'ai repris mon travail par nécessité plutôt que par goût, et aujourd'hui je viens de commencer à repeindre ma figure pour laquelle j'avais eu l'imprudence de me servir d'huile d'olive, ce qui l'empêchait absolument de sécher. Cela va me faire double dépense, sans compter double fatigue, et justement je suis déjà fort las et je n'ai point le sou. Mon ami Gérard m'a dit que vous m'enverriez mille livres par an; je vous assure qu'il n'y aura rien de trop, et que je les emploierai bien, sans pouvoir me reprocher un mauvais emploi de la plus petite partie.

J'assure madame Trioson de mon respect, et je vous embrasse, ainsi que vos chers enfans, de tout mon cœur. Votre bien sincère ami.

LETTRE XLIV.

AU MÊME.

Rome, ce 24 octobre 1791.

Je présume, mon bon ami, que vous êtes actuellement de retour d'Orléans avec tous les honneurs de la guerre, car il n'est pas possible que vous n'ayez pas remporté l'avantage avec une si

bonne cause que la vôtre; d'ailleurs, dans ce moment-ci, vos adversaires n'auront pas eu un grand crédit à opposer à la justice de vos prétentions, et je pense que leurs réclamations n'auront abouti à rien; c'est pourquoi, sans savoir le dénoûment de cette affaire, je me risque à vous en faire mon compliment. Quant à moi, mon bon ami, je viens aussi de plaider avec mes camarades, à l'exposition qui s'est faite ici à la Saint-Denis. On n'a pas trouvé que j'eusse perdu mon procès, mais il me reste à être jugé en dernier ressort à Paris. Je n'ai eu fini que le 18 du mois dernier, comme je l'ai marqué à madame Trioson, et, depuis ce temps-là, je me repose: j'en avais grand besoin, car, sans discontinuer d'un jour ni d'un quart-d'heure par jour, j'ai été obligé de travailler les quatre mois les plus chauds de l'année, et même long-temps auparavant. Enfin, on n'a pas été mécontent de ma besogne; ce qui m'a surtout fait plaisir, c'est qu'il n'y a eu qu'une voix pour dire que je ne ressemblais en rien à M. David. Je vais peindre l'esquisse de votre tableau, dont j'ai arrêté la composition depuis long-temps. Il aura quatre pieds sur trois et demi; ce sera pour mon quartier d'hiver et de printemps. Ainsi, je ne ferai point de figure cette année, ne voulant point passer l'été prochain comme j'ai passé celui-ci, car je suis bien maigri, quoique d'ailleurs je me porte bien. Je voulais actuellement

essayer du lait de chèvre le matin; j'ai envie de ne m'y mettre qu'au printemps; qu'en pensez-vous, mon bon ami? Je voulais aussi m'aller délasser quelques jours à la campagne, aux environs de Rome, mais le mauvais temps presque continuel qu'il fait depuis que j'ai fini, ne me l'a pas permis.

Le roi a donc accepté la constitution? Si, comme j'aime à le croire, nous pouvons espérer une paix générale et durable, chaque particulier, tranquille dans sa propriété, pourra enfin respirer, en même temps que les ressorts de l'état reprendront une nouvelle vigueur.

Je vous embrasse, mon bon ami, de tout mon cœur.

LETTRE XLV.

AU MÊME.

Rome, ce 25 novembre 1791.

J'ai reçu, mon bon ami, votre lettre du 21 octobre, et celle de madame Trioson qui y était jointe; comme vous ne me parlez ni l'un ni l'autre de votre santé, j'en conclus qu'elle est bonne, et je me persuade avec plaisir que ma conclusion l'est

elle-même. Je suis fâché de vous voir toujours attribuer à d'autre cause qu'à un peu de paresse et beaucoup de négligence de la part de la poste, les intervalles trop longs de mes lettres. Depuis le 28 juillet jusqu'à présent, vous dévez avoir reçu trois lettres de moi *, dont une adressée à madame Trioson, et deux autres à vous. Je vous assure, mon bon ami, que je ne mérite pas que vous m'accusiez d'insouciance, car je vous suis bien tendrement attaché, et je m'ennuie assez de ne pas vous voir et d'avoir encore long-temps à attendre ce plaisir. Quant à mes tantes Batonneau, je les aime certainement beaucoup, elles le méritent bien par l'intérêt qu'elles m'ont témoigné; mais il y a fort long-temps que je ne leur ai écrit, et fort long-temps aussi que je veux le faire, sans avoir encore exécuté ce projet : cependant j'ai résolu de ne pas retarder plus loin que le premier courrier. Tout cela est un effet naturel de ma paresse, qui influe sur toutes mes actions; car, si je ne fais pas d'excès épistolaires, je n'en fais pas non plus de pittoresques, et je puis dire que je n'en fais d'aucune façon, si ce n'est que quelque-

* On a déjà pu remarquer que toutes les lettres que Girodet annonce avoir écrites à son tuteur n'ont pu être retrouvées, soit que M. Trioson ait détruit celles qui manquent, soit qu'elles ne lui soient pas parvenues.

P. A. C.

fois je m'ennuie à l'excès de notre régime académique, et je vous avoue qu'il me déplaît fort. Ce n'est pas que M. notre directeur nous chagrine, car nous ne le voyons ou, du moins, je ne le vois guère que dans la rue ou dans l'escalier. Il voulut cependant me contraindre, dans les premiers temps de mon arrivée, à aller dessiner à l'académie; je le priai de m'en dispenser, et comme il insista, j'insistai aussi, et lui répondis que cette occupation n'était pas du tout de mon goût, et que je le priais très instamment de me laisser le soin de me diriger moi-même dans mes études, ce qu'il fit, et il fit bien. Ce qui me déplaît, c'est d'être réunis comme nous le sommes; d'être, par cette position fixe, forcés de faire à-peu-près tous les mêmes études. Il serait à desirer que l'académie de France à Rome n'existât pas, c'est-à-dire, qu'il n'y eût pas une grande bergerie royale pour loger douze moutons obligés de se lever, de travailler, de se coucher aux mêmes heures; il faudrait envoyer chaque pensionnaire dans les pays étrangers avec mille écus au moins de traitement; déterminer le nombre d'années, six ans, par exemple, et qu'il fût libre d'aller à Rome, à Bologne, à Florence, à Venise, dans les montagnes, en Flandre, en Suisse, où il lui plairait, enfin, pourvu qu'il donnât, chaque année, des preuves qu'il étudie dans ces pays : l'année qu'il n'enverrait rien, à moins

que ce ne fût par suite de maladie on lui retirerait la pension. Ce serait la seule manière d'avoir des hommes de génie et des productions neuves; mais, avec les idées de l'académie royale de peinture et sculpture, tenant ses séances au Louvre, je désespère de voir exécuter cet utile projet. Je vous assure, cependant, qu'il n'y a pas d'autre moyen à prendre, si on veut avoir des gens d'un vrai talent, au lieu d'employer l'argent, qui ne devrait être destiné qu'à faciliter aux pensionnaires les moyens d'étudier, à faire d'un directeur d'académie de France un prince romain. Voilà ma profession de foi sur cet article*. Je viens de peindre l'esquisse d'Hippocrate refusant les présens; je crois que si j'exécute le tableau comme je peux le faire, d'après l'esquisse, ce ne sera pas une mauvaise chose; ce sera, comme je vous ai dit, ma besogne de cet hiver. Pour en revenir à cette maudite académie, si je n'étais pas cloué là, j'irais passer trois

* Le régime de l'école de Rome a été beaucoup amélioré depuis l'époque à laquelle Girodet écrivait cette lettre ; d'abord, on a considérablement augmenté le traitement des élèves, ce qui leur permet d'aller dans les environs, faire des études, ainsi que Girodet en témoignait un si vif desir; ensuite, on a étendu le plan, et, maintenant, ce ne sont plus seulement les peintres, les sculpteurs et les architectes qui vont à Rome, mais encore les paysagistes, les graveurs en taille douce et en pierres fines ; les musiciens participent aussi à cet avantage. Quant au projet de laisser aux lauréats la faculté de voyager partout où bon leur semblerait, il me paraît digne d'attention.

P. A. C.

ou quatre mois, soit dans le printemps ou dans l'automne, dans les montagnes autour de Rome, pour étudier le paysage du plus beau climat de la terre; mais, il faut revenir, tous les jours, dîner à midi juste dans la rue du Cours, et on ne peut pas se faire porter son dîner à quinze ou vingt lieues. Pour quelqu'un qui, comme moi, est passionné du paysage, cela n'est pas amusant; aussi, quand même, ce qui n'arrivera certainement pas, l'académie m'accorderait, comme à M. Fabre, une prolongation d'une année, je vous assure que ce ne serait pas de mon goût, et que, sans les raisons d'économie pour lesquelles je suis bien forcé d'avoir quelque égard, je n'attendrais pas la fin de ma pension, non pour revenir en France, car j'ai besoin de voir ce pays-ci, mais pour quitter l'académie. Je crois que la plupart de ceux qui sont venus pour étudier ici, feraient aussi bien ce qu'ils y font dans le voisinage des Tuileries et du Louvre, que dans celui du Capitole.

Comme vous aurez sûrement reçu mes lettres, je ne vous reparlerai plus de mon tableau, sinon qu'on en a été généralement content. J'ignore le sort qui l'attend à Paris. Des princes polonais ont voulu me l'acheter, et je présume que je l'aurais très bien vendu, mais je leur ai répondu qu'il était pour le roi; j'ai préféré qu'il allât à Paris et qu'il y restât, s'il est possible. On vient de l'emballer,

et on attend le premier vaisseau qui partira de Civita-Vecchia, pour faire partir tous nos ouvrages.

Je crois que vous ferez bien de faire inoculer votre dernier enfant, parce que, dans cette circonstance, on a l'avantage de prévoir la maladie et d'y disposer le sujet; d'ailleurs, l'expérience a prononcé en faveur de cette doctrine, et, pour moi, il me suffit qu'elle ait votre approbation. Ce procédé aurait peut-être sauvé cette pauvre demoiselle Robin, que je n'ai vue qu'une fois, mais c'était assez pour reconnaître qu'il était impossible d'être plus belle et plus aimable.

L'effervescence romaine n'a pas été générale et n'a pas eu de suites; nous sommes très tranquilles ; mais, voici l'abbé Maury qui est en route pour arriver ici : la renouvellera-t-il? On dit toujours qu'il sera coiffé du chapeau rouge : il le mérite. Je vous remercie, mon bon ami, des soins que vous donnez à mes propriétés qui, sûrement, se trouvent bien de cette inspection. Ce n'est pas non plus sans plaisir que je reverrai le toit rustique de mon verger, et l'orme qui empêchera mes amis de s'égarer, quand ils y viendront partager avec moi un plat de pommes de terre et de fruits.

Je pense, pour répondre à votre question sur l'exposition publique des tableaux, que c'est fort bien fait comme cela, et qu'à mesure que les croû-

tons encroûteront le salon de leurs croûtes, à mesure aussi la censure publique les balayera. Le résultat probable de cette première exposition sera que tel qui aura, par ce moyen, perdu ou au moins affaibli sa petite réputation, ne la risquera pas une seconde fois, et aimera mieux faire salon chez lui, où ses amis l'iront voir et le persuaderont qu'il doit être bien vengé par leur suffrage de l'injustice du public; et puis, il n'y a pas de mal qu'il y ait de temps en temps du mauvais, bien mauvais: le bon y gagne; ce n'est pas cependant que cela n'eût lieu aussi avant l'exposition publique; mais, s'il y a plus de mauvais, il y aura aussi plus de bon, et ce sera un moyen facile de se faire connaître quand on le méritera; si on ne le mérite pas, on restera à sa place, c'est-à-dire dans la boue. *

Votre ami.

* Autrefois il n'y avait que les membres des académies de peinture et de sculpture qui eussent le droit d'exposer leurs ouvrages au Louvre; ce privilège fut aboli, et tous les artistes purent y apporter leurs productions. La prédiction de Girodet ne s'est pas réalisée : les croûtons, pour me servir de son expression, ont envahi le salon, et quoique depuis longtemps ont ait nommé un jury chargé d'écarter ce qui était indigne des regards du public, on n'en a pas moins vu, à chaque exposition, un grand nombre d'ouvrages qui n'étaient estimés que de leurs auteurs.

P. A. C.

LETTRE XLVI.

AU MÊME.

Rome, ce 3 janvier 1792.

Je viens, mon bon ami, de chercher pendant une bonne heure votre dernière lettre, à laquelle j'ai répondu il y a un mois, pour voir combien il y a de temps que vous ne m'avez écrit. Je n'ai pu la retrouver, quoique j'aie pour habitude de les mettre ensemble, non-seulement afin d'y répondre plus exactement, mais encore pour les conserver. Quelle que soit donc cette date, que je n'ai pu retrouver, vous me laissez trop long-temps sans me donner de vos nouvelles, et je ne vois pas que vous effectuiez la promesse que vous m'avez faite d'être moins paresseux; je parie même que celle-ci vous parviendra avant qu'il vous prenne envie de m'écrire. J'espère que, lorsque vous l'aurez lue, vous garderez un silence moins long, et la réflexion que je fais actuellement est qu'une des raisons que j'ai de me féliciter de l'embarras que vous donnent mes affaires et ma procuration, c'est que cela ne me laisse point tout-à-fait sans recevoir de vos nouvelles.

On a fait courir ici le bruit d'une seconde évasion du roi, mais la nouvelle négative est venu le

lendemain et m'a rassuré, car j'y croyais fermement. Le change a haussé jusqu'à 50, et actuellement c'est le bon plaisir des banquiers qui fait la loi. M. Torlonia a, dit-on, refusé d'accepter les lettres de change à moins de 60; d'autres ne veulent plus du tout avoir rien à tirer sur la France: voilà où nous en sommes. Presque tous les Français, qui sont ici à leurs crochets, vont s'en retourner dès que les chemins seront praticables; quelques-uns sont déjà partis, n'y pouvant plus tenir, et ne pouvant s'accoutumer à toucher moins de six cents livres sur douze cents livres d'envoi de France; je ferais bien certainement comme eux, si je n'étais pas à l'académie: voilà l'avantage momentané que j'y trouve; mais, ce moment de crise passé, tous les autres inconvéniens subsistent toujours, comme je vous l'ai détaillé dans ma dernière lettre. Pour en revenir à ce maudit change et à moi, qui suis sans le sou depuis quelques jours, je me vois forcé d'enrayer sur tout, quoique assurément je n'eusse pas de quoi faire le dissipateur; mais il faut, de nécessité, que j'interrompe une jolie collection de médailles antiques bien conservées, que j'étais en train de me faire. J'en ai cependant une cinquantaine qui m'ont coûté de la peine et de l'argent à trouver, et cela me fâche beaucoup de ne pouvoir la continuer, du moins tant que les affaires ne changeront pas de face. Je

me proposais de me donner sous peu les antiquités d'Herculanum, gravées et mises au jour à Naples, et dont les gravures valent beaucoup mieux que celles de David que vous connaissez. J'avais encore d'autres projets de ce genre qu'il faut que j'abandonne pour le moment. Je suis occupé maintenant à faire les mannequins et à draper pour notre Hippocrate; ce sera la seule chose capitale dont je m'occuperai cette année. Je continue de me bien porter; j'économise ma santé par goût et par tempérament, comme mes finances par nécessité. Je vous embrasse, mon bon ami, et tant que je vivrai je serai tous les ans, depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre, votre ami sincère et dévoué.

P. S. J'assure madame Trioson de mon respect, et je l'engage à se mettre en état que nous puissions, à mon retour, rivaliser en peignant des calices, des pistiles, des étamines, etc.

LETTRE XLVII.

AU MÊME.

Rome, ce 28 février 1792.

Je dois sans doute être étonné, mon bon ami, qu'un homme comme vous juge des sentimens de

ses amis par leur plus ou moins d'exactitude à faire de certaines simagrées ou complimens insignifians que l'on se dit, ou que l'on s'écrit, le premier jour de chaque année. Je sais, comme vous me le faites fort bien observer, qu'à cette époque les plus indifférens se donnent des marques de souvenir, et c'était principalement pour cette raison que je m'en croyais dispensé à votre égard. Je croyais être un peu mieux connu de vous, et n'avoir pas besoin, pour que vous fussiez persuadé de mon amitié, de vous en assurer dans un temps déterminé; je pensais que mon attachement pour vous étant de toutes les saisons, toutes étaient indifférentes pour vous le témoigner, ou pour mieux dire, je crois qu'entre véritables amis on ne doit point parler le langage des gens qui ne cherchent réciproquement qu'à se tromper; car, si l'on a quelques raisons de compter sur l'amitié de quelqu'un, c'est assurément par ses procédés. Ma conclusion est que l'usage antique des complimens d'hiver, tout beau qu'il est, ne doit s'employer qu'avec les indifférens avec qui il peut exister certaines relations, ou avec des amis qui n'ont pas assez de force pour secouer des préjugés ridicules, ou trop peu de jugement pour les apercevoir. Au reste, je trouve que ces complimens ont été bien ingénieusement placés dans le mois de janvier, car ils ont alors, pour l'ordinaire, toute la ressemblance

possible avec le temps : les cœurs, les lettres et les chemins sont remplis de glaces, et tout est dans l'ordre. J'ai cependant écrit à mes tantes, à cette fameuse époque, quoique je leur sois très attaché, parce que je suis persuadé qu'elles se seraient formé une fausse idée de mes sentimens pour elles, si je n'eusse point satisfait à cet usage.

La composition de notre tableau est entièrement arrêtée; tous mes ensembles sont faits d'après nature; mes mannequins sont en grande partie faits et ajustés, mon esquisse peinte est également terminée, et j'ai pris pour ce tableau-ci des précautions que la brièveté du temps ne permettait pas de mettre dans le concours des prix. J'attends, pour ébaucher le tableau, que je puisse prendre le modèle sans qu'il me fasse crédit; car c'est encore moins l'usage dans ce pays-ci qu'ailleurs.

L'opinion que vous exprimez sur les établissemens publics n'est pas celle qui m'étonne le moins; croire que ces établissemens, de quelque nature qu'ils puissent être, doivent plutôt être faits pour éblouir les étrangers que pour l'avantage des citoyens, auxquels ils devraient être uniquement consacrés, est un paradoxe qui tombe de lui-même, et qui n'a pas besoin, je pense, d'être réfuté. Je suis fâché pour M. Colbert, qui n'était pas un sot, qu'il ait cru devoir plutôt flatter la vanité de son maître, que lui faire envisager la

manière la plus utile d'employer ces établissemens. Qu'un pensionnaire peintre soit niché dans un trou, immédiatement sous le toit qui n'est pas toujours en si bon état qu'il ne pleuve souvent dans sa cahutte; que du chevet de son lit il puisse travailler à son tableau, et qu'il soit presque forcé de serrer son linge dans sa boîte à couleurs, rien de mieux, pourvu que M. le directeur ait la jouissance de tout le reste de l'hôtel pour lui, sept ou huit laquais, femmes-de-chambre, etc.; qu'il ait appartement d'été et d'hiver, et qu'il puisse y loger ses amis et amies; pourvu, surtout, que les étrangers voient au-dessus de la porte d'entrée, enrichie de colonnes corinthiennes, un énorme écusson avec des fleurs de lis, et qu'ils s'écrient tous que Colbert n'était pas un sot. Qu'un pauvre invalide eût encore les dents bien longues, après le chétif repas qu'il faisait dans son hôtel; qu'il lui fût presque indifférent de crever de faim ou de traîner là le reste de ses membres pour le peu qui lui restait à vivre, qu'est-ce que cela faisait? Les étrangers ne venaient-ils pas admirer la coupole, les peintures, l'étoile de marbre qui est sous le dôme, et les inscriptions fastueuses de son orgueilleux fondateur? ne s'écriaient-ils pas dans un transport d'extase: le grand monarque que Louis XIV! le grand homme que Colbert! ainsi tout était bien. Ce qu'il y a d'ignoble dans l'Hôtel-Dieu de Paris,

ce n'est pas que les malades y soient entassés dans un seul lit, et que celui qui n'est qu'indisposé y tombe gravement malade; que celui qui l'est déjà y laisse nécessairement ses os; ce n'est pas cela ni autres infamies dont vous êtes mieux instruit que moi, dont il faut se plaindre; mais, c'est qu'il n'y ait point de péristyle à l'entour, ni de peinture en dedans; que, pour cet établissement-ci, les étrangers le trouvent pour le moins aussi vicieux que nous, et qu'on ne puisse pas dire qu'il soit *ad majorem Dei gloriam*, comme il est bien évident qu'il n'est point *ad majorem civium utilitatem*. Il est vrai que celui-ci n'a pas été fondé par Colbert, et qu'il était indigne de la grandeur de son maître de s'occuper de la classe la plus infortunée des citoyens alors ses esclaves. On pourrait encore trouver d'autres exemples pour appuyer mon opinion, mais je crois ceux-ci suffisans*. Ce sont, mon bon ami, les véritables sentimens de votre, etc.

P. S. Mon tableau arrivera très incessamment, et vous pourrez le voir à l'académie où il sera exposé, et chez M. David.

* Depuis l'époque à laquelle Girodet écrivait cette lettre, les choses sont bien changées. J'ai déjà dit que le sort des élèves de Rome avait été amélioré : tous les établissemens publics consacrés à l'infortune ont été, depuis long-temps, l'objet d'une philanthropie éclairée, et l'Hôtel-Dieu, ainsi que l'Hôtel des Invalides, remplissent maintenant, aussi bien qu'il est possible, le but auquel ils ont été destinés. P. A. C.

LETTRE XLVIII.

AU MÊME.

Rome, ce 27 mars 1792.

Je suis bien contrarié, mon bon ami, de savoir tout ce qui m'intéresse le plus dans une situation si peu faite pour me tranquilliser et me consoler d'en être éloigné. Il m'est cruel de ne pouvoir ni vous distraire ni vous guérir, car je souffre bien véritablement de tout le mal que vous éprouvez; mais peut-être existe-t-il d'autres remèdes que la patience et la résignation à la loi de la nécessité. Vous aimez les arts; vous savez que l'Italie est un beau pays; il n'a point l'inconvénient de l'humidité perpétuelle du nôtre; on y marche à pied sec dans tous les temps. Je ne vous ferai point l'éloge du muséum du pape, de celui du Capitole, ni d'une infinité de palais, tous remplis d'objets échappés au temps et à la brutalité des barbares, et les seuls restes de Rome antique et de la Grèce. Je ne vous parlerai point, non plus, des monumens d'architecture antique si intéressans, ni des peintures des fameux artistes qui ont honoré les pontificats de Léon X et de Jules II : vous connaissez tout cela de réputation; mais, je sais combien la vue de toutes ces choses est faite pour vous intéresser.

La route seule des Alpes mériterait d'être parcourue pour elle-même. Tous les environs de Rome sont charmans, il suffit de les nommer : Tivoli, Frascati, Albano, etc., ont fait les délices des anciens et peuvent encore intéresser les modernes. Je vous dirais bien aussi que vous entendrez de la bonne musique, mais vous n'en êtes point amateur. L'atmosphère, comme vous savez, passe quelquefois du froid au chaud, surtout le printemps et l'automne; mais, avec un manteau, on se met facilement à l'abri de cet inconvénient. J'en conclus, mon bon ami, qu'un voyage à Rome ne pourrait que vous faire du bien et me faire plaisir. C'en serait un bien véritable pour moi de vous accompagner et de tout voir avec vous : j'en jouirais doublement. Madame Trioson ne serait peut-être pas fâchée de faire aussi ce voyage, et de voir Rome dont, malgré tous les trésors qu'elle renferme encore, il ne reste guère plus que le nom. Vous y trouveriez un ami bien dévoué et bien sincèrement attaché. Il me semble que vous pourriez facilement vous arranger pour partir au mois d'octobre, et même de septembre prochain, passer une année ici et nous en retourner ensemble. Vous laisseriez peut-être à Rome cette maudite goutte qui vous tourmente tant, au moins je le crois, car cette maladie n'est, pour ainsi dire, pas connue ici.

Je continue, mon bon ami, à me bien porter. Je vais, comme je vous l'ai dit, commencer à ébaucher votre tableau où il y aura beaucoup d'ouvrage. J'y mets tous mes soins. Le change hausse tous les jours et chasse d'ici tous les Français : il s'entend en cela avec le gouvernement, qui les surveille de très près. Nous avons même été inquiétés, et M. Ménageot m'a conseillé de reprendre ma première coiffure, attendu que l'on a répandu dans Rome que ceux qui portaient les cheveux coupés et sans poudre, étaient tous jacobins. Comme les miens sont très courts, je ne peux encore y remettre que de la poudre; mais, aussitôt que je pourrai avoir la plus petite queue possible, ce sera, pour moi, une ancre et une protection : je ne m'en irais pas de ce pays-ci avec plaisir, sans y avoir fait ce que je me suis proposé d'y faire; si on me renvoie, ce ne sera certainement pour aucune imprudence ou indiscrétion : il est vrai que tous les Français n'ont pas été aussi circonspects, et que plusieurs en ont été la dupe. Quoiqu'à cet égard je n'aie pas besoin de leçon, cependant je me tiens doublement sur mes gardes. Je croyais, mon bon ami, vous avoir parlé de mon tableau dans mes précédentes lettres; il y a long-temps qu'il est parti, et il devrait être arrivé actuellement. Vous pourrez le voir à l'académie où il va d'abord, et ensuite chez M. David, que j'ai prié

de vouloir bien le garder chez lui, s'il le peut, ou chez qui bon lui semblera. Je comprends parfaitement la raison de la perte du change, mais je n'en souffre pas moins. Il va m'emporter quatre cents livres sur huit cents, et, des quatre cents restantes, ce que je dois m'en mangera bien la moitié, de sorte que de huit cents livres, il ne m'en restera guère que deux cents : or, je commence à être sans culottes.

Donnez-moi bien promptement, mon bon ami, des nouvelles de votre santé, de madame Trioson et de vos enfans; j'ai le plus grand besoin d'en recevoir, et surtout d'en apprendre de meilleures, car je suis bien affligé de vous savoir souffrant et mécontent; je voudrais que, sans vous désespérer et vous plaindre de ce que vous ne pouvez empêcher, vous pensiez un peu au moyen que je vous propose pour y faire diversion. Dites-m'en quelque chose dans la lettre très prochaine que j'attends de vous. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XLIX.

AU MÊME.

Rome, ce 25 juillet 1792.

Mon bon ami, je quitte le pinceau que, depuis près de cinq mois, je tiens tous les jours, depuis

six heures du matin jusqu'à huit du soir, pour vous écrire la troisième lettre depuis votre dernière, sans que j'aie su de vos nouvelles qu'indirectement. Je vous avoue cependant que je suis très fatigué de mon travail, et un peu piqué de l'oubli que vous faites de moi, de sorte que je ne vous aurais pas encore écrit de quelque temps, si je ne me trouvais absolument sans le sou. Je vais pour la première fois recourir à M. Ménageot, sans quoi notre Hippocrate dormirait un peu; mais il n'en a pas le temps, car il faut que, d'ici à six semaines ou environ, il soit coulé à fond, et vous le recevrez probablement cet hiver. Je ne sais comment il réussira, mais, quant aux soins que j'y mets, vous pouvez vous en rapporter à mon petit amour-propre autant qu'à mon amitié pour vous. J'ai fait mouler, au muséum du Capitole, la véritable tête d'Hippocrate, et il a fallu que je fisse des démarches pour en obtenir la permission; car messieurs les Italiens mettent, à tout cela, une importance aussi ridicule que gênante pour les personnes qui en ont besoin. Cette tête se rapporte parfaitement avec celle que les médailles représentent : elle est fort belle.

Je suppose, mon bon ami, que vous êtes encore à la campagne, et que vous y étiez déjà lorsque mon tableau fut exposé à Paris, car vous m'auriez sûrement écrit pour me faire part de vos réflexions

critiques qui, si elles ne sont pas toujours justes, me font au moins toujours bien véritablement plaisir. Tous mes amis m'ont écrit ce qu'ils en pensaient, et il paraît que généralement on en n'a pas été mécontent. Mes bonnes vieilles tantes qui l'ont su, sans que j'aie pu le leur dire, m'en ont, du fond de leur cloître, envoyé leurs complimens, ce qui m'a fait plaisir.

Vous devriez convenir avec moi, mon bon ami, puisque vous avez juré de ne m'écrire que tous les six mois, que tant que vous ne m'écrirez pas, cela voudra dire que vous vous portez bien; cela ferait que je me plaindrais moins de votre silence, vous sachant en bonne santé. Votre dernière lettre est du 11 mars dernier : il y aura bien près de six mois que vous ne m'aurez donné de vos nouvelles quand vous répondrez à celle-ci; convenons donc que, excepté les deux époques où vous voulez bien me faire passer des fonds, vous ne me direz mot de l'année, et que ce silence sera pour moi l'assurance que je ne dois avoir aucune inquiétude. Quant à moi, je me porte assez bien; je combats l'excessive chaleur qu'il fait cet été, et l'assiduité continue et fatigante de mon travail, avec des bains et du lait, et mes précautions de santé et mes études ont, comme je vous l'ai annoncé d'abord, si bien combattu ma bourse, que déjà affaiblie de moitié par le change qui hausse tous les jours,

elle n'a plus une baïoque pour leur faire tête. Adieu, mon bon ami, la poste part. Mon respect à madame Trioson. Je vous embrasse, ainsi que vos enfans, de tout mon cœur. Je remets à causer avec vous au moment où mon travail sera fini : les circonstances ont de quoi faire faire des réflexions de plus d'un genre.

LETTRE L.

AU MÊME.

Rome, ce 3 octobre 1792.

Je n'aurais pas attendu jusqu'à présent, mon bon ami, pour vous témoigner mes inquiétudes sur votre santé et celle de tous les vôtres, si votre avant-dernière lettre, du 20 août, ne m'eût en grande partie tranquillisé à cet égard. Je n'ai point effectivement reçu les deux lettres qui l'ont précédée, et vous en auriez été informé beaucoup plus tôt, si j'eusse eu un seul moment à ma disposition ; mais, depuis le mois d'avril jusqu'au 28 du mois dernier, j'ai été occupé, sans aucun relâche, de l'exécution de votre tableau d'Hippocrate, dont la composition et les préparatifs, tant en esquisses qu'en mannequins et autres détails, m'avaient pris tout l'hiver. Il est actuellement exposé dans les

salles de l'académie. On en paraît assez content. Je me suis attaché, autant que j'ai pu, à varier et à caractériser les expressions; quant au reste, j'y ai mis tous les soins que je me dois à moi-même, et à un ouvrage qui vous est particulièrement destiné. Il partira avec les tableaux de mes camarades, et sera adressé à l'académie à Paris: j'avertirai le concierge de sa destination.

Vous êtes dans l'erreur, mon bon ami, sur la manière d'exister des Français dans ce pays-ci, et surtout des pensionnaires de l'académie de France qui sont, entre autres, particulièrement détestés, et même exécrés. Il est vrai que la faute en est à plusieurs imprudens qui ont eu assez peu de jugement et de réflexion pour aller semer publiquement les opinions nouvelles, sous les yeux d'un gouvernement qui les a en horreur, et cela retombe sur tous en général. Le massacre des Suisses, de madame de Lamballe, et dernièrement des prêtres, achèvent de compléter les justes craintes de voir se renouveler les Vêpres Siciliennes. Les Suisses du pape avaient fait le projet de mettre le feu à l'académie et de massacrer les pensionnaires; quatre ou cinq d'entre eux ont été arrêtés, et cette affaire n'a pas eu d'autres suites. On vend et on crie tous les jours à haute voix, dans les rues, des relations encore exagérées de ces exécutions. Vous pouvez juger

de l'effet qu'elles doivent produire. Quant à moi, je me conduis avec la plus grande circonspection; j'évite la compagnie des imprudens, et je fuis les gens suspects : lorsque j'ai occasion de voir des Italiens, je ne combats jamais leur opinion, et je crois au moins inutile de leur laisser voir la mienne.

Quant à notre établissement, il ne tient plus qu'à un fil; M. Ménageot nous a annoncé qu'il n'avait plus de fonds, et nous a payé peut-être notre dernier quartier; il a écrit à M. Montucla et n'en a point de réponse; mais, qu'est M. Montucla actuellement? Depuis la mort de M. de La Porte, je ne pense pas qu'il soit resté à sa place. Il me semble que M. Ménageot aurait dû écrire directement à l'Assemblée Nationale, ou au ministre chargé de la partie de la liste civile, car, nous ne pouvons pas rester long-temps, à cet égard, dans l'incertitude. Le gouvernement a fait arrêter, il y a plusieurs jours, deux Français qui n'étaient pas pensionnaires, dont l'un avait fait chez lui une esquisse qui avait quelque rapport, à ce qu'on dit, à la révolution. Ils ont été mis au secret, et de là on les a conduits à l'inquisition : on ignore ce que cette affaire deviendra. Je ne sais ce que les évènemens, que l'on peut prévoir, peuvent faire craindre de plus pour nous autres, mais je redoublerai, s'il est possible, de prudence et d'attention pour ne laisser aucune prise sur moi. Je serais certai-

nement très fâché de m'en aller de ce pays-ci la tête et les mains vides; car, les deux ans que j'ai passés à Rome ont été consacrés en entier, pour ainsi dire, aux deux tableaux que j'y ai faits; le peu de temps où je ne m'en suis point occupé, ayant été employé, soit à des études et à des recherches qui y avaient directement rapport, soit à un repos dont ma santé avait indispensablement besoin, tel que celui que je vais prendre actuellement, étant bien fatigué de corps et d'esprit. Quand notre exposition sera finie, j'irai passer une quinzaine à la campagne, à Albano ou à Tivoli, mais je n'ai pas le projet d'y faire d'études : je ne serais pas en état de les bien faire. Je m'y livrerai tout entier, j'espère, l'année prochaine, si le gouvernement ne nous renvoie pas avant. Si la pension continue d'exister, je ne ferai qu'une seule figure d'étude, qui ne me tiendra que peu de temps, et seulement pour remplir mon devoir de pensionnaire; du reste, je tâcherai de rassembler des matériaux pour l'avenir, car je n'en ai véritablement pas un seul, et peut-être une fois hors de l'Italie ne nous sera-t-il plus permis d'y remettre le pied. Bon Dieu! mon ami, sur quoi peut-on compter dans cette vie! J'espérais vous embrasser ici, vous y voir partager mon admiration pour les précieux restes de l'antiquité, jouir moi-même de tous les plaisirs qu'un voyage aussi intéressant n'eût pas man-

qué de vous procurer, puis revenir ensemble dans nos foyers; voilà quelle était ma perspective : combien elle est changée! qui peut prévoir l'issue d'une crise aussi importante pour le salut de l'empire français! Je vois à espérer, mais je vois encore plus à craindre.

J'approuve bien la conduite que vous tenez : elle me paraît parfaitement sage. Il faut que Brucelle en fasse autant de son côté, autant et plus encore pour lui que pour moi. Je n'ai point de conseil à lui donner là-dessus, il les recevra tous de vous.

S'il est permis de concevoir quelque espérance pour l'avenir, je ne vous dis adieu que pour trois semaines; soyez aussi exact vous-même. Je vous embrasse mille fois : mon respect à madame Trioson.

LETTRE LI.

AU MÊME.

Ce 9 janvier 1793.

Mon bon ami, d'après les ordres que le consul de France, résidant ici, a reçus du pouvoir exécutif, on a ôté l'écusson aux fleurs de lis qui se trouvait au-dessus de sa porte : pareille chose a été faite à l'académie, et la statue de Louis XIV, qui

était dans la cour, a été enlevée. Le pape, informé que l'écusson aux fleurs de lis devait être remplacé par celui de la république, a fait parvenir au consul une note officielle par laquelle, rappelant les griefs qu'il croit avoir contre la France, il dit qu'il mourra plutôt que de consentir à ce que, sous ses yeux et dans sa ville, on expose l'écusson de la soi-disante république. Aussitôt cette note reçue, le citoyen Basseville, ministre non reconnu à Rome, a fait partir un courrier extraordinaire pour annoncer au ministre Lebrun les intentions hostiles du pape. Il nous a invités à nous rendre tous à Naples, et notre devoir est de partir sur-le-champ d'un pays où la souveraineté de la nation à laquelle nous appartenons, et dont nous sommes pensionnaires, est méconnue. Samedi ou dimanche, au plus tard, je pars pour Naples, ne sachant guère quand et comment je reverrai Rome, dont le peuple est prêt à se porter à toutes les extrémités auxquelles on cherche à le pousser. Cependant il n'y a pas encore de danger, mais le moment ne tardera pas. Peut-être aussi verrons-nous quelque jour le Capitole renaître de ses cendres; c'est alors que je reviendrai à Rome avec plaisir.

J'attends de vos nouvelles à Naples, poste restante. J'ai eu beaucoup d'occupation relativement aux démarches que nous avons faites à la Convention. Nous lui avons adressé plusieurs pétitions.

J'ai souvent été secrétaire et rédacteur. Si la Convention fait ce que nous desirons, elle nous donnera une somme déterminée pour aller étudier où bon nous semblera, toujours sous l'inspection immédiate de l'agent ou ministre de la république dans le pays où nous résiderions. Voilà le seul moyen d'éviter tous les abus que je vous ai signalés. Vous ne serez peut-être pas de mon avis, mais je vous y ferai bien revenir quand nous causerons ensemble. J'emporterai votre tableau à Naples, d'où je vous le ferai parvenir. Je suis d'ailleurs bien embarrassé pour bien des choses, et je serai forcé d'en perdre beaucoup d'autres. Je n'ai guère le temps de dormir d'ici à mon départ; quand vous m'écrirez, ne faites le gazetier ni pour ni contre. C'est l'heure de la poste qui me presse maintenant; je veux cependant, en dépit du temps, en prendre au moins de quoi vous dire que je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LII.

AU MÊME.

Naples, ce 19 janvier 1793.

Mon ami, je ne doute point que, jusqu'au moment où vous recevrez cette lettre, vous ne soyez

dans une grande inquiétude à mon égard. C'est pour la faire cesser que je m'empresse de vous écrire. Je vis et je me porte bien, après avoir vu plusieurs fois la mort d'assez près. Je suis arrivé ici absolument dénué de tout: sans linge, sans habits, sans argent. Tous mes effets sont restés à l'académie, où le gouvernement a fait apposer les scellés, après y avoir provoqué le meurtre et l'incendie. Voici, en peu de mots, ce qui s'est passé. Sur le refus du pape de laisser placer à la maison du consul de France les armes de la république, Basseville, son agent à la cour de Rome, nous engagea à partir tous pour Naples; dix de mes camarades partirent sur-le-champ. Ayant plus d'affaires à terminer, je restai deux jours de plus; si je fusse parti, je n'eusse couru aucun risque; mais, à cet instant même, le major de la division Latouche arrive à Rome, chargé par Mackau, ministre à Naples, de faire placer les armes. J'avais demandé à faire celles qui devaient servir pour l'académie, et chacun le desirait : je crus de mon devoir de rester pour les faire; en un jour et une nuit elles furent prêtes. J'étais aidé par trois de mes camarades. Nous n'étions que nous quatre à l'académie, et nous avions encore le pinceau à la main, quand le peuple furieux s'y porta, et en un instant réduisit en poudre les fenètres, vitres, portes, ainsi que les statues des escaliers et des appartemens. Ils

n'avaient que vingt marches à monter pour nous assassiner : nous les leur épargnâmes en allant au-devant d'eux. Ces misérables étaient si acharnés à détruire, qu'ils ne nous aperçurent même pas; mais des soldats presque aussi bourreaux que ceux que nous avions à craindre, loin de s'opposer à eux, nous firent descendre plus de cent marches, à grands coups de crosse de fusil, jusque dans la rue, où nous nous trouvâmes abandonnés et sans secours au milieu de cette populace altérée de notre sang. Heureusement encore, ces bourrades de soldats lui firent croire que nous faisions partie d'elle-même, mais quelques-uns nous reconnurent. Un de mes camarades fut poursuivi à coups de pavés, moi à coups de couteau; des rues détournées et notre sang-froid nous sauvèrent. Echappé à ce danger, pour les prévenir tous j'allai me jeter dans un autre : je courus chez Basseville; dans ce moment même on l'assassinait; le major, la femme de Basseville et Moutte le banquier se sauvent par miracle. Je me jette dans une maison italienne à deux pas de là, j'y reste jusqu'à la nuit. J'ai l'audace de retourner à l'académie, qui était devenue le palais de Priam; on se préparait à briser les portes à coups de hache et à mettre le feu. Là, je fus reconnu dans la foule par un de mes modèles; il faillit me perdre par le transport de joie qu'il eut de me voir sauvé. Je lui serrai énergiquement

la main pour toute réponse, et nous nous arrachâmes de ce lieu. Je retrouvai, après l'avoir cherché quelque temps, un de mes camarades. Mon bon modèle nous donna l'hospitalité chez lui; je l'envoyai plusieurs fois à l'académie : il y vit enfoncer et brûler les portes; on lui fit crier vive le pape, la madone; périssent tous les Français! Il revint nous rendre fidèlement compte de tout; pendant ce temps, nous allâmes à deux pas de chez lui, sur la Trinité-du-Mont, et, de là, nous entendions distinctement les hurlemens de ces barbares :

. . . . Clamorque virum, clangorque tubarum.

Nous passâmes la nuit chez ce brave homme, qui eut pour nous les meilleurs procédés. Nous prîmes la fuite deux heures avant le jour; il voulut nous accompagner une partie du chemin; enfin il fallut se séparer, et nos larmes se confondirent; je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus. Nous marchâmes deux jours à pied, et ne trouvâmes sur la route que différens motifs d'inquiétude. A Albano, on refusa de nous louer une calèche; nous n'en pûmes trouver qu'à Velletri, et on nous fit bien payer la nécessité où nous étions de nous en servir. Dans les marais Pontins, forcés par le temps le plus horrible de nous réfugier dans une écurie, on délibéra de nous y massacrer pour avoir nos dépouilles. Un de ces scélérats, moins

scélérat que les autres, fit réflexion qu'elles n'en valaient pas la peine. Ce fut le dernier danger que nous courûmes. Hors des états du pape, nous fûmes véritablement traités en amis, le roi de Naples ayant donné les ordres les plus positifs de protéger tous les Français qui se réfugieraient dans ses états. En arrivant ici, je descendis sur-le-champ chez le citoyen Mackau, que j'informai de ces détails et de ma position. Là, j'appris tout ce qui s'était passé : la mort de Basseville ; celle de deux Français massacrés à la place Colonne ; le secrétaire de Basseville dangereusement blessé, ainsi qu'un domestique de l'académie ; le feu mis au quartier des Juifs ; la maison de Torlonia et la Porte de France assaillies de pierres ; les palais d'Espagne, de Farnèse, de Malte et autres, menacés. Torlonia est ici : il faut que je le voie incessamment, car je suis absolument à sec ; je laisse chez moi quatre-vingts écus romains en argent, que je regarde comme perdus, ainsi que tous mes effets. Votre tableau était heureusement enlevé et encaissé ; je vais écrire pour le faire venir ici.

Toutes mes lettres, toutes mes correspondances sont au pouvoir de l'ennemi, ce qui me contrarie au dernier point. On a cherché les Français dans toutes les auberges et dans tous les endroits possibles. Nous sommes dans la plus grande inquiétude sur le sort de ceux de nos camarades qui sont restés en proie à la proscription. Ecrivez-moi

à Naples, poste restante, ou chez le citoyen Mackau : cela est égal. Apprenez-moi que vous vous portez toujours bien, ainsi que toute votre famille. Je vous embrasse tous.

LETTRE LIII.

AU MÊME.

Naples, ce. . . . .

Mon bon ami, je profite de toutes les occasions que je trouve pour vous donner de mes nouvelles; il part, dans une heure, un bâtiment marchand français pour Marseille, et je remets cette lettre à un domestique de l'académie, échappé de Rome, qui doit s'y embarquer. J'ignore si toutes mes précédentes vous sont parvenues. J'ai reçu votre tableau qui, comme je vous l'ai mandé, a couru bien des dangers. Je viens de lire quelques papiers français qui m'annoncent *que la France va tirer une juste vengeance des assassinats de Rome*, et faciliter aux élèves les moyens de rentrer dans leur patrie. Si on ne nous rappelle point formellement, je passerai volontiers l'été, et même l'automne, dans le pays que j'habite, et je parcourrai la Sicile. Je préférerais retourner à Paris, si j'avais quelque espoir de

revoir l'Italie; mais je n'y compte plus, du moins comme artiste.

J'ai envoyé ma procuration et la note détaillée de mes effets à un Romain, véritablement mon ami, qui les retirera de l'académie, s'il est possible, ce dont je n'ai pas encore eu de nouvelles. Je vous prie de m'adresser vos lettres sous l'enveloppe de MM. Reymond, Piatti et compagnie. Ce M. Reymond a toujours pour moi toutes les honnêtetés et toutes les complaisances possibles. Sans lui le tableau m'aurait coûté très cher, le droit sur les tableaux étant du quart de la valeur estimée. Il m'a cependant fallu payer neufs ducats, ou environ deux louis, sans le port. J'ai écrit à M. David pour l'informer de l'aventure du tableau, et des conditions auxquelles le menuisier, à qui je l'avais donné à encaisser, me l'avait rendu. Il se plaint d'avoir eu à souffrir une perte de plus de cent écus romains, à ce que l'on m'a dit; mais, dans sa lettre, il ne me fixe point sa perte; il me dit seulement, comme vous l'avez pu voir, qu'il espère que je le ferai indemniser. Adieu, mon bon ami, donnez-moi de vos nouvelles, de celles de madame Trioson et de vos enfans. Votre ami.

P. S. Je vous enverrai votre tableau par la première occasion sûre qui se présentera.

LETTRE LIV.

A MADAME TRIOSON.

Naples, 1er mars 1793.

MADAME,

Ce n'est qu'avant-hier que votre lettre, datée du 25 janvier, m'est parvenue. J'ai reçu hier celle de mon bon ami, datée du 13 février, et à l'époque où je vous écris, si la poste a été aussi exacte que je l'ai été moi-même, vous devez être hors d'inquiétude relativement à ce qui me concerne. Je me suis, en outre, accroché à toutes les occasions particulières : M. de Latouche s'est chargé d'une lettre pour M. Trioson; un domestique de notre académie est porteur d'une autre, et toutes les fois qu'il se présentera des moyens sûrs de correspondance, je les mettrai à profit : je dis des moyens sûrs, car, depuis long-temps, je suis plus que persuadé de l'inquisition que l'anxiété où se trouvent les cours leur fait exercer. Ce sont de ces circonstances dont, pour ainsi dire, on n'a pas le droit de se plaindre, mais il faut s'arranger pour en souffrir le moins possible. Une attitude où on ne serait ni inquiétant ni inquiété serait la pierre philosophale du siècle dans lequel nous vivons. Je crois, malgré votre avis, qu'elle est

encore moins impossible à trouver à Paris que dans tout le reste de l'Europe, et que vous ne pensez plus à la venir chercher à Rome. Paris, Pékin ou Otaïti, voilà de quoi choisir. Je ne vous conseillerais pas même de venir à Naples : un vésuve politique, plus à redouter que celui qui anéantit Herculanum, prépare sourdement une explosion formidable. Ce n'est pas que le gouvernement n'ait le plus grand intérêt à comprimer la fermentation, mais, ses efforts ne seront peut-être pas suffisans. Notre révolution a ici un nombre prodigieux de partisans; c'est cependant à la crainte qu'ils inspirent que les Français sont, en partie, redevables de la tranquillité momentanée dont ils jouissent. Je la mettrai à profit ce printemps et cet été, si elle continue; mon projet est de parcourir les environs de Naples, et d'y séjourner suffisamment pour tirer de ce pays ce qu'il offre d'intéressant pour l'art. C'était aux environs de Rome que je devais, cette année, me livrer à l'étude du paysage, genre de peinture universel, et auquel tous les autres sont subordonnés, parce qu'ils y sont renfermés. C'était avec impatience que j'attendais le moment de m'y livrer tout entier. Après avoir satisfait la première année à mon devoir de pensionnaire, et à ce que mon amour-propre piqué avait exigé; après avoir employé la seconde à faire, à l'amitié, l'hommage de mon ta-

lent, j'envisageais avec délices de riantes contrées à parcourir, et la faculté de pouvoir en rapporter des souvenirs consolans. C'est au moment de mettre ce projet à exécution, que je suis forcé de fuir à travers les couteaux et les flammes, et de renoncer, probablement pour toujours, à ce que Rome avait de plus intéressant pour moi : n'ayant pas vu ses alentours, j'en emporte moins de regrets.

Ce 28 mars.

Quelques occupations de dessin, des courses employées à examiner les curiosités de ce pays-ci, et, par-dessus tout, un rhume très violent, dont je suis heureusement tout-à-fait quitte, sont venus m'interrompre; à la rigueur j'eusse pu continuer, mais je n'imaginais pas que, de cinq ou six lettres au moins, que j'ai écrites à M. Trioson, depuis celle qu'il a reçue de moi, datée du 19 janvier, aucune ne lui était parvenue. J'ai reçu hier, seulement, la sienne du 1er mars. J'ai été surpris de la recevoir par la voie de M. Mackau, lui ayant indiqué, dans mes lettres, une autre adresse, celle de MM. Reymond, Piatti et compagnie, négocians à Naples, gens très aimables et très honnêtes, dont j'ai fait la connaissance, et sous le couvert desquels je le priais de m'adresser ses lettres. J'ai été et je suis toujours plus affligé que surpris de ses injustes préventions : s'il avait reçu mes lettres,

il aurait vu qu'étant arrivé à Naples le 18 janvier au soir, je lui ai écrit le lendemain 19; enfin, comme je vous le marque plus haut, j'ai remis à M. de Latouche, et à un domestique de l'académie, des lettres pour lui. Que pensez-vous des reproches de mon ami? Peut-il bien croire que je connaisse assez peu son amitié, pour ne pas pressentir toutes les inquiétudes qu'une pareille aventure devait lui inspirer? Il est étonné que le père d'un de mes camarades ait reçu deux lettres de Florence, et qu'il ne lui en soit pas parvenu; mais les lettres de Florence ne passent point par Rome pour aller à Paris, et celles de Naples y passent, ou y restent, si on ne juge pas à propos de les laisser aller à leur destination. Nous avons su, ici, qu'un corsaire sarde s'était emparé d'un des derniers courriers, et l'avait conduit avec son paquet à Turin. J'ai reçu, depuis quelques jours, par les soins d'un véritable ami * que j'avais à Rome, une partie de mes effets. On m'a rendu mes livres, mes médailles, et à-peu-près toutes mes études, qui ne sont pas fort nombreuses. Quant à mes habits et à mon linge, le compte ne s'y est pas trouvé aussi exactement.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, madame, ainsi qu'à mon ami, mais on vient chercher ma lettre, qui part par une occasion que je

* M. Tortoni P. A. C.

crois sûre. J'attends de vos nouvelles sous l'enveloppe que je vous ai indiquée. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

LETTRE LV.

A M. TRIOSON.

Naples, ce 25 juillet 1793.

Mon ami, je ne puis vous exprimer tout le plaisir que votre lettre m'a fait éprouver. J'attendais avec tant d'impatience d'être au courant de votre position, qu'un plus long retard m'eût été bien pénible. Pourquoi faut-il que ce plaisir soit troublé par ce que j'apprends de vos douleurs de goutte? Heureusement ce cruel accès a enfin quitté prise. Je vous engage à ménager ce terrible ennemi : votre bonheur et celui de vos amis en dépendent. Il paraît en effet, mon bon ami, que nos épîtres réciproques ont eu un sort commun; mais, grâce à l'expédient que j'ai trouvé, j'espère que dorénavant nous n'aurons plus rien à craindre. Cette lettre-ci est la quatrième que je vous fais passer de cette manière; je vous serai obligé de me dire si vous les avez toutes reçues, afin que je sache jusqu'à quel point je dois compter sur l'exactitude de ce moyen.

Nous continuons, mon bon ami, d'avoir ici un traitement qui n'est pas, à beaucoup près, l'équivalent de celui dont nous jouissions à Rome; mais nous l'avons fixé entre nous, le croyant plus convenable aux circonstances présentes. Il a été approuvé par les ministres de la république, à Naples et à Florence, qui se partagent les élèves de l'académie dans ce moment-ci. Je vous enverrai, par le prochain courrier, la note des sommes que j'ai touchées par M. Meurikoffre, depuis que je suis à Naples. Le change actuel est tel, qu'une livre, ou vingt sous de France, qui équivalait à vingt-trois grains de Naples, n'en vaut plus que sept et demi. Je ne prendrai plus de cet argent, tant que je pourrai m'en passer.

Je continue. Voici huit jours que j'ai commencé cette lettre, et les 23 grains qui en valaient sept et demi n'en valent plus que cinq. Avant-hier, me trouvant à la maison de campagne de M. Reymond, j'y lus dans un papier public un décret rendu par la Convention, sur le rapport de David, et conçu en ces termes : « 1° Les jeunes artistes qui rem-« portent le premier prix en peinture, sculpture « et architecture, et qui, aux termes des lois exi-« stantes, sont destinés à se perfectionner, soit en « Italie, soit en Flandre ou sur le territoire de la « république, jouiront, à l'avenir, d'une pension de « deux mille quatre cents livres, laquelle leur sera

« payée pendant cinq ans ; 2° chacun des douze « élèves de l'académie provisoire de peinture, sculp- « ture et architecture, qui ont été envoyés précé- « demment à Rome pour y être entretenus aux frais « de la république, aura droit à la pension men- « tionnée dans l'article précédent, durant l'espace « de temps qui lui reste à parcourir jusqu'à la fin « de sa cinquième année ; 3° ces traitemens seront « payés par la trésorerie nationale ». (Décret du lundi 1er juillet 1793.) Ainsi, selon ce décret, j'ai encore deux années à compter du mois de juin dernier, époque à laquelle j'ai commencé à jouir du traitement de pensionnaire. Il ne serait pas mauvais que MM. les municipaux de Ch....... en eussent connaissance, et que, de plus, ils voulussent bien se persuader que même, lorsque mon temps sera terminé, j'aurai encore, en ma qualité d'artiste et reconnu pour tel, la faculté de voyager comme les négocians. Ces bonnes gens se trompent fort s'ils me prennent pour émigré ; si la patrie me rappelle, je ne balancerai point à revoler dans son sein.

Ce 1er septembre.

J'ai mis un assez long intervalle à continuer cette lettre : diverses raisons en ont été la cause, entre autres une fièvre que j'ai gardée une dizaine de jours, et que j'ai attrapée, je crois, en

allant dessiner au tombeau de Virgile, lieu très frais, près la grotte du Pausilippe, mais où l'on n'arrive qu'après avoir fait un assez long chemin à l'ardeur du soleil. J'en suis quitte, grâce aux soins et à l'amitié de M. Malouet.

Mon bon ami, que vont devenir mes projets d'études de paysages, dont la seule espérance me réjouissait! Je touchais au moment d'exécuter ce projet : septembre, octobre et novembre, me disais-je, voilà trois mois délicieux pour cela; ils ne m'échapperont pas. Ils ne t'échapperont pas, insensé! ne devais-tu pas prévoir qu'il était possible qu'une flotte anglaise vînt mouiller dans le port de Naples, pour contrecarrer tes projets, et que, dans ce cas-là, le ministre de France pouvait avoir l'ordre de partir sous huit jours. C'est ce qui est arrivé. On a été dans toutes les maisons inscrire les noms, qualités, etc., des Français qui s'y trouvent. Le roi de Naples, qui est très bien disposé en leur faveur, quoique forcé par les circonstances, exigera de ceux qui doivent rester un serment dont on croit que la teneur est de se conformer, en toutes circonstances, aux lois du pays. Je resterai jusqu'à ce que j'aie reçu l'ordre positif de partir; je ne peux pas d'ailleurs m'en aller avec le ministre, mes affaires ne seraient point terminées; et puis, j'ai d'autres raisons que les circonstances vous feront deviner aisément. J'ai des personnes

ici qui pourront m'être de quelque utilité, si le cas l'exige, et si leur zèle ne se dément point. On m'a mandé de Rome que les Français qui étaient à Florence craignaient d'être obligés d'en sortir. J'ai peur qu'ils ne s'y soient conduits imprudemment. Venise doit bientôt se déclarer. On nous interdit le feu et l'eau par tout pays. Adressez-moi toujours, je vous prie, jusqu'à ce que je sois certain de mon séjour futur, votre réponse à Naples, par la voie qui a réussi. Dans le cas où (quoique j'espère beaucoup qu'elle suivra ma lettre de près) je serais déjà parti, M. Reymond me la fera parvenir sûrement. Ainsi, mon bon ami, je pense que rien ne vous empêchera de satisfaire mes desirs en cette occasion. Vous devez juger combien, dans ces circonstances, les avis, les marques d'amitié, et tout ce qui vient d'un ami tel que vous, est capable de procurer de consolation. Si Florence n'est pas fermée et que je parte, c'est probablement où je me déterminerai d'aller. Oui, c'est à Florence que j'irai; mais vraiment, mon bon ami, vous êtes trop paresseux à m'écrire; j'aimerais mieux que ce fût un peu plus souvent, quand vous m'en diriez moins à-la-fois.

Dans ma page du 25 juillet, ci à côté, je vous parlais du change qui m'empêchait de toucher les cent cinquante livres par mois; eh bien! il n'y a plus du tout de change actuellement; et quant à

notre traitement de pensionnaire, fixé par le décret de la Convention nationale à deux mille quatre cents livres en assignats, voici la réponse que j'ai reçue du citoyen Cacault, qui avait été nommé ministre à Rome, et qui, n'y pouvant aller, est resté à Florence. *

LETTRE LVI.

AU MÊME.

Naples, ce 3 novembre 1793.

J'ai reçu vos deux dernières lettres, l'une du 12 août, l'autre du 1er octobre, mon bon ami, et toutes les deux le même jour. Je vous laisse à expliquer comment et pourquoi les autres lettres que vous m'aviez écrites ne sont pas parvenues jusqu'à moi. Il paraît que toutes les miennes n'ont point été rendues à leur destination. Cependant, il vous est facile d'imaginer qu'on n'a pas plus d'égard pour ma correspondance que pour la vôtre. Il n'est pas du tout sûr que celle-ci vous parvienne; devriez-vous, au reste, douter des soins que je prends pour vous informer de ce qui nous concerne réciproquement?

L'aventure de votre arrestation, mon bon ami,

* Le reste n'a pu être retrouvé. P. A. C.

s'est terminée comme votre conduite et vos sentimens devaient vous le faire espérer. Il est probable que la justice éclatante qu'on a été forcé de vous rendre fera taire la calomnie, et l'empêchera dorénavant de troubler la tranquillité dont tout bon citoyen doit jouir sous la protection de la loi. Cette circonstance, désagréable en soi, ne me déplairait point si elle n'eût pas influé sur la santé de madame Trioson; j'espère cependant qu'elle aura envisagé cela du bon côté, et que cette considération l'aura remise peu-à-peu du trouble qui en était inséparable. Vos lettres ne m'auraient point trouvé ici, si je n'eusse obtenu une prolongation de séjour d'un mois, motivée par le mauvais état de ma santé; ce terme vient d'expirer. Le médecin que j'ai consulté est un homme fort instruit, très honnête, et qui jouit d'une très grande réputation. D'après un crachement de sang que j'ai éprouvé, et d'autres symptômes, il m'a reconnu attaqué de la poitrine, et il a déclaré qu'il croyait très dangereux pour moi d'entreprendre, dans cette saison-ci, un voyage par mer; son avis est que je passe l'hiver ici; j'ai, en conséquence, sollicité ce nouveau délai, et j'attends le résultat de ma demande. Je voulais risquer le voyage de Florence, mais, voici la Toscane déclarée depuis plusieurs jours, et on assure que Gênes est sur le point d'imiter son exemple; ç'aurait été, d'ailleurs, contre

l'avis de mon médecin qui me recommande la plus parfaite tranquillité, et le régime le plus exact. Si, à ces précautions, je puis joindre le repos que j'ai demandé, j'espère triompher de cette indisposition, malgré la mauvaise saison. Je vous dirai encore que, de mon chef, j'ai imaginé de porter des gilets de flanelle d'Angleterre, ce que mon médecin a fort approuvé. Je n'ai pas voulu, mon bon ami, vous instruire de cet accident pour ne pas vous inquiéter. Je ne pense pas qu'il vous vienne dans l'esprit que j'aie pu vous le laisser ignorer par un autre motif; mais, cette maladie est si connue, que je n'ai pas cru que l'habile homme qui veut bien me donner ses soins ait pu en ignorer le traitement. D'ailleurs, je me trouve déjà mieux de celui que j'ai commencé; je vous avoue même que j'aurais attendu ma parfaite guérison pour vous en parler, si les circonstances ne me faisaient la loi la plus impérieuse de rompre le silence. Il est nécessaire que l'on sache la cause de mon séjour prolongé dans ce pays-ci, afin qu'il ne soit pas mal interprété, car je ne suis pas plus exempt de calomnies que bien d'autres; au surplus je les crains moins que je ne les méprise. S'il était nécessaire que je fournisse des preuves justificatives, je ne serais pas en peine de les trouver. Vous ferez part de cela, si vous le jugez à propos, au citoyen David. Si je lui écrivais, il ne recevrait

pas ma lettre, ou il n'y répondrait pas. Je vous supplie de n'avoir aucune inquiétude; si vous jugez que je doive faire d'autres remèdes, n'hésitez pas à les prescrire à votre meilleur ami; de son côté, il ne passera pas plus de quinze jours sans vous donner de ses nouvelles.

Vous avez bien fait, mon bon ami, de remettre au directoire de district mes titres féodaux, puisqu'ils ne signifient plus rien. S'il y a des bois à vendre, vous êtes encore mieux placé que moi pour voir si cela est avantageux ou non: ainsi, je m'en remets à votre discernement. Seulement, si vous vous déterminiez à en faire couper, je préférerais que ce fussent les plus éloignés de la maison, autant parce que le dégât doit y être plus considérable, que pour conserver de l'ombre près de mes foyers, auxquels j'espère toujours faire quelques petites additions.

> Tu secanda marmora
> Locas sub ipsum funus, et sepulcri
> Immemor, struis domos.

C'est de bonne heure prendre pour moi ce reproche d'Horace; mais je crois que peu d'évènemens auront le pouvoir de me surprendre. Je ne vous renouvelle pas, mon bon ami, l'assurance de ma reconnaissance pour toutes les peines que mes affaires vous donnent sans cesse. Je tiens plus à votre santé et à votre repos qu'à mon intérêt : j'aime mieux mes amis que l'argent.

J'ai toujours gardé ici votre tableau dans l'espérance qu'il se trouverait enfin quelque occasion de vous le faire parvenir sûrement, mais la fusée s'est embrouillée de plus en plus, et il ne partirait pas d'ici, dans ce moment, sans courir des risques certains. Dans cet intervalle, beaucoup de personnes l'ont vu, et cela m'a fait une réputation; croyez, cependant, que les éloges ne m'ont pas enflé. Un Anglais, fort riche, a voulu me l'acheter à quelque prix que ce fût, et m'a fait solliciter d'accepter une offre qu'il remettait à ma disposition. Il n'a pu se formaliser des motifs de mon refus. J'ai été certainement très flatté de l'estime qu'il a fait de mon ouvrage, ayant lui-même la réputation d'un amateur très instruit; mais je le suis davantage d'espérer que cette production pourra vous être agréable, et qu'elle vous rappellera le bien tendre attachement de son auteur. J'ai été passer le mois, qui m'a été accordé, presque tout entier à la campagne, à quelques lieues de Naples, dans un pays délicieux pour l'air et pour l'étude. J'aurais bien desiré être plus en état d'en profiter, toutefois, je n'ai pas été absolument sans rien faire, sans cependant me fatiguer; au contraire, cela a fait diversion à l'ennui qui m'aurait infailliblement accablé. J'ai reçu enfin des nouvelles de mon ami Pannetier, qui m'apprend qu'il est avec sa famille à la campagne, près Paris, et qu'ils se portent bien. Il me

dit que mon tableau d'Endymion a été exposé au salon. Si je l'avais ici, je crois que je m'en déferais bien avantageusement, mais il est impossible de le faire venir. Il paraît, par votre réponse, que vous n'avez pas reçu deux de mes lettres, et, avec chacune, un billet par lequel je vous priais d'accepter ce tableau, dans le cas où je viendrais à mourir avant que de rentrer en France, sans en avoir disposé autrement; je vous priais aussi de le retirer de chez le c. D. si vous le jugiez à propos : vous êtes mieux placé que moi pour voir si cela convient. Je renouvelle à madame Trioson mon respectueux attachement; les lettres que je vous écris lui sont communes; je serais bien flatté, mon bon ami, de reconnaître parmi les vôtres quelques lignes de son écriture. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis pour toujours votre sincère ami.

LETTRE LVII.

AU MÊME.

Venise, ce septembre 1794.

C'est le jour de mon départ d'Abano, 7 septembre, que j'ai reçu votre lettre, mon ami; c'est-à-dire celle datée du Bourgoin, le 12 thermidor,

qui paraît être la dernière que vous m'ayez écrite, car, des autres, je n'en ai point entendu parler. Avez-vous donc pu douter, un seul moment, que je n'eusse le plus grand besoin d'être rassuré sur tout ce qui vous concerne? Avez-vous pu penser qu'un si long silence ne dût me causer les plus vives inquiétudes? Depuis ce n° 7, qui est le dernier que vous m'annoncez avoir reçu de moi, je vous ai écrit trois autres lettres, dont une était adressée à madame Trioson. En partant pour Abano, où je suis resté tout le mois d'août, je vous ai adressé le n° 10, et j'allais vous écrire lorsque votre lettre m'est arrivée, ce qui a fait que, tranquillisé pour le moment, j'ai remis à mon retour à Venise à vous adresser celle-ci. D'Abano j'ai écrit à Brucelle pour avoir de vos nouvelles, imaginant qu'il devait toujours être à Montargis; mais je suis bien plus consolé d'en avoir eu par vous-même.

Je vous avoue que, si ce n° 7 vous a bien surpris, en vous apprenant que je n'avais touché aucun argent de Paris, l'avis que vous me donnez d'un envoi de dix-huit cent vingt-six livres seize sous huit deniers, ainsi que mon prétendu reçu de cette somme envoyée par D..., ne m'a pas moins étonné. Il m'a écrit, lui, pour la première fois depuis dix-huit mois. Sa lettre est du 14 juillet; il me dit qu'il va me faire parvenir cent louis en numé-

raire, qui seront envoyés au ministre de la république à Venise pour m'être remis; mais je n'en ai pas entendu parler. Le seul reçu que j'ai fait à Venise, est celui que j'ai donné au citoyen Cacault de Florence, des cent écus florentins qu'il m'a fait passer, comme je vous l'ai dit, et dont je vous ai indiqué la valeur en assignats. Il vient de m'écrire que son frère en a été remboursé, et il m'a renouvelé l'offre de m'avancer tout l'argent qui me serait nécessaire, offre qu'il m'avait déjà faite avant d'avoir aucune assurance de Paris, mais dont je profiterai plus volontiers actuellement; et, d'abord, je vais faire rembourser MM. Reymond, Piatti, des sommes qu'ils ont bien voulu m'avancer.

A MADAME TRIOSON.

27 octobre 1794.

MADAME,

Votre lettre, adressée par la voie que je vous ai indiquée, m'est parvenue, et m'a été un surcroît de plaisir presque inattendu, dans ce moment où tant de lettres sont détournées de leur destination. Soyez bien persuadée que c'est toujours aux courriers que je m'en suis pris, si je n'ai pas eu la consolation de recevoir de vos nouvelles aussi souvent que j'en avais besoin pour ma tranquil-

lité; c'est à la même cause que vous devez attribuer les retards qui sont venus de mon côté, et c'est pour vous mettre à portée de juger combien de lettres peuvent s'égarer, que j'ai pris le parti de les numéroter. Je vois, avec bien de la satisfaction, que votre petite famille se porte bien; nous serions tous trop heureux si la goutte voulait enfin faire quartier à mon ami. Vous devez être persuadée que mon premier intérêt est sa santé et son bonheur, et je n'aurais jamais accepté qu'il voulût bien se charger de la direction de mes affaires pécuniaires, si je pouvais croire qu'un excès de délicatesse lui fît risquer des voyages qui peuvent être contraires à sa santé. Les attentions, dont je lui saurai le meilleur gré, sont celles qu'il apportera à la conserver; il ne peut avoir d'autres comptes à me rendre que sur cet article. Quant à moi, en revenant des bains d'Abano, un changement brusque dans le temps m'a surpris et m'a occasioné la fièvre pendant une quinzaine de jours; mais j'ai tant pris de quinquina, et j'ai transpiré de telle sorte, qu'elle a tout-à-fait disparu, à ma grande satisfaction, car je craignais qu'elle ne me fît un manteau d'hiver. Ce petit évènement a cependant suspendu mon projet de retour pour quelques mois, peut-être, car je vois par cet essai de mes forces que je ne pourrais traverser actuellement les montagnes de Suisse, sans la plus grande

difficulté. D'un autre côté, le citoyen Cacault m'offre de passer par Florence, d'où il m'enverrait un passeport dans un mois, ou environ. J'ai envie d'aller faire un petit voyage dans cette ville, la plus intéressante de l'Italie, pour les artistes, après Rome. Je ne l'ai vue qu'en passant : si je puis y séjourner quelque peu, cela me serait agréable et utile ; après quoi, je retournerais à Venise, d'où je prendrais, comme c'est toujours mon projet, ma route par la Suisse. Autrement, si mes forces ne me le permettaient pas (mais j'espère qu'elles ne s'y opposeront pas), je passerais de Florence à Gênes, et de Gênes, d'un saut à pieds joints, je me trouve en France. Au reste, je ne prendrai ce parti qu'à la dernière extrémité, ayant le plus grand desir de voir la Suisse avant de rentrer à Paris, car, les tableaux que je médite, ne m'ont pas fait perdre le goût du paysage ; au contraire, dans ce moment-ci je ne rêve presque pas autre chose. Je viens d'en composer huit assez compliqués, et je me livre avec d'autant plus de plaisir à cette occupation, que je sais que ce genre plaît à mon ami. Je m'applique à rendre ceux-ci dignes d'être exécutés en plus grand, et d'obtenir quelque place au Bourgoin ou à la Galée où, par parenthèse, je suis bien fâché qu'on ait si brutalement coupé des pins et d'autres arbres. Je m'en rapporte à votre bon goût, madame, pour empêcher le mas-

sacre de ces innocens. Je vous blâme (passez-moi la rudesse de l'expression) d'avoir abandonné tout-à-fait le dessin. Je me faisais un plaisir de penser que je pourrais encore être le témoin de vos succès, et contribuer à vos progrès. Quoique vous affectiez un style de grand'mère, je trouve que, dans votre bouche, il est un peu prématuré, et je crois que vous pouvez reprendre vos crayons, sans désespérer de m'étonner à mon retour.

Je suis bien aise que Brucelle ait procuré aux fruits de mon jardin le destin le plus flatteur pour eux : celui de vous être offerts; mais, je lui envie le plaisir de pouvoir vous en faire l'hommage moi-même, ainsi qu'à vos demoiselles. Je sais que mademoiselle Virginie se perfectionne de plus en plus, c'est-à-dire qu'elle ressemble toujours davantage à sa mère. Puisqu'elle aime les noisettes, Brucelle va être averti d'avoir un soin tout particulier de tous les noisetiers du Verger. Mon ami m'a dit qu'elle cultivait la musique; il est malheureux qu'il ne se trouve personne, dans le pays que vous habitez, capable de développer ses heureuses dispositions. C'est un regret de plus pour moi de n'être pas beaucoup initié dans cet art que j'aime autant que la peinture. Cependant, j'aurai une malle presque pleine de pièces de musique des meilleurs maîtres italiens, qui valent bien les nôtres, et, si mademoiselle Virginie peut, ou veut

en tirer parti, elle lui est d'avance destinée. Mon ami m'écrit que votre jeune fils est d'une vivacité extraordinaire. Je crois que, ni vous, ni lui, n'en devez être étonnés; je ne pense pas, au reste, que ce soit un symptôme inquiétant. Si j'étais un meilleur sujet, je me citerais en exemple, et je vous dirais qu'à son âge, et par-delà, j'étais d'une pétulance à défier les plus pétulans. A présent j'ai du plomb dans la cervelle, et il ne me manque que la robe de sénateur : quoi qu'il en soit, je veux commencer par être agriculteur, et, après avoir passé deux mois au Verger, je saurai conduire la charrue aussi bien que mon fermier. Je vais écrire à Brucelle, toujours pour les noisetiers, et, en même temps, pour le prier de me faire trouver à mon arrivée les bêches et les rateaux en bon état. Je veux apprendre à bêcher et à semer : ce sont des exercices salutaires au physique et au moral.

J'ai appris que MM. Weis de Bâle avaient reçu le tableau d'*Hippocrate;* mais ils l'ont reçu sans lettre d'avis, et sans qu'ils en connussent la destination. Je vais leur écrire, afin que vous puissiez le réclamer.

J'espère que cette lettre vous parviendra; je prends au mot votre promesse de répondre courrier pour courrier. Vous ne serez pas plus exacte que moi. J'espère aussi que cette lettre trouvera mon ami de retour de l'excursion qu'il veut bien faire

pour moi. Je lui renouvelle la prière de regarder sa santé comme mon premier intérêt, et celui auquel je sacrifierai toujours les autres. Je l'embrasse, ainsi que vous et la petite famille, de tout mon cœur. J'aime à croire que les courriers me feront passer avec plus de patience le temps que je dois être encore éloigné de vous : il sera le moins long possible.

LETTRE LVIII.

AU MÊME.

Venise, le 5 pluviose, l'an III de la république française.

J'ai reçu, mon ami, votre lettre du 23 brumaire; depuis cette époque, je croyais vous écrire une ou deux fois avant celle-ci; mais, j'ai été occupé à des dessins que je devais, comme je vous l'ai marqué alors, exécuter en grand au palais de l'envoyé de notre république. Cependant, cela n'a pas eu et n'aura pas lieu; ainsi, je ne pense plus qu'à laisser un peu fondre la neige affreuse dont nous sommes ensevelis ici, et je prendrai mon vol par Florence, assez tôt pour que vous deviez m'adresser, dans cette ville, votre réponse à cette lettre-ci. Si je puis m'arrêter une quinzaine à Flo-

rence, je le ferai volontiers, surtout si je puis y retrouver une tête d'Hippocrate. Je suis bien fâché d'avoir laissé vendre tous mes plâtres de Rome, surtout cette tête; mais, je ferai mon possible pour la retrouver. De là, j'irai à Gênes où je séjournerai aussi quelque peu, de sorte, mon ami, que le mois de mars ne se passera pas sans que j'aie le plaisir de vous embrasser. Quant aux études du Vésuve, je crois avoir de quoi satisfaire votre curiosité et orner votre cabinet d'histoire naturelle. Depuis long-temps j'ai prié un homme de mérite de m'envoyer une esquisse de l'effet de nuit de la dernière éruption, qui eut lieu après mon départ; il me l'a promise; j'espère qu'il me tiendra parole et qu'il me l'enverra. J'ai chargé le citoyen Noël, ex-ministre de notre république ici, et qui est parti il y a cinq semaines, d'une lettre pour vous. Il m'a écrit de Bâle, où il a passé, que votre tableau d'Hippocrate vous avait été expédié. Je puis donc espérer, mon ami, qu'au moment où j'écris, il sera arrivé à sa destination. S'il a le bonheur de vous plaire, c'est le succès qui me flattera le plus.

J'envoie, par ce courrier-ci, les pièces que vous me demandez : certificat de maladie, de vie, de civisme, de résidence, etc. Je les adresse au citoyen Cacault, qui voudra bien les remettre au citoyen Mortier, auquel, ainsi que je vous l'ai marqué,

j'ai écrit plusieurs fois. Le dernier Moniteur m'a appris que David avait été remis en liberté. Je lui écris par ce courrier pour l'en féliciter, et lui témoigner la satisfaction particulière que j'en ai ressentie. J'espère que cet évènement le déterminera à consacrer son pinceau à la gloire de sa nation, de son siècle, et à la sienne propre. L'envoi des cent louis qu'il m'avait annoncés n'a pas eu lieu, du moins je n'en ai jamais entendu parler.

Adieu, mon ami, j'attends votre réponse à Florence.

LETTRE LIX.

AU MÊME.

Gênes, ce 11 mai 1795.

J'ai reçu, la veille de mon départ de Florence, mon bon ami, la lettre que vous m'avez adressée dans cette ville; j'espérais mettre assez de promptitude pour pouvoir vous répondre de Marseille, sans vous faire attendre trop long-temps de mes nouvelles. J'arrivai, en effet, le soir de mon départ de Florence, à Livourne, et le lendemain après-midi je m'embarquai pour Gênes; mais, forcé de m'arrêter par le mauvais temps à Lérici,

tout l'équipage y demeura plusieurs jours. J'étais déjà malade d'ennui et d'impatience, lorsque je me déterminai à prendre la route des montagnes avec la poste, route abominable, pendant laquelle j'eus la pluie sur le corps trois jours consécutifs, sans pouvoir me changer, et avec le risque d'être précipité plus de vingt fois dans des torrens, à deux ou trois cents pieds de fond. J'arrivai à Gênes, malade de la fièvre tierce qui ne m'a pas encore quitté, quoiqu'elle aille en diminuant. J'ai eu le bonheur de trouver dans le citoyen Maloët, médecin du lazaret français ici, les soins les plus affectueux et les plus désintéressés, et qu'il m'avait déjà donnés à Rome et à Naples. La maison Meuricoffre, renvoyée de Naples dans le même temps que lui, me témoigne aussi le plus vif intérêt; ainsi, mon ami, je ne manquerais de rien, si j'avais le bonheur si desiré de vous embrasser.

Ce 24 mai.

Un accès de fièvre est venu interrompre ma lettre : depuis le 11, elle était devenue double-tierce, ensuite elle avait repris son premier caractère. Enfin, voici le quatrième jour que je ne l'ai plus; mais, je suis bien faible et, surtout, bien contrarié de ce qu'il me faudra encore au moins une huitaine, avant de pouvoir être en état de m'embarquer pour Nice, ou pour Marseille. Cela retarde

encore le plaisir d'embrasser mon meilleur ami, bonheur si long-temps desiré. Puissé-je, mon ami, vous retrouver heureux comme je suis sûr de retrouver en vous un ami inappréciable; et puissé-je moi-même contribuer à votre bonheur, à celui de toute votre famille! Plus je m'aperçois de la brièveté de la vie, plus l'amitié devient un sentiment précieux à mes yeux, malgré les chagrins inévitables qu'elle cause et qu'il n'est pas toujours au pouvoir de la philosophie de détourner. La jeunesse et la santé peuvent-elles se flatter de vivre encore demain? Je n'ai plus guère de l'une ni de l'autre, et mes cinq ans d'absence m'ont bien vieilli de plus de vingt ans. Ainsi, mon ami, il est bien douteux que je vous survive. Mais, si j'ai ce malheur, tout ce qui restera de vous ne m'en sera que plus précieux. J'avais déjà voué à votre cher enfant, avant sa naissance, le tendre intérêt dont vous me donnez des preuves continuelles depuis vingt-huit ans. Ce même intérêt, celui que madame Trioson veut bien m'accorder, et ce que ce cher enfant promet d'être un jour, vous sont de sûrs garans de ma vive affection pour lui, et du besoin que j'ai de devenir son meilleur ami. Alors, quand je m'en irai à mon tour, au moins j'aurai joui de cette partie de ma vie, et je n'aurai pas vécu sans recevoir quelque consolation de mes peines particulières, et de celles qui nous auront été com-

munes. Je vous embrasse, mon ami, de tout mon cœur, ainsi que madame Trioson et toute votre famille.

LETTRE LX.

AU MÊME.

Gênes, ce 16 juin 1795.

Mon bon ami, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez adressées à Nice. La dernière m'apprend la mort de mes parentes. Cette nouvelle m'a plus affligé que surpris : je calculais depuis longtemps qu'à leur âge, en supposant même qu'elles n'eussent eu aucun motif de chagrin, il m'était difficile de les retrouver après cinq ans d'absence. Je les regretterai toujours à cause du véritable intérêt qu'elles m'ont témoigné. Dans la dernière des deux lettres que je vous ai adressées d'ici, j'en avais inséré une pour elles, ne pouvant plus résister au desir d'avoir de leurs nouvelles et d'être tranquillisé sur leur sort, surtout leur ayant écrit plusieurs fois et toujours sans succès, depuis ma sortie de Rome; car, avant cette époque, elles avaient été assez exactes à me répondre : j'ignore si ce sont mes lettres qui ne leur sont point arri-

vées, ou leurs réponses qui ne me sont point parvenues. Je ne puis supposer qu'elles ne m'aient point conservé l'attachement dont elles m'avaient donné des preuves, et que telle ait été la cause de la privation de leurs nouvelles depuis plusieurs années; quoi qu'il en soit, je regretterai beaucoup de ne les point retrouver, et leur mémoire me sera toujours précieuse.

La première lettre que je vous ai écrite d'ici, mon bon ami, était de deux dates. La première, autant qu'il m'en souvient, était du 11 mai, et l'autre environ de douze ou quinze jours plus tard. Vous avez dû y voir que j'étais tombé malade, en route, par un excès d'ennui, de contrariété et de fatigue, occasioné par le temps abominable que j'ai eu à supporter dans les montagnes, depuis Lérici jusqu'ici. Je vous annonçais mon prochain départ de Gênes, la fièvre ayant paru m'abandonner; mais, en faisant mes préparatifs, elle m'a repris avec assez de force, depuis plusieurs jours. M. Meuricoffre, ainsi que sa femme et toute sa maison, ont absolument voulu que je vinsse loger chez eux, et ils me l'ont offert d'une manière si pressante et si obligeante que je n'ai pu m'y refuser. Le docteur Maloët, qui a guéri tous nos braves soldats blessés dans le dernier combat avec les Anglais, et qui demeure dans la même maison, me prodigue, comme il a fait dans plusieurs circonstances, les soins les plus

affectueux et les plus désintéressés; mais tout cela ne balance pas la contrariété que j'éprouve de ne vous avoir pas encore embrassé. Cependant j'ai résolu, pour en finir une fois, de partir avec ou sans fièvre, accompagné de M. Maloët, qui quitte Gênes, à la fin de cette semaine, pour se rendre à Paris. Vous voyez, mon ami, qu'il y a bien loin de ma part d'avoir mis de la négligence, puisque c'est l'impatience de ne pas arriver qui, véritablement, a été en grande partie cause de cette maladie. Au moment où je vous écris, j'attends la fièvre que j'ai eue avant-hier avec force; il est cinq heures du matin, et je suis au lit : hier j'ai pris l'ipécacuanha; demain je serai purgé.

Je suis bien charmé que votre tableau d'Hippocrate soit arrivé bien portant, et je suis encore plus flatté que vous en ayez été content. C'était là le succès que j'ambitionnais le plus. Si les maladies et les persécutions ne m'eussent assiégé depuis long-temps, j'aurais pu vous en faire le pendant; mais j'espère, lorsque ma santé sera radicalement rétablie, si toutefois il est possible qu'elle le soit, le faire à Paris, car je ne ferai jamais de peinture avec autant de plaisir que pour vous. J'ai, en attendant que je puisse m'occuper aussi sérieusement que l'exige un tableau d'histoire, quelques esquisses du Vésuve, qui me serviront à vous en faire des tableaux appropriés à votre cabinet d'his-

toire naturelle, à l'embellissement duquel je serai tout fier d'avoir eu quelque part.

J'ignore à l'obligeance de qui je dois l'honorable faveur d'un appartement et d'un atelier au Louvre. Je soupçonne cependant que c'est au citoyen Noël*, ci-devant ministre de la république à Venise, qui y résidait lors de mon arrivée dans cette ville, et qui, depuis qu'il est à Paris, m'a témoigné le plus vif desir de m'être utile; c'est lui qui, à Bâle, a pris auprès de MM. Weis des informations sur votre tableau. Il est adjoint à la commission de l'instruction publique au petit Luxembourg; c'est un homme de lettres honnête, aimable, et fort instruit.

Je suis bien sensible, au motif qui vous a fait laisser l'Hippocrate à Paris; mais, n'ayant eu, en le faisant, d'autre but que de vous prouver mon affection, je desire que vous en jouissiez sans restriction et sans retard; ainsi, faites venir le tableau quand il vous plaira, sans crainte de m'en priver.

J'ai écrit au citoyen Noël, il y a quinze jours, et en même temps à mon maître; quant à lui, je comprends qu'il n'aura pas reçu ma lettre.

Mes excellens hôtes sont venus m'interrompre

* M. Noël, aujourd'hui inspecteur général des études, est connu dans le monde littéraire par une foule de productions, aussi utiles que recommandables, et consacrées à l'enseignement. P. A. C.

plusieurs fois pour savoir comment je me porte ; la fièvre que j'attendais n'est pas encore venue : il est dix heures; peut-être le plaisir de m'entretenir avec vous l'a-t-il retardée. Je vais, cependant, plier ma lettre et me renfoncer sous ma couverture. Je vous embrasse, mon bon ami, de tout cœur.

LETTRE LXI.

A M. TORTONI.

Mon cher Tortoni, je vous écris deux mots pour vous tranquilliser et pour vous informer de ma position. J'étais à l'académie, avec Pequignot et deux autres, lorsque le peuple en fureur vint tout briser. Nous passâmes au milieu de ces furieux qui ne firent point attention à nous; mais, les soldats, qui venaient pour empêcher ce désordre, nous prenant nous-mêmes pour ceux qui faisaient le dégât, tombèrent sur nous à coups de crosse de fusil, et nous maltraitèrent fort. Heureusement nous ne sommes pas blessés grièvement. Je n'avais point encore fait mes malles; l'argent que vous m'aviez envoyé, ainsi que mes autres effets, tout cela est perdu pour moi, du moins pour long-temps. Nous avons résolu de partir

demain matin pour Naples, à pied, mais nous n'avons presque pas d'argent. Nous nous sommes retirés dans un lieu de sûreté; vous pouvez vous y laisser conduire; je ne voudrais pas partir demain avant le jour, comme il sera nécessaire que je le fasse, sans vous embrasser. L'homme qui vous remettra ce billet est un modèle à barbe que vous avez vu chez moi; c'est un parfait honnête homme, et vous pouvez avoir toute confiance en lui. Vous me rendrez le plus grand service de venir avec lui; vous ne courrez aucun risque. Apportez-moi une cédule de trente ou quarante écus. Dans le cas où il vous serait absolument impossible de venir, vous pouvez confier cet argent à l'homme que je vous envoie. Ce billet vous servira de reconnaissance. Je suis pour la vie votre ami dévoué. *

LETTRE LXII. *

Vous desirez, mon ami, recueillir mon sentiment sur le tableau de *Phèdre*, peint par Guérin,

* On a vu, dans les lettres adressées à M. Trioson, les détails de l'évènement qui avait forcé Girodet à se cacher, et à fuir de Rome. P. A. C.

** J'ignore à qui cette lettre a été adressée; je la publie d'après un brouillon trouvé dans les papiers de Girodet; l'opinion qui y est exprimée m'a paru assez remarquable pour mériter l'attention de tous ceux qui s'occupent des arts. P. A. C.

et que vous avez admiré avec tout Paris, au dernier salon; je vous le dirai avec franchise, et sans me laisser influencer par l'estime et l'amitié que m'inspire l'auteur, dont les qualités personnelles et la modestie égalent les talens.

Lorsqu'un ouvrage est près de la perfection, le décrire est en faire l'éloge. Je me bornerai donc à vous retracer, en peu de mots, le tableau de Phèdre, et je hasarderai quelques réflexions seulement sur l'impression qu'il a faite sur moi.

Le sujet de *Phèdre accusant Hippolyte devant Thésée*, est un des plus heureux de la peinture; on peut même dire qu'il est éminemment pittoresque, tel que l'a conçu Guérin, qui a su fondre ensemble Euripide et Racine, et qui, en s'appropriant, en quelque sorte, le génie de ces deux grands hommes, a montré toutes les ressources du sien. La scène du tableau est simple et pathétique : Phèdre est assise auprès de Thésée et sur le même siège; elle tient encore l'épée d'Hippolyte qu'elle conserve comme la preuve du crime dont elle le charge, et qui ne dépose pas moins contre elle au fond de sa conscience. Elle tient ce fer, mais elle en détourne ses yeux, ternis par l'insomnie et les remords, et qui n'osent fixer le chaste héros dont la présence les remplit de trouble et de terreur. Elle évite également les regards de Thésée, et semble s'avouer indigne de ses embrasse-

mens. L'altération de ses traits, le désordre de ses vêtemens et de sa coiffure, son attitude, tout, enfin, décèle la cruelle agitation qu'elle éprouve à côté de l'époux qui lui exprime son amour et qu'elle a trahi; en face du héros qu'elle accuse et qu'elle adore; en présence, enfin, de la détestable Ænone, dont elle exècre les perfides conseils, mais qui, en appuyant une main sur le bras de sa maîtresse, semble l'encourager à soutenir, devant le père d'Hippolyte, la calomnie atroce qu'elle-même a ourdie. Le calme de la vertu, et la candeur de l'innocence brillent sur le visage et dans le maintien du fils de Thésée. Prêt à se livrer au plaisir de la chasse, ses chiens fidèles l'accompagnent, son bras redoutable est armé d'un arc, et ses traits perçans reposent sur son épaule. Avant de partir, il se présente à son père irrité : ses yeux abaissés modestement, et son geste respectueux, quoique assuré, devraient écarter jusqu'à l'ombre même du soupçon qu'il pût être coupable; mais son père, prévenu et trompé, refuse de l'entendre. Tandis que l'une de ses mains repose, avec une confiance aveugle, sur une épouse coupable que cette marque de tendresse, qu'elle ne mérite plus, paraît attérer, la contraction de son autre main, et l'indignation qu'expriment ses regards, décèlent tout ce qui se passe dans son âme: on voit qu'il est prêt à vouer un fils vertueux au courroux terrible de Neptune.

On pourrait louer l'exécution hardie, le bon goût de dessin, la vigueur et l'harmonie du coloris, qui brillent dans ce bel ouvrage; mais, c'est surtout par la simplicité et le pathétique de la composition, le jugement et l'énergie avec lesquels la scène est exposée, et la justesse des expressions, c'est-à-dire par les plus nobles parties de l'art, qu'il me paraît mériter un rang distingué parmi les chefs-d'œuvre qui honoreront à jamais la nouvelle école française, qui se glorifie de reconnaître l'illustre et respectable Vien pour son fondateur.

COMBAT D'ABOUKIR,

PAR M. GROS. *

Le beau tableau de M. Gros n'a guère été moins maltraité, par plusieurs censeurs, que le tableau de M. Girodet. M. Gros est homme, et, par conséquent, dans son ouvrage comme dans tous les ouvrages humains, il doit se trouver des imperfections; mais, sans nous établir juge entre ses critiques et lui, nous nous bornerons à dire ici notre opinion avec quelques détails sur cette belle production, qui honore à-la-fois, et l'artiste, et l'école à laquelle il appartient. Les espérances

* Le jugement que je rapporte ici, sur le tableau de M. Gros, se trouve dans les notes de l'écrit que Girodet publia sous ce titre : *la critique des critiques du Salon de* 1806. J'ai dit, dans ma notice, les motifs qui m'ont empêché de réimprimer cet écrit. P. A. C.

qu'avait données l'auteur de la *Peste de Jaffa* ont été réalisées par l'auteur du tableau d'*Aboukir*. Cette grande machine peut rivaliser, quant à l'ordonnance générale, avec celle que Le Brun a développée dans ses fameuses batailles d'Alexandre, plus louées dans leur temps qu'elles ne l'eussent été de nos jours. Quant au dessin, à l'expression des têtes, à l'intérêt qu'offrent les groupes particuliers, nous osons affirmer que la comparaison que l'on peut faire de Le Brun à M. Gros tourne complètement à l'avantage de ce dernier. Le dessin de Le Brun est généralement mou, rond, lourd; il n'est point sans grandeur, mais il n'est tout au plus *que l'étui des belles formes*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le dessin de M. Gros est toujours naturel, et, de plus, il est grand, savant, énergique; l'expression des têtes de Le Brun, dans ses batailles, est souvent la même; souvent, aussi, il dégénère en grimace : l'expression des têtes de M. Gros est toujours juste, vive et variée. Une seule, dans son combat d'*Aboukir*, celle du fils du pacha, nous paraîtrait avoir un peu d'affectation, bien facile d'ailleurs à corriger; mais, combien ce léger défaut est amplement racheté par celle de son vieux père, dans laquelle la vérité et la force de l'expression sont portées au plus haut degré! Ce n'est plus là de la peinture, c'est la nature même, c'est un chef brave et malheureux, enflammé de colère et de honte.

Comme lui, le spectateur est prêt d'arrêter les lâches fuyards qui l'exposent presque seul aux coups de l'ennemi. Que l'on compare cette tête admirable et véritablement vivante, avec celle jadis si vantée de ce satrape fuyant, que Le Brun a représenté sur le premier plan de sa bataille d'*Arbelles*, et que l'on juge sans prévention! Quant au mouvement des figures et aux groupes particuliers, la différence est aussi sensible et encore à l'avantage de M. Gros. Les batailles de Le Brun sont remplies de figures purement *académiques ;* il a des poses et des attitudes *de prédilection :* celles de M. Gros sont bien plus conformes à la nature. Il n'y a dans les batailles d'Alexandre aucun groupe à comparer, pour l'intérêt, à celui du pacha de Romélie et de son fils, dans le combat d'*Aboukir*. Cet épisode heureux fait surtout honneur au génie de M. Gros qui, à l'exemple d'Homère et de Raphaël, a su tempérer, par l'image des sentimens qui honorent le plus l'humanité, les tableaux effrayans qu'offrent les scènes terribles de la guerre. L'Alexandre *du passage du Granique* de Le Brun est louable, sans doute, mais sa tête, quoique belle, n'a peut-être point assez le calme d'un héros, et d'un héros tel qu'Alexandre. M. Gros nous paraît plus heureux dans la figure du général Murat. Tel que le Turnus de Virgile, il sourit noblement au danger :

Olli subridens sedato pectore Turnus.

La même différence, pour le dessin des chevaux comme pour celui des hommes, existe dans les tableaux des deux artistes. Les chevaux de M. Gros sont pleins de chaleur et de vie: on les entend hennir. Voudra-t-on actuellement comparer la couleur de ces deux maîtres? Celle de Le Brun est lourde, terne, monotone, généralement tirant sur la brique; celle de M. Gros est chaude, transparente, variée. Cet artiste semble, pour cette partie de l'art, tenir le milieu entre Rubens et Paul Véronèse, et, lorsqu'il sera mort, on ne le trouvera peut-être inférieur à aucun de ces deux illustres rivaux. Mais, s'il était vrai que la fougue de son pinceau l'entraînât quelquefois dans des tons trop brillans, combien cette légère imperfection serait d'ailleurs préférable au défaut opposé! Enfin, rapprochera-t-on la touche, la manière de peindre de ces deux artistes? Le pinceau de l'un est souvent mou, empesé, je dirais presque nonchalant; celui de l'autre est pein de verve, brillant et facile, et tout cela sans manière, sans exagération et sans prétention. Parlerons-nous des costumes? Le Brun est inexact, théâtral; il paraît avoir dédaigné les monumens qui auraient pu, à cet égard, rectifier ses idées: je n'en veux pour exemple que son tableau d'*Alexandre, dans la tente de Darius*, où les héros sont costumés comme on aurait pu les voir, il y a vingt ans, à l'Opéra. M. Gros est partout scrupu-

leux observateur du costume; il a représenté ceux des orientaux, si favorables à la peinture, avec la plus exacte fidélité, et il a su tirer du nôtre, malgré les difficultés qu'il offre aux artistes, le parti le plus heureux.

Si l'auteur du combat d'*Aboukir* a pu laisser dans ce bel ouvrage quelques imperfections légères, loin d'imiter ces gens moroses dont le premier besoin est de blâmer, et que les beautés qu'ils sont forcés de reconnaître en secret, affligent, répétons avec un grand poète cette maxime trop oubliée de nos jours, maxime qui est la règle éternelle de tous les critiques honnêtes et vraiment dignes de ce nom :

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Quant à nous, pleins de la plus haute estime pour les talens supérieurs de M. Gros, nous formons des vœux pour qu'il donne souvent aux amateurs zélés de l'art, aux vrais connaisseurs, aux artistes dignes de l'apprécier, et qui aiment sa personne autant qu'ils admirent ses ouvrages, l'occasion de le venger des critiques injustes, et de lui rendre la justice éclatante qu'il mérite.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

		Pages.
Héro et Léandre, poème		1
Imitations, en vers, d'Anacréon		23
Portrait d'Anacréon		25
Ode	I. — Sur sa lyre	*Ib.*
—	II. — Sur les femmes	26
—	III. — L'Amour mouillé	27
—	IV. — Sur l'emploi de la vie	29
—	V. — Éloge de la rose	30
—	VII. — Sa course avec l'Amour	31
—	VIII. — Sur un songe	32
—	IX. — La colombe et le passant	33
—	X. — L'Amour de cire	35
—	XI. — Sur l'emploi de la vieillesse	36
—	XIV. — Son combat avec l'Amour	37
—	XV. — Ses goûts	38
—	XVI. — Sa défaite	39
—	XVII. — Sur une coupe	40
—	XIX. — Il faut boire	*Ib.*
—	XX. — A sa maîtresse	41
—	XXIII. — Sur l'or	42
—	XXIV. — Sur lui-même	43
—	XXVI. — Effets du vin	44
—	XXVIII. — Portrait de sa maîtresse	*Ib.*
—	XXX. — L'Amour captif	46
—	XXXIV. — A une jeune fille	*Ib.*
—	XXXV. — Sur un tableau	47
—	XXXVI. — Inutilité de la science	48

Pages.
Ode XXXVIII. — Eloge de la vieillesse. 49
— XL. — L'Amour piqué par une abeille. 50
— XLI. — Chant bachique. 51
— XLII. — Ses goûts 53
— XLIV. — Sur un songe. 54
— XLV. — Les flèches de l'Amour. 55
— XLVI. — Imprécations contre l'argent. 56
— XLIX. — Sur un disque d'argent. 57
— L. — Les vendanges. 58
— LII. — Son amour pour la jeunesse. 60
— LIV. — Son mépris pour l'or. . . . . *Ib.*
— LV. — Ses voluptés. 64
Fragmens d'Anacréon. 65
A une jeune fille. . . . . *Ib.*
L'Amour plongé dans le vin. . . . . *Ib.*
Sur une génisse d'airain. 66
Sur le même sujet. . . . . *Ib.*
Imitations de divers poëtes grecs et latins. 67
Poëtes grecs : Alcée. 69
—— Alphée. 70
—— Archiloque. 71
—— Sappho 73
—— Simonide. 75
—— Stésichore 76
Poëtes latins : Catulle 77
—— Claudien. 78
—— Martial 79
Considérations sur le génie particulier a la peinture et a la poésie. 89
Dissertation sur la grace, considérée comme attribut de la beauté. 127
De l'originalité dans les arts du dessin. 185
De l'ordonnance en peinture. 205
Allégories : Les Quatre Saisons. 229
Rapport sur les ouvrages de peinture, etc., etc. 239
Sujets de tableaux. 255

Pages.

Correspondance.................................... 267

Lettre I. — A Bernardin de St.-Pierre......... 269
—— II. — Au même....................... 270
—— III. — Au même....................... 272
—— IV. — A Bonaparte.................... 284
—— V. — Au même....................... 287
Description du tableau d'Ossian.... 289
—— VI. — Au même....................... 295
—— VII. — A Madame Bosio................ 297
—— VIII. — A M. Boutard.................... 300
—— IX. — Au même....................... 301
—— X. — A Madame Cabanis.............. 303
—— XI. — A M. Chatillon.................. 304
—— XII. — A M. Coupin de la Couprie........ 306
—— XIII. — Au même....................... 311
—— XIV. — David à Girodet................. 312
—— XV. — Le même au même............... 314
—— XVI. — Girodet à M. F. Didot............ 315
—— XVII. — Au même....................... 317
—— XVIII. — Au même....................... 319
—— XIX. — A M. Charles Dupaty............. 322
—— XX. — Au même....................... 323
—— XXI. — A M. Montagut................. 324
—— XXII. — A M. Pannetier.................. 325
—— XXIII. — Au même....................... 329
—— XXIV. — Au même....................... 334
—— XXV. — Au même....................... 335
—— XXVI. — Au même....................... 337
—— XXVII. — A M. P****..................... 338
—— XXVIII. — A Madame Robert............... 344
—— XXIX. — A la même..................... 346
—— XXX. — A la même..................... 349
—— XXXI. — A la même..................... 351
—— XXXII. — A Mademoiselle Robert.......... 352
—— XXXIII. — A M. Trioson.................. 357
—— XXXIV. — Au même....................... 363

		Pages.
Lettre	XXXV. — A M. Trioson	364
——	XXXVI. — Au même	368
——	XXXVII. — Au même	372
——	XXXVIII. — A Madame Trioson	376
——	XXXIX. — A M. Trioson	379
——	XL. — Au même	385
——	XLI. — Au même	388
——	XLII. — Au même	391
——	XLIII. — Au même	393
——	XLIV. — Au même	395
——	XLV. — Au même	397
——	XLVI. — Au même	404
——	XLVII. — Au même	406
——	XLVIII. — Au même	411
——	XLIX. — Au même	414
——	L. — Au même	417
——	LI. — Au même	421
——	LII. — Au même	423
——	LIII. — Au même	428
——	LIV. — A Madame Trioson	430
——	LV. — A M. Trioson	434
——	LVI. — Au même	439
——	LVII. — Au même	444
——	— A Madame Trioson	446
——	LVIII. — A M. Trioson	451
——	LIX. — Au même	453
——	LX. — Au même	456
——	LXI. — A M. Tortoni	460
——	LXII. — A M. *** sur *la Phèdre* de M. Guérin	461
Examen *du Combat d'Aboukir*, tableau de M. Gros		464

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.